





L'ÉMILE

DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

PAR

ALPHONSE ESQUIROS

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C^e

Éditeurs à Bruxelles, à Leipzig et à Liège.

1870

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

1871

15.7.729

L'ÉMILE

DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

Imp. L. Toison et Cie, à Saint-Germain.

L'ÉMILE

DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

PAR

ALPHONSE ESQUIROS

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C^o

Éditeurs à Bruxelles, à Leipzig et à Liouerne.

1869

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

L'ÉMILE

DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

LIVRE PREMIER

LA MÈRE

I

LE DOCTEUR ÉRASME *** A SA FEMME

3 janvier 185..

Pendant huit grands jours, ma chère Hélène, je fus incapable de t'écrire. Le moyen de définir le mal dont j'ai souffert ? Ce n'est point dans la privation d'aller et de venir que consiste le tourment de la captivité ; la grande chose est l'oppression de l'âme. Ces mêmes voûtes, ces mêmes piliers, ces mêmes corridors, qui vous regardent sans cesse, vous donnent le vertige de l'anéantissement ; ces pierres vous font pierre. Sans voix, presque

sans mouvement et sans idée, j'étais la statue de mon cachot. Il semblait qu'on m'eût volé ma personnalité; ce n'était plus moi, c'était la prison qui vivait, tant elle me tenait serré, enveloppé dans un cercle d'existence fatale et mécanique. Il faut, je te l'assure, tout un travail sur soi-même pour se retrouver : ce travail je l'ai fait, et maintenant de nouveau je m'appartiens.

Tu n'attends pas de moi une description de *** : le prisonnier habite des lieux qu'il connaît à peine. Je fus amené de *** au coucher du soleil, et quand nous arrivâmes il faisait tout à fait nuit. A peine eus-je le temps de distinguer dans le ciel noir une silhouette encore plus noire de tourelles, de flèches et d'aiguilles de pierre : on eût dit un château fort bâti avec des ténèbres. Nous descendîmes de voiture et gravîmes à pied une rue en escalier, taillé dans le roc et aboutissant à la prison d'État. Je marchais comme dans un rêve : deux choses pourtant me frappèrent, l'imposante beauté de l'édifice qui couronne la crête du sombre mont et la mer, où les vagues hurlaient contre les vagues. Ce pic n'est, en effet, qu'une masse de granit s'élançant d'un désert de sable.

La grève s'étendait morne et désolée jusqu'à l'Océan, qu'on reconnaissait de loin à la tremblante lumière des lames. Il n'en est point toujours ainsi : par la marée haute, l'Océan emplit tout l'espace, et monte et gronde, et enveloppe la montagne dans l'immensité de sa surface houleuse.

Ma cellule, qui fait vis-à-vis à la mer, reçoit le

jour par une étroite fenêtre percée dans l'épaisseur du mur. Ce n'est guère qu'une meurtrière, ou, comme disent les ingénieurs, une *barbacane*, et pourtant ce trou est une échappée ouverte sur l'infini. Cette fenêtre se trouve placée à une telle hauteur que pour apercevoir la surface mouvante des vagues, je suis obligé de me tenir debout, et même de me hisser sur la pointe des pieds. Assis, je ne vois plus que le ciel. Qu'importe ! n'ai-je point ainsi mon coin dans la nature ? J'observe durant des heures entières tout un ordre de phénomènes qui ne m'avaient point assez frappé jusqu'ici : les couleurs changeantes de la lumière, le tonnerre, la grêle, le brouillard, en un mot la sombre et poétique beauté des météores. D'autres aiment à contempler le ciel dans cette masse d'eau à la surface de laquelle se regardent en passant les nuages ; pour moi le point de vue se trouve renversé. C'est la mer qui se réfléchit dans le ciel.

Tu vois que j'ai mon coin d'observation, ma part de l'univers. Qui m'empêche d'imaginer dans les nuages des chaînes de montagnes, dans les plaines de l'éther des campagnes bleues ? Ces paysages suspendus en l'air ne sont, je le sais, que les ombres flottantes de mes pensées et de mes souvenirs. La solitude fait qu'on cherche l'image des lieux qu'on a connus, des personnes aimées. Je suis pour les beaux rêves du passé dans l'espace de lumière qui s'ouvre au-dessus de ma tête. C'est là que je te vois.

Est-ce que je vais devenir visionnaire ? Ce serait

le dernier châtiment d'un esprit dévoué depuis plus de vingt ans aux études positives.

Au reste, je ne me plains de rien. Heureux celui qui, en tombant, peut s'appuyer à l'idée qu'il a défendu la loi, une cause juste ! Si je souffre, c'est de te faire souffrir.

6 janvier 185..

Hier, entre dix et onze heures du matin, un épais brouillard avait envahi toute la côte. C'est l'usage en pareil cas de sonner l'alarme, et les cloches du village se mirent à tinter. Je me rendis aisément compte de l'intention de ce signal. La grève qui nous entoure est dangereuse ; les sables mouvants, les flaques d'eau morte, les marées, sont autant d'embûches cachées dans la brume et qui attendent le voyageur égaré. Les voix d'airain l'appellent, l'avertissent, et par la direction du bruit lui indiquent le chemin qu'il faut prendre pour gagner au plus vite la base du mont. Le soir, je questionnai un de nos géoliers dont la famille habite le village, et il m'apprit que deux pauvres enfants surpris, enlacés déjà par les vagues montantes, avaient été sauvés de la mort par les efforts des braves pêcheurs de la côte, dont les barques étaient elles-mêmes menacées.

Tu vois que j'ai du moins une bonne nouvelle à t'annoncer.

8 janvier 185..

Ici les heures se succèdent et se ressemblent : la vie n'a qu'un jour : l'écrasement de l'uniformité ! Si encore je savais ce qui se passe au dehors ! Si surtout j'avais de tes nouvelles !

On m'accorde de me promener tous les jours une ou deux heures sur une plate-forme élevée de la prison ; j'emploie ce temps à voyager par les yeux. Jusqu'à présent j'habitais un endroit qui m'était absolument étranger ; j'étais comme un mort qu'on jette sans qu'il sache où. Depuis une semaine, je commence à m'orienter. Poussé par un instinct qui est sans doute commun à tous les captifs, je cherche à reconnaître d'une manière exacte la figure des lieux qui m'entourent. Mes regards vont sans cesse à la découverte ; il me semble que je pourrais dessiner sur le papier la forme des côtes dentelées par la mer, les baies, les langues de terre qui se prolongent à l'horizon, les rochers qui pointent au soleil ou s'effacent à demi dans le brouillard des distances. J'ai aussi étudié le plan de l'édifice qui m'enferme, ses belles lignes d'architecture, ses dispositions militaires, ses remparts naturels, ses escarpements, ses ceintures de murailles. Ce n'est point que je médite un projet d'évasion ; l'entreprise a été tentée par d'autres et a toujours échoué. Sans parler des soldats et des géoliers dont il serait très-difficile de tromper la vigilance, nous sommes gardés par l'Océan, des sables perfides, mille obs-

tacles. Je cherche simplement un moyen de distraction, et il n'y a que mon esprit qui veuille s'échapper.

10 janvier 185..

Sais-tu ce que me fait la prison? elle m'apprend à être libre.

L'homme est impuissant à s'emparer de l'homme. Je l'éprouve davantage de jour en jour, et il y a une sorte de joie amère à se sentir plus fort que l'oppression. Les murs de granit, les verrous, les sentinelles, vains obstacles! L'esprit rayonne par-dessus ces barrières. La volonté du captif défie la volonté de celui qui l'enchaîne; terrassé, il ne se rend point, et pour peu qu'il ait de son côté la justice, il domine son vainqueur. On a beau faire; la pensée est invulnérable comme l'air. On peut garrotter les membres : atteignez donc la conscience! Cette invincibilité du moi m'inspire une grande confiance en l'avenir. Oui, j'en jure par les cachots, par les ombres de ceux qui sont morts ici au fond des oubliettes ou des cages de fer, le droit et la liberté triompheront dans le monde!

12 janvier 185..

J'ai enfin trouvé le moyen de t'envoyer cette lettre. Tu la recevras de la main de ***, qui veut bien, à ses risques et périls, nous servir d'intermédiaire. Si le succès a des courtisans, le malheur

trouve quelquefois autour de lui des amis obscurs et dévoués.

A toi pour la vie.

II

HÉLÈNE A ÉRASME ****

20 janvier 185..

Ta lettre, mon ami, m'est parvenue par la *poste secrète* et m'a fait du bien. J'avais grand besoin de consolation. Oh ! combien j'ai souffert depuis plus d'un mois !

Ma santé décline. Le médecin qui me soigne en ton absence et qui m'a beaucoup questionnée a une idée folle. Il prétend que... mais non, je suis bien sûre qu'il se trompe.

Quoi qu'il en soit, je veux te voir. Mariés depuis un an et déjà séparés, c'est horrible. Enfin je ne puis vivre ainsi. Je pars ce soir de Paris avec une permission signée du ministre de la justice. Il faudra bien qu'on me reçoive dans ta prison. Ce qui a été uni par l'amour ne saurait être séparé par l'arbitraire des hommes.

Ne crains rien de cette entrevue. Je ne viens point pour te prier de demander ta grâce. Si pénible que me soit ton absence, je respecte tes scrupules sans tout à fait les comprendre. Crois-moi,

j'ai toutes les faiblesses d'une femme ; mais je n'ai point les lâchetés d'une maîtresse. Ton honneur fait partie de mon amour. Fier et digne, tu es plus à moi, dans un cachot et loin de ma vue, que tu ne le serais dans mes bras après avoir menti aux principes et aux convictions de toute ta vie. En me mariant, j'ai épousé quelque chose de plus que toi-même — ta conscience. Reste-lui fidèle, et je jure d'être pour toi ce que tu es pour elle, jusqu'à la mort.

A bientôt. Je t'aime de toutes les tristesses de mon âme.

III

LA MÊME AU MÊME

15 janvier 185..

Je ne t'ai rien dit, et pourtant j'avais à te parler d'un monde de choses. Aussi je prends le parti de t'écrire.

Il était deux heures quand je frappai hier à la porte de ta prison. Après quelques moments de conversation avec le directeur, un porte-clefs dont les pas lourds retentissaient de dalle en dalle me conduisit dans la chambre où je t'attendais. Je m'étais bien promise de rassembler tout mon courage ; mais j'eus beau faire : ce moment de soli-

tude, le silence des voûtes, le bruit des verrous que j'entendais ouvrir et fermer dans le lointain des corridors me glacèrent. Quand tu parus, j'achevai de perdre tout à fait la tête. La joie de te revoir, la tristesse de te voir en un pareil lieu, toutes les émotions me bouleversèrent à la fois. Je n'eus que la force de pleurer et de me jeter dans tes bras.

Toi aussi tu m'as semblé pâle. Souffrais-tu ? Mon Dieu ! j'ai même oublié de te le demander. Je ne songeais plus à rien, je ne voyais plus rien, je ne disais rien à force de sentir ta présence.

Sais-tu, d'ailleurs, une des pensées qui me troublaient intérieurement ? Il me semblait que ces affreux murs avaient des yeux et des oreilles. Si je te touchais la main, ils le sentiraient ; si je faisais un geste, ils le verraient ; si je te confiais un secret à voix basse, ils le rediraient.

Quand le porte-clefs revint et nous fit observer que le temps accordé à notre entrevue était écoulé depuis quelques minutes, je tressaillis. J'anrais juré de très-bonne foi que je venais d'entrer et que l'horloge se trompait. Oh ! ma vie, le peu que je possède au monde, tout, j'aurais tout donné pour obtenir une heure de plus.

Il fallut pourtant te quitter. Morne, sans larmes, sans voix, presque sans connaissance, je traversai la place d'armes, précédée par un guide qui tenait une lanterne. Il paraît qu'il faisait déjà nuit. J'avais beau m'éloigner : il me semblait à chaque pas entendre ta voix qui me rappelait. Une fois, je re-

turnai la tête et me trouvai face à face avec un visage de pierre... c'était une des deux portes massives qui gardent l'entrée du village.

Le guide, qui connaissait bien la côte, me conduisit en longeant le bord des grèves vers le petit village de la *** où je devais passer la nuit dans une cabane de pêcheurs. Ce chemin est dangereux. Accablée de tristesse et de fatigue, je manquai par deux fois de rester dans les sables. Pardonne-moi ! je désirais presque qu'il en fût ainsi. « Du moins là, me disais-je, je dormirai près de sa prison, et si les vagues m'emportent, elles m'emporteront avec son nom sur les lèvres ! »

Pour me donner du courage, je regardais de temps en temps du côté de ***. C'était une nuit calme, mais affreusement sombre. Ni étoile, ni lune. Une pluie fine et froide épaississait encore le rideau de l'atmosphère et la mer rugissait à distance, chargée de vapeurs grisâtres. Je distinguai néanmoins une petite lumière qui étoilait à une fenêtre du côté du mont : il me serait bien impossible de dire si cette clarté vacillante venait de la prison ou d'une des maisons du village. Et pourtant je la contemplais d'un œil d'amour, et si elle se fût éteinte, je crois que je serais morte avec elle.

Grâce aux soins et à l'expérience de mon guide, nous arrivâmes enfin en face de ***, dont nous n'étions plus guère séparés que par une petite rivière qu'il nous fallait passer en bateau. Épuisée d'émotions, je m'assis sur le banc de bois que me désignèrent les rameurs. Ce repos et le silence qui

régnait autour de moi donnèrent une nouvelle direction à mes idées. Je songeais à ce que je t'avais confié de l'état de ma santé et aux conclusions de la science, quand tout à coup je sentis quelque chose de vivant remuer sous ma ceinture... O mon Dieu, le médecin avait raison : je serai mère !

Avoir un enfant de toi, c'était — tu t'en souviens — le rêve de nos jours heureux ; mais à présent... je tremble d'y réfléchir.

Et pourtant faut-il l'avouer ? Après un moment de trouble, je sentis un rayon de joie et d'orgueil luire dans ma tristesse. Je ne m'en retournais point seule, et il me semblait te retrouver après t'avoir perdu. Oui, c'était toi, mon ami, ton image vivante, la chair de ta chair que je sentais fièrement vivre dans mon sein ! Un instant, je crus qu'en ton nom les flots agités me saluaient épouse et mère. A présent, je pouvais défier la nuit, les sables mouvants, la prison, les consignes sévères, les sentinelles, les geôliers. « Ils ne me l'arracheront point, m'écriai-je, et lui c'est encore son père, ou du moins une partie de son père, que je puis cacher libre et inviolable dans ma retraite, comme la lionne blessée recèle son petit dans son antre. »

Pourtant une chose m'effraie : cet enfant, comment l'élever ? Je t'ai souvent entendu parler des devoirs de la paternité en termes si nobles et si sévères que mon cœur en tressaillait d'espérance. Aujourd'hui cet espoir touche à la réalité et je tremble. Les devoirs que tu comprenais si bien, qui les remplira ? « Si j'avais un enfant, me disais-

tu, je consacrerai ma vie à l'instruire. » Et puis tu t'élevais avec force contre les méthodes qui président à l'éducation de la jeunesse. Tout cela est encore gravé dans ma mémoire ; mais plus j'admirais tes vues, tes intentions, et plus je tremble devant la responsabilité qui va retomber sur moi seule. Un abîme creusé par la loi humaine nous sépare au moment où j'aurais le plus besoin de tes conseils, de tes lumières, de ton appui moral. Que sera cet enfant grandissant loin des yeux de son père ? Et que puis-je faire pour lui, moi pauvre roseau qui plie déjà sous ma propre faiblesse ?

Le bon nègre Cupidon que tu as ramené d'Amérique m'attendait de l'autre côté de la rivière avec sa femme. En me voyant, ils voulurent me baiser les mains malgré moi, disant que ces mains avaient touché les tiennes et qu'ils te devaient la liberté. J'étais transie jusqu'à l'âme et mes vêtements étaient trempés ; heureusement ils m'avaient préparé un lit et un feu de branches sèches dans une des cabanes qui bordent la côte. La flamme pétillant dans l'âtre, mais surtout l'affection dévouée dont ils m'entourent l'un et l'autre me réchauffèrent peu à peu. Comme la bonté humaine est contagieuse, je me couchai meilleure après cette journée de fatigue et d'émotion où j'avais presque maudit la vie. C'est de cette cabane de pêcheurs que je t'écris ce matin à mon réveil.

Selon nos conventions d'hier, tu trouveras ma lettre cachée dans l'habit que je te renvoie et que j'ai raccommodé moi-même. Le papier est fin, mais

solide, et je l'ai arrangé de manière à ce qu'il jouât le rôle d'un moule de bouton. Pourras-tu lire mes pattes de mouche ?

Après-demain, je retournerai à la prison où l'on a promis de me recevoir à une heure. Peut-être cette fois retrouverai-je le fil de mes idées.

Au revoir. Je t'embrasse de toutes les forces de mon âme.

IV

ÉRASME A HÉLÈNE

16 janvier 185..

Il est six heures du matin. A sept, on a enlevé une vingtaine de détenus pour la prison de "" et je suis du nombre. L'ordre du transfert est arrivé, dit-on, de Paris, pendant la nuit. Aucun moyen de te prévenir. Aucune espérance de te revoir. Quand tu recevras cette lettre, je serai déjà en route pour l'île à laquelle on me destine.

Adieu. Je t'aime à travers tout.

V

HÉLÈNE A ÉRASME

17 janvier 185..

Je me suis présentée aujourd'hui à la prison, et figure-toi mon saisissement quand j'ai appris que tu n'y étais plus. Folle que j'étais, un instant j'ai cru qu'on t'avait rendu ta liberté. Le secrétaire du greffe ne tarda point à me détromper et à m'apprendre que tu étais dirigé (ce sont ses termes) sur l'île de*** A travers les mers je te suivrai. Où que tu sois, fût-ce au bout du monde, il n'y aura pour moi ni soleil brûlant, ni désert, ni chaînes de montagnes quand il s'agit de réunir ma vie à la tienne. Écris-moi, que je vienne te retrouver.

VI

ÉRASME A HÉLÈNE

2 février 185..

Tu m'aimes : suis-moi. Je te le demande au nom de ce qu'il y a de plus sacré au monde.

Certes, il y a un mois ou deux, dans l'ignorance

où j'étais de ton état de grossesse, j'aurais accepté de grand cœur ton noble dévouement. Toi seule pouvais de temps en temps consoler ma solitude. Fier et heureux de t'avoir près de moi, ne fût-ce qu'une heure par jour, j'aurais oublié tout le reste dans ton regard. Aujourd'hui, les choses sont bien changées et nous n'avons même plus ni l'un ni l'autre la liberté de nos affections. Ce qui d'ordinaire rapproche l'homme et la femme est, dans notre triste position, la barrière qui nous sépare. Ne sommes-nous point tenus de sacrifier nos convenances à un autre qui n'existe point encore dans le sens absolu du mot, mais envers lequel pourtant nous avons déjà des devoirs à remplir? N'oublie point que tu es responsable devant la nature de l'honneur qu'elle te fait en t'appelant à être mère.

Jeteparle en médecin, en époux, oserai-je déjà dire en père? Ce qu'il te faut est une tranquillité relative, un asile. Suis mon conseil, quitte pour un temps notre pays : fuis ce sol qui tremble. J'ai connu en Angleterre un *physicien*, un confrère qui, je crois, te sera utile et te donnera tous les renseignements pour que tu puisses t'établir convenablement de l'autre côté du détroit. La petite fortune que j'ai recueillie par mon travail nous met à même, Dieu merci, de pourvoir aux circonstances. Qu'elle soit tout entière consacrée à ton bien-être d'abord, et plus tard à l'éducation de notre enfant. Oh! je voudrais déjà te savoir loin de nos discordes civiles!

J'en atteste le ciel : tu ne me fus jamais si chère

qu'au moment où je te demande de ne point me suivre dans mon triste pèlerinage. Ne t'inquiète d'ailleurs point outre mesure du sort qui m'est réservé. Ce qui fait surtout le malheur du prisonnier, c'est le sentiment de son inutilité : cette souffrance morale je l'ai connue ; mais aujourd'hui j'ai un nouveau devoir à remplir, et j'espère m'en acquitter malgré tous les obstacles.

Adieu. Je te respecte assez pour ne point douter de ton amour et pour savoir que tu ne douteras jamais du mien.

P. S. — J'enferme sous ce pli une lettre pour le docteur Warrington, à Londres.

VII

HÉLÈNE A ÉRASME

15 février 185..

J'obéis. Demain je pars pour l'Angleterre. Il me semble avoir ressaisi une partie de mon courage. Ta lettre m'a ouvert des perspectives nouvelles. Que l'épouse se sacrifie à la mère, c'est sans doute la loi de la nature, et je m'y sou mets. Cet enfant qui m'est promis sera d'ailleurs notre lien et rapprochera en quelque sorte les distances qui nous séparent. Je veux vivre pour lui, pour toi ; le jour

où nous nous retrouverons, il sera notre consolation et notre orgueil. Espérons, et que le ciel nous protège !

VII

LA MÊME AU MÊME

25 mars 185...

Je suis en Angleterre. Lundi soir, j'ai traversé en voiture de louage la distance qui sépare London Bridge d'Euston Square. Qu'ai-je aperçu de la capitale des îles Britanniques ? Rien, ou presque rien. Par instants, je me sentais rouler dans l'obscurité au milieu de grands espaces vides, entourés de jardins et de maisons qui semblaient endormies. Puis tout à coup s'ouvraient, à droite ou à gauche de la portière, de longues rues bordées de magasins et où s'étendait à perte de vue un double cordon de becs de gaz. Ici les ténèbres, là un fouillis de lumières. Ces lignes de feu réfléchies sur les trottoirs humides et les flaques boueuses de la route ; toute une population allant et venant d'un air affairé ; le bruit d'une foule bientôt entrecoupé de silences, tout cela était étrange. Il pleuvait sans pleuvoir, c'est-à-dire qu'on sentait suinter à travers le brouillard une de ces bruines fines, lentes, toujours les mêmes, qu'on croirait volontiers devoir durer mille ans. Ce

voyage dans la nuit, dans l'eau, dans l'inconnu, me donna l'idée d'une ville sans commencement ni fin, avec beaucoup de grandeurs et beaucoup de misères. Est-ce là Londres ?

Je descendis à l'hôtel que M^{me} *** m'avait indiqué. Tout y est propre, calme, méthodique. On m'y servit à souper dans une chambre particulière, assez bien meublée et attenante à ma chambre à coucher. Comme la domestique chargée de me passer les assiettes avait une figure intéressante, je cherchai dans ma mémoire le peu d'anglais que j'avais appris autrefois à la pension. Elle me fit des réponses très-courtes. A sa réserve et à son air embarrassé, je compris tout de suite que les servantes anglaises, bien différentes des nôtres, ne tiennent point du tout à ce qu'on leur adresse la parole. Ce qui m'a bien surprise est que dans l'hôtel on ne m'a demandé ni mon nom, ni qui j'étais. O l'étrange pays, où l'on ne paraît pas croire que je viens pour renverser le gouvernement !

Selon tes conseils, je me fis conduire le lendemain chez le docteur Warrington auquel je remis ta lettre. Il se souvint aussitôt de ton nom et me reçut avec un air de gravité cordiale.

« Votre mari a raison, me dit-il en assez bon français, de vous envoyer à l'étranger. Vous serez bien en Angleterre : mais je vous conseille de vivre à la campagne. Les grandes villes ne conviennent ni aux femmes dans votre état, ni aux enfants. Nos gros négociants de Londres commencent à comprendre les avantages de la villégiature. Ils ne re-

gardent point à voyager deux fois chaque jour par le chemin de fer et s'imposent ainsi plus d'un genre de sacrifice — par exemple celui de leur club — afin d'assurer à leur famille un peu de verdure et de soleil. Ils détournent par là leurs femmes du centre des spectacles et des amusements de nuit. Au fond, tout le monde y gagne; mais c'est surtout la santé des enfants qui profite de cette vie libre au grand air. Il n'y a peut-être que la coquetterie ou la frivolité qui ne trouve pas son jeu à un tel arrangement; mais que voulez-vous? maternité oblige. Regardez les enfants élevés dans les grandes villes; n'ont-ils point pour la plupart l'air pâle et souffrant des plantes venues à l'ombre? Croyez-vous d'ailleurs que leur moral acquière en développement ce que perd leur santé? Ce n'est point mon avis. Cette atmosphère chargée de plaisirs et d'affaires ne convient nullement à la croissance naturelle de l'esprit. Sous l'action d'une pareille chaleur artificielle, les enfants deviennent trop tôt hommes : — il est vrai que le plus souvent ce sont des hommes manqués. »

Il accompagna ces derniers mots d'un léger sourire qui vint s'épanouir en lignes horizontales sur sa ronde figure saxonne encadrée d'une paire de favoris courts et déjà grisonnants.

— « Laissez-moi faire, reprit-il. Il y a précisément un de mes amis qui possède dans le petit village de Marazion, une assez jolie villa en face de la baie de Penzance. Ayant formé, pour des raisons de santé, le projet d'aller vivre en Italie, il cherche

à louer sa maison toute meublée. Je vous engage à l'aller voir. C'est un voyage qui vous distraira, et, si j'avais l'honneur d'être votre médecin, je vous prescrirais surtout le changement d'air. Croyez-moi — car j'en ai fait l'expérience — il y a peu de douleur morale qui résiste à la variété des impressions. On se renouvelle en voyant de nouveaux paysages. Il ne m'appartient point de faire l'éloge de la Cornouaille; car j'y suis né. Tout le monde convient pourtant que c'est le comté le plus tempéré de la Grande-Bretagne, celui où les myrtes, les géraniums, les aloès vivent en plein air durant toute l'année. Aimez-vous les rochers? Vous en verrez de toutes les formes et dans les situations les plus pittoresques. Je ne sais point au juste combien mon ami veut louer sa maison; mais je ne doute nullement que ses *termes ne soient modérés*¹. Madame Warrington est dans ce moment même à Penzance avec sa famille; elle sera heureuse de vous recevoir. Toutes les fois que je puis m'échapper de Londres, je vais la voir et respirer l'air natal. Nous autres Anglais, nous ne pouvons tenir longtemps en place. Il nous faut du mouvement, de l'espace. Nous étions dignes d'inventer la locomotive. Avec cela nous sommes le moins changeant des peuples; nous voyageons toujours et nous ne nous absentes jamais; car nous sommes partout chez nous. »

Le docteur et moi, nous nous quittâmes dans les

1. Expression anglaise. Lisez : « Que ses conditions ne soient raisonnables. »

meilleurs termes, car il me parla de toi avec beaucoup d'estime. Une seule fois il fit une allusion délicate et sympathique à mon présent *veuvage*, mais sans me prodiguer ces motifs vulgaires de consolation qui m'ont si souvent humiliée dans mon juste orgueil d'épouse. Il fut convenu que je partirais le lendemain même pour la Cornouaille. J'avais hâte de planter ma tente quelque part. Pourquoi pas là aussi bien qu'ailleurs ? Le monde entier sans toi m'est indifférent.

Arrivée à Penzance durant la nuit, je fus reçue à la descente de la diligence par M^{me} Warrington, à laquelle son mari avait écrit et qui m'attendait. Représente-toi une femme d'environ trente-cinq ans, ni belle, ni laide, mais agréable; des yeux et des cheveux noirs, le nez un peu retreussé, la bouche grande et souriante, beaucoup de bienveillance ramassée dans une grosse et courte personne, qui n'en paraît pas moins très-alerte. Combien de fois n'avons-nous pas observé qu'il existe, dans certains cas, une ressemblance et comme un air de famille entre deux individus d'un sexe opposé, d'un autre pays, et qui sont sous tous les rapports étrangers l'un à l'autre ! Sais-tu à qui j'ai pensé en voyant M^{me} Warrington ? A ton ami Jacques Nicole... c'était lui en femme.

Un domestique s'empara de mes bagages et les chargea dans une voiture qui nous conduisit à la maison de campagne du docteur. Vue par un ciel de nuit, cette maison est charmante; bâtie en granit, ainsi que la plupart des villas et des chaumières de

l'endroit, elle a des paillettes de mica et de feldspath qui brillent comme des étincelles tombées de la lune. Le jour c'est encore bien autre chose; elle s'élève au milieu d'un bouquet d'arbres exotiques, aux couleurs délicates et variées. Le long de la façade s'étend une galerie couverte, sur laquelle grimpent des fuschias d'une taille extraordinaire. A l'intérieur, aussi bien qu'à l'extérieur de la villa, c'est un luxe de fleurs comme je n'en ai jamais vu. Les serres occupent, je crois, le premier rang dans les dispositions de cette architecture domestique, et de tels jardins sous verre doivent certainement ajouter aux attrait de la vie de famille. La chambre qu'on avait bien voulu me préparer et dont M^{me} Warrington elle-même me fit les honneurs avec une grâce parfaite, serait un paradis s'il y avait un paradis sur la terre pour les âmes esseulées ou blessées... A mon réveil j'entendis chanter l'alouette.

M^{me} Warrington est une excellente mère; elle partage son temps entre ses enfants et ses fleurs. Il lui reste encore assez de loisirs pour la lecture, et sans avoir de prétentions au bel esprit, elle raisonne sur beaucoup de sujets avec un grand fond de jugement et d'instruction solide. Sa famille est admirable. Les deux filles aînées, dont l'une peut compter dix-sept printemps — ainsi qu'on disait autrefois — ont des joues à rendre jalouses les roses. Vient ensuite toute une bande d'autres filles et de garçons dont les têtes inégales forment entre elles les plus gracieux contrastes. J'avais bien entendu dire que les Anglaises avaient beaucoup d'enfants; mais,

mon Dieu ! quel luxe de cheveux blonds, d'épaules nues et de fraîches couleurs !

28 mars 185..

Hier nous fîmes une promenade en voiture découverte. La carriole suivit la grande route qui, au sortir de Penzance, décrit un immense fer à cheval autour de la Baie-du-Mont (*Mount's Bay*). Quelle magnifique vue ! Ce ne fut pourtant ni la mer, ni la bordure rocheuse des côtes, ni le mouvement alternatif des vagues et des vagues venant mourir l'une après l'autre sur le sable de la route qui appela tout d'abord mon attention. C'était une masse solitaire de granit couronnée d'un édifice, — abbaye ou château fort. Les Anglais l'appellent *mount*, et ce mont émerge sur la gauche du sein de la baie à laquelle il a donné son nom. Ce rocher surmonté de tourelles, il me semblait l'avoir déjà vu ailleurs dans un rêve ou dans un cauchemar.

Je demandai à M^{me} Warington quel était ce spectre de pierre, et ma voix tremblait. Elle me répondit en hésitant : « C'est notre mont Saint-Michel, *Saint Michel's mount*. » A ce mot je sentis tout mon sang refluer vers le cœur. Elle s'aperçut de mon trouble et me proposa de rentrer. — « Non, allons-y, » m'écriai-je. Il fallut pour cela contourner la baie et nous rendre à Marazion.

Au moment où nous arrivâmes en face du Mont, la marée s'était retirée, et ce rocher de granit, qui est

une île durant certaines heures du jour, n'était plus pour le moment qu'une presqu'île. Un sentier de sable boueux, bordé de chaque côté par des quartiers de roche recouverts d'algues et de mousses humides, nous permit de traverser à pied sec le lit de la mer. Nous marchions comme à travers des ruines. Chemin faisant, je fus de plus en plus frappée de la ressemblance des deux monticules qui portent un nom identique. C'était presque le même rocher, la même mer, le même édifice. Ainsi que le nôtre, le mont Saint-Michel des Anglais a été d'abord un monastère, puis un château-fort; mais, plus heureux que celui des Français, il n'a jamais été une prison.

Nous atteignîmes enfin la base du Mont autour de laquelle se pelotonnent quelques maisonnettes — un petit village de pêcheurs et de marins. La masse granitique nous dominait maintenant de toute sa hauteur farouche. Il fallut gravir un sentier ou un escalier dont les marches ont été rudement taillées dans la roche. M^{me} Warrington était essoufflée; je lui proposai de nous asseoir sur un des blocs qui semblent avoir été soulevés du flanc de la montagne par une éruption. Là nous restâmes quelque temps en silence. La scène était grande et désolée : autour de nous la mer, au-dessus de nos têtes un sombre édifice du moyen âge, à nos côtés des débris de roches dont quelques herbes sauvages recouvraient pauvrement la nudité. Entre les fentes de la pierre croissait pourtant sur une mince couche de terreau une petite

Œur bleue : je la cueillis en mémoire de toi.
Puisse-t-elle nous porter bonheur !

Jusqu'à ce moment, je n'étais encore nullement décidée sur l'endroit où je devais choisir une maison. Ce mont Saint-Michel de la Cornouaille fixa sur-le-champ mes irrésolutions et mes doutes. Il y a une magie dans les noms et dans la forme des lieux. Ces deux rochers qui se regardent à travers l'Océan ne sont-ils point bien frères ? De ces deux châteaux-forts, le premier (celui des Anglais) porte sur le front le noir oubli du passé ; le second (c'est le nôtre) jette vers le ciel un cri d'horreur et d'espérance.

Nous allâmes le même jour visiter la maison qui était à louer. Marazion, le village où elle se trouve, a été, dit-on, fondé par des Juifs qui, bien avant la naissance de Jésus-Christ, y faisaient déjà le commerce de l'étain. Je doute qu'on y trouve aujourd'hui beaucoup de leurs descendants. De leur présence dans ces lieux il n'est guère resté qu'un nom, et ce nom me convient. « Amère Sion, » c'est bien ici que je veux me souvenir de la France ! Un groupe de maisons neuves, dont quelques-unes ont un certain air d'élégance anglaise, s'élèvent sur cette côte de la baie en face du mont Saint-Michel qui les regarde à distance. Le point de vue a du charme et de la grandeur. La baie du Mont, cette belle masse d'eau, encadrée de sables et dentelée de rochers — surtout vers la côte opposée — abonde en douceurs orageuses qui calment et apaisent les souffrances de l'âme.

Il faut maintenant que je te parle de la maison. Certes, ce n'est point la solidité qui lui manque, car elle est bâtie tout en granit, la seule pierre qui se rencontre ici en abondance sous la main. Cette matière étant fort dure et rebelle au ciseau, on se contente de la dégrossir; aussi la surface extérieure des habitations est-elle généralement inégale et rugueuse. Le système intérieur de construction diffère aussi beaucoup du nôtre : non-seulement les maisons ne se touchent guère entre elles, mais encore les chambres se détachent les unes des autres; c'est la vie privée dans la vie privée.

Debout sur une éminence sèche et sablonneuse, la villa dont il s'agit est, je le crains, exposée à la violence des vents de mer, mais on m'assure que ces vents sont ici tièdes et salutaires durant toute l'année. L'ameublement est très-simple : il me convient. Ce qui m'a le plus étonnée a été de trouver à l'étage supérieur de la maison deux chambres entièrement séparées qui n'avaient par elles-mêmes rien de bien remarquable, mais que pourtant l'architecte avait favorisées, car il leur avait donné la plus belle vue et la meilleure exposition au soleil levant. La lumière y joue en pleine liberté, et pour la recevoir avec honneur les fenêtres se montrent à peu près dégarnies de rideaux. C'est une manière civile de lui dire : « Entrez, vous êtes ici chez vous. » Il est bien vrai que ces fenêtres sont défendues au dehors par quelques barreaux de fer dont la vue m'a tout d'abord serré le cœur.... Cette impression fâcheuse s'effaca néanmoins quand j'appris que cet

endroit était la *Nursery*. De tels barreaux ne sont là que pour défendre les enfants contre les accidents auxquels peuvent les entraîner la témérité de leur âge et l'ignorance du danger. C'est une mesure de précaution et nullement un signe de captivité. Dans l'une des deux chambres on met coucher la marmaille pendant la nuit, et dans l'autre on envoie jouer les enfans pendant le jour, lorsqu'il fait froid ou mauvais temps. On m'assure que de semblables *Nurseries* existent ici dans toutes les bonnes maisons anglaises.

Faut-il le dire? Cette circonstance me frappa. Dans nos maisons de Paris on trouve souvent un ensemble très-complet, la salle à manger, le salon, la chambre à coucher, le cabinet de travail, le boudoir, en un mot tout ce qui répond aux habitudes d'un homme du monde et aux caprices d'une femme bien élevée. Un seul être a été oublié, — l'enfant.

Réduit à vivre de la vie des grandes personnes, condamné à passer ses jours et ses nuits sous le même plafond que sa mère nerveuse et délicate, que son père gravement affairé, le marmot ne peut guère manquer d'être pour les autres un hôte fort incommode, pour lui-même un prisonnier très-maussade. Comment s'abstiendrait-il d'écorner de temps en temps les meubles, de déchirer les livres, de briser les porcelaines? Sa turbulence et les petits dégâts qu'elle entraîne nécessairement deviennent alors un sujet continuel de réprimandes. On le gronde et on le punit d'être vif, enjoué, tapageur, — c'est-à-dire d'être enfant. Quelquefois encore, chassé de

l'appartement paternel par la distribution étroite du local, il n'a guère d'autre refuge que la cour de la maison, et tu sais ce que sont, dans la plupart des grandes villes, ces espèces de fosses à ours. Les Anglais ont beaucoup mieux compris que nous, sous ce rapport, la vie de famille. Ici le nouveau-né est déjà une personne : il a sa chambre.

Je ne t'ai encore rien dit du jardin ; c'est pourtant ce qui m'a séduit. Pas de murs d'enceinte : une haie vive sur laquelle pleut, dit-on, au mois de juin, l'or des genêts épineux. Figure-toi deux acres de terrain environ tout couverts de rosiers, de groseilliers et d'autres arbustes. La nature sablonneuse du sol et le voisinage de la mer ne conviennent point aux grands arbres ; mais dans l'herbe odorante s'épanouissent déjà quelques violettes. Que sera-ce dans cinq ou six semaines, quand le printemps aura secoué au hasard sa corbeille sur cette ancienne dune ?

J'ai loué la maison et je dois y entrer la semaine prochaine. En attendant, je vis chez M^{me} Warrington, dont l'hospitalité est aussi charmante que généreuse. Tout ce bien-être me fait mal, et je me le reproche quand je songe à ton cachot.

Donne-moi, je t'en prie, de tes nouvelles. Le changement de lieu a-t-il adouci ou aggravé pour toi la vie de prison ? Ne me cache rien, au nom du ciel ! Je t'embrasse à travers les mers qui nous séparent sans nous désunir.

VIII .

ÉRASME A HÉLÈNE

8 avril 185. .

Ta lettre, ma chère Hélène, m'a beaucoup rassuré; elle montre du courage et de l'empire sur toi-même. Merci! Tu es bien la digne compagne que j'ai toujours connue. A moi la prison, à toi l'exil, et tu as noblement accepté ta part de sacrifice.

Notre ami, le docteur Warrington, t'a donné un sage avis : la campagne te convient beaucoup mieux pour le moment que le séjour turbulent des villes. C'est dans la retraite et au sein de la nature que tu peux le plus sûrement retremper tes forces, après les secousses morales qui ont, je le crains, ébranlé ta santé.

Songe que c'est un devoir pour toi de te bien porter. Oui, tu as, dès maintenant, à rendre compte du dépôt que t'a confié la nature. Ne t'étonne point de m'entendre parler le langage de la physiologie ; on n'est point docteur pour rien.

Tout ce qui a déjà un commencement de vie est sujet à souffrir et à s'altérer; aussi existe-t-il de véritables maladies du fœtus. Quelles sont les causes de ces maladies, de ces désordres occultes? Il en est sans doute que la science ne peut saisir; mais il y a tout lieu de croire que dans beaucoup de cas la

femme n'est point étrangère à certaines déformations congéniales de l'enfant. Tu te souviens de cette charmante M^{me} D^{re} qui, possédée du démon du bal, dansa tout un hiver dans les salons de Paris, et qui sautait encore quand elle accoucha d'une fille assez jolie, mais bossue.

Peut-on, d'un autre côté, découvrir un lien entre les émotions de la femme et le caractère de cet être mystérieux qu'elle enveloppe de sa vie, de sa personnalité, de ses organes? Hobbes attribuait son extrême timidité aux terreurs qu'avait éprouvées sa mère durant l'état de grossesse. C'était le moment où l'Angleterre était menacée par la flotte espagnole, la fameuse Armada, qui errait autour des côtes et, fantôme de l'invasion, jetait l'épouvante parmi les habitants.

Tu as lu les *Aventures de Nigel* : quel pauvre sire que Jacques II ! Comme il tremble et pâlit à la vue d'une épée nue ! La pusillanimité de ce roi fait sourire ; peut-être devrait-elle néanmoins inspirer un tout autre sentiment, s'il est vrai que cette faiblesse fût la conséquence des scènes tragiques auxquelles avait été associée Marie Stuart.

A quel point l'embryon abrité sous l'arbre nerveux de la femme en ressent-il les ébranlements ? C'est ce qu'il est sans doute fort difficile de décider dans l'état présent de la science. Il suffit que le doute existe pour qu'on doive épargner à celle qui porte la vie d'un autre les émotions violentes, la vue des lieux sinistres, les fatigues et les tribulations du dévouement.

La femme est, jusqu'à un certain point, le moule du genre humain, et à ce titre elle devrait respecter sa santé. Est-elle enceinte, il lui faudrait du repos, du recueillement; mais dans ce que l'on est convenu d'appeler le grand monde, les déesses ont rarement le courage de renoncer aux plaisirs, aux fêtes, aux spectacles, en vue de mériter l'honneur d'avoir de beaux enfants. Quel dommage que les fonctions de la grossesse ne puissent point se transmettre pour un prix convenu comme celles de l'allaitement : il y a longtemps que les femmes riches auraient fait porter leur fœtus par le ventre des femmes du peuple!

Ces dernières n'ont, d'un autre côté, ni le temps, ni les moyens de songer beaucoup à leur progéniture. J'en ai vu qui, parvenues à un état déjà fort avancé de grossesse, étaient obligées pour vivre de tremper, l'hiver, leurs bras nus dans l'eau glacée de la Seine en tordant le linge, de pousser une charrette ou de porter sur le dos des charges qui eussent effrayé un fort de la halle. Aussi, quelle triste humanité nous ont faite nos mœurs égoïstes! Tout ce qui affaiblit la compagne de l'homme dégrade la race, et si la société tient à s'assurer de beaux enfants pour avoir plus tard des hommes forts, c'est à une équitable distribution des fruits du travail et au respect de la femme qu'elle devra les demander.

10 avril 185 .

Mes lettres ne sont point des lettres ; ce sont les soliloques d'un prisonnier causant avec la meilleure partie de son âme.

Tu as sans doute deviné mon intention. Je voudrais travailler de loin et dans la mesure de mes forces au bonheur de celui qui nous est promis. Peut-être cet enfant ne me connaîtra-t-il jamais ? Peut-être m'accusera-t-il un jour d'avoir négligé les devoirs de la nature pour la défense de certains droits ?... A cette pensée mon cœur se serre. Aurai-je pourtant mérité un tel reproche, si, ne pouvant lui donner ni mes soins ni mes caresses, je tâche de payer en une autre monnaie la dette de la paternité ?

C'est par lettres, faute de mieux, que je contribuerai de loin à son éducation. Durant mes voyages autour du monde en qualité de médecin de navire, j'ai un peu étudié l'homme ; je l'ai vu dans différents climats et à différents âges de la société. Je crois donc être à même de découvrir dans mes réflexions, mes souvenirs, un système d'éducation fondé sur les lois de la nature et de l'histoire.

Et maintenant à nous deux. Je t'écirai mes idées, tu me communiqueras les tiennes. Nos âmes unies veilleront sur le berceau d'un être cher. Je le verrai grandir en songe. Tes lettres me parleront de lui et tu lui diras que j'existe. Pourquoi, d'ailleurs, l'avenir te troublerait-il ? La première éducation de

l'enfant appartient à la mère, et avec ton cœur, ton intelligence, tu suffiras toute seule à cette œuvre. Plus tard nous aviserons.

Précisons d'ailleurs le but vers lequel doivent tendre nos efforts. Je ne connais point de moule pour couler une personne de génie, ou du moins ce moule n'appartient nullement à l'éducation : il est dans les mains de la nature. Si notre enfant est un garçon, il ne s'agira en aucune manière d'en faire un grand homme ; il s'agit d'en faire un homme libre.

11 avril 185..

Tu veux que je te donne de mes nouvelles. La prison n'a qu'un pays. Entre l'endroit que j'ai quitté et celui que j'habite maintenant malgré moi, je fais peu de différence. Dès les premiers jours de mon arrivée, je me suis réfugié dans l'étude. C'est, en ton absence, la compagne qui me console le mieux. Que te dirai-je de plus ? Je vis, j'attends et je t'aime.

IX

HÉLÈNE A ÉRASME

15 avril 185..

Je suis tout à fait installée. Cupidon et Georgia, notre monde noir, qui étaient restés en France

pour emballer nos meubles, viennent d'arriver ce matin par un bateau à vapeur. Ils se sont établis l'un et l'autre dans un petit pavillon qui attient à la maison du côté du jardin. Je les aide à épousseter tes livres et à ranger tes collections.

Le bon nègre a déjà toutes sortes de projets. Il annonce l'intention de remuer la terre du jardin, de semer, de greffer, de planter, etc., etc. Ce ne sera point sa faute, il le déclare, si notre enclos ne produit avant peu les plus beaux fruits et les meilleurs légumes du pays. Il se souvient d'avoir cultivé la terre du temps où il était esclave, et il brûle de faire par reconnaissance ce qu'il faisait autrefois par la crainte du fouet : « Comme je travaillerai cent fois mieux, s'écrie-t-il, maintenant que je n'ai plus de maître ! »

Je t'avoue que son nom prête un peu à rire. Les habitants de Marazion ont quelque peine à réconcilier l'idée de l'Amour avec de grosses lèvres saillantes, un nez aplati et une peau noire. Je crains bien moi-même que ce nom ne lui ait été donné par ses anciens maîtres avec une intention ironique, et pourtant je n'ose point lui dire d'en changer. Ce serait lui avouer qu'il est laid ou du moins que les blancs ne rendent point justice à son type africain.

Je vis ici dans une grande solitude. La seule maison que je fréquente est celle de M^{me} Warrington, où je rencontre quelquefois des dames de Penzance ou des environs de la ville. Ce qui me préoccupe beaucoup dans mes rapports avec elles, c'est la manière dont les Anglaises élèvent leurs enfants.

Je cherche, en les observant, à faire mon apprentissage de mère.

Les habitants de la Cornouaille, il est vrai, ne sont point de race anglo-saxonne ; ils descendent, dit-on, d'une variété de Celtes, et pour moi, je leur trouve beaucoup de ressemblance avec nos Bretons pour la couleur des cheveux et les traits du visage. Il y a néanmoins plusieurs familles anglaises établies dans le pays, et celles-là même qui ne le sont point par le sang ont plus ou moins adopté dans les villes les mœurs et les usages domestiques de la nation à laquelle les a rattachées la conquête.

Figure-toi qu'en Angleterre on dédaigne l'art d'emmaillotter les nouveau-nés. Les mères prétendent, en riant, que nous fourrons les nôtres dans un sac avec l'intention sournoise de les suspendre, l'occasion aidant, à un clou du mur, et de nous débarrasser ainsi des soins qu'ils exigent quand on les laisse faire ce qu'ils veulent. Chez nos voisins les enfants jouissent, au contraire, de toute la liberté de leurs mouvements. Vêtus d'une longue robe de flanelle, ils sont leurs maîtres dans la limite des pouvoirs très-bornés que leur accorde la nature. Je t'avoue que cet usage me plaît, et que, pour ma part, j'ai toujours éprouvé un sentiment de malaise à voir de petits êtres serrés, roulés, épinglés dans leurs langes comme des momies dans des bandelettes de papyrus.

Les médecins anglais condamnent aussi généralement le système des lisières, des promeneurs en osier, des machines roulantes qui aident l'enfant

à marcher. C'est le moyen, assurent-ils, de déformer la poitrine et de contourner les jambes en faisant porter tout le corps sur les talons. Le docteur Warrington va même plus loin : « Il faut, dit-il, que l'enfant s'habitue de bonne heure à mettre de la volonté dans tout ce qu'il fait. Le supporter par des engins artificiels, quand il ne peut en réalité se soutenir lui-même, n'est-ce point lui donner une fausse idée de ses forces ? Il croit marcher, et c'est la machine qui marche : illusion perfide qui le suivra toute la vie dans un autre ordre de faits. »

Ici les enfants apprennent eux-mêmes à se mouvoir. Abandonnés à leur propre direction, ils se roulent et se traînent à terre sur un tapis. Peu à peu ils acquièrent assez de vigueur pour se tenir debout, puis hasardent quelques pas, tout en s'aidant des meubles qui se trouvent à leur portée dans la chambre. Si ce faible marcheur vient à chanceler, les bras de la mère ne sont-ils point là pour le recevoir ?

Une telle méthode, qui est celle de la nature et qui consiste, après tout, à laisser faire l'enfant, est encore bien plus répandue dans le Nouveau-Monde qu'en Angleterre. On me raconte à ce propos qu'un voyageur de la Grande-Bretagne rencontra un jour, dans les États-Unis d'Amérique, un garçon de deux ou trois ans se traînant à quatre pattes le long d'un pont de bois mutilé, au-dessous duquel rugissait un torrent. Effrayé du danger que courait ce petit téméraire, l'Anglais alla trouver la mère qui était tranquillement occupée à laver du linge

dans le même cours d'eau. Aux représentations du voyageur alarmé, elle répondit, sans s'émouvoir, que l'enfant était accoutumé à prendre soin de lui-même, et que voler à son secours en trahissant de l'inquiétude serait précisément le moyen de lui faire perdre la tête. L'étranger se contenta donc de guetter le marmot qui sut très-bien se tirer par ses propres forces du mauvais pas.

Pour rien au monde, je ne voudrais avoir un enfant à moi en un pareil danger, et pourtant cette femme avait-elle tout à fait tort? Ne comprenait-elle pas mieux que nous les vrais devoirs de la maternité? N'est-ce point à cette manière de traiter les enfants dès l'âge le plus tendre qu'il faut attribuer l'esprit aventureux et indépendant des Américains du nord?

Les mères anglaises s'abstiennent, en général, de couvrir la tête de l'enfant, et elles ont renoncé au bourrelet, cette couronne de la faiblesse. — Il reste, il est vrai, le danger des chutes, mais d'abord elles suppléent par leur sollicitude à l'absence des moyens de sécurité; ensuite elles prétendent que moins le marmot se sent protégé et plus il se tient sur ses gardes. C'est dans le caractère qu'il faut placer de bonne heure la défense de soi-même et non dans certaines précautions, toujours plus ou moins illusoire. Tête nue, bras nus, jambes nues, l'enfant anglais est une sorte de petit Hercule qui n'a point encore étranglé de serpents — il n'y en a plus dans son île — mais qui a déjà la mine tout à fait hardie. Où trouver un sang plus riche et une

génération plus forte? Ici les difformités physiques sont extrêmement rares. Croirais-tu que je n'ai point encore rencontré de bossus? Cette beauté de la race ne plaide-t-elle point éloquemment en faveur du système de liberté qui préside chez nos voisins à la manière d'élever les enfants?

Le berceau est un autre instrument domestique dont on fait très-peu d'usage au delà du détroit. Il y a bien des lits pour les nouveau-nés, mais ils ne se balancent point comme chez nous sous la pression de la main. Bercer les enfants est un usage généralement condamné en Angleterre. « C'est le moyen, dit-on, qu'ils s'accoutument à ne plus fermer l'œil sans le secours de moyens artificiels. On leur apprend ainsi à demander aux autres le repos qu'ils ne devraient attendre que d'eux-mêmes et de la nature. Et puis, songeons-nous bien à l'influence qu'exercent sur le caractère de telles pratiques fausses et complaisantes? Si obscures que soient encore les sensations du nouveau-né, il a déjà assez de ruse pour savoir profiter de sa faiblesse et de la condescendance de ceux qui l'entourent. Combien d'hommes ont ensuite besoin d'être bercés toute leur vie! Ni éveillés, ni endormis, ils s'abandonnent au mouvement du monde extérieur; ils se balancent dans leurs rêves et leurs chimères, au lieu de ceindre vaillamment leurs reins pour l'action et la lutte. »

Tout cela, je le crains, n'a pas mal l'air d'un sermon; c'est pourtant à peu près en ces termes que s'exprimait devant moi une grave matrone, amie

de M^{me} Warrington, et qui passe ici pour une autorité en matière de *breeding*. Elever les enfants, c'est, en Angleterre, la première science des femmes.

Est-ce une illusion de ma part ? mais il me semble qu'en Angleterre les nouveau-nés crient moins que chez nous. Pourquoi, d'ailleurs, me tromperais-je ? Si l'enfant crie, c'est qu'il souffre ; or, la liberté qu'on lui laisse, les soins hygiéniques dont on l'entoure, le régime alimentaire, tout doit contribuer à lui faire une bonne santé. Les Anglais se sont beaucoup appliqués à l'amélioration des races animales. Où trouver de plus beaux chevaux et de plus beaux chiens que dans leur pays ? Comment donc alors auraient-ils oublié l'éducation matérielle de l'homme ?

En général les mères anglaises nourrissent elles-mêmes leurs enfants. La reine ne leur en donne-t-elle point l'exemple ? Il résulte de cet usage que leur mot *nurse* n'a plus du tout le même sens que celui de *nourrice*. Il veut dire tout simplement une femme qui prend soin du *baby*. Les nourrices se divisent alors chez nos voisins, en deux classes bien distinctes, les sèches (*dry nurses*), ou bonnes d'enfants, et les humides (*wet nurses*), qui donnent le sein ; mais ces dernières sont beaucoup moins nombreuses que chez nous et ne s'emploient guère que dans des cas extrêmes, où la mère est tout à fait incapable d'allaiter elle-même son poupon. Encore plus d'une Anglaise aime-t-elle mieux, même en de telles circonstances, élever son nouveau-né au biberon, ou, comme on dit ici, à la bouteille, que

de le confier à un sein mercenaire. On nous reproche, sous ce rapport, beaucoup de négligence, et a-t-on tout à fait tort? Combien de Françaises fort délicates abandonnent ce qu'elles devraient avoir de plus cher au monde — leur enfant — à des femmes de la campagne, grossières et malpropres, dont elles ne voudraient point elles-mêmes pour faire leur toilette!

En Angleterre, la propreté est, vis-à-vis des enfants, la base de l'hygiène, et même dans beaucoup de familles pauvres on les baigne tous les matins.

Ici comme ailleurs les médecins élèvent fort la voix contre l'usage du corset, et ne sont guère écoutés. Les Chinoises se mutilent les pieds, nous nous mutilons la taille : ainsi le veut la coutume. Il faut pourtant dire que les Anglaises cherchent beaucoup moins que nous à dissimuler leur grossesse. Elles en sont fières ; selon la comparaison d'une d'entre elles, la femme *en voie de famille*¹, c'est l'arbre avec son fruit.

En nos jours heureux, quand j'errais à ton bras dans les Tuileries ou au jardin du Luxembourg, n'avons-nous pas gémi plus d'une fois sur le sort de ces petits martyrs de la mode qu'on promène en cérémonie? Avant de sortir de la maison paternelle, les bonnes les ont habillés des pieds à la tête pour l'honneur de la famille. Qu'en résulte-t-il? C'est qu'un enfant bien mis n'est plus un enfant ; il ne

1. *In the family way*, expression anglaise pour désigner une femme grosse.

s'amuse plus pour lui-même, mais pour le plaisir des autres. A chaque instant, si le marmot remue bravement la terre avec les mains, s'il court à l'encontre du vent et dérange ses jolies boucles de cheveux, on lui reproche de se salir et de faire acte de désobéissance. Il semble que dans cette promenade on n'ait point à cœur de le divertir, mais de le montrer. Ce qu'on demande avant tout à ces promenades, ce n'est point un enfant qui se réjouisse au soleil et au grand air, dont la santé prospère et les membres se développent par l'exercice. Non, c'est une jolie poupée qui rabaisse l'orgueil des autres femmes. — « Oh ! si madame telle ou telle pouvait la voir, elle en crèverait de jalousie, » se dit au fond du cœur l'heureuse mère de cette petite fille en robe de soie brodée de dentelles. Je m'arrête : il me semble que je deviens méchante.

On habille aussi les enfants en Angleterre et quelquefois même avec une grande extravagance ; mais ce n'est guère que le dimanche. Ceux du moins qui sont élevés dans les maisons de campagne éprouvent rarement le besoin de sortir pendant la semaine. On les laisse jouer dans le jardin et s'ébattre au soleil, les filles en robes courtes très-simples, les garçons en légères tuniques de laine. Combien surtout on évite d'intervenir dans leurs jeux ! Chez nous la manie de tout gouverner est si grande que nous voulons diriger et régler jusqu'aux récréations de l'enfance.

Nous étions, tu t'en souviens, dans le salon de M^{me} C^{...} quand l'héritier de la famille, un garçon

d'alors quatre ou cinq ans entra dans le salon d'un air maussade et se tournant vers sa mère lui demanda : « Maman, comment faut-il faire pour s'amuser ? » Je me rappelle encore ton étonnement et les plaisanteries que tu fis à ce sujet. Ce pauvre enfant avait pourtant une bonne qu'on payait fort cher ; aussi le renvoya-t-on à celle qui était chargée de le divertir et qui avait l'air d'être tout ennuyée de son rôle.

Quelques familles anglaises ont aussi des gouvernantes, mais mon impression est qu'elles gouvernent leur petit monde comme la reine d'Angleterre gouverne son peuple. Je veux dire que leur influence est presque nulle, au moins sur les amusements de la jeune couvée confiée à leurs soins. Nos voisins donnent, je crois, d'excellentes raisons pour respecter chez l'âge le plus tendre la liberté des jeux. Les grandes personnes, disent-ils, consultent toujours plus leurs goûts que ceux de l'enfant dans les exercices qu'ils aiment à partager avec la bande joyeuse. On prive ainsi le bambin de sa voix au chapitre dans une question où il s'agit évidemment de ses droits — et ces droits ne sont point si étendus qu'on puisse sans remords en retrancher quelque chose. Une considération encore plus grave, c'est qu'on éteint ainsi en lui l'esprit d'initiative. A ses inclinations naturelles nous substituons les nôtres : est-ce bien le moyen de former son caractère ? Si l'enfant est vif et bien portant, il saura certes s'amuser par lui-même, et en agissant de la sorte il s'habitue à ne

point dépendre de la gaieté des autres. N'est-ce point l'usage contraire qui produisit jadis les rois tristes et ennuyés auxquels il fallait un fou de cour pour les faire rire?

A première vue, et pour quelqu'un qui est encore comme moi sous l'impression de nos idées françaises, l'intérieur d'une famille anglaise se distingue par un air de réserve et de froideur. Moins flattés et moins caressés que les nôtres — je parle en général — les *bébé*s de la Grande-Bretagne se montrent également moins expansifs avec les étrangers. Cette apparence de froideur tient-elle au caractère de la nation ou à une intention systématique? Ici encore je demande à me faire l'écho des conversations que j'ai eues avec la vénérable matrone à laquelle je dois surtout mes renseignements. Selon elle, les Anglais évitent de témoigner aux enfants trop de complaisance, afin de ne point encourager en eux de futilles prétentions. Chez nous on traite volontiers l'enfant ainsi qu'on traite la femme; on habitude beaucoup moins l'un et l'autre à aimer qu'à se faire aimer. Avec les femmes, cette manière d'agir produit des coquettes, avec les enfants des êtres gâtés. L'affection éveille l'affection; mais les cajoleries ne développent que l'égoïsme et la vanité. Le bambin auquel on fait la cour — et n'est-ce point trop souvent le cas? — finit bientôt par croire que tout lui est dû et qu'il ne doit rien à personne.

Je te communique à tout hasard mes observations, sachant bien qu'elles rentrent dans l'ordre de tes études. Que te dirai-je de plus? Rien de nouveau

assurément : je pense à toi et je t'aime. Notre maison est arrangée pour deux, comme si tu devais y entrer demain. J'ai mis en ordre ton cabinet de travail, tels papiers, tels livres. Cette chambre t'attend : puisse-t-elle n'être pas longtemps vide ! Oh ! qu'on me laisse du moins l'espérance : sans elle notre séparation serait la mort. J'ai fait accrocher ton portrait dans notre petite salle à manger. Aux heures de repas, je me place à table en face de cette toile où vit tant bien que mal ton image : il me semble ainsi dîner avec toi tête à tête, de même que dans le beau temps. Oh ! ce portrait comme je le regarde ! Notre enfant te ressemblera.

P. S. — A propos quel sera son nom ?

X

ÉRASME A HÉLÈNE

21 avril 185..

Tu as raison, ma chère amie : notre manière de traiter les enfants est ridicule. Qu'elle s'accorde pourtant à merveille avec nos mœurs, nos institutions politiques ! On ne saurait trop serrer dans ses langes un être destiné à être plus tard emmaillotté dans toute sorte de réglemens et d'ordonnances. Quant aux lisières, elles ne manquent point, et nous en avons pour tous les âges. Il se peut que nous

marchions mal ; on nous oblige du moins à marcher droit, et il faut que nous allions où l'on nous conduit. Il est bien vrai que dès le début on nous enlève toute confiance en nous-mêmes : sage prévoyance ! Cela nous apprend à dépendre en tout d'un système de protection extérieure. Guidée, bercée, gouvernée, surveillée, la jeunesse se prépare à vivre plus tard sous l'œil et la direction de la police. Le beau système, et comme toutes les parties s'enchaînent bien entre elles ! — *S'enchaînent* est le mot.

Ce que tu me dis de la manière dont les Anglais élèvent leurs enfants m'explique l'Angleterre. C'est à l'art de former des hommes libres qu'elle doit ses libres institutions. En France, nous espérons beaucoup trop des événements et pas assez de nos propres forces. Que dis-je ? nous ne sommes pas Français ; nous sommes Juifs ; car nous attendons toujours le Messie sous la forme d'un gouvernement sauveur.

Loin de moi l'intention de nier la valeur des changements dans la forme de l'État : je ne serais point où je suis, si je professais l'indifférence en matière politique. A force d'y réfléchir, j'en suis pourtant venu à croire que le règne de la liberté est en nous-mêmes, et qu'il faut d'abord le fonder dans nos cœurs si nous tenons à l'établir solidement dans la nation.

1^{er} mai 185..

Tu me demandes quel sera le nom de notre enfant. Si c'est un garçon, nous l'appellerons Émile, en mémoire du livre qui excitait ton enthousiasme durant nos lectures du soir, alors que je m'interrompais de temps en temps pour regarder ton visage à la clarté de la lampe. O ces souvenirs !...

Il est, depuis quelque temps, à la mode, parmi les beaux esprits, d'insulter J.-J. Rousseau : plaignons ceux qui jettent des pierres à la tombe d'un grand écrivain ! Tandis que les autres penseurs de son siècle comptaient sur les hommes pour réformer la société, lui s'est adressé aux mères et aux enfants. Ce fut une inspiration de génie. Et pourtant, si nous écartons les pages éloquentes, les chaleureuses invectives de la conscience outragée, l'enthousiasme de la vertu et les nobles émotions du déiste à la vue des beautés de l'univers, que reste-t-il dans *l'Émile* ? Tout le système de l'auteur se réduit à ceci : suivre la nature et parler à la raison de l'enfant. Soit, mais la nature, si nous la suivions en tout, ferait de l'enfant un sauvage. Il est vrai que tel était l'idéal du philosophe, et que, tout en rejetant la révélation, Jean-Jacques croyait dans un autre sens à un état de perfection originelle. Quant à la raison, on peut assurément écrire de fort belles choses en son honneur, et je ne m'étonne point outre mesure que le xviii^e siècle ait fini par lui élever des autels. De toutes les facultés humaines, c'est pourtant celle

qui se montre la moins développée durant toute la période du premier âge; et comment alors compter sur cette force endormie pour inspirer à l'enfant l'idée du bien?

J.-J. Rousseau professait en outre d'autres erreurs qui devaient beaucoup retarder les progrès de nos mœurs et de nos institutions. Il s'agenouillait, par exemple, devant l'omnipotence des majorités; et ne trouverait-on point dans son *Contrat Social* des arguments en faveur du droit que s'arroe l'État sur l'éducation?

Veux-tu que je te dise comment J.-J. Rousseau a surtout servi par ses livres la cause de l'enfance? C'est en préparant la révolution française.

On n'apprécie point assez les changements que cette grande époque a introduits dans la constitution de la famille. A l'insu de tous elle a singulièrement adouci l'autorité paternelle. En général, les historiens remarquent très-peu le progrès des mœurs domestiques. A peine si les hommes de 89 et de 92 eurent la conscience des modifications que subissaient autour d'eux les habitudes du foyer. Personne n'observe ce que fait tout le monde. Pour retrouver la trace de ces transformations intimes, il faut remonter aux mémoires écrits vers la fin du xvii^e siècle et au commencement du xviii^e. On voit alors ce qu'il y avait de raideur et de sécheresse dans les rapports cérémonieux du mari et de la femme, de la mère et des enfants. Je parle, il est vrai, des maisons nobles : les autres ne nous sont guère connues; mais

elles devaient certainement suivre plus ou moins l'exemple de l'aristocratie et de la cour.

La famille était fondée sur ce principe du décalogue : « Honorez votre père et votre mère. » — Moïse n'avait point dit de les aimer.

La femme appelait généralement son mari *monsieur* et il l'appelait *madame*. Le *petit nom*, ce charme des rapports entre les deux sexes, n'était presque jamais d'usage devant les étrangers. C'est la Révolution qui a introduit dans les familles le tutoiement. Elle a effacé la distance entre l'aîné et les cadets, coupant ainsi la racine des inégalités sociales. Comme elle a donné plus d'importance et de dignité à la femme, elle a aussi resserré les véritables liens du mariage. Le foyer domestique devint par la force même des choses et des événements l'écho du forum. La conversation entre mari et femme dut nécessairement adopter un ton plus libre et plus passionné : d'un autre côté jusqu'en 89 l'enfant appartenait beaucoup moins à la famille qu'à l'église. La maison avait pris la froide rigueur du couvent dans laquelle le plus souvent la mère avait été élevée. Est-ce à dire qu'avant la Révolution on n'aimait point ses enfants ? Dieu me garde de le penser ; mais je n'en crois pas moins très-fermement qu'elle a beaucoup contribué à émanciper les affections. Au fond de tous les grands mouvements de la terre il y a du feu ; au fond des grands événements humains il y a de l'amour.

N'en a-t-il point toujours été ainsi ? Depuis l'Inde où l'enfant n'était qu'un bourgeon de la caste ; de-

puis Rome où le père avait encore droit de vie ou de mort, jusqu'aux sociétés modernes où l'enfant est presque une personne, la famille a suivi dans ses principales phases tous les progrès de la liberté. Pour que l'État se transforme il faut même que l'idée de la paternité se modifie.

De toutes les révolutions, les seules qui aient survécu dans le monde sont celles qui ont eu le temps de s'emparer de la jeunesse. La réformation religieuse, par exemple, persiste en Allemagne, en Suisse, en Hollande, en Angleterre, parce que dans tous ces pays et dans quelques autres le protestantisme a eu le bonheur de fonder des écoles. C'est au contraire le temps qui a manqué à la révolution française. Elle avait ébauché à la hâte et pour ainsi dire dans la tempête un admirable plan d'instruction publique; mais le tourbillon des événements ne lui a point permis d'appliquer ce qu'elle avait conçu.

Quand s'est élevé notre présent système d'éducation le métal des idées révolutionnaires s'était déjà refroidi. Des hommes qui sur les bancs de la Convention nationale avaient fait couper la tête de leurs confrères au nom des sentences de Cicéron contre Catilina furent chargés de relever l'édifice des études classiques. Déjà les principes d'autorité, de gouvernement personnel, c'est-à-dire de despotisme, circulaient dans l'air. Le pouvoir se fit alors maître d'école comme il était déjà grand aumônier, grand prêtre, grand capitaine, grand législateur, grand tout. A ce dieu sorti d'une machine on de-

manda d'éclairer la nation, de fabriquer des savants et des demi-savants. L'instruction primaire et secondaire, l'instruction à tous les degrés fut ainsi bâclée par des lois. Le ciel me garde de regretter cette diffusion des lumières; mais je crois peu à l'efficacité de l'État quand il s'agit de former des hommes libres. Il n'a point été institué pour cela, et dans la société comme dans la nature les organes ont des fonctions qu'on ne saurait changer par un simple acte de la volonté.

Nous avons entendu dire plus d'une fois que l'ignorance était le grand obstacle au développement de la liberté, et je le crois sincèrement. On ajoute : « que l'État décrète l'instruction gratuite et obligatoire; alors tout ira bien ». — Croyez-vous ? A ceux qui regardent un mécanisme quelconque d'enseignement mû par la main de l'autorité comme un moyen d'affranchissement pour l'esprit, il est bon de rappeler l'exemple de la Chine. Là presque chaque homme sait lire et écrire; les écoles, les examens, les lycées abondent; l'imprimerie, le plus révolutionnaire des arts mécaniques, a été inventé par les Chinois cinq cents ans avant d'être découvert en Europe, quelle a été la conséquence ? Tu la connais aussi bien que moi. L'enseignement répandu à flots par les maîtres et par les livres autorisés n'a fait en quelque sorte que mieux pétrifier les institutions sociales.

— Il en sera de même chez tous les peuples où l'éducation se propose de mouler des citoyens pour l'État. Je pourrais citer telle nation de l'Europe qui

ne diffère pas beaucoup sous ce rapport de la patrie des mandarins : grâce à l'intervention du pouvoir religieux et civil, l'instruction primaire enracine chaque jour dans les mœurs l'obéissance passive. Le pédagogue est dans ce cas la doublure du tyran, et je ne m'étonne nullement que Denys, chassé du trône, se soit fait maître d'école.

C'est une erreur de croire que les gouvernements absolus soient par calcul ennemis des progrès de l'instruction publique. Qu'ont-ils à craindre d'un ensemble de connaissances qu'ils limitent et façonnent à volonté ? Ne tiennent-ils point dans la main tous les fils du système ? Les méthodes qu'ils approuvent et les seules dont on se serve ne sont-elles point les mieux calculées pour affermir dans les esprits le principe d'autorité ? De toutes les injures que puisse subir la dignité d'une nation, celle que je redoute le plus c'est la servitude volontaire. Les fers rivés aux membres de l'esclave peuvent tomber à la moindre secousse (on en a plus d'un exemple dans l'histoire) ; mais que la livrée tient bien autrement au dos des courtisans et des laquais ! On a tout obtenu d'un peuple quand, grâce à une fausse éducation, on lui a appris à se soumettre par intérêt, par amour-propre ou par conscience.

Le système d'enseignement par l'autorité repose tout entier sur l'ordre de foi. La parole du magister est la voix de la tradition. On ne demande point à ceux qu'on instruit de penser et d'agir par eux-mêmes ; on leur demande de faire comme il leur a

été dit. L'enfance est la matière ductile avec laquelle l'instituteur pétrit pour l'État des sujets utiles et obéissants. Qu'importe le reste ? et tant mieux si sous un tel régime, l'école devient une pépinière de médiocrités. La nation n'en sera que plus facile à conduire.

Chez nous, on compte sans doute à la tête de l'enseignement beaucoup d'hommes éclairés et libéraux. L'Université a en outre ce rare mérite aux yeux des penseurs qu'étant née en grande partie de la révolution française, elle ne peut, quoi qu'elle fasse, abdiquer entièrement son origine. Quel autre rempart couvrirait d'aussi haut les idées modernes contre les doctrines et les envahissements du clergé ? Des esprits supérieurs, et qui plus est encore des esprits libres sortent tous les jours de nos facultés et de nos collèges. Les gouvernements peuvent bien dicter des lois à l'enseignement ; mais ils ne sauraient neutraliser la philosophie, les idées de 89 et les autres influences qui agissent en dépit de tous les régimes sur l'âme de la jeunesse. Aussi n'est-ce point du tout à l'institution elle-même que s'adressent mes objections ; c'est à l'ensemble du système de pédagogie tel que l'ont fondé nos préjugés, nos mœurs, nos usages.

L'éducation privée vaut encore beaucoup moins chez nous que l'instruction publique. A peine le nouveau-né entre-t-il dans la vie que nous voulons le plier à notre esprit de routine. L'ordre de connaissances qu'on lui inculque est tout empirique, qui a songé jusqu'ici à le calquer sur la nature de

l'homme ? Depuis environ un demi-siècle nous avons renouvelé nos méthodes en science, en économie politique, en histoire, en philosophie, en littérature, en critique, en tout, excepté en ce qui regarde l'éducation de l'enfance. C'est pourtant par là qu'il aurait fallu commencer.

Et d'abord, je voudrais qu'on respectât, même chez l'enfant, la personnalité humaine.

M'arrive-t-il de prêter l'oreille aux discours des moralistes et des hommes d'État, je ne dois plus douter, d'après la force de leurs raisonnements, que le communisme ne soit une doctrine absurde, abominable, impie, et je me range avec eux du côté des honnêtes gens. Voilà qui est dit ; mais que j'entre dans nos écoles ou nos lycées, et je reconnais tout de suite que bâtiments, discipline, uniformité des méthodes, communauté des études, tout a été fait pour encaserner le corps et l'esprit. Les Égyptiens avaient, dit-on, découvert les fours à poulets ; nous avons inventé les fours à écoliers. Les facultés qu'on cultive le mieux à cette chaleur artificielle, telles que l'imitation et la mémoire, sont précisément celles qui dessinent le moins le vrai caractère de l'esprit. Il semble qu'on ait voulu en premier lieu que chaque homme ressemblât de bonne heure à tout le monde. Et qu'on ne me dise point que c'est là un des effets inévitables de nos tendances démocratiques ! Par quelle étrange confusion d'idées assimilerait-on l'uniformité des connaissances et des talents à l'égalité des droits ? Les citoyens des États-Unis qui se sont

avancés bien plus loin que nous vers la pratique de la démocratie, sont au contraire ceux chez lesquels persiste et s'accuse avec plus d'énergie le sentiment du moi, cette racine de la liberté.

Un jeune homme pourra bien, s'il le veut, apprendre à nouveau par lui-même ce qu'on lui a enseigné plus ou moins mal durant le cours de ses études, et n'est-ce point ce que nous avons tous fait au sortir du collège? Mais qui brisera la chaîne des habitudes contractées durant le premier âge? Comment saurait-il plus tard se conduire par ses propres lumières cet échappé des classes dont on a jusque-là contrôlé une à une toutes les actions? Quel moyen de relever chez l'homme la force morale éternuée par une discipline abrutissante? A quoi bon parler de libre arbitre quand on place la conscience de l'adolescent en dehors de lui-même et entre les mains de ceux qui le dirigent? C'est là surtout le danger que je redoute. Vainement te citerait-on l'exemple de quelques personnages célèbres chez lesquels une première enfance soumise à un système excessif de surveillance et de compression n'a nullement engagé l'avenir. Voltaire n'avait-il point été élevé par les jésuites, et les Titans de 89 n'étaient-ils point sortis de la main du clergé? On oublie trop en raisonnant ainsi qu'on parle d'hommes à part. Je n'ai point ici en vue les exceptions, c'est la masse que je considère, et je me demande quelle influence doit exercer un pareil régime sur la moyenne des caractères. Ce n'est point, crois-moi, le premier venu qui trouve assez de force pour re-

conquérir l'empire sur lui-même après avoir abandonné à d'autres l'usage de sa propre volonté.

Tu as rencontré dans le monde ce qu'on est convenu d'appeler chez nous des jeunes gens instruits : en as-tu vu beaucoup qui se distinguent par la véritable intrépidité de l'esprit ? Ne résistent-ils point souvent avec un bel air d'ironie aux progrès et aux changements qui pourraient coûter quelque sacrifice à leurs espérances égoïstes ? Bien plus encore que les masses ignorantes, n'ont-ils point la haine de certaines lumières ? Ils croient par indifférence à tout ce qu'ont consacré le temps et l'opinion des hommes. Et puis que leur importe le vrai et le faux, le juste et l'injuste, pourvu qu'ils aient l'habileté de parvenir ? Sont-ils au monde pour s'occuper des intérêts des autres ? Satisfaits de leur médiocrité qu'ils masquent d'ailleurs sous un air de suffisance ils persiflent les vaincus, le dévouement, les consciences fidèles à elles-mêmes. Légers, spirituels, vaniteux, raffinés, ils cherchent en tout le moyen de s'accommoder à ce qui est. Avec très-peu de connaissance réelles, ils paraissent du moins tout savoir. La société est un grand concours où ils s'efforcent à l'envi de gagner les prix ou tout au moins les accessits. Encore sur ce nouveau théâtre le mérite personnel ne joue-t-il qu'un rôle très-secondaire ; c'est la faveur qui distribue les récompenses et c'est l'intrigue qui les obtient. Ne nous étonnons point alors de l'ardeur avec laquelle la jeunesse instruite passe de la discipline des écoles sous la tutelle de l'État.

Si tu m'en crois, notre enfant ne sera point élevé selon les pratiques ordinaires. Peut-être ferons-nous mieux que les autres, peut-être ferons-nous aussi mal; dans tous les cas, nous aurons usé d'un droit sacré. L'éducation de l'enfance appartient au foyer, à la famille, à la vie intime, avant d'appartenir à la société. Quels mots viens-je d'écrire? Notre foyer, hélas! a été détruit. Le nid dans lequel nous devions couvrir nos plus chères espérances a été renversé d'un coup de vent. C'est égal, nous le reconstruirons par l'amour, au-dessus de la région des orages. Je serai de cœur dans ton œuvre, et tu veilleras pour deux sur notre trésor. C'est à toi que je le confie.

XI

HÉLÈNE A ÉRASME

8 mai 1851.

Sais-tu, mon cher Érasme, que j'ai beaucoup réfléchi sur la fin de ta dernière lettre, et elle m'a inspiré une idée. Mais il faut d'abord que je te dise comment cette idée m'est venue.

Le docteur Warrington, qui a passé ici deux jours avec sa famille, m'a tracé une sorte de régime. C'est du reste celui que suivent la plupart des Anglaises

qui se trouvent, comme on dit, dans un *état intéressant*. Il m'a conseillé l'exercice, la promenade. « Abstenez-vous, a-t-il ajouté, de lectures malsaines, de romans à émotions fausses et violentes. Les Grecs étaient plus sages que nous : ils entouraient leurs femmes, durant le temps de la grossesse, de statues et d'images qu'on rapportait aux grands maîtres. Je n'affirmerai point, à coup sûr, que ce fût une raison pour qu'elles eussent de beaux enfants. Mais après tout, pourquoi les objets d'art, en produisant chez les natures bien organisées un sentiment de bien-être et d'harmonie, ne seraient-ils point conservateurs de la santé ? Beaucoup de nos *ladies* s'engourdissent trop, durant cette période, dans une sorte d'oisiveté vaporeuse. Leur esprit ne fait que chasser dans le vide aux illusions et aux fantômes. Vous, qui aimez le paysage, cherchez la beauté dans la nature. Faites-vous d'ailleurs des occupations réglées qui occupent les mains en même temps que l'esprit. »

Je trouvai ces conseils très-sages, et dès le lendemain je sortis de chez moi après avoir donné quelques soins à la maison. Les braves femmes du village, me voyant sur la route de si bonne heure, me saluèrent en disant : *A fine morning!* La matinée n'était point très-belle ; mais c'est ici la coutume de s'adresser la parole à propos du temps qu'on flatte toujours un peu, et je leur sus gré de leur bonne intention.

Au lieu de suivre la baie, je m'enfonçai dans une campagne assez riche et cultivée, à travers laquelle

s'ouvrent par instant de grands horizons. Les dames de la Cornouaille portent en général des chapeaux de paille ronds, et j'ai adopté cet usage pour me garantir du soleil. C'est d'ailleurs très-simple, et je crois que tu m'aimerais ainsi. Je marchais devant moi sans connaître le pays; mais après tout, comme je n'allais nulle part, je ne pouvais guère perdre mon chemin. C'était une de ces journées, ainsi qu'on en voit souvent dans l'ouest de l'Angleterre. Le ciel était couvert de nuages sans être pluvieux; un humide vent de mer courait à fleur de terre et éveillait dans les buissons de longs frémissements. Les oiseaux chantaient autour de leur nid des airs très-gais. Il fut un temps où j'en voulais à la nature de s'avouer heureuse quand mes pensées étaient tristes. Tu m'as démontré l'égoïsme de ces impressions fausses et injustes. Maintenant, grâce à toi, je me réjouis de la joie de toutes les autres créatures, et je vis avec attendrissement, ce jour-là, que Dieu n'avait point maudit la terre.

Tu connais ces matinées calmes où circule pourtant dans l'air une incommensurable sève de production et de fécondité. Des broussailles, des champs de blé, des sentiers creux et bordés de haies vives sortaient des souffles tièdes et fortifiants qui me faisaient monter la chaleur au visage. On eût dit que la terre était en mal de printemps. Je songeai à toi et à l'honneur que j'aurais bientôt d'être mère, si nul accident ne vient traverser nos espérances. C'est alors que je sentis sur mon cœur le

pli de ta lettre, dont je me rappelai aussitôt ces mots : « Je te le confie ! »

« Pourquoi, m'écriai-je, ne serais-je point en effet l'institutrice de mon enfant ? Ne dit-on point qu'aux États-Unis l'enseignement des deux sexes est surtout confié à la main des femmes ? On assure même qu'en général elles s'acquittent beaucoup mieux que les hommes de cette fonction délicate. J'essayerai de faire comme elles. N'est-ce point d'ailleurs la pensée de mon mari ? Puisqu'il renonce, par des considérations que j'apprécie, aux avantages fournis chez nous par les écoles et les autres institutions de ce genre, il faut bien que je le remplace lui-même, du moins pour un temps, auprès de notre futur élève. Ce sera mon devoir et mon orgueil. J'en atteste le ciel et cette puissante maternité de la nature qui me convie par son exemple à l'action et au développement de toutes les forces. »

Tu vas peut-être rire de mes prétentions. Je sais tout ce qui me manque pour remplir cette tâche difficile et compliquée. Ma première éducation n'a point été absolument négligée, et pourtant que de lacunes dans mes connaissances ! Mais qui m'empêche de continuer par moi-même mes études ? Je suis encore assez jeune pour apprendre. Pendant que notre enfant grandira, je m'instruirai moi-même en l'instruisant. Je ne me croirai vraiment sa mère que si je lui communique tes idées.

Notre œuvre sera la collaboration de deux cœurs. Tu me donneras tes conseils et j'agirai en consé-

quence. Je t'ai promis d'être forte : je veux l'être, je le serai. A l'exercice et à l'étude, je demanderai la santé physique et morale nécessaire pour remplir un grand devoir. Dieu me garde de me faire meilleure que je ne suis ! Certes, je ne suis ni une sainte ni une ermite : il fut un temps où les plaisirs du monde avaient pour moi des attrait, et ce temps n'est point si éloigné, puisque je ne compte guère que vingt-trois ans. Ce n'est point tout à fait par goût que j'ai renoncé aux théâtres, aux concerts et aux réunions de gens d'esprit où j'étais si fière de me montrer à tes côtés. Il a fallu pour cela des événements dont l'ombre se prolongera sur toute ma vie. Ne crois point néanmoins que je regrette rien du passé : si j'étais libre, c'est encore toi que je choisirais. Notre séparation n'a fait qu'agrandir mon amour ; seulement je souffre..... Il est une hygiène morale dont je veux essayer : l'âme, dit-on, se calme en s'élevant. Or, quelle perspective mieux faite pour exalter mes pensées et mes sentiments que celle d'un enfant à instruire selon tes principes ! C'est l'idéal auquel je me dévoue.

En attendant, j'em'occupe de soins tout à fait domestiques. Imagine-toi que Cupidon s'est mis en tête d'être fermier. Il a installé dans notre basse-cour des poules, des canards, une chèvre, que sais-je encore ? Il y avait un vieux colombier qu'il a repeuplé de pigeons. Tout ce petit monde m'intéresse infiniment. Je croyais connaître un peu les animaux, pour avoir lu divers ouvrages sur l'histoire naturelle. Combien je m'étais trompée ! J'observe tous les jours une

foule de merveilles dont les savants ne m'avaient rien dit. Georgia et moi nous distribuons la graine à tous ces volatiles qui paraissent comprendre que nous les aimons; car ils se plaisent visiblement dans notre société.

31 juin 185..

Je continue, mon cher Érasme, à t'écrire ce que je fais, ce que je vois et ce que j'entends.

Depuis quelques semaines je rencontre chez ton ami le docteur, un Écossais, grand et sec vieillard, qui est l'ami de la maison. Il a, pour des raisons qui me sont inconnues, quitté son pays; mais comme il ne peut vivre sans la vue de la mer, des rochers et des sables, il s'est provisoirement arrêté en Cornouaille. Beaucoup de Françaises riraient, il me semble, de la raideur correcte de ses manières. Il tousse avec méthode; à l'entrée d'une dame dans le salon, il se lève de sa chaise comme poussé par des ressorts et porte dans le monde une figure aussi empesée que le nœud de sa cravate. Je ne m'étonne nullement, quoi qu'il en soit, du respect qu'on lui témoigne, car il a beaucoup voyagé, parle très-bien français, et possède, autant que je puis en juger, un grand fonds de connaissances. On l'appelle sir John Saint-Andrews. Il s'est surtout beaucoup occupé d'éducation, a visité les écoles de l'Angleterre, de l'Écosse et du continent. En somme, sa conversation m'intéresse, et comme je sais que l'ob-

jet de ses observations rentre dans l'ordre de tes études, je l'écoute pour deux.

On s'attache avant tout, dans la Grande-Bretagne, me dit-il, à développer les forces physiques de la jeunesse. Les exercices du corps préparent de bonne heure des membres virils à l'esprit et à la volonté. De là tout un système de *sports* qui diffère, d'ailleurs, essentiellement du nôtre.

Il existe bien, comme dans nos écoles françaises, ce que nous appelons la gymnastique; mais cette science n'est point très en faveur parmi les élèves anglais. A des manœuvres réglées, commandées, gouvernées par l'œil du maître, ils préfèrent de beaucoup des exercices qui soient des jeux. Les enfants choisissent et organisent eux-mêmes, en toute liberté, leurs divertissements athlétiques. Le *cricket*, le *golf*, la course, le pugilat, mille autres amusements leur fournissent divers moyens de développer la vigueur des membres et de s'endurcir à la fatigue.

Où trouver, après tout, des sujets mieux préparés à la lutte? Ne sont-ce point les Anglais qui, les premiers, escaladent d'ordinaire les pics des plus hautes montagnes connues? Aux Indes, en Australie, à la Nouvelle-Zélande, dans tous les endroits du globe où il y a des dangers à courir, ne résistent-ils point au climat, aux éléments, aux races sauvages? Que sont les obstacles de la nature devant ces volontés calmes servies par des muscles d'acier?

Dans les établissements d'éducation on ne de-

mande à la discipline que ce qui est absolument nécessaire pour maintenir l'ordre. Le chef d'un grand collège, contrairement à l'usage, avait fait surveiller ses élèves dans le *play-ground*, terrain des jeux, mais il ne tarda guère à se repentir de son erreur. « Cette contrainte, a-t-il avoué depuis, tendait visiblement à *abaisser* le moral de la jeunesse. »

Durant les heures de récréation les écoliers anglais s'appartiennent; ils peuvent sortir et se promener dans la ville ou dans les champs. Personne pour les conduire : ils vont chacun de leur côté. On ne leur demande qu'une chose, c'est d'agir en *gentlemen*. Ce mot, qu'il est très-difficile de traduire, représente l'idéal d'un homme bien élevé. C'est une qualité qui s'acquiert par l'éducation bien plus que par la naissance. On la perd, — du moins aux yeux des autres — en contractant des habitudes basses et avilissantes. La crainte de se dégrader et de déchoir dans l'estime des honnêtes gens exerce beaucoup plus d'empire, même sur l'esprit des adolescents, que toutes les surveillances imaginables. « Vous voulez que votre enfant devienne de bonne heure un homme, traitez-le comme tel. » C'est la maxime des Anglais.

Tu serais étonné, je crois, de rencontrer dans les bateaux à vapeur, les diligences, les trains de chemin de fer, nombre de très-jeunes garçons qui voyagent seuls durant les vacances avec l'autorisation de leur famille. Ils savent d'ailleurs très-bien se tirer d'affaire, éviter les dangers et trouver le lieu de leur destination. C'est le moyen, ajoute-t-on,

qu'ils fassent un jour par eux-mêmes leur chemin dans le monde.

La confiance qu'on accorde aux enfants est très-grande; en abusent-ils quelquefois? Ce serait mal connaître la nature humaine que d'attendre d'eux une sagesse au-dessus de leur âge. Seulement on trouve que les fautes commises peuvent toujours se réparer, tandis qu'il est très-difficile de relever un caractère courbé par la défiance et l'assujettissement.

Il faut bien qu'il y ait une force morale dans ce système; car les jeunes gens se montrent ici capables de diriger certaines entreprises qui exigent beaucoup de maturité d'esprit. On me cite l'exemple d'un grand négociant de Londres qui, dès l'âge de quatorze ans, courait les rues de la Cité, portant sous le bras un portefeuille tout chargé de *bank-notes*, et qui traitait déjà lui-même, au nom de son père, avec plusieurs maisons de commerce. Ce n'est point seulement dans les affaires et dans l'industrie que l'on cherche à inspirer, dès l'âge le plus tendre, cette confiance en soi (*self-reliance*); c'est aussi dans les arts, les lettres et les autres professions libérales. Les Anglais ne sont sans doute ni meilleurs ni plus instruits que d'autres; mais, habitués dès l'enfance à se conduire par leurs propres lumières et à répondre de leurs actes, ils se montrent en tout plus eux-mêmes, et si j'osais dire toute ma pensée, moins moutons de Panurge.

Dans les écoles anglaises les heures d'études sont généralement moins longues qu'en France. On as-

sure que cette circonstance ne nuit pas, autant que nous pourrions le croire, aux progrès des élèves. L'enfant apprend-il uniquement dans les livres? ne s'instruit-il point d'un autre côté au contact d'un beau paysage? ne recueille-t-il point un véritable profit des conversations avec ses camarades et des leçons vivantes de la famille? Est-il bien nécessaire de mettre aux fers, du matin au soir, l'intelligence d'un adolescent, pour qu'il devienne un sujet remarquable? Nos voisins ne le croient nullement. Selon eux l'esprit s'aiguise et se retrempe dans le repos, c'est-à-dire dans la variété des exercices.

On cite, à l'appui de cette opinion, l'exemple d'écoles qui ont encore raccourci, dans ces derniers temps, les heures du travail des classes, mais qui, pour les avoir remplacées par d'utiles occupations manuelles, avaient doublé, chez les enfants, les forces de l'attention et du jugement. C'était alors du temps gagné pour les études; car les progrès d'un élève ne se mesurent point à la longueur des leçons, mais à la facilité avec laquelle il saisit et s'assimile les connaissances.

Ce que les Anglais ont surtout en vue dans l'éducation est la santé de l'esprit. « Le bel avantage, disent-ils, quand, sous prétexte de faire un enfant-prodige, on épuise chez lui les nerfs de l'intelligence par une tension trop grande, et l'on dessèche par de stériles succès les sources vives du talent. Combien de jeunes lauréats mangent ainsi leur bien en herbe! »

Les professeurs ont beau dire : ce n'est point tant la

nature de l'enseignement qui importe, c'est ce que l'élève fait et apprend par lui-même. Un maître d'école, dans une paroisse de l'Écosse, avait chez lui des internes et des externes. C'est naturellement sur les pensionnaires qu'il comptait avant tout pour accroître ses revenus : aussi prenait-il d'eux un soin extrême et passait-il toute la soirée à les préparer pour la leçon du lendemain. Qu'arrivait-il cependant à l'école ? Les enfants des fermes et des chaumières environnantes, qui n'avaient aucun répétiteur et qui avaient fait leur devoir au coin du feu dans tout le laisser-aller de la famille, se montraient d'ordinaire très-supérieurs aux internes si bien dressés et si bien exercés par l'autorité magistrale. Grande fut la surprise de l'instituteur. Comme il était pourtant homme d'esprit, il chercha la cause de ses déboires et ne tarda point à la découvrir. Cette cause la voici : les pensionnaires se reposaient beaucoup trop sur l'enseignement mécanique du maître et travaillaient en quelque sorte par un autre, tandis que les pauvres enfants des cottages, obligés de déchiffrer eux-mêmes les énigmes des choses, tenaient leur esprit en éveil et fortifiaient ainsi leurs facultés au moyen de la lutte. L'absence de tutelle préceptoriale durant les heures du soir était, dans ce cas, pour eux un avantage, et il ne faut point trop s'étonner qu'ils occupassent pendant le jour la tête des classes. Le maître profita de la leçon que lui donnait l'expérience. Désormais il abandonna les internes à leurs propres ressources, se contentant de leur fournir comme aux autres les outils du travail

— une grammaire et un dictionnaire. La conséquence de ce système fut qu'ils remontèrent bien vite au niveau des externes. En éducation comme dans les affaires du monde, nos voisins attendent beaucoup plus des efforts personnels que de n'importe quels moyens auxiliaires. Leur devise est : « Aide-toi, le professeur t'aidera. »

Mieux encore peut-être que les Anglais, les Écossais se sont occupés dans ces derniers temps de l'éducation de l'enfance.

D'après ce que j'entends dire, il existe à Édimbourg des écoles primaires où non content d'instruire les élèves, le maître s'évertue à former leur caractère. On y combat l'égoïsme, la fraude, l'injustice, le mensonge, la cruauté envers les animaux, non par de vagues préceptes, mais par un appel direct à la conscience et à la dignité humaine. Ce sont dans plus d'un cas les enfants qui se jugent les uns les autres et qui prononcent eux-mêmes sur la moralité de leurs actes.

Je pourrais te citer à ce propos beaucoup d'anecdotes : une seule suffira bien pour te donner une idée de la méthode.

Deux garçons de quatre à cinq ans, deux frères, arrivèrent un jour à l'école un quart d'heure trop tard. Le maître déclara qu'ils seraient interrogés l'un et l'autre, et que s'ils pouvaient donner en leur faveur une excuse valable, ils regagneraient leurs bancs sans encourir aucune censure. Mais qui déciderait ? L'École tout entière, érigée comme d'habitude en tribunal d'honneur. Les deux petits ac-

cusés racontèrent l'un après l'autre qu'ils avaient rencontré en chemin une grosse chenille. Ils n'en avaient jamais vu de pareille, et quel objet d'étonnement ! L'insecte prenait mille formes extraordinaires, tantôt il se dressait sur la queue, tantôt il s'étendait à terre, d'autrefois encore il se recourbait en replis tortueux. Pendant que les curieux perdaient ainsi le temps à l'observer, l'animal gagna un buisson où il disparut. — « Et pourquoi, » demanda le maître d'un ton brusque, « n'avez-vous point écrasé cette chenille ? » Les deux enfants ouvrirent de grands yeux sans répondre. « N'aviez-vous point, » reprit le maître, « les moyens de la tuer et d'en finir ainsi avec l'incident qui vous retardait sur la route ? » — « Nous le pouvions sans doute, » répondit l'ainé des deux frères, « mais c'eût été méchant et cruel. » A ces mots, ils furent acquittés l'un et l'autre par acclamation.

L'enfant jugé par ses pairs, qui ne voit ici le germe de l'institution du jury, regardée par tous comme le rempart des libertés de l'Angleterre et de l'Écosse ? C'est à coup sûr s'y prendre de loin, mais nos voisins prétendent qu'on ne commence jamais trop tôt à former chez l'homme le sentiment de la responsabilité morale. Selon eux, quand on veut une forme de gouvernement, il faut y préparer la jeunesse, et les garanties du droit ne se fondent que par des habitudes persévérantes contractées dès l'âge le plus tendre. « Je ne conseillerais à aucun pays, » me disait le vieil Écossais dont je t'ai

parlé, « d'adopter notre système d'éducation s'il n'implantait en même temps chez lui nos libertés. Ici nous avons besoin de caractères indépendants en harmonie avec l'esprit de nos institutions et capables d'en assurer la durée par de vigoureux efforts. Ailleurs notre manière d'élever les enfants ferait des sujets ingouvernables. »

2 juillet 185..

Y a-t-il un revers à la médaille ? En vérité, je serais assez tentée de le croire.

Mes observations concordent bien sur certains points avec ce que j'ai entendu dire à sir John S. Andrews ; mais, en y regardant à deux fois, je suis forcée de faire quelques réserves. Les mères que je rencontre chez M^{me} Warrington ont pour la plupart une nombreuse famille. Eh bien ! il est curieux de voir à quel point tous ces enfants s'assimilent les préjugés de la société au milieu de laquelle ils vivent. Sans en savoir bien long, ils se rendent déjà parfaitement compte de la différence entre un homme et un *gentleman*, entre une femme et une *lady*. A première vue, ils distinguent sans hésitation ceux qui sont nés pour les servir de ceux auxquels ils doivent du respect et des égards. Ils tiennent à honneur de se conduire comme de grandes personnes ; mais c'est pour ne point manquer aux convenances. Je suis sûre que tu trouverais ce petit monde un peu gourmé. Quelle roideur et devant les étrangers quels airs de solennité pouparde !

La vérité n'est-elle point que ces mêmes Anglais si libres et si dignes de l'être sont extrêmement timides vis-à-vis de l'opinion publique?

N'est-ce point Pascal qui appelle l'opinion « la reine du monde? » Je ne sais trop ce qu'elle fait dans le monde ; mais il me semble bien qu'en Angleterre elle exerce beaucoup plus d'empire que Victoria. Dès l'âge le plus tendre nos voisins s'asservissent volontairement à certaines conventions sociales et s'imposent le devoir de respecter sans examen ce que respecte la majorité des gens bien élevés. Chacun règle plus ou moins sa conduite et ses jugements sur l'autorité des autres. Dans les salons on parle peu ou du moins la conversation ne sort guère des cadres consacrés par l'usage. Il y a des groupes d'idées qui se sont en quelque sorte pétrifiées dans les mœurs, et que tout le monde est convenu de ne jamais soumettre à la discussion.

Je ne connais point encore assez les Anglais pour saisir la raison de tels contrastes ; mais ils me semblent à la fois très-maîtres de leurs actions et très-dépendants de leur manière de voir. La jeunesse jouit du droit d'aller et de venir ; elle fait à peu près ce qu'elle veut ; mais elle s'interdit de vouloir ce qui est tout à fait contraire aux traditions de famille et aux habitudes de la bonne société. Peut-être a-t-il fallu une ancre pour retenir des caractères flottant à pleines voiles dans la liberté, et cette ancre on l'a demandée à la discipline des mœurs domestiques, aux coutumes nationales et aux principes religieux.

6 juillet 185..

Je crois, cher ami, que mon temps approche. Quoique ma santé se maintienne assez bonne, combien je redoute cette heure d'épreuves dont ta présence seule pouvait m'adoucir les rigueurs ! O mon Dieu, que n'es-tu près de moi, mon cher Érasme ! C'est surtout à la veille de la souffrance et du danger qu'une femme s'enlace comme le lierre autour de celui qu'elle aime.

La nuit dernière j'ai fait un rêve qui m'inquiète. Je visitais en habits de deuil le tombeau de ma mère, quand, à ma grande surprise, j'y trouvai des rosiers, des myrtes et d'autres fleurs que je n'avais pas fait planter moi-même. Cette idée qu'une main inconnue veillait sur la dernière demeure de celle que j'avais aimée me remua jusqu'aux larmes. Je me sentis pleurer tout en dormant. Quel était celui qui avait si bien compris le moyen de me plaire ? Par une série d'incidents assez confus je découvris que c'était toi et je tombai dans une sorte d'extase. Enfin que te dirai-je ? toutes les circonstances de notre première rencontre et de notre premier amour se retracèrent devant moi, non sous la forme du souvenir, mais sous celle d'un songe où les objets animés ou inanimés reprenaient les figures bien connues de la réalité. Que penses-tu de cela ? Si j'étais superstitieuse, je croirais que ce rêve nous présage quelque malheur.

Adieu. La première fois que je t'écirai, mon bien-

aimé, je serai mère ! A cette pensée je tremble de joie et je t'embrasse de toutes les forces de mon être.

XII

PAGES DÉTACHÉES DU JOURNAL D'ÉRASME

6 juillet 185..

Une phalène, entrée je ne sais comment dans ma cellule, cherche depuis un quart d'heure à sortir par la fenêtre. La lumière, l'espace, la vie sont là qui l'appellent dans le frémissement de l'azur. Cependant l'étroite fenêtre est fermée et la fille de l'air qui ne comprend rien à cette barrière transparente se précipite contre la vitre, s'y attache, s'obstine; repoussée, elle revient sans cesse à la charge.

Les obstacles qui résistent invinciblement dans l'ordre moral sont de même ceux dont l'homme ne se rend aucun compte. Ce n'est presque rien — l'épaisseur d'un verre; mais ce rien, préjugé, dogme, idée fausse, sophisme, suffit pour intercepter son essor vers la liberté. Vainement l'esprit s'acharne, se meurtrit les ailes contre cet obstacle.

J'ouvre la fenêtre. Pars, va-t'en, pauvre insecte ailé! Revoile à l'air libre, au soleil! C'est assez d'un captif dans cette cellule.

8 juillet 185..

J'ai souvent observé la plage entre deux marées. On aperçoit à la surface humide et molle des sables mille traces de pas, l'empreinte que creusent en s'éloignant la roue des chars et les fers des chevaux, je ne sais quels dessins fantasques gravés par le doigt des enfants, des noms écrits avec le bout d'un bâton, enfin mille vestiges, mille détails. L'Océan revient, tout est effacé.

La justice et le temps ont aussi leurs marées.

Écrivez, bâtissez, faites des lois, dessinez vos projets sur le sable; en un jour, en une heure le reflux aura tout couvert, tout enlevé. « Je reviens chez moi, » dit l'Océan. « Je rentre dans mes droits, » dit le peuple.

9 juillet 185..

Il fut un homme qui bouleversa le monde. Après avoir remporté beaucoup de victoires, il mourut, et quoiqu'il fût alors détrôné, on l'étala en grande pompe sur un lit de parade. Une mouche vint par hasard se poser sur son nez, et ces mains qui avaient autrefois gouverné des empires étaient impuissantes à chasser un insecte.

Et c'est pour en arriver là qu'on foule aux pieds la justice, la liberté, le droit des nations!

10 juillet 185...

Une poule voulait étendre ses ailes sur des poussins éclos et déjà grands. — « Nous n'avons plus besoin de vos services, criaient les jeunes ; vous nous étouffez. » — « Allons, répondit l'autre, vous n'y entendez rien : que vous n'ayez pas besoin de moi, c'est possible ; mais, moi, j'ai besoin de vous. D'abord, il me plaît de peser sur quelqu'un, cela donne de l'importance, et ensuite je mange la graine qui vous était destinée. »

N'est-ce point l'image de l'autorité chez les peuples assez avancés pour se gouverner eux-mêmes ?

12 juillet 185..

J'ai passé une horrible nuit.

Il y a des moments où mes pensées posent devant moi comme des spectres. Est-ce que je vais devenir fou ?

Ce n'était pas un rêve ; dans un état de veille, — mille fois plus mystérieux que le sommeil, je l'ai vue... elle.

Hélène était couchée sur son lit ; je surveillais sa respiration étouffée ; je tâtais son pouls fiévreux... Ciel ! il me semble avoir entendu un cri !...

Elle souffre, et je ne suis pas là !

Où ! c'est dans ces heures d'inquiétude et d'agonie morale qu'on sent le poids de la captivité. Je voulais donner à ma femme l'exemple du cou-

rage, et pour la première fois la prison m'a vaincu. Ma tête ploie et mon cœur saigne sous les vengeances de la loi humaine.

S'il était vrai que les morts eussent quelquefois le pouvoir de visiter les êtres qu'ils ont aimés sur la terre, je voudrais mourir dans ce moment et la voir !

XIII

LE DOCTEUR WARINGTON AU DOCTEUR ÉRASME***

12 juillet 185...

Je vous annonce, cher monsieur, que vous êtes le père d'un beau garçon, né à trois heures du matin. L'accouchement a été pénible et laborieux. La soirée précédente, je craignais d'après certains signes de fâcheux accidents ; mais la nature est venue à notre secours, et aujourd'hui la santé de la mère est aussi bonne que nous pouvons l'espérer. Quant à l'enfant, il ne demande qu'à vivre et à vous faire honneur.

Je saisis cette occasion pour vous témoigner toute mon estime et toutes mes sympathies. Si vous avez besoin de mes services, ne m'épargnez en aucune occasion. Je vous en remercierai ; car ce sera le moyen de me prouver que vous vous souvenez d'un ancien ami. Nous autres Anglais, on nous accuse chez vous d'être un peu froids et

réservés dans nos manières, mais peut-être valons-nous mieux que notre réputation. Dans tous les cas, nous avons du cœur et nous honorons l'infortune.

Le vôtre fidèlement.

XIV

HÉLÈNE A ÉRASME

2 août 185..

Il faut que je te raconte en peu de mots l'histoire de ce que les Anglais appellent mon *confinement*.

Selon l'usage, j'avais engagé une garde-malade, ce qu'on nomme ici une *nurse*. C'est une femme de grande expérience dans ces choses-là, et tu serais étonnée de l'entendre parler médecine, chirurgie, art de soigner les enfants, etc., etc. Il paraît qu'il existe en Angleterre toute une tribu de ces matrones. Elles donnent des conseils aux jeunes mères, exécutent les ordonnances du médecin, et possèdent elles-mêmes, à les entendre, une foule de recettes infailibles contre certains accidents. Leur répertoire d'anecdotes est inépuisable, et si je croyais à tous les enfants qu'elles disent avoir sauvés, je ne m'étonnerais plus que l'Angleterre ait trouvé assez d'Anglais pour peupler l'Australie, la Nouvelle-Zélande et toutes ses colonies.

Celle qui me soigne est d'ailleurs une excellente femme qui paraît avoir l'instinct de la maternité universelle. Petite, la taille fine et distinguée, l'air honnête, elle a, comme on dit, vu de meilleurs jours. C'est la veuve d'un contre-maître ou surveillant des travaux, qui a été tué dans une des mines de la Cornouaille, par un éboulement. Elle a eu elle-même plusieurs enfants qui se sont dispersés depuis longtemps sur la terre et sur l'eau ; car deux d'entre eux sont de braves marins qui lui envoient de temps en temps une caisse de thé et une pièce d'or. On lui avait proposé d'être garde-malade dans un grand hôpital ; mais elle a refusé contre ses intérêts, déclarant qu'elle aimait mieux souhaiter la bienvenue à ceux qui se présentent dans le monde que de dire adieu à ceux qui nous quittent pour toujours.

Le docteur Warington que, d'après ses ordres, on avait prévenu par un message, est arrivé de Londres en toute hâte, avant les premières douleurs, ou du moins avant les graves symptômes. Les Anglais ont cela de bon que par délicatesse ou par fierté ils ne veulent jamais avoir l'air de rendre un service. Comme je le remerciais d'avoir quitté sa clientèle de Londres : « Bah ! s'écria-t-il, ce n'est pas pour vous que je suis venu, c'est pour voir ma femme et mes enfants. » Dans nos idées françaises le propos était peu galant, et je crois que plus d'une Parisienne en eût été mortifiée ; mais je ne m'attachai qu'à l'intention qui était excellente. Quoique je susse bien le contraire, il voulait me

persuader qu'il se trouvait là par hasard, et que je ne lui devais rien, ou presque rien.

Non content de me prêter le secours de sa science et de son habileté comme accoucheur, il voulut bien me donner des conseils d'ami sur les soins qu'il convient de donner au nouveau-né. « Je parle à une novice, me dit-il, et elle ne s'étonnera point de mes réflexions, qui ont du moins le mérite d'être appuyées sur l'expérience. Plusieurs de mes confrères ont appelé l'attention dans tous les pays sur l'effrayante mortalité des enfants en bas âge. On peut trouver plusieurs causes à un tel fléau, telles que la misère, la démoralisation des parents, l'insuffisance des ressources alimentaires; mais je crois qu'il nous faut surtout accuser l'ignorance des mères. L'abus de certains soins intempestifs et mal calculés est aussi funeste aux nouveau-nés que la négligence. Je ne dirai point qu'il faille suivre aveuglément la nature : ne serait-ce point en quelque sorte lui désobéir que d'abdiquer la raison qu'elle nous a donnée pour contrôler ses voies et pour les redresser au besoin? Mais les préjugés, les coutumes et les fausses lumières, voilà surtout les ennemis que nous avons à combattre. Et pourtant il faut croire que nous n'élevons pas plus mal que d'autres nos *babies*; car notre population augmente d'une manière remarquable. Nous ne savons que faire de nos habitants, et nous les envoyons par essais coloniser les terres lointaines; or, les races ne s'accroissent point en raison du nombre des enfants qui naissent, mais en raison du nombre des enfants conservés. J'attribue

chez nous cet heureux résultat à la vitalité du sang anglo-saxon, au caractère domestique de nos femmes, et aussi à l'influence des esprits éclairés. De grands docteurs n'ont point dédaigné, dans notre pays, de répandre au sein du peuple des idées saines sur l'art de soigner les petits enfants. »

Là-dessus, il mit lui-même, comme on dit, la main à l'œuvre et organisa ma chambre à coucher. Il trouva, par exemple, qu'on avait eu tort de tourner le berceau d'Émile du côté de la fenêtre. « J'ai vu, ajouta-t-il, des enfants devenir aveugles ou loucher pour avoir été exposés, quelques jours après la naissance, à une lumière trop vive. » Je te ferai grâce des autres avis qui m'ont d'ailleurs paru fort sages et qui ont été suivis à la lettre. Le docteur Warington prenait sans doute avec moi plus de peines qu'il n'en prend avec ses autres clientes et me traitait comme la femme d'un ami. On m'assure pourtant qu'en général les accoucheurs anglais ne regardent point du tout leur tâche comme terminée, quand ils ont délivré la mère : ils lui donnent en outre toute sorte de conseils pour élever le nouveau-né.

3 août 185..

Plus je regarde Émile et plus je vois en lui ta ressemblance.

Il faut que je te raconte à ce propos, mon cher Érasme, une anecdote qui a fait grand bruit dans le pays que j'habite. Un ministre protestant établi dans le sud de l'Angleterre, et se trouvant par

hasard en Cornouaille, demanda à visiter un très-vieux manoir. Un intérêt particuliers'attachait pour lui à la vue des lieux; car ce manoir avait autrefois appartenu à ses ancêtres. Quel fut son étonnement quand, dans la galerie des portraits de famille, il se vit, en quelque sorte, lui-même, sur une vieille toile, non, il est vrai, avec ses habits noirs à la mode du jour, mais couvert d'une armure du moyen âge. Un autre portrait le frappa non moins vivement et le fit reculer de deux pas, tant il y trouva de ressemblance avec son fils aîné, — un jeune homme de treize ans, qu'il avait amené avec lui dans la galerie.

Que penses-tu de ces figures héréditaires? Pour moi, je m'effraye presque à l'idée d'un vivant se reconnaissant ainsi que son fils dans deux inconnus de sa famille, morts il y a plusieurs siècles...

Serions-nous donc les revenants de l'histoire?

4 août 185..

Je me sens encore bien faible et je m'y reprends à plusieurs fois pour écrire cette lettre. Selon l'usage assez généralement répandu en Angleterre, j'ai gardé le lit pendant douze jours. A présent je me lève et je marche un peu dans la maison. Comme toi, je voyage par les yeux, par la pensée, et ma captivité m'est douce; car je l'unis d'intention avec la tienne.

Est-ce une illusion de ma part! mais il me semble qu'Émile me connaît déjà. Je ne veux pas du tout

croire que je ne sois pour lui, selon la parole d'un savant, « qu'un sein plein de lait. » Et pourtant, j'avoue en toute conscience que, faible, presque inerte, le nouveau-né a beaucoup à recevoir et presque rien à donner. La satisfaction qu'il nous procure est involontaire comme celle de la fleur. Après tout, n'est-ce pas moi la plus égoïste des deux, puisque c'est moi qui suis heureuse de l'aimer? Et puis, s'il se pouvait douter du bien qu'il me fait! Depuis quelques mois, je te le confesse, mon caractère s'est un peu aigri dans la solitude. Tu sauras donc que l'autre jour je m'étais emportée contre Georgia, qui est pourtant la meilleure et la plus attentive des femmes. La vérité est qu'elle ne peut souffrir la *nurse*, et qu'elle lui en veut d'acquérir certains droits à ma reconnaissance; car nous devons de la reconnaissance à ceux qui nous servent. Cette jalousie, qui provient d'un fond de dévouement mal éclairé, m'irrita, et j'eus un moment d'impatience. Quelle fut ma surprise et mon effroi quand je vis aussitôt la figure d'Émile devenir pourpre et que je l'entendis éclater en cris furieux. Les passions de la mère retentiraient-elles sur celles de l'enfant? En vérité, depuis ce jour-là, je suis tentée de le croire.

Quoi qu'il en soit, je me promis bien de profiter d'une telle leçon. Toutes les fois que je suis maintenant sur le point de perdre mon sang-froid, je regarde Émile, et je me calme aussitôt par respect pour mon enfant. Si je deviens meilleure, plus patiente, plus maîtresse de moi que je ne l'étais jusqu'à ce jour, c'est à lui que je le devrai!

5 août 185.

Le docteur Warington a reçu ta lettre qu'il m'a communiquée¹. Tu te calomnies toi-même en disant que tu te reproches d'avoir jeté sur ma vie l'ombre de ta triste destinée et que tu ne méritais point d'être père. J'avais consenti d'avance à tout ce qui nous est arrivé depuis notre mariage. Était-ce comme tu dis par noblesse d'âme, par devoir? Non, c'était par amour. De part ou d'autre le repentir serait aujourd'hui une lâcheté. Je ne me plains nullement de nos malheurs : j'en suis fière. Quant à notre fils, il me semble que le temps est venu de nous mettre à l'œuvre. En quoi consiste l'éducation? Où commence-t-elle? Où finit-t-elle? J'attends ta réponse.

P. S. — Émile dort. Je viens de lui donner deux baisers sur les joues par amour de toi.

¹ Cette lettre n'a point été retrouvée.

LIVRE DEUXIÈME

L'ENFANT

I

ÉRASME A HÉLÈNE

10 août 185..

Tu me demandes où commence l'éducation de l'enfant.

On pourrait la faire remonter bien avant la naissance; car il existe très-certainement dans les races humaines des aptitudes héréditaires. L'enfant du sauvage naît sauvage; l'enfant du barbare naît barbare; l'enfant d'un père et d'une mère civilisés naît préparé à la civilisation.

Qui ne voit par là que des énergies antérieures à la formation de la vie déterminent jusqu'à un certain point pour chaque homme le rang et l'étendue de ses facultés? Ce que nous appelons *idées innées, forces intuitives, dons de la nature*, in-

fluence secrète, etc., etc., pourrait bien n'être que l'héritage de l'état social, c'est-à-dire une conséquence du travail intellectuel des générations qui nous ont précédés. Nous sommes, comme tu dis, les revenants de l'histoire.

Que la trace de ce que d'autres ont fait ou pensé avant nous se retrouve à notre insu dans un des plis de notre cerveau ; que la matière vivante se transmette de siècle en siècle de plus en plus façonnée par le travail de l'esprit ; que le nouveau-né lui-même apporte en venant au monde des organes élaborés par le progrès ; ce sont autant de causes de développement qui me semblent extrêmement probables ; mais comme notre volonté n'exerce sur un ensemble de causes si générales aucun empire, il serait inutile de nous y arrêter.

Il est au contraire des conditions naturelles que la science pourrait, je crois, atteindre et modifier. Pourquoi la physiologie, par exemple, n'arriverait-elle point un jour à déterminer l'influence qu'exerce sur l'acte de la procréation l'âge de l'homme et de la femme, tel ou tel état de santé, tel ou tel régime diététique, etc., etc. ? Des savants très-distingués ont déjà poussé leurs recherches dans cette direction utile. Or la physiologie ainsi conçue serait une branche de la pédagogie.

Quand il est si difficile de dire où commence l'éducation de l'enfant, il serait encore plus téméraire de déclarer où elle s'arrête. C'est l'œuvre de toute la vie.

« En quoi, ajoutes-tu, consiste-t-elle ? » Je pour-

rais bien te répondre que d'après l'étymologie du mot, l'éducation consiste à tirer de l'enfant toutes les énergies qui n'existent d'abord chez lui qu'à l'état d'enveloppement et d'inconscience (*educere*), amener au dehors ; mais je crains que cette définition ne te semble vague, et je me hâte d'arriver aux faits.

La plupart des moralistes ont calqué l'éducation sur l'idée qu'ils se faisaient de l'homme. Cette méthode qui paraît à première vue très-raisonnable soulève néanmoins plus d'un genre d'objections. L'homme parfait est un mythe qui n'existe nulle part dans la nature et que par conséquent chacun rêve à sa manière. Défions-nous de ces idées préconçues qui veulent courber les faits sous l'empire d'une utopie. Rien n'est plus facile que de prêter à un être de raison mille qualités imaginaires ; mais qui fera descendre du ciel ce type de toutes les vertus ?

Une telle manière d'attaquer le problème de l'éducation serait excellente si l'homme était une entité, un absolu. Pris dans la réalité c'est au contraire une chose variable et flottante qui passe successivement par divers états embryonnaires. Je ne te parlerai point des phénomènes qui précèdent la naissance. Du commencement à la fin la vie n'est qu'une série de transformations plus ou moins rapides. Les cheveux (qui n'existent point d'ordinaire au moment de la naissance) changent plusieurs fois de couleur. Le teint, les traits, le tempérament, tout se renouvelle avec l'âge. Regarde le

jeune garçon qui commence à perdre ses dents de lait; c'est déjà un vieillard par rapport à l'enfant de quatre ou cinq ans dont les gencives sont encore ornées de toutes leurs perles. La nature a mis chez tous les êtres à l'état de croissance des organes provisoires qui se flétrissent après avoir fait leur temps, et elle en a préparé d'autres qui se développent pour combler les vides. Les facultés physiques ou morales se succèdent de même dans un ordre déterminé : le nouveau-né goûte avant de voir et il voit avant d'entendre. La mémoire dans le premier âge précède le jugement et le sentiment devance de beaucoup la réflexion. De la naissance à la jeunesse et de la jeunesse à la vieillesse, la vie est une évolution de forces qui se sacrifient les unes aux autres. Du berceau à la tombe l'homme marche par un chemin semé de ses propres dépouilles.

Dans ce mouvement perpétuel où saisir un point d'arrêt? ma pensée est qu'à chaque jour suffit sa peine et que la science de l'éducation devrait s'attacher à la recherche des moyens de développement qui conviennent le mieux pour chaque âge; je ne m'occuperai donc cette fois que de l'enfance.

11 août 185..

Durant les premières semaines de la vie, peut-être même les deux premiers mois, l'éducation de l'enfant consiste presque uniquement à écarter les influences extérieures qui pourraient lui nuire. Elle se réduit à une sorte de système expectant qui laisse faire et seconde au besoin la nature.

Le nouveau-né commence bien ce qu'on est convenu d'appeler en physiologie une vie indépendante; mais que faible est sa liberté ! Greffé à la mamelle de la mère par l'instinct de l'alimentation, c'est toujours d'une autre qu'il dépend pour sa nourriture et pour les besoins matériels de la vie. Combien sa personnalité est encore vague et obscure ! Enveloppé dans une sorte de nuage, il semble n'avoir d'abord aucune perception distincte des objets qui s'agitent autour de lui. Pauvre aveugle-né, il cherche à tâtons le sein de sa mère. Il a des yeux et il ne voit point, des oreilles et il n'entend point, des mains et il ne sait point encore s'en servir. Cette idole de l'affection maternelle ressemble pas mal aux dieux impotents dont se moque la Bible. Et pourtant cet être débile a déjà une fonction importante à remplir dans le monde : il croît.

C'est à ne point troubler ce mystérieux travail de la nature que se réduit à peu près le rôle de la mère. J'ai toujours admiré l'exemple que lui donne sous ce rapport la femelle des oiseaux. Avec quel soin elle dérobe aux yeux profanes le trésor de vie que recèle le nid caché sous la branche ! Moins sage, la femme ne fait-elle point trop souvent du nouveau-né le jouet de sa tendresse ? Que penser de ces mères qui montrent sans cesse leur nourrisson aux étrangers, le passent de main en main, chatouillent ses impressions par des agaceries et le tourmentent de folles caresses ? Je crains fort entre nous qu'en agissant ainsi elles ne consultent beau-

coup plus leur amusement ou leur vanité que le bien de l'enfant.

Défions-nous aussi de certaines illusions poétiques. La littérature moderne a beaucoup trop flatté l'enfant. Elle aime à voir en lui un ange qui aurait laissé ses ailes au paradis. J'ignore en vérité d'où il vient ; mais s'il a vu des merveilles dans un autre monde, m'est avis qu'il s'en souvient très-peu, et que c'est parmi nous qu'il doit acquérir toutes ses connaissances.

Comment les acquiert-il ?

12 août 185..

La période de la vie où nous apprenons le plus est celle où l'on ne nous enseigne rien méthodiquement. Toutes les mères savent que de deux à six mois l'enfant fait des progrès extraordinaires, et quelques physiologistes ont calculé que de six mois à deux ou trois ans il acquérait un tiers des connaissances dont se contente la moyenne des hommes. D'où lui vient cette première éducation ? Certes la mère n'y est point étrangère ; mais que l'enfant doit surtout au contact avec les choses !

C'est sur cette source primitive du savoir humain, — le commerce des choses, — que je voudrais appeler ton attention.

Et d'abord consultons les faits. Durant les premières semaines qui suivent la naissance, le cerveau du nouveau-né est encore trop mou, les organes de la vie de relation sont trop imparfaits

pour qu'il réponde d'une manière bien active à l'appel des objets qui l'entourent. Tout lui apparaît alors comme dans un crépuscule : il est aisé de s'en convaincre à son indifférence. Peu à peu ses émotions s'éveillent. Tu te souviens de cette statue de Memnon dont le silence finissait par s'ébranler sous les rayons du soleil : c'est l'histoire de l'enfant. Il s'anime au soleil du monde extérieur.

Apprenons-nous à voir et à entendre ? C'est une question sur laquelle les physiologistes ont beaucoup de peine à se mettre d'accord. Toujours est-il que le nouveau-né apprend par l'exercice à mieux voir et à mieux entendre : que cela nous suffise. Il est dans les lois de la nature que chaque organe fasse de mieux en mieux ce qu'il fait souvent. D'un autre côté la force des impressions s'accroît de jour en jour par le plaisir même qu'éprouve l'enfant à se servir de ses petits moyens de connaissance. « Le charme de sentir est si vif, » dit Bossuet.

Le plus souvent cela se fait de soi-même, et la plupart des enfants n'ont point besoin qu'on les instruisse à toucher, à déguster, à regarder, à écouter ; ils trouvent dans leurs instincts l'énergie nécessaire pour exécuter tous ces actes de la vie. Ne pourrait-on néanmoins seconder le travail de la nature ? En d'autres termes la force de l'exemple, l'émulation, l'attrait qu'on ajoute aux choses ne contribuent-ils point à stimuler les sens ? Parmi les bêtes, la femelle excite sans cesse ses petits à faire usage de l'ouïe, de la vue, et c'est aux leçons de la mère qu'il faut, je crois, attribuer les éton-

nantes facultés de certaines familles animales.

L'éducation des sens est presque la seule, tu le sais, que reçoive aussi le sauvage. Et combien, grâce à elle, il nous est supérieur dans un certain ordre de faits ! L'habitude, l'exercice, la manière de vivre développent chez les races errantes toute une série de perceptions d'une finesse et d'une étendue extraordinaires ! Comment l'homme a-t-il perdu en se civilisant quelques-uns de ces dons primitifs ? Pour répondre à une telle question, il suffirait de considérer les changements qui ont lieu chez certaines espèces animales dans le passage de l'état sauvage à l'état domestique. Qui croirait que les lapins élevés dans un tonneau *oublient*, après trois générations, l'art de se creuser des terriers ? Le mouton lui-même, qu'on regarde chez nous comme un symbole de soumission et d'imbécillité, n'a pas toujours été ce qu'il nous paraît aujourd'hui. Le prototype dont il descend (le mouflon) est, au contraire, un animal hardi qui s'aventure fièrement dans les montagnes de la Corse et qui tient tête au chasseur. On l'a fait mouton en le parquant, c'est-à-dire en lui donnant un berger et des chiens pour le garder.

L'homme, à mesure qu'il se police et s'enferme dans les villes, laisse de même peu à peu derrière lui quelques-uns des attributs de la vie sauvage. Puisque d'autres veillent sur lui, qu'a-t-il besoin de se tenir sans cesse sur le qui-vive ! Poursuivre au loin du regard un animal dangereux, coller l'oreille contre terre et reconnaître ainsi à deux ou trois

milles le pas d'un ennemi, cela est bon pour un naturel du Nouveau-Monde ou de l'Australie. Dans l'état de société n'avons-nous pas le sergent de ville et le gendarme que nous payons pour être protégés contre les coups de main et les embûches ? Avec le danger inhérent à la vie du désert devait nécessairement s'évanouir cette prodigieuse finesse de l'ouïe et de la vue, auxiliaire du sentiment de conservation personnelle.

Tu me diras peut-être que ces avantages physiques étaient bien peu de chose comparés aux facultés que l'homme a, pour ainsi dire, créées en lui par le développement de la civilisation. Je suis assurément de ton avis. Oui, nous avons certes beaucoup plus gagné que nous n'avons perdu, et pourtant cette réflexion ne me contente guère. L'homme moderne ne devrait-il point réunir en sa personne tous les dons de ceux qui l'ont précédé sur la terre ? Crois-moi, nous ne serons jamais trop riches ; nous ne vivrons jamais assez dans tout ce qui vit, et au sentiment de notre existence les perceptions extérieures sont presque aussi nécessaires que les idées.

Que la civilisation ajoute à la sécurité des rapports entre les hommes et que par la lutte constante avec la nature elle réduise de beaucoup les fléaux qui menacent le sauvage dans le désert, c'est à merveille. Que la police sauvegarde avec discrétion les personnes et les propriétés, ce n'est point moi qui y trouverai à redire. Tout ce que je regrette est qu'un tel régime de protection devienne pour nos

sens une source de paresse. Les peuples civilisés eux-mêmes l'ont bien compris; car ils ont conservé certains exercices qui, ainsi que la chasse par exemple, n'ont plus aucune raison d'être, à moins qu'on ne les considère comme des moyens de raviver les énergies primitives de notre nature. Il en est de même de la lutte et des jeux athlétiques. On arrêterait des hommes qui feraient pour tout de bon dans la rue ce que font nos jeunes pugilistes dans les gymnases pour s'exercer. Si je ne me trompe, le développement du système des machines rendra de plus en plus nécessaire dans nos sociétés l'emploi artificiel des forces musculaires. Autrement l'homme servi par des instruments qui marchent, qui travaillent et qui luttent pour lui, deviendrait bientôt une sorte de pacha engourdi dans la mollesse et l'oisiveté. Il faudra que pour prévenir l'abâtardissement de la race, la jeunesse se livre à toute sorte de *sports* inutiles en apparence, mais destinés en réalité à maintenir la vigueur du corps. A défaut de tels réactifs, la mécanique humaine serait un jour détrônée par nos propres inventions.

* La science de son côté tâche habilement de suppléer à la faible portée de nos organes par des moyens auxiliaires. J'admire fort comme tout le monde la découverte du télescope; et pourtant le peau-rouge pour découvrir un point à l'horizon n'a besoin d'autre longue-vue que celle qu'il s'est faite par l'habitude de sonder à l'œil nu les distances. En aidant les sens par des instruments ne leur enlève-t-on pas une partie de cette confiance en la nature

qui, sous un rapport du moins, détermine la supériorité du sauvage? Je n'en conclus nullement, tu penses bien, qu'il faille se passer des conquêtes de la science et de l'industrie; tout ce que je désire c'est que, sous prétexte des avantages de la société, on ne fasse pas de l'enfant civilisé un être mou, pusillanime et myope. Tel serait pourtant le résultat s'il s'habituaient à compter en tout sur les progrès de nos artifices, au lieu de se reposer un peu sur lui-même et sur ses propres organes.

Existe-il, oui ou non, un moyen de reconquérir en partie les attributs primitifs que nous avons perdus au commerce de la civilisation? Peut-être. J'ai souvent réfléchi à la fonction sociale de ces races humaines qu'on regarde comme inférieures à la nôtre parce qu'elles se sont arrêtées aux caractères de l'enfance, et je me suis plus d'une fois demandé si elles n'étaient point destinées à combler une lacune — l'abîme qui nous sépare de l'état de nature.

Dans plusieurs États de l'Amérique du Sud c'est surtout à la race noire qu'est confié le soin d'élever les nouveau-nés de la race blanche. Les négresses font d'excellentes nourrices et les nègres exercent les enfants à bien voir et à bien entendre. Aussi l'éducation des jeunes Américains est-elle beaucoup plus raisonnable que la nôtre; on cherche à leur donner des sens avant de leur donner de l'esprit. *Donner* est évidemment un mot impropre; car l'éducation ne donne rien, elle développe; mais combien de facultés physiques dont nous ne nous doutons

pas et qui restent ensevelies chez l'homme, simplement parce qu'il néglige de les exercer !

Dans nos sociétés vieilles et raffinées, certes les stimulants ne manquent point pour exciter les sensations ; mais nos salons, notre luxe, conviennent-ils bien à l'enfant ? comme il est né curieux et imitateur, on l'attire pourtant vers des goûts qui ne sont aucunement les siens ni ceux de son âge. Il est rare que les petits messieurs élevés dans ce milieu artificiel acquièrent plus tard le goût de la nature. Je préfère de beaucoup qu'Émile soit élevé à la campagne. Là tout est vrai et la figure des choses arrive au cerveau de l'enfant sans être altérée par nos conventions.

Tous les physiologistes reconnaissent l'importance de l'éducation des sens, et quelques-uns d'entre eux ont même recommandé certains exercices pour cultiver dans le premier âge la vue, l'ouïe, le toucher, etc., etc. Je t'avoue pourtant n'accorder qu'une confiance médiocre à de telles méthodes. Tout ce qui rappelle plus ou moins la discipline et le travail fatigue, rebute le très-jeune enfant. C'est par l'attrait et sans faire semblant de l'instruire qu'il faut, je crois, agir sur les cordes sensibles de ce petit être. Il appartient à la mère de choisir, de varier et de graduer les impressions des sons, des formes, des couleurs, des odeurs, des saveurs, selon les circonstances. Le monde extérieur ne demande qu'à entrer chez l'enfant par la porte des sens : il suffit de tenir cette porte ouverte en éveillant à propos son attention.

Quoique les facultés physiques et morales soient très-distinctes, elles ont pourtant, chez l'homme, un lien qui les unit. La rectitude des perceptions n'est point étrangère à la rectitude du jugement. En s'assimilant une à une les images des choses, le cerveau prépare les matériaux de l'intelligence. C'est au nom de l'esprit qu'il faut d'abord cultiver les sens.

13 août 185..

L'enfant reçoit du monde extérieur ses premières connaissances. Il s'en faut pourtant de beaucoup qu'il se borne à subir les impressions du dehors. Tandis que les autres animaux se résignent avec une muette indifférence aux conditions de la vie qui leur est faite; à peine l'homme est-il né, qu'il affirme déjà sa liberté en protestant, par ses cris, contre la souffrance et contre la tyrannie des choses. Il pleure et s'irrite contre les personnes, les objets qui l'entourent; il leur en veut de ne point se comporter selon ses désirs. Tout désarmé qu'il soit, il se plaint hautement et se révolte à sa manière contre l'empire de la fatalité.

Au bout de quelques semaines, de quelques mois, ses yeux et ses oreilles s'ouvrent peu à peu au spectacle de l'univers. Qui ne croirait que ce fragile petit corps va trembler devant la force des éléments qui tourbillonnent autour de lui? Ah bien oui! calme et confiant, il contemple bientôt d'un œil limpide cette grande mécanique terrestre, dont

le moindre rouage suffirait pour le broyer. Lui, l'esclave de la nature ? Il en serait bien plutôt le despote. Dans son mystérieux langage il demande à sa mère de faire le chaud et le froid, la pluie et le beau temps, il lui demanderait volontiers de décrocher au ciel la lune et les étoiles pour son plaisir. Or, comme la mère n'est après tout pour lui que la représentation vivante de l'humanité, c'est dans cette dernière qu'il se sent fort. Au fond de ce cerveau incapable de penser, existe déjà l'instinct de l'empire qu'exerce sur le monde la volonté de l'être libre. Devant cette force morale qu'il devine confusément s'évanouit pour lui la gigantesque domination de la matière.

Il y a un *moi* chez l'enfant ; ce n'est pas du tout comme on l'a dit *une table rase*. Ce moi s'affirme bientôt par une façon particulière d'être et de sentir, des émotions qu'il exprime spontanément et des instincts qui lui appartiennent. De même que les sens l'ont mis en rapport avec le monde extérieur, les affections le mettent peu à peu en rapport avec les personnes. Dans les commencements, il est vrai, ses impressions morales lui viennent surtout du dehors. L'enfant aime parce qu'il est aimé, de même qu'il rit parce qu'il voit rire et parle parce qu'il entend parler. Il ne tarde pourtant point à témoigner ses aversions, ses sympathies, ses préférences. En un mot le caractère se dessine. Ce sera pour nous l'objet d'une autre étude.

Je ne crois point du tout avoir répondu dans cette première lettre à tes questions. Il y faut du

temps et je cours au plus pressé. Charge-toi de ton côté d'observer Émile. Ce qu'on a le plus perdu de vue jusqu'ici dans l'éducation de l'enfance, c'est la connaissance de l'enfant.

.

Quand je pense à toi et à Émile, je suis comme le hanneton qui vole au soleil, oublieux du fil qui le tient par la patte. Il flotte, il bourdonne, il se croit libre, jusqu'au moment où l'écolier tire ce fil et ramène l'insecte à terre.

— Le geôlier m'appelle : c'est l'heure de la promenade sur les remparts. Aimons-nous.

II

HÉLÈNE A ÉRASME

2 octobre 185. .

Émile est le plus bel enfant du monde. Je sais bien que toutes les mères en disent autant de leur premier-né. Cela prouve que nous voyons par le cœur encore plus que par les yeux.

On apprend à aimer ; on apprend à être mère : je m'en aperçois tous les jours par la tendresse croissante que m'inspire ce petit chéri. Ne va pas craindre pourtant que je sois esclave de mes affections. Suivant tes conseils et ceux de ton ami, je consulte

les vrais intérêts de notre enfant avant mes inclinations et mes goûts. Le docteur m'a fait sur ce chapitre une démonstration en règle.

« Tous les êtres, m'a-t-il dit, avec l'accent d'honnêteté que tu lui connais, ont reçu de la nature des armes pour les protéger ; le nouveau-né, lui, n'a que sa faiblesse et ses cris, mais quel parti il sait en tirer contre nous ! Si obscures que soient encore ses sensations, il possède déjà un instinct de justice, et distingue bien vite quand nous avons raison ou quand nous avons tort envers lui. Croyez-moi, c'est surtout dans le gouvernement des bébés qu'il faut mettre le droit de notre côté. Où règnent, au contraire, le caprice et l'arbitraire tout est perdu. L'enfant criera pour obtenir ce qu'on lui a d'abord appris à désirer par fantaisie, et si l'on hésite alors à le satisfaire par négligence ou par mauvaise humeur, il criera des heures entières, il criera à mourir. Qu'on finisse par lui céder, c'est encore pis : il a découvert chez ses parents le défaut de la cuirasse. Il ne faut résister aux enfants que pour leur bien ; mais alors notre volonté doit être ferme et inflexible comme la loi. »

Je crois, en vérité, qu'il parle d'or. Il m'arrive bien, je l'avoue, d'oublier quelquefois ses leçons dans la pratique ; mais en pareil cas, Émile et moi, nous en souffrons tous les deux.

J'ai lu le premier chapitre de ton livre — car il me semble que c'est un livre que tu écris sur l'éducation — et j'attends la suite pour te dire mon sentiment. Crois bien qu'Émile sera élevé selon tes

vues et tes désirs. N'oublie point toutefois qu'il est plus facile de tracer des idées sur le papier que de les graver dans la vie.

Les arbres commencent à perdre leurs feuilles et pourtant l'automne est ici une belle saison, quoique pluvieuse. Elle ressemble à l'adieu d'un être cher — un sourire à travers des larmes. Il y a des jours où l'on pourrait encore se croire en été. Ce qui ajoute à l'illusion, c'est que le bon nègre a planté dans le carré de jardin qui s'étend devant la fenêtre de ma chambre à coucher des aloès, des cactus, des magnolias. Par une attention délicate il a voulu me faire cadeau des richesses d'un climat dont il conserve *in petto* le souvenir très-vif. On assure qu'avec des soins, certaines plantes des tropiques passent ici très-bien l'hiver. « Ce qui les tue ailleurs, me disait le jardinier de Mme Warington, ce n'est point l'absence de chaleur, c'est la gelée; or comme en Cornouaille il ne fait jamais ni très-chaud ni très-froid, elles réussissent à vivre. »

Combien de femmes végètent ainsi sans mourir loin du soleil de leurs affections !

III

LA MÊME AU MÊME

1^{er} janvier 185..

Je m'inquiète de ton silence. Voici longtemps, si longtemps que je n'ai reçu de tes nouvelles ! Peut-être les lettres sortent-elles plus difficilement de la prison qu'elles n'y entrent ? Je sais bien qu'il n'y a point de ta faute ; mais loin de toi je crains tout.

Il règne depuis quelques semaines en Cornouaille une épidémie qui a fait de grands ravages et qui nous vient, dit-on, du sud de l'Angleterre. Croirais-tu que la patrie de Jenner est peut-être un des pays de l'Europe où les classes ouvrières et agricoles résistent le plus aux bienfaits de sa découverte ? Soit apathie, défiance ou superstition, beaucoup de familles refusent de faire vacciner leurs enfants. Il en est encore qui croient que c'est aller contre la volonté de Dieu que de conjurer la maladie par des préservatifs. Les *doctoresses*, sorte de matrones qui exercent la médecine à leur manière dans les campagnes, ont d'un autre côté tout intérêt à encourager de tels préjugés. Étrangères pour la plupart à l'art de l'inoculation du vaccin, ces femmes se chargent au contraire de soigner les personnes atteintes par le fléau. Le moyen de s'é-

tonner après cela du grand nombre de victimes? Non content de vacciner Émile, le docteur Warrington a voulu renouveler sur moi la même épreuve en vue du danger.

Je t'avoue qu'à l'idée de la petite vérole j'éprouve une horreur indéfinissable. Et quand on songe que parmi les hommes et les femmes du dernier siècle, il en était bien peu sur lesquelles cette hideuse maladie n'eût laissé des traces. On aura sans doute un jour de la peine à se figurer que les maîtresses des rois, M^{lle} de La Vallière; M^{me} Du Barry et tant d'autres déesses tristement célèbres pour leur beauté, étaient toutes plus ou moins grêlées. Pour moi je bénis la science médicale d'avoir affranchi le visage humain du tribut qu'il payait trop souvent à ce redoutable fléau. Et c'était quelquefois dans toute la fleur de l'âge, que la jeune fille voyait s'évanouir avec une partie de ses charmes l'espoir d'être aimée. Je ne suis plus une jeune fille; mais pour rien au monde je ne voudrais perdre le peu de beauté qui me reste : il me semble que tu ne me reconnaitrais plus.

En me chargeant d'observer l'enfance sur la personne d'Émile, il me semble que tu m'as envoyée à la découverte d'un pays inconnu. Il existe très-certainement un monde des bébés, car tous ceux que je connais sentent et témoignent leurs impressions à peu près de la même manière; mais ce monde il est bien difficile d'y rentrer quand on en est sorti. Consulterons-nous nos souvenirs? c'est le paradis terrestre dont nous avons été chassés

par le seul fait de la croissance et dont nous chercherions en vain la place sur la carte de la mémoire. L'enfant qui, lui, habite ces régions de l'aube et du silence en sait-il plus que nous sur ce sujet ? Je serais tentée de le croire ; mais si la nature lui a confié son secret, ce secret est bien gardé. Comment deviner exactement ce qui se passe chez un jeune être incapable d'exprimer ses plaisirs ou ses peines autrement que par des accents inarticulés ? Les enfants, je m'en aperçois tous les jours, ont un langage bien avant de parler ; mais que ce langage est vague et difficile à analyser même pour la mère ! Je m'imagine comprendre quelques-uns des désirs d'Émile ; je me fais une idée de ses joies ou de ses chagrins : est-ce assez pour le connaître ?

Ce que je puis dire c'est que j'ai remarqué en lui de grands changements. Durant les deux premiers mois, il vivait (si l'on peut appeler cela vivre) tout en lui-même. Aujourd'hui il distingue assez clairement certains objets extérieurs et de plus il me sourit.

C'est le premier jour de l'an. Oh ! triste, bien triste. N'est-il pas d'usage de faire ce jour-là des vœux pour ceux qu'on aime ? Je ne souhaite qu'une chose : ta liberté.

P.-S. — Pour étrennes je t'envoie des cheveux d'Émile.

IV

LA MÊME AU MÊME

3 avri 183..

J'ai enfin eu de tes nouvelles par M. *** , et ce qu'il m'a dit m'a un peu rassurée.

Ne crois point que j'aie perdu de vue tes instructions en ce qui concerne Émile. Je cherche le plus que je peux à le mettre en rapport avec les choses. A ce propos il m'a semblé reconnaître que la paresse des sens tenait beaucoup moins chez l'enfant à la faiblesse même des organes qu'à un défaut d'attention. Il y a beaucoup d'objets extérieurs dont il saisirait très-bien les sons ou les formes, s'il voulait se donner la peine d'écouter ou de regarder ; mais comme ces objets ne l'intéressent point, il les néglige absolument. En un mot il n'a d'yeux et d'oreilles que pour son bon plaisir. Comment savoir d'un autre côté ce qui lui est indifférent ou ce qui lui est agréable ? Je reconnais en toute humilité que je fais souvent des écoles. Les objets sur lesquels je compte le plus pour flatter le toucher d'Émile ne sont pas toujours ceux à la surface desquels il aime à promener ses petites mains. Les couleurs qui me semblent à moi les plus attrayantes ne lui disent rien et passent devant ses yeux comme des ombres. Je crois qu'en cela comme en tout le

reste, nous ne sommes que trop portées, nous autres mères, à substituer nos goûts à ceux de l'enfant.

Georgia, avec beaucoup moins d'étude, réussit très-souvent beaucoup mieux que moi. Elle trouve d'instinct ce qui peut amuser Émile, piquer sa curiosité. On dirait qu'elle devine ses désirs. Tu sais qu'elle a été trois fois mère et que l'esclavage lui a pris l'un après l'autre tous ses enfants? Où sont-ils? Elle l'ignore elle-même. C'est raison de plus pour qu'elle s'attache à Émile. Je lui en voudrais de l'aimer plus que moi : ce serait d'ailleurs impossible ; mais il est une qualité que je lui envie, elle sait se faire enfant avec l'enfant. Est-ce là ce que tu voulais me dire en parlant des aptitudes maternelles de la femme noire ?

Croirais-tu qu'Émile est un véritable guèbre, en ce sens qu'il adore le soleil ? Il faut voir comme il étend avec plaisir ses petits bras vers la lumière !

Nous avons eu un hiver très-doux ; la neige n'est tombée que deux fois et encore elle fondait en touchant la terre. Aujourd'hui on ne voit point encore de feuilles ; la campagne sans verdure ressemble à un appartement démeublé ; mais un souffle de vie commence à circuler dans toute la nature et ne tardera point à remplir les vides qu'a laissés la morte saison. Comme nous avons déjà des après-midi magnifiques, Émile témoigne par son inquiétude le désir d'être porté dans le jardin quand le ciel est clair. Le soleil de la Cornouaille, surtout le soleil de printemps, n'a d'ailleurs rien de dévorant ni de dangereux : il convient aux vieillards et aux

bébés. Georgia étend sur la pelouse sèche un tapis où elle assoit Émile qui s'amuse et se roule en toute liberté. Tant que nous sommes là, il compte sur nous pour le garder : avec l'intention de lui donner un peu de confiance en lui-même, je conseille quelquefois à Georgia de s'éloigner et je me cache d'un autre côté sans toutefois le perdre de vue. D'abord il eut peur à l'idée de se trouver seul et témoigna un certain malaise ; puis il ne tarda guère à prendre son parti en brave. Je le vis alors ouvrir des yeux attentifs à tout ce qui se passait autour de lui et agiter ses petites mains comme s'il eût voulu chasser une mouche qui bourdonnait au-dessus de sa tête. Je me promis dès lors de déguiser de temps en temps ma surveillance, afin que se sentant moins protégé Émile apprît à se passer quelquefois du secours des autres.

Plus j'y réfléchis et plus je me fais de mes devoirs de mère une idée qui ne ressemble guère à celle des autres femmes. A mesure qu'Émile grandira je me priverai pour son bien du plaisir de lui montrer en toute occasion ma sollicitude. Ce qui nuit le plus chez certains enfants au développement des sens et du caractère, c'est, je crois, la manière dont on les élève. A force de les entourer de soins trop évidents et trop empressés, on les accoutume à vivre sans qu'ils s'en mêlent. Pourquoi tel marmot riche et empesé se donnerait-il la peine d'exercer sa faculté de circonspection ? Ainsi que ces monarques imbéciles de l'Orient qui appellent volontiers les conseillers du château leurs yeux

et leurs oreilles, il s'habitue à voir et à entendre par le secours des bonnes chargées de le servir et de prévenir tous ses besoins. Quelle triste figure ferait un jour ou l'autre cet enfant si bien gardé s'il se trouvait seul en face du moindre danger ! C'est sans doute lui dont on raconte qu'il avait peur de son ombre.

Émile me fait penser à tout. Hier il me rappela une des figures de la mythologie. Les enfants ne se rendent pas compte des distances et c'est chez eux la source de plusieurs erreurs de la vue. J'étais dans le jardin tandis qu'Émile était à la fenêtre de la maison dans les bras de Georgia. Aussitôt qu'il m'aperçut, il donna des signes de joie, puis me tendit ses mains qu'il agitait comme des ailes. La fenêtre est située au premier étage et l'enfant s'étonnait visiblement de ne point m'atteindre : il finit par se fâcher tout rouge. Ce qu'il voulait de moi, j'aime à le croire, étaient mes caresses ; mais c'était aussi la coupe de lait, car il y avait quelques heures qu'il n'avait tété. Le supplice de ce pauvre chéri n'était comparable qu'à celui de Tantale.

Émile te connaît ou du moins il connaît ton portrait que je lui désigne du doigt en te nommant. Est-ce une illusion de ma part ? Mais à ses yeux fixes et ouverts tout grands, à son sourire, à ses mains tendues vers ton image, il me semble qu'il devine son père !

V

ÉRASME A HÉLÈNE

15 juin 185. .

J'attendais une occasion pour te faire parvenir cette lettre. Tout ce que tu me dis d'Émile m'intéresse, me touche. Je ne m'en étais point assez douté jusqu'ici au milieu de ma vie d'études et de luttes ; mais j'étais né pour être père ! Je donnerais tout au monde pour voir mon fils et (faut-il te le dire ?) j'ai eu plusieurs fois l'intention de t'appeler avec lui dans cette Ile malgré les mers et les distances qui nous séparent. Ton courage, je le sais, n'aurait reculé devant aucun obstacle. Quelle est donc la considération qui m'a retenu et qui me retient encore ? Je me suis demandé s'il ne serait point égoïste d'envelopper dans l'ombre de ma prison des êtres qui me sont chers ? De quel droit vole-rai-je à cet enfant son insouciance, ses premières joies, en le rattachant de trop près à ma destinée exceptionnelle ? Non : qu'il grandisse libre et heureux sous l'aile de sa mère.

Tu as raison de te préoccuper des goûts d'Émile. En général les parents forment le caractère de leurs enfants d'après leur propre caractère : c'est précisément ce qu'il faudrait éviter. Simple marionnette dans la main des grandes personnes, instrument

passif d'affections et d'idées qui ne sont point les siennes, le bambin s'habitue à plaire en tout à ceux qui le gouvernent. D'où vient qu'il y a aujourd'hui si peu d'hommes qui soient vraiment eux-mêmes? Pourquoi ne trouve-t-on plus guère chez nous de vocations déterminées, de conduites fermes et inébranlables? peut-être si l'on cherchait bien trouverait-on dans la première éducation la source de nos infirmités morales.

Et d'abord qu'est-ce que le caractère? Ce qu'on est convenu d'appeler ainsi résulte chez l'homme d'une combinaison de forces dont le point de départ est très-certainement dans la nature, mais qui se trouvent incessamment modifiées, remaniées par des causes intérieures et extérieures. La volonté exerce, par exemple, un certain empire sur nos penchants, nos désirs, nos affections. Cette volonté est-elle d'ailleurs un élément primitif ou acquis? L'un et l'autre, je crois. L'enfant veut presque en naissant; mais avec l'âge il apprend par l'exercice même de cette faculté à vouloir plus fortement et pour un but déterminé. Quant aux causes extérieures qui agissent sur le caractère, il suffira de nommer la famille, l'éducation, la société. Il n'est pas un de nous qui n'eût une tout autre manière de voir et de se conduire, si, au lieu d'être né en France de parents chrétiens, il fût né en Chine d'un disciple de Confucius.

Dans les premiers temps qui suivent la naissance de l'enfant, les forces du caractère se trouvent comme enveloppées sous les sensations. Le *moi*

existe et quelquefois même très-impérieux ; mais il ne se traduit guère au dehors que par des mouvements volontaires. Tel est le nom que nous donnerons de donner aux soubresauts, aux transports et même aux vagissements de ce petit être. Tout ce qui produit une douleur, une irritation, excite en lui ces signes extérieurs. Beaucoup de mouvements que nous croyons désordonnés ou absurdes ne nous semblent tels chez l'enfant que parce que nous n'avons point assez réfléchi à la loi qui les produit. Il y cherche, à notre insu, soit un plaisir, soit le soulagement d'une peine. Le garçon de deux ou trois ans qui se roule par terre et s'arrache les cheveux, parce que sa bonne lui a refusé un objet qu'il désire, fait à son point de vue une chose raisonnable. Son dépit s'évapore en éclats et le système excité trouve d'instinct son propre remède dans l'action. Il en est de même des pleurs et de tous les autres moyens par lesquels nos organes se délivrent d'une tension douloureuse.

Ne conservons-nous pas d'ailleurs dans l'âge mûr quelques-uns de ces mouvements instinctifs ? Beaucoup de personnes se frappent le front avec la main quand elles apprennent une mauvaise nouvelle, d'autres se chatouillent le nez ; il en est qui violemment contrariées se jettent à plat ventre sur leur lit. L'homme le plus sensé fait souvent sous le coup d'une émotion très-forte des gestes qui sont d'un fou. Qu'on l'accuse de manquer alors d'empire sur lui-même, je le veux bien ; mais il y a une sagesse dans ces actes irréfléchis, même quand nous les

jugeons extravagants. Certaines postures du corps correspondent, sans que nous en sachions la cause, à certains états de l'âme. Telle souffrance morale nous porte à chercher le repos ; telle autre nous excite à la marche. Comment expliquer ces impulsions instantanées qui font mouvoir tel ou tel membre sous l'influence de certaines agitations de l'esprit ? « C'est plus fort que nous, » telle est la seule raison que nous puissions donner en pareil cas et cette raison en vaut bien une autre.

L'une des premières libertés que nous devons à l'enfant, est celle des mouvements et des instincts. Pas plus que tout autre je n'aime à voir un petit diable, rouge de dépit et emporté jusqu'à la fureur ; mais je trouve encore moins d'inconvénient à tolérer ces explosions qu'à les comprimer avec trop d'autorité. Il n'y a pires colères que les colères rentrées, et il n'y a guère de caractères plus dangereux ou plus dégradés que ceux qu'on refoule sans cesse en eux-mêmes. L'enfant apprendra plus tard qu'il doit à sa dignité de maîtriser ses émotions, que les pleurs, les mouvements d'impatience, les effusions de joie immodérée ne conviennent point à des hommes ; il apprendra comme certaines de nos locomotives à consumer sa propre fumée. Mais pour qu'il en soit ainsi, attendons que se développent sa raison et sa volonté.

Est-ce à dire qu'il n'y ait rien à faire ? Telle n'est point ma pensée. Sous le nom de diversion morale, les médecins ont inventé pour le traitement de la folie, un système qui s'appliquerait très-bien, je

crois, à l'éducation de l'enfance. Ce système était d'ailleurs connu des nourrices depuis un temps immémorial. Il n'en est guère une, parmi elles, qui ne sache l'art de calmer un bébé chagrin en dirigeant son attention vers un objet capable de l'intéresser. On pourrait étendre de beaucoup la pratique de cette méthode. Il y a de très-jeunes marmots qui déjà sont sensibles à la musique; d'autres se laissent aisément prendre par les yeux; ceux-ci ont un attrait particulier pour les animaux, ceux-là pour certaines personnes. Tous ces goûts naturels sont à étudier, car ils sont autant de moyens qui peuvent nous servir dans la formation du caractère.

Je ne crois point qu'il y ait chez l'homme d'instincts absolument mauvais; mais il en est beaucoup qui, prédominants et mal dirigés, peuvent aboutir à des conséquences fâcheuses. Faut-il les étouffer? Tel n'est point mon avis; car, à supposer qu'on y parvint, on irait évidemment contre la volonté de la nature. Que faire alors? Donner le change à ces instincts en leur opposant d'autres goûts et d'autres inclinations.

Il n'y a point, j'aime à le croire, de caractère si vicieux qui ne recèle un moyen de rédemption morale. Si l'on avait su s'emparer à temps de ce moyen pour combattre de dangereux penchants, on aurait conservé à la société plus d'un membre à jamais perdu pour elle au fond des prisons et des bagnes. Je ne te citerai qu'un exemple, et je le puise dans

mes souvenirs personnels. Un voleur s'était glissé un soir sur les banquettes de l'Opéra, non pour entendre les chanteurs, mais afin de profiter des occasions que pourraient lui offrir les poches de ses voisins. C'était, comme il me le raconta plus tard, « une affaire de métier. » Qui pourtant fut volé ce soir-là ? Le voleur. A son insu, il y avait chez lui un dilettante, et dès le premier coup d'archet, il se sentit enlevé. « Ce fut bien pire, ajoutait-il, lorsque Dupré se mit à chanter. Oh ! cet air de *Robert le Diable* au cinquième acte ! Il me semble l'entendre encore. Bref, j'oubiai de travailler cette nuit-là. » Le lendemain soir, il revint au même théâtre, bien décidé cette fois à ne plus se laisser séduire par les attrait de la sirène ; mais il avait compté sans son hôte, c'est-à-dire sans son bon goût naturel pour la musique. Il sortit les oreilles pleines, et les mains vides. Pour le coup, il se jura de ne plus remettre les pieds où étaient les chanteurs ; car autrement, déclarait-il avec un certain cynisme, « il y aurait perdu le goût de son état. »

Les penchants déréglés sont chez l'homme des forces égoïstes qui, par suite d'un excès de développement naturel ou acquis, arrivent à faire la loi et dominant soit les sentiments, soit les idées. C'est évidemment contre ces penchants innés que doit réagir l'éducation morale dès l'âge le plus tendre, et elle peut le faire de deux manières. D'abord, comme je te l'ai dit, en ayant recours à des diversions, et de plus, en écartant de l'enfant les stimu-

lants extérieurs de tel ou tel instinct dont on a tout lieu de se méfier. Il y a, tu vas le voir, un diable dans les choses.

Un épisode qui s'est passé en Écosse t'expliquera ce que j'entends par stimulants des instincts. Une femme, à l'extérieur modeste, venait de faire des emplettes dans un magasin de nouveauté, quand le quart d'heure de Rabelais étant arrivé, elle tira de sa poche un billet de banque au chiffre de cinq livres sterling. Le commis de boutique examina le papier-monnaie et reconnut tout de suite que c'était une contrefaçon. La pauvre femme interdite donna un autre billet qui ne valait pas mieux que le premier. Cette circonstance fit naître des soupçons, et la femme fut arrêtée. On ne tarda point à découvrir qu'elle avait été domestique dans une famille où elle s'était toujours fait respecter pour sa bonne conduite et son honnêteté. Par malheur pour elle, l'Écossais dans la maison duquel elle se trouvait engagée avait reçu quelques années auparavant deux billets de banque faux qu'il eut le tort de ne point détruire. Comme la domestique entraît tous les matins dans la chambre de son maître pour les besoins du service, elle vit ces deux billets traînant parmi de vieux papiers. D'abord, elle y fit peu d'attention; mais, lorsque de jour en jour, de semaine en semaine, de mois en mois, les mêmes objets se présentèrent à sa vue, elle se mit à les observer profondément. Ces deux chiffons de papier, qu'elle prenait d'ailleurs pour de *vrais billets*, la regardaient en quelque sorte, la tentaient et lui

murmuraient tout bas à l'oreille d'étranges conseils. Elle rejeta d'abord à cent lieues l'idée de se les approprier; mais elle ne pouvait plus en détourner ses regards quand elle était seule dans la chambre. Un jour elle les toucha, les déplia, les mania, puis les refourra dans la liasse de vieux papiers comme si ces billets lui brûlaient les doigts. Avec le temps, l'obsession devint si forte qu'elle succomba.

Si telle est l'influence des choses sur les personnes mûres, que sera-ce sur le caractère des enfants? Tous, Dieu merci, ne sont point voleurs et de plus, des billets de banque, vrais ou faux, ne les tenteraient guère; mais il est une foule d'autres instincts qu'il importe de ne point encourager par la vue des objets qui les stimulent. Nos vices pas plus que nos vertus ne sont des abstractions : les uns et les autres répondent à un ordre de faits extérieurs dont ils reçoivent l'ébranlement. La gourmandise, par exemple, est en quelque sorte chatouillée par la vue et l'odeur des choses appétissantes; la jalousie se réveille au bruit des douces paroles et des caresses qu'on donne aux autres. Le premier devoir est d'étudier le caractère de l'enfant, et le second, de mettre à la porte les séducteurs, c'est-à-dire les agents matériels qui, par l'entremise des sens, flattent et excitent ses mauvais désirs. « Ne nous induisez point en tentation !... » Combien seraient en droit d'adresser cette prière à ceux qui les élèvent !

Il ne faut jamais perdre de vue cette loi de la

nature : de même que les instincts se fortifient et se développent par l'exercice, ainsi ils s'amortissent par l'inaction. Nous possédons par là le secret de détrôner chez l'enfant certaines inclinations dominantes et excessives qui s'opposent à la liberté des autres propensions naturelles. Chez l'homme comme dans la société la grande affaire est la lutte contre les tyrans.

Eloigner les mauvais conseils des choses, rétablir l'équilibre entre les penchants, est-ce assez ? Non sans doute : ce système est négatif ; à mesure que l'enfant grandit, il nous faut faire appel à ses affections, à ses bons sentiments. Avant de pénétrer dans ce nouvel ordre de faits, examinons les moyens dont on se sert ordinairement pour former le caractère, tels que le système d'obéissance passive, la crainte des punitions et l'attrait des récompenses, la force de l'exemple, le sentiment religieux, les préceptes de la morale, et demandons-nous ce que valent ces divers expédients.

2 juin 1851.

Vis-à-vis des très-jeunes enfants on est sans doute obligé de recourir dans leur intérêt aux formes de l'autorité absolue. « Viens ici, » et il vient. « Fais ceci, » et il le fait. « Ne va point là, » et l'on s'arrange de manière à ce qu'il ne puisse y aller. Ces ordres directs dont la mère surveille elle-même l'exécution, et dont elle adoucit d'ailleurs l'âpreté par le ton de la voix, sont à coup sûr fort

excusables tant qu'ils s'adressent à un être privé de raison. Le plus tôt néanmoins qu'on peut s'abstenir de la contrainte est le meilleur.

L'obéissance forcée, surtout quand elle se prolonge au delà de certaines limites, a nécessairement pour conséquence d'endormir chez l'enfant le sens de la responsabilité morale. Du moment où un autre se charge de vouloir pour lui, de décider souverainement entre le bien et le mal, le juste et l'injuste, qu'a-t-il besoin de faire appel à sa conscience ? Dieu veuille qu'il n'en soit point ainsi pour Émile ! Agir à sa place, je veux dire en lui imposant nos ordres, ce serait engourdir les forces de sa détermination personnelle. Pour qu'il vaille vraiment quelque chose, il faut qu'il devienne librement bon et qu'il mette de la volonté dans ses actes. Je tiens infiniment à ce que ses qualités lui appartiennent de bonne heure ainsi que ses défauts ; c'est le moyen qu'il accroisse les unes et qu'il corrige les autres en avançant dans la vie. Ne nous aveuglons donc point dès le début sur la nature et l'étendue de notre rôle. On ne fait point un homme de bien, il se fait par lui-même, et toute notre tâche consiste à diriger l'enfant dans l'usage de son libre arbitre. Encore à ses erreurs de conduite devons-nous moins opposer nos beaux raisonnements que l'éternelle raison des choses. Si j'avais le bonheur de surveiller en personne l'éducation d'Émile, je ne lui demanderais point de m'obéir : dès que je serais à même de parler à son intelligence, je lui conseillerais de se conformer aux lois très-simples et très-

élémentaires qui régissent les faits moraux tout aussi bien que les phénomènes matériels de la nature.

« Crois et fais ce que je te dis ; je te prouverai ensuite que c'est la vérité, la justice. » Telle est trop souvent la manière dont un père raisonne avec son fils. Ce ne serait point la mienne. Je tâcherais au contraire de convaincre Émile qu'une chose est bonne ou mauvaise, non parce qu'elle me semble telle, mais parce qu'elle peut être utile ou nuisible aux autres et à lui-même. Tu me diras peut-être que cette méthode exige de la part de l'enfant des qualités d'esprit peu communes : avouons plutôt qu'elle réclame de ceux qui l'instruisent beaucoup de tact uni à beaucoup de simplicité. Ce ne sont point les beaux discours ni les grands aperçus qui frappent le bon sens naturel de ces petits êtres mille fois plus clairvoyants qu'on ne le croit ; c'est la droiture de nos intentions.

L'obéissance libre et volontaire élève le caractère de l'enfant ; la soumission le dégrade. Il y a un mot qui en dit long : « Je le réduirai, » s'écrie une mère impérieuse ou un maître d'école énergique en parlant d'un bambin opiniâtre et indocile. Ce qui sort en effet de notre système d'éducation, ce sont des êtres réduits. Il est clair qu'on agit ainsi dans l'intérêt de la jeunesse et de la société ; soit, mais l'entraîneur peut aussi dire au cheval qu'il dompte : « C'est pour ton bien. » La chose est plus vraie du cheval que de l'homme ; car l'animal ne perd guère

sous le mors et l'éperon que sa fougue sauvage, tandis que l'être libre laisse trop souvent sous la contrainte sa dignité, sa valeur personnelle.

La peur est d'ailleurs un frein impuissant. Il n'y a point de voleur ni de meurtrier qui, en commettant un crime, n'espère échapper à la justice. Il n'y a point d'enfant qui, en désobéissant et en faisant le mal, ne s'imagine être assez adroit pour tromper son maître ou ses parents. Qu'il y réussisse au moins une fois et il suffira de cette fois pour lui inspirer une confiance sans bornes dans l'art de la dissimulation. Le marmot qu'on punit, qu'on tyrannise, se retire au fond de lui-même et retranché derrière son petit orgueil défie tout bas notre autorité morale. Rien n'est plus aisé que d'imposer le joug à un enfant; mais rien n'est plus difficile que de reconquérir ensuite sa confiance. S'il soupçonne un instant qu'on le gouverne par caprice et arbitrairement, il ne se soumettra plus jamais qu'à la force. Tout masqué de résignation, il couve en secret dans son cœur une sorte de révolte sournoise. Sa volonté ployée sous l'ombre de la verge n'attend qu'un moment favorable pour recourir à l'artifice et à la ruse. La fourberie est l'arme du faible contre le fort; ne pouvant lutter, l'enfant cherche à déjouer l'autorité de la famille. J'ai souvent admiré, en pareil cas, sa malice, la hardiesse de ses mensonges. Plus d'un garçon de sept à huit ans déjà très-retors en remontrerait pour l'astuce aux esclaves de Plaute, aux Scapins de Molière et même aux Figaros de Beaumarchais.

Un autre effet désastreux de la contrainte est qu'elle tarit dans les jeunes âmes la source de la joie. Quel printemps sans soleil qu'un bambin sans liberté ! Et croit-on que cette réserve, cette gêne ne le suivront pas plus tard dans le monde ? Je reconnais à première vue les hommes qui n'ont point eu d'enfance ou, si l'on veut, qui ont eu une enfance triste. Timides, maussades et rechignés, il leur reste un point noir dans l'esprit, un pli fâcheux sur le caractère.

Que Dieu nous délivre des pédants et des pédagogues ; ce sont eux qui démoralisent la jeunesse.

3 juin 185..

Je crois qu'on s'exagère beaucoup l'influence du sentiment religieux sur le caractère des personnes. On s'expose dans tous les cas à de cruels mécomptes en plaçant dans l'ordre surnaturel la sanction des actes humains. Que le dogme sur lequel on a appuyé tout l'édifice des devoirs vienne plus tard à s'ébranler et voilà l'ouvrage de la première éducation entièrement détruit. Or comment espérer que, dans un siècle de doute et de libre recherche, les croyances qu'on a pour ainsi dire moulées et cimentées dans le cerveau de l'enfant ne recevront plus tard aucune atteinte ? Ce que je rêve pour Émile est une conscience indépendante de la foi : alors, mais alors seulement, je serai rassuré sur son honneur.

Combien de fois n'ai-je point entendu des chré-

tiens rouges de colère jeter à la tête d'un marmot indocile cette féroce menace : « Dieu te punira, tu seras damné ! » Tout mon sang refluit alors vers le cœur. Mettre nos misérables arrêts sous l'invocation d'un juge suprême ; appeler la vengeance céleste au secours de nos rancunes ; faire Dieu méchant, parce que nous sommes irrités !... est-ce là ce qu'on appelle donner pour base à la morale le sentiment religieux ?

Je n'approuve dans aucun cas qu'on fasse appel aux terreurs du merveilleux ; mais j'aimerais encore mieux qu'on menaçât l'enfant de croquemitaine ou de Caliban, plutôt que de transformer la divinité en un épouvantail. Dans le premier cas on s'adresse à des êtres imaginaires dont l'illusion se dissipera un jour ou l'autre avec le progrès de l'âge, dans le second on court risque de buriner au fond de cette jeune imagination le principe de la vie universelle sous les traits d'un tyran ou d'un monstre.

Tu me diras peut-être que je choisis un des pires exemples de l'éducation religieuse ; soit, mais il y a toujours un inconvénient très-grave à donner des motifs de conduite que l'esprit ne peut saisir. Dirai-je à l'enfant qu'il doit être sage pour plaire à Dieu ? c'est évidemment jouer sur les mots. Sait-il ce qu'est Dieu ? A quel signe reconnaîtra-t-il ce qui lui plaît ou ce qui lui déplaît ? Il me comprendrait sans doute beaucoup mieux si je lui disais tout bonnement d'être sage pour plaire à sa mère.

Parler religion à un très-jeune enfant, c'est vou-

loir qu'il dénature le sens de nos idées. Une mère montrera-t-elle du doigt à son fils le ciel comme le séjour de celui auquel il doit adresser sa prière ? C'est alors le ciel terrestre et matériel qu'il prendra pour une divinité.

Beaucoup de parents, je le sais, n'y regardent point de si près. Sceptiques, ils exigent que leur enfant se soumette à certaines pratiques religieuses qu'ils n'observent point eux-mêmes ou qu'ils n'observent qu'en sa présence. Il semble que vis-à-vis de ce petit être la vérité ou l'erreur ne tire point à conséquence. La grande affaire est qu'il commence la vie en se conformant aux usages reçus. Plus tard il verra. Ainsi c'est par légèreté, par indifférence qu'on s'expose à fausser son jugement et sa conscience. Je me défie des religions auxquelles les hommes disent ne point croire ou ne croire qu'à demi : ce sont les plus dangereuses pour la dignité humaine.

Par respect pour Émile et pour un ordre d'idées qu'il devra étudier plus tard avec bonne foi, j'écarterais de son enfance la question religieuse. Nous lui devons compte un jour de la liberté de son esprit, et nous aurions trahi notre dépôt si nous lui enlevions d'avance le droit d'examen.

3 juin 185..

La plupart des auteurs qui ont écrit sur l'éducation attachent un grand prix aux préceptes de la morale. Je crois comme eux que les bonnes maxi-

mes peuvent dans certains cas encourager les bonnes actions. Il s'en faut pourtant de beaucoup que je compte sur l'efficacité des leçons orales pour modifier profondément le caractère. Ne rencontre-t-on pas chaque jour dans la société des hommes d'esprit qui sont idiots par le cœur ? Pas plus qu'à d'autres on ne leur a épargné les déclamations banales sur les douceurs de l'amitié ? Quel est le débauché, le méchant, l'avare auquel on n'ait répété mille fois : « Sois sage et tu seras heureux ; — Ne fais point aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'il te fût fait ; — N'attache point ton cœur aux biens périssables ? etc., etc.

L'Évangile est plein d'admirables maximes : qui les observe ? Y a-t-il beaucoup de riches qui après avoir entendu ces paroles : « Il est plus difficile à un chameau... » aient distribué tout leur bien aux pauvres ? Le nombre est-il grand de ceux qui même parmi les ministres de cette doctrine se sont décidés pour Dieu contre Mammon ? Les premiers ou ceux qui se considèrent tels aiment-ils à être traités comme les derniers ? Les hommes qui commandent se réduisent-ils volontiers au rôle de serviteurs ? Nous voyons au contraire les docteurs de l'Église ruser avec les textes et avec leur conscience. Que de subtiles interprétations pour échapper aux conséquences pratiques de la doctrine chrétienne !

Jésus prêche à chaque instant la paix : les royaumes n'en sont-ils pas moins en guerre les uns avec les autres ? « Vous êtes tous frères ! » cette belle parole a-t-elle détruit l'esclavage ? « Ceux qui se ser-

viront du glaive périront par le glaive, » cette menace a-t-elle jamais arrêté ceux qui avaient en main la force et les a-t-elle empêchés d'agir contre le droit? « A celui qui vous prend votre tunique donnez aussi votre manteau. » Dans notre société très-chrétienne on enfermerait à Charenton celui qui suivrait à la lettre un tel précepte, surtout s'il était riche et qu'il eût des héritiers.

Et ce ne sont point seulement les chrétiens, ce sont les Hindous, les Chinois, les Persans qui ont aussi des livres d'une haute sagesse. En valent-ils beaucoup mieux pour cela? Certes] s'il suffisait d'un bon traité de morale pour améliorer les hommes, il y a très-longtemps que le monde serait parfait, car Dieu merci! les moralistes ne lui ont point manqué. On n'entend pourtant sur toute la terre que cris de douleur et grincements de dents.

Le lien entre les doctrines d'une personne et sa conduite est souvent très-illusoire. Si dans la pratique de la vie tout le mal se trouvait d'un côté et tout le bien de l'autre, les opinions qui divisent les hommes seraient très-vite jugées. Il s'en faut certes de beaucoup qu'il en soit ainsi et les personnes qui agissent conformément à leurs principes forment en réalité l'exception. Les maximes de la morale évangélique, par exemple, sont souvent beaucoup mieux observées par ceux qui nient la divinité de Jésus que par ceux qui font profession d'y croire.

Est-ce à dire que je regarde comme indifférente toute loi morale? Telle n'est point ma pensée; mais je soutiens que les meilleurs préceptes du monde

ne font point des hommes. Les législateurs l'ont si bien compris qu'au secours des notions écrites sur le bien et le mal ils appellent sans cesse tout un système de récompenses et de châtimens.

Pour que l'enfant, de son côté, profitât des leçons qu'on lui débite sur la morale, il faudrait qu'il fût à même de calculer les motifs et les conséquences de ses actes. Or cette règle de la conscience est pour lui fort obscurcie par les sensations du dehors, l'impétuosité des désirs, la force tumultueuse des instincts. Les exemples aussi qu'il a devant les yeux sont-ils tous de nature à ébranler sa volonté vers le bien ? La mère pratique-t-elle toujours les belles choses qu'elle dit ? Le même père qui vient de faire un sermon à son fils sur les devoirs de la charité lui reprochera peut-être d'avoir donné une pièce blanche à un pauvre. On sème ainsi d'une main l'Évangile dans sa mémoire, tandis que de l'autre on grave l'hypocrisie dans son cœur.

4 juin 1851.

Les moralistes comptent beaucoup pour l'éducation de l'enfance, sur la force de l'exemple, et cette fois je suis de leur avis ; mais quel père peut se flatter d'être toujours un modèle pour son fils ?

Nous cherchons en général à tromper les enfans et à paraitre devant eux meilleurs que nous ne sommes en réalité. Nos discours et nos manières expriment trop souvent en leur présence tout le

contraire de nos sentiments intimes. La vérité est que nous tenons à former leur caractère d'après la bonne opinion de nous-mêmes que nous désirerions inspirer aux autres et à leur donner les vertus que nous feignons d'avoir. Croit-on d'ailleurs qu'ils soient dupes de ces manéges ? Ce serait avoir une idée absolument fausse de leur ingénuité. Les enfants savent très-bien à quoi s'en tenir sur le compte de leurs parents. Ils devinent ce qu'on s'efforce de leur cacher et je doute que cette dissimulation (dont les motifs sont pourtant assez louables) ajoute beaucoup à leur respect envers les grandes personnes.

Un père venait de punir son fils, un marmot de cinq ans, pour avoir fait un mensonge, quand le domestique entra et annonça un visiteur importun. — « Dites que je n'y suis pas, » fut la réponse de l'homme grave. La belle leçon de sincérité !

Tu ne donneras, je le sais, que de bons exemples à Émile, et c'est ce qui m'inspire une grande confiance. Disons-nous bien pourtant qu'il s'agit pour lui d'avoir un caractère et non d'être la doublure du caractère d'un autre, si parfait que soit d'ailleurs le modèle. Je me souviens d'un garçon de six ans, très-avancé selon les idées du monde, et que je rencontrai un jour avec sa mère revenant d'une cérémonie funèbre. Il pleurait ou faisait semblant de pleurer. Soupçonnant quelque méprise, car le défunt était un cousin assez éloigné (et d'ailleurs les enfants comprennent-ils la mort ?) je lui demandai ce qu'il avait et quelle était la cause de son gros

chagrin. — « Je n'ai rien, me répondit-il naïvement ; mais j'ai vu tout à l'heure ma mère s'essuyer les yeux avec son mouchoir. » Cette sensibilité imitative venait sans doute d'un bon cœur ; néanmoins elle me fit sourire. Quand Émile sera d'âge à s'attendrir du malheur des autres, que ce soit parce qu'il aura été lui-même mordu aux entrailles.

A la force de l'exemple faut-il rattacher les actions qu'étale devant nos yeux la vie des animaux ? Même dans nos sociétés si éloignées de la nature, l'apologue florit et emprunte volontiers ses leçons au monde des bêtes. A peine le bambin est-il à même de parler distinctement et d'exercer sa mémoire, qu'on lui fait volontiers réciter par cœur une fable de La Fontaine — disons *la Cigale et la Fourmi*. Je crois que les animaux ont beaucoup à nous apprendre ; mais pour que le petit savant s'intéressât vraiment à ces acteurs du grand drame de la nature, ne faudrait-il pas qu'il les connût ? Or, combien d'enfants élevés dans nos grandes villes ont à peine vu les êtres vivants que l'art du fabuliste met en scène et ignorent complètement leurs mœurs ! Salomon me semble beaucoup plus sage que nos instituteurs modernes, quand il dit au paresseux : « Va t'instruire à l'école de la fourmi. » Il l'envoie ainsi aux sources vives de la morale au lieu de l'adresser aux réservoirs.

6 juin 185..

Sans négliger d'autres moyens auxiliaires, c'est surtout à la physiologie qu'il faut, je crois, demander des indications pour former le caractère de l'enfant.

Le nouveau-né se montre égoïste parce qu'il est faible. Sur ces instincts étroits que la nature a donnés à l'homme pour assurer sa conservation, il s'agit de faire peu à peu rayonner des sentiments plus nobles qui rattachent l'individu à ses semblables. Qu'importe le nom qu'on donne à ces forces supérieures du caractère ? appelons-les affections. Toujours est-il que ce ne sont point des mythes, des êtres de raison ; ce sont des réalités dont la racine est en nous et hors de nous. Chacune de ces affections morales est en rapport avec un ordre de faits déterminé. La pitié par exemple naît à la vue des souffrances d'autrui ; la reconnaissance se rattache à certains services reçus ; l'amour de la patrie n'est point étranger à l'habitude des lieux et des objets qui nous entourent ; l'amitié s'engendre et s'affermir par les bons rapports entre les personnes.

Tous les sentiments généreux existent chez l'enfant ; mais ils existent à l'état de germe. Le monde végétal est rempli de graines qui ne trouvent jamais l'occasion pour éclore. Que leur manque-t-il ? un rayon de soleil, une terre propice, une goutte d'eau. Ainsi en est-il de la semence de nos affec-

tions : il leur faut pour se développer un milieu favorable, une impulsion extérieure.

Tout le monde sait que le caractère de l'enfant se développe bien plus du dehors au dedans que du dedans au dehors. Ce sont nos agaceries qui, dans les commencements surtout, excitent tour à tour ses joies ou ses mauvaises humeurs. Ce que nous pouvons directement sur ses affections est d'ailleurs peu de chose. Sans doute les soins, la tendresse de la mère l'excitent à aimer; mais le caractère se compose de forces très-distinctes qui réclament chacune, si j'ose ainsi dire, un entraînement particulier. L'homme n'est point un être simple et je le crois encore bien plus compliqué au moral qu'au physique.

De même que nos sens ne sont stimulés que par certaines conditions extérieures, le toucher par la forme et la surface des corps, le goût par la saveur des aliments, ainsi nos affections ne s'ébranlent que devant certaines associations de faits. Le danger par exemple fait naître la crainte; mais il ne provoquera jamais directement le sentiment de la justice. La vue des bontés dont on l'entoure peut inspirer de l'attachement à un fils, mais ces bontés n'éveilleront guère chez lui la modestie. Les mêmes circonstances qui excitent le point d'honneur ou le courage n'agiront pas plus sur la douceur du caractère, que le son n'agit sur l'œil, ni la lumière sur l'oreille. A chaque affection il faut un objet qui lui corresponde. L'enfant est plein de cordes qui vibrent quand on les touche; mais ces

cordes ne se laissent vraiment toucher que par les choses, et encore par un ordre de choses approprié à chaque émotion du cœur.

Est-ce par exemple la charité envers les pauvres et les infirmes que nous voulons inspirer à un garçon de sept ou huit ans? Gardons-nous bien de discourir; vainement nous lui réciterions les plus admirables préceptes de l'Évangile. Qu'on le conduise dans une misérable cabane où un vieillard solitaire, dévoré par la fièvre et couché sur son grabat, étend la main pour demander à ceux qui le visitent un verre d'eau froide. Il faudrait désespérer de ce bambin s'il ne courait lui-même emplir la cruche à la source voisine et s'il n'offrait à boire au pauvre homme. Surtout je me garderais bien de lui dire au nom de qui il doit donner ce verre d'eau et quelle récompense il peut en attendre, car ce serait gâter son bon mouvement que d'y mêler un grain d'intérêt personnel.

Tu vois d'ici où je veux en venir. Puisqu'il existe chez l'enfant des forces dormantes que les impressions extérieures éveillent et sollicitent à entrer en lice; puisque, d'un autre côté, ces impressions se rattachent à telle ou telle association de faits, c'est par ces associations de faits qu'il faut en quelque sorte stimuler la bienveillance, la générosité, le respect de soi-même et des autres, le désintéressement, etc., etc. Au fond, le moyen de cultiver les sentiments ne diffère pas beaucoup de celui que tous les physiologistes indiquent pour cultiver les sens. Il n'y a qu'une méthode parce qu'il n'y a qu'une loi.

Seulement, les émotions et les objets qui s'y rapportent ne sont plus du tout les mêmes. Ce qui agit sur l'œil n'agit pas toujours sur le moral de l'enfant. C'est à la mère de choisir et de varier la nature des effets qu'elle veut produire. Certes, les circonstances favorables ne manquent point; la vie humaine est un drame où se rencontrent à chaque instant des souffrances qui excitent la pitié, des obstacles qui provoquent le courage, des épreuves bien faites pour exercer la patience. Il faut néanmoins beaucoup de tact pour profiter des occasions que nous offre le hasard. Les livres te serviraient très-peu, et c'est à ton jugement, à tes inspirations qu'il faut surtout demander une règle de conduite. Comme l'enfant ne s'intéresse guère qu'aux choses dans lesquelles il joue un rôle, il est quelquefois bon de nouer de petites intrigues pour piquer au vif ses sentiments personnels. Encore faut-il bien prendre garde que nos artifices ne soient découverts; car si le marmot s'aperçoit qu'on lui joue des scènes, tout est perdu.

On a inventé des exercices appropriés et spéciaux pour développer tel ou tel membre du corps; ce que je te propose est une gymnastique morale. Nos qualités ainsi que nos défauts se fortifient par la lutte, par l'habitude. La vertu s'apprend; mais elle ne s'apprend guère qu'en pratiquant par soi-même. « C'est en forgeant, dit le proverbe, qu'on devient forgeron : » on devient bon en faisant le bien. L'action, toujours l'action.

Il faudra nous demander plus tard quelle est

la véritable loi de la morale. Pour l'instant, contentons-nous d'une formule très-simple. Le caractère de l'enfant s'améliore à mesure que les instincts égoïstes se sacrifient aux affections qui tendent chez l'homme vers l'intérêt général. Il s'en faut au reste de beaucoup que ce jeune être se rende compte à lui-même des motifs de sa conduite. L'idée de devoir surtout est beaucoup trop abstraite et trop mystique pour se laisser atteindre par sa faible intelligence. Tout ce qu'il est capable de sentir est l'approbation des autres et de lui-même; mais comme nos bonnes actions nous procurent au moins autant de plaisir que les mauvaises, entre les unes et les autres, il ne tardera point à faire son choix pour peu que nous l'aidions par l'entremise des stimulants extérieurs. De même qu'il y a un diable dans les choses, il y a aussi quelquefois un bon génie. Tels objets excitent nos convoitises; tels autres nous inspirent dans la nature le sentiment du beau et du bien.

Secondons l'enfant, mais respectons sa volonté. Fût-il en mon pouvoir de régler le milieu ambiant des affections d'Émile, de contrôler d'une manière absolue sa conduite, d'inventer en un mot un système d'éducation morale où tous ses désirs graviteraient fatalement vers la perfection, je ne voudrais point lui appliquer cette belle découverte. Je souhaite ardemment qu'un jour il soit un homme et non un animal de bien. Dieu le garde d'une vertu qu'il n'aurait point acquise par ses propres efforts, d'un bonheur qu'il n'aurait point fait lui-

même ! Ce triste privilège des élus, il l'aurait acheté trop cher de la perte de son libre arbitre. Dans la société où notre fils est destiné à vivre, chacun est sans cesse ramené à la lutte. Il lui faut, sous peine de perdre sa propre estime et celle des autres, résister courageusement à l'opinion, à la force de l'exemple, à toutes les perfides influences du siècle. On n'est honnête homme qu'à la condition de vouloir. S'afflige qui pourra de cette nécessité ; pour ma part, je m'en réjouis. Sans la personnalité, sans la conscience, où serait la dignité de la vie ?

VI

HÉLÈNE A ÉRASME

20 septembre 185..

Il me semble comprendre ton système d'éducation morale ; je suis un peu effrayée de la grandeur et des difficultés de ma tâche. Il est bien plus aisé de dire à un enfant ce qu'il doit faire que de trouver dans les choses le mobile de ses bonnes actions. J'essaierai pourtant ; car je crois bien que la parole, les conseils, les avis ne suffisent point à former le caractère. J'en suis même à me demander si l'on n'affaiblit point la valeur de certains préceptes, — excellents du reste, — en les confiant de trop bonne heure à la mémoire. L'élève s'accoutume volontiers

à chercher la vertu dans les mots et à prendre la conscience pour une maîtresse d'école.

Au reste nous n'en sommes pas encore là. Émile serait certes bien incapable de m'entendre si je lui parlais morale. Il a pourtant une religion : qu'on lui donne des jouets, il en fait ses dieux ; ce serait perdre mon temps que de vouloir d'ici à quelques années changer les conditions de son âge et de la nature. Je ne réussirais qu'à remplacer ses fétiches par d'autres idoles.

Les affections d'Émile, comme tu penses bien, sont encore très-bornées. Si petits qu'ils soient, les enfants ont pourtant déjà un sens merveilleux pour démêler les vrais sentiments des personnes à leur égard ; ils aiment qui les aime. Les simagrées, les agaceries, les caresses ne les trompent guère. Je rencontre assez souvent chez M^{me} Warrington une jeune veuve qui prétend adorer les enfants : pourquoi la nature ne lui en a-t-elle point accordé un, au moins un ?... A cette pensée elle serait tentée de s'évanouir. Je la soupçonne pourtant de n'avoir point le cœur maternel ; car Émile ne peut la souffrir.

Il faut bien que nous subissions, comme tu dis, l'influence des milieux extérieurs. D'où vient qu'il y a un certain sentier dans lequel j'aime à me promener toutes les fois que j'ai reçu une de tes lettres ? Comment se fait-il que tel arbre m'attire et m'invite à m'asseoir sous son ombrage quand je suis particulièrement triste ? Le moyen de s'expliquer le lien qui pour moi existe entre tel rocher et je ne sais

quelle nuance de découragement moral ? Il n'y a, je crois, que la mer qui réponde à tous les états de l'âme.

30 octobre 185..

Émile ne parle point encore ; cependant lui et moi nous nous entendons. Bien avant d'articuler des sons, les enfants expriment la joie, l'étonnement, la crainte, la douleur par des cris, des interjections naturelles sur le sens desquelles les mères se trompent rarement. Si ce n'est point une langue, c'est du moins un langage. Les mots me traduiraient-ils plus clairement les émotions de mon fils ? J'en doute, et d'ailleurs toute autre forme lui appartiendrait-elle aussi bien ?

Depuis quelques semaines Émile a même inventé un moyen de conversation. Veut-il désigner le chien de la maison : il imite autant que ses faibles organes le lui permettent l'aboïement de l'animal. Georgia l'a-t-elle promené dans ses bras sur la plage : il m'apprend au retour qu'il fait du vent en soufflant un certain bruit. A-t-il rencontré sur la route un troupeau de bœufs ou de moutons : il me raconte ses petites aventures par des sons que je comprends. Malgré le charme que je trouve à ces récits, je commence à m'inquiéter. Ne l'ai-je point trop abandonné à la nature ? Ne serai-je point un jour pour lui la cause de quelque infirmité morale ? M^{me} Warrington, que j'ai consultée à ce sujet et qui en sa qualité de femme de docteur est un peu doc-

teur elle-même, cherche à me rassurer, en me disant que ce phénomène est assez commun parmi les enfants élevés à la campagne.

Après tout, ne serait-ce point là l'origine des langues humaines ? Tu vas peut-être rire de mon idée ; mais pourquoi l'homme des cavernes, cet Adam sauvage, n'aurait-il point cherché les rudiments de la parole dans les bruits de la forêt, le langage des animaux, les mille voix de la nature ?

10 novembre 185..

Je ne sais, mon cher Érasme, quand je pourrai te faire parvenir ces fragments de lettre. Les mois succèdent aux mois et j'attends toujours une occasion. Il n'y a certes rien dans ce que je t'écris qui puisse effaroucher le gouvernement — Émile n'est point un conspirateur et c'est surtout de lui que j'aime à t'entretenir. Je pense néanmoins que nul n'a rien à voir dans nos sentiments et nos espérances. Ma lettre a sa pudeur, et plutôt qu'elle fût lue par un autre que toi, je la brûlerais.

Émile s'est mis ce matin en grande colère. Pourquoi ? Nous-mêmes qui nous flattons d'être raisonnables, savons-nous toujours la cause de nos impatiences ? Un nuage mal fait qui passe dans le ciel, un pli gênant dans notre robe, une mouche qui bourdonne à nos oreilles, et en voilà souvent assez pour altérer notre humeur. Quoi qu'il en soit, Georgia, voyant Émile fort irrité, lui présenta un miroir.

L'effet fut magique. Il se calma comme s'il avait eu honte ou peur de son image.

Je tiens la promesse que je t'ai faite : je lis, j'étudie, je travaille, afin d'être un jour à même d'instruire Émile. Tu ne me reconnaitrais plus, tant je suis devenue sérieuse.

Tu sais que j'ai toujours eu du goût pour la botanique. L'occasion aidant, je m'occupe depuis quelques mois de la flore des dunes. Les plantes qui naissent ici sur les sables de la côte sont très-abondantes et très-variées ; elles ont d'ailleurs tant de rapports avec la mer ! Il y a aussi près d'un petit village de pêcheurs appelé Newlyn une caverne célèbre pour la finesse et la beauté des fougères qui croissent à l'intérieur sur les parois du rocher. L'ombre, l'humidité leur donnent des formes échelées qui causent l'admiration des connaisseurs. Pourtant elles ont l'air de souffrir. Y aurait-il des douleurs qui embellissent ?

En revenant d'une excursion à la recherche de la *Corrigiola littoralis* et de l'*Eryngium maritimum*, je remarquai ce soir une jeune fille de pêcheur qui, collée à sa fenêtre, soufflait contre une des vitres, puis avec l'ongle du petit doigt écrivait le nom de son bien-aimé sur le brouillard fixé à la surface du verre. Elle m'intéressait et je lui parlai. Son fiancé est en Australie : elle l'attend ; mais quand reviendra-t-il ? Oh ! que ce soit bientôt, car je sais ce qu'on souffre du mal de l'absence !

25 novembre 185..

Quelqu'un que tu connais se charge enfin de te faire tenir cette lettre. Je la lui remets ; je la confie, puisqu'il le faut, aux vents, à l'inconstante mer, aux aventures, mais je ne leur confierai point mon amour pour toi : il appartient à ce qui ne change jamais.

P. S. — Émile a deux dents.

VII

ÉRASME A HÉLÈNE

11 juin 185..

Ta lettre a heureusement franchi tous les obstacles. Un souvenir de toi c'est un rayon de liberté. Par la pensée je te suis dans tes courses au bord de la mer. Je vois Émile à travers tes impressions, il me semble que je le connais.

Être père depuis bientôt deux années et n'avoir point encore embrassé mon fils !

Écartons les regrets inutiles. Je reprends avec toi mes conversations sur le sujet qui doit nous intéresser le plus au monde. Une des erreurs de l'éducation est de n'avoir guère en vue que les facultés de l'esprit. Comment méconnaître le lien qui existe chez l'homme entre les sensations, les

affections et les idées ? C'est pourtant sur la culture de l'intelligence que je voudrais cette fois appeler ton attention.

L'enfant pense-t-il ? Il le faut bien puisqu'il vit. A mesure que la science pénètre plus avant dans le secret des existences végétales et animales, elle y découvre un commencement de sensibilité, peut-être même d'intelligence. Comment l'enfant serait-il plus mal partagé sous ce rapport que les plus humbles ouvrages de la nature ? Durant les premières semaines qui suivent la naissance son cerveau ressemble, pour nous, il est vrai, à ces régions vides et obscures dont parle un poète latin. C'est le royaume des larves. Peu à peu, néanmoins, il distingue les objets, les compare et en tire certaines inductions. Il n'est guère d'enfant de quinze ou seize mois, qui à un portrait ne rattache l'idée d'une personne connue.

Après l'éducation des choses, une des causes qui contribuent le plus à développer l'esprit est l'acquisition du langage.

Il se peut très-bien, comme tu dis, que les premiers hommes aient cherché dans les voix du monde extérieur les rudes matériaux de la parole. Cette origine semble indiquée par les traces d'harmonie imitative qui existent dans toutes les langues, mais surtout dans les langues très-anciennes. Et pourtant quelle grande chose que la parole humaine ! J'ai beau me dire que nos ancêtres ont d'abord recueilli, en les transformant, les sons inarticulés qui errent en quelque sorte dans toute la

nature, cela ne m'explique point tout. Le minéral parle, car si je le frappe il rend un son qui me raconte ce qu'il est, cuivre ou or ; l'animal parle, car il m'exprime à chaque instant par les accents de sa voix, ses besoins, ses affections ou ses désirs ; le vent, la mer, le tonnerre parlent, leurs bruits m'avertissent du combat des éléments ; mais entre le verbe des éléments ou des brutes et celui même de l'enfant quelle distance ! que ce dernier balbutie quelques mots, qu'il arrive à dire « je suis, » affirmant ainsi du même coup la personnalité humaine et la vie universelle, comme tout le monde extérieur rentre vis-à-vis de lui dans une sorte de dépendance et d'infériorité !

Les voix de la matière sont enchaînées aux phénomènes qui les produisent, celles des animaux aux instincts de l'espèce : la voix humaine, même quand elle ne fait encore que bégayer, rend déjà le son d'un être libre.

Ne nous aveuglons point toutefois sur les ressources du langage comme élément de culture pour l'intelligence. En parlant à l'enfant que lui donnons-nous ? des sons. Pour qu'il profite de notre enseignement, il faut qu'aux sons il rattache l'idée des choses.

Te souviens-tu de cette jeune fille que sa mère m'amena un jour pour demander mon avis ? Elle ressemblait à ces cavernes creuses qui reproduisent tous les sons, mais sans en comprendre aucun, et, comme elle était du reste fort jolie, j'ai toujours cru que les Grecs auraient fait d'elle la nymphe Écho.

Douée d'une finesse d'oreille désespérante et d'un instinct d'imitation indomptable, elle répétait sans cesse mes questions sans leur donner de réponse. Vainement eus-je recours à tous les moyens connus de traitement moral : sa nature résista.

Entre cette pauvre idiote répétant les mots sans les comprendre du tout et beaucoup d'enfants qui les répètent en les comprenant peu ou mal, je crains bien qu'il n'y ait qu'une nuance.

La tendance à parler sans rien dire n'est-elle point d'ailleurs une des maladies de l'esprit humain ? Combien de femmes cherchent à endormir leur ennui dans des chants auxquels ne s'attache aucune idée précise ! J'ai connu un prisonnier — fort borné du reste — qui chaque fois qu'on le mettait au cachot pour le punir, cherchait à tromper la noire solitude en se tenant à lui-même des discours vides de sens.

Dans les anciens rits on trouve chez beaucoup de peuples des formules d'incantation qui consistait en mots ou en phrases arrangées pour le plaisir de l'oreille, mais auxquelles on demanderait vainement une pensée quelconque. Est-il d'ailleurs nécessaire de remonter si loin ? Dans nos églises catholiques les fidèles récitent à Dieu des prières latines dont un petit nombre d'entre eux seulement comprennent la signification.

Il me paraît néanmoins très-dangereux d'encourager cette fausse direction de la parole. Pour peu qu'on n'y prenne pas garde les mots deviennent les amulettes de l'esprit.

Il y a du perroquet chez l'enfant, et il ne faut point s'en plaindre; car c'est grâce à cette faculté imitative qu'il arrive à se mettre en rapport avec la société. Il est néanmoins plus facile de lui délier la langue que de dénouer son esprit, et la parole ne conduit point toujours à l'intelligence des choses. Le langage des sourds-muets a sur le nôtre un avantage, c'est que le geste est pour eux la peinture des idées et des faits. Tout le monde sait qu'il n'en est point du tout ainsi des modifications de la voix. Il est très-certainement bon de parler aux enfants, c'est un moyen d'émoustiller leur esprit : mais à la condition que les mots soient un véhicule qui porte leur attention sur les objets eux-mêmes. Aussi en même temps qu'on leur donne le signe verbal importe-t-il de leur montrer la chose désignée et de leur bien faire comprendre le lien qui existe entre l'un et l'autre. On habitue ainsi leur pensée à ne point chasser dans le vide.

Je ne sais trop pourquoi nous tenons tant à combattre chez les enfants le plaisir qu'ils éprouvent à imiter les cris de certains animaux. Heureux l'homme qui serait assez bien doué pour comprendre tout ce qui vit ! Je ne veux point dire qu'on connaisse le sens de la langue des bêtes parce qu'on cherche à en reproduire quelques sons, mais un tel essai indique déjà un certain degré d'observation. L'enfant qui tâche de contrefaire la voix du chien ou du coq a remarqué qu'il existe d'autres êtres que lui dans le monde et que ces êtres ont une manière à eux d'exprimer leurs sentiments.

Tout artificiel que soit le langage humain, il a très-certainement ses racines dans la nature. Il existe partout un idiome des bébés. Cette langue qui varie assez peu d'une nation  l'autre se compose  l'origine de monosyllabes. Une consonne douce et une voyelle, redoublées par le mouvement des élèves, (*papa, mama, tata, dada*, etc.), tels sont avec de légères modifications les éléments de la parole articulée chez tous les peuples de la terre. Le vocabulaire du premier âge reste longtemps dépourvu de l'article et du pronom. S'agit-il du verbe, l'enfant n'en saisit le plus souvent que l'infinitif; les modifications du temps lui échappent; très-peu d'épithètes, encore moins de conjonctions. Son langage ressemble  celui des races primitives.

Un voyageur raconte qu'il existe en Afrique une tribu sauvage dont la langue se compose d'une douzaine de mots; ces nègres trouvent néanmoins le moyen de s'entendre très-bien entre eux en ajoutant aux sons les ressources de la mimique. Combien d'enfants se font comprendre de leurs mères avec encore moins de mots, par un mouvement des yeux, un geste, un rien qui dit pourtant leur pensée!

D'autres peuples très-peu lettrés nous surpassent de beaucoup dans l'art de lier les faits entre eux et d'en tirer des inductions. Les Arabes qui habitent la Mésopotamie n'étudient presque rien : leur cole est le désert. Il est pourtant très-certain qu' la vue des traces de pas laissées sur le sable, un Bdouin décidera tout de suite si ces vestiges sont

ceux d'un homme ou d'un animal, à quelle tribu appartient cet homme, si c'est un ami ou un ennemi, à quelle époque plus ou moins récente il a passé là quel pouvait être l'objet et le but de son voyage. jugera de même à certains signes répandus sur la route si le chameau était chargé ou non chargé, s'il avait mangé dernièrement ou s'il souffrait de la faim, s'il était frais ou fatigué, si son maître était un habitant de la ville ou du désert... Pour peu qu'on y réfléchisse, on verra que la méthode dont se sert en pareil cas l'Arabe, afin de lier les faits entre eux, est précisément la même que celle des sciences exactes.

Personne évidemment ne nie l'importance des langues, ni les services qu'elles rendent à l'esprit humain. Il faut pourtant bien se dire que si les mots, comme il n'arrive que trop souvent, dispensent d'étudier et d'observer les choses, ils sont plutôt nuisibles qu'utiles à l'intelligence. Un enfant, fût-il à même de nommer le cheval dans cinq idiomes différents, ne connaîtrait après tout que la même bête, et s'il se trouvait qu'il n'eût jamais vu le cheval, il ne connaîtrait rien du tout.

Tu te souviens de la fameuse exclamation d'Hamlet : « Des mots, des mots, des mots ! » Hamlet avait étudié dans les écoles et je le soupçonne de faire ici la critique de notre système d'éducation. On exige d'un enfant bien élevé qu'il apprenne par cœur et répète les idées des autres : lui demande-t-on souvent les siennes ? Le pousse-t-on de bonne heure à observer, à comparer les faits

entre eux et à exercer par lui-même son jugement ?

C'est l'action, nous l'avons vu, qu'il faut aux sentiments généreux ; c'est aussi par l'action qu'on devrait éveiller et féconder chez l'enfant le germe de l'intelligence.

3 juillet 185..

Apprend-on à penser ? je le crois. Il faut seulement bien distinguer entre les idées qu'on donne à l'enfant et celles qu'il est à même d'acquérir par la vue des choses. En conversant avec lui que faisons-nous ? Nous lui communiquons plus ou moins bien nos réflexions : ce sont les siennes qu'il faudrait stimuler et attirer au dehors. La tête des bambins qui vivent dans le commerce des grandes personnes est déjà pleine de phrases auxquelles ils n'attachent trop souvent qu'un sens très-vague et très-obscur. Multiplier ces phrases n'est point du tout accroître les facultés de l'intelligence ; c'est la charger de parasites. Combien n'ai-je point autrefois rencontré de ces petits prodiges dont tout l'esprit était dans la langue ! A la vue de tels raffinés en herbe, j'éprouvais malgré moi le sentiment de malaise qui vous saisit et vous serre le cœur à la vue d'un être faux ! Tout bas je me demandais si sous prétexte de leur fournir par les artifices de la parole les airs de la raison qui leur manque encore, on ne leur enlevait point le peu d'originalité que leur avait accordée la nature. Oh ! qu'à tous ces ornements étrangers, à tout ce verbiage, je pré-

férerais pour Émile une naïve pensée, une seule, qui vint spontanément de son cru !

Le monde est plein de gens qui parlent comme des livres ; car tout ce qu'ils disent on se souvient de l'avoir lu quelque part. La faute n'en est-elle point à l'éducation qu'ils ont reçue ? Dès le premier âge on leur a appris à répéter les opinions des autres.

La mère est vis-à-vis de l'enfant la société, la tradition vivante ; elle a sans doute beaucoup à lui apprendre ; mais tout en instruisant ce jeune disciple, qu'elle se garde bien de lui inspirer le culte des mots ! Ce ne serait point lui ouvrir l'esprit ; ce serait lui fermer la source des véritables connaissances. Les hommes n'ont-ils point donné le nom de devoirs à une foule d'observances consacrées par l'usage, mais démenties par la raison ? Toutes les erreurs n'ont-elles point été placées tour à tour sur l'autel des vérités ? la force ne s'est-elle point toujours décernée à elle-même les honneurs du droit ? Il sera toute sa vie dupe ou esclave celui qui ne sait point assez se méfier des côtés fallacieux de la parole et voir clair dans les ombres du langage humain.

Ce que nous devons à l'enfant est une connaissance (très-superficielle sans doute et très-limitée) du monde extérieur. Tout est idée dans l'univers, en ce sens que tout objet sensible peut agir sur l'esprit de l'homme et en dégager une réflexion. Il serait injuste de croire qu'à deux ou trois ans les bambins n'aient point de pensées. Ces pensées, je

l'avoue, ne ressemblent point toujours aux nôtres : raison de plus pour qu'on les respecte. Il n'est guère d'enfant qui ne trouvât par lui-même beaucoup des choses qu'on lui enseigne, si l'on prenait la peine de le mettre sur la voie. Qu'on dissipe au moyen de l'expérience et de l'exercice certaines erreurs des sens, que du geste et de la parole on l'excite à observer, et par ses propres inductions il rapportera tel phénomène à tel autre, comme qui dirait, l'allongement de l'ombre d'un bâton planté en terre, à mesure que le soleil décline dans le ciel. En même temps que certaines connaissances élémentaires, il acquiert de la sorte une faculté. Lier entre eux les faits, c'est apprendre à juger.

10 juillet 185. .

Une tentative d'évasion dont tu liras les détails dans les journaux vient d'éclater parmi les prisonniers de ***. Une nuit sans lune, le vent soufflant avec un bruit d'orage, la pluie tombant à flots sur les murs de la prison, tout était en notre faveur, et pourtant nous avons échoué au moment où, après avoir franchi les plus solides barrières, nous touchions à la délivrance.

Quelles seront les conséquences de cette tentative? Selon toute vraisemblance, les prisonniers vont être plus étroitement surveillés que jamais. Notre correspondance secrète, déjà si environnée d'obstacles, court grand risque d'être pour longtemps suspendue. Cette lettre te parviendra-t-elle?

Ne m'en veux point, ma chère Hélène : je n'ai pu résister à la voix de la nature qui m'appelait vers toi et vers notre enfant.

VIII

HÉLÈNE A ÉRASME

décembre 185..

J'ai écrit trois fois pour demander de tes nouvelles, et trois fois on m'a fait répondre officiellement que « tu te portais bien. » Dérision.

Ce silence qui dure entre nous depuis dix-huit mois est au-dessus de mes forces : il m'accable. Je crois pourtant avoir trouvé un nouveau stratagème pour te faire tenir mes lettres. Quel en sera le succès? nous verrons bien. C'est égal, je ne me lasserai point d'assiéger à ma manière les murs de ta prison.

Tout ce temps-ci je n'ai trouvé de consolation que dans Émile. Oh ! combien je donnerais pour que tu pusses le voir en ce moment même aller et venir dans le jardin, les jambes demi-nues, les bras nus et les cheveux au vent ! Ainsi que je te l'ai déjà dit, le mois de décembre est ici très-doux, et ton ami le docteur prétend qu'il est bon d'endurcir les membres des garçons en les exposant au grand air. Émile est un enfant terrible : il veut toucher à

tout, faut-il l'en empêcher? Si tu voyais les ravages qu'il fait dans les plates-bandes! Cupidon en gémit d'abord, puis finit par rire de désespoir. Ton fils a mille manières à lui de s'occuper : il remue la terre avec une petite pelle de bois; il plante; Dieu me pardonne! je crois qu'il bâtit. — Quoi, diras-tu, des châteaux en Espagne? — Non, des grottes avec des cailloux. Ce qui m'amuse, c'est qu'il appelle cela travailler. N'est-il point dans le caractère des enfants de s'exagérer la valeur de ce qu'ils font? Tout n'est d'ailleurs pas entièrement faux dans ces calculs de l'innocence. Le gland tombé en terre de la main entr'ouverte d'un petit mioche en devient-il moins un grand chêne?

13 janvier 185..

Émile a fait un ami. A ce propos, il faut que je te raconte une aventure qui nous a causé à tous un grand effroi. Cupidon qui, d'après ses notions africaines, se fie médiocrement à la police des États civilisés pour la garde des personnes et des maisons, a trouvé je ne sais où une chienne superbe et de haute taille, mais appartenant à l'espèce la plus farouche. Nous lui avons donné le nom d'*Ourse*, qui répond d'ailleurs très-bien à sa grande force, à son poil noir et à ses instincts belliqueux. Elle était depuis deux mois installée dans la basse-cour quand elle mit bas cinq petits qui lui ressemblent, car ils ont déjà la mine fort rébarbative. Comme il arrive souvent aux animaux dangereux, la ten-

dresse maternelle ne fit qu'accroître la férocité naturelle d'Ourse. Croyant sans doute qu'on voulait lui prendre sa portée, elle imagina de la cacher dans un hangar dont elle surveillait et défendait elle-même les accès. J'avais recommandé qu'Émile n'entrât plus dans la basse-cour, car je redoutais pour lui la rencontre d'un pareil cerbère. Mais le moyen de le tenir ! tout chancelant qu'il soit, il s'échappe et se faufile partout. Une après-midi, inquiète de ne pas le voir dans la maison ni dans le jardin, j'envoyai Cupidon à sa poursuite, et comme la porte de la basse-cour était ouverte, nous ne doutâmes plus que l'enfant n'y fût entré. Et pourtant on l'y chercha en vain. La première idée du nègre :—voilà bien une idée qui sent le désert !—fut que la chienne avait dévoré Émile.

La surprise de Cupidon ne fut pas moindre que sa frayeur, quand, ayant pénétré à ses risques et périls dans le hangar, il aperçut Émile couché sur Ourse dont il tirait les longues oreilles rabattues. Le plus extraordinaire est que l'animal le laissait faire et supportait ses taquineries avec une magnanimité stoïque. Cupidon émerveillé comprit tout de suite que la chienne avait pris Émile en amitié et lui avait fait l'honneur de l'admettre au sein de sa famille. Mais combien elle était loin d'avoir pour le nègre la même condescendance ! Voyant qu'elle commençait à gronder et à montrer les dents, il jugea prudent de s'esquiver tout en appelant Émile qui, sans se douter du danger qu'il avait couru, sortit tout joyeux

du hangar. Depuis lors, Émile et Ourse ont renouvelé connaissance, et, le trouvant peut-être un petit ourson mal léché, elle promène avec complaisance sa large langue sur les membres nus de son protégé. Dans tous les cas, ses intentions sont excellentes, et je n'ai plus du tout peur d'elle pour mon enfant.

Émile a d'ailleurs bien d'autres compagnons : tous les hôtes de la basse-cour le connaissent, et il est curieux de voir combien ils s'entendent entre eux. Je t'avoue que ce petit monde domestique m'intéresse moi-même extrêmement.

Il y a près de notre jardin une faible mare d'eau que grossit le déversement des toits après la tombée des pluies. Nous eûmes l'idée d'y mettre des canards. Cupidon se chargea de l'exécution du plan et acheta dans une ferme voisine trois de ces volatiles. Leurs ébats, leurs *cancans*, leur beau plumage vert frappé de plaques métalliques, l'entente cordiale qui régnait entre eux, tout nous divertissait. Le nègre ne tarda pourtant pas à s'apercevoir que le trio était mal assorti : il y avait deux mâles pour une femelle, et il paraît que les canards entendent la polygamie à la manière des Turcs — un sultan pour beaucoup de femmes. Comment remédier à un tel état de choses que Cupidon décida être contraire aux lois de la nature ? Il acheta une autre paire de ces mêmes palmipèdes après avoir cette fois dûment et soigneusement constaté leur sexe : c'étaient bien des canes. L'erreur première se trouvait ainsi plus ou moins réparée. Ce que nous n'avions pas

prévu et ce qui déjoua tous nos calculs fut la manière dont furent accueillies ces nouvelles venues. On leur tourna résolûment le dos et toute tentative de rapprochement fut repoussée à grands coups de bec. Nous essayâmes d'intervenir à titre de conciliateurs; mais nous y perdîmes notre temps et nos peines. A peine avions-nous le dos tourné que déjà les trois *anciens* se reformaient en conseil et tenant les autres à distance ils *cancanaient*, *cancanaient*, *cancanaient*. Je ne pus, faute d'une connaissance suffisante de leur langue, saisir le texte des délibérations; et pourtant le sens en était assez clair. « Nous étions ici avant eux, semblaient-ils dire, nous avons par conséquent le droit de les considérer comme des intrus. Plutôt être rôtis à la broche ou accommodés aux navets que de les admettre dans notre société! Nous sommes des canards, les autres ne sont que de la canaille. »

Cupidon ayant observé que l'un des deux mâles, — un canard blanc, fort huppé, — opposait encore plus de résistance que l'autre à la fusion des deux groupes, résolut de l'immoler sur l'autel de la concorde. Ce sacrifice que je regrettais produisit l'effet désiré. Les anciens et les nouveaux venus finirent peu à peu par se confondre en une famille; mais pourtant la vieille cane demeura toujours la sultane favorite. Que penses-tu de ce point d'honneur? L'aristocratie aurait-elle des racines dans la nature, et l'égalité comme nous la comprenons serait-elle au contraire chez l'homme une conquête du sentiment de la justice?

Combien j'aurais aussi de faits tout nouveaux pour moi à te raconter sur les mœurs des pigeons ! Dans notre colombier les choses ne se passent point tout à fait ainsi que dans les livres où ces oiseaux sont généralement représentés comme des modèles de fidélité conjugale. Un de nos vieux pigeons, marié à une jeune *pigeonne*, avait eu le sort des *Gérontes* de comédie. Sa compagne l'abandonna un beau jour pour un jeune fanfaron emplumé qui lui avait sans doute conté fleurette. De quel côté pourtant étaient les torts ? Avait-elle le cœur volage ? Était-elle négligée ? Il faut se défier des jugements téméraires et je m'abstins d'abord de prononcer. Quoi qu'il en soit, le mari trompé supporta cette disgrâce avec une magnanimité vraiment héroïque. Trouvait-il par hasard l'infidèle sur son chemin, il passait à côté d'elle sans même avoir l'air de la voir et sans lui montrer aucun signe de ressentiment ; mais il n'était pas tout à fait aussi tolérant, je l'avoue, envers le ravisseur. Entre *Ménélas* et *Pâris* s'échangeaient volontiers quelques bons coups de bec quand ils se rencontraient face à face sur le champ de bataille. Après la saison des amours vint pour la colombe divorcée le moment de la ponte des œufs. Elle les couva, mais négligemment. Ce jeune couple était trop préoccupé de se faire la cour pour songer beaucoup aux devoirs de la famille. Cette circonstance n'échappa point au vieux pigeon délaissé. Un beau jour nous le vîmes déloger d'une des cases le jeune ménage qui était en train d'élever ses petits et qui, je dois le dire,

s'y prenait assez mal. « Bah ! parut-il dire aux parents, vous n'y entendez rien : cédez-moi votre place. » Le jeune ménage évacua les lieux après une faible résistance, et le vieux pigeon avec un air de gloire se mit à soigner de son mieux ses enfants adoptifs. Cette noble conduite m'ouvrit les yeux sur la cause probable de ses infortunes conjugales : il était moins époux que père.

Émile, comme tu penses bien, est parfaitement étranger à ces divers côtés de la vie des oiseaux, et je ne voudrais point qu'il en comprît tout ; mais ce que j'admire est l'intimité qui règne entre lui et la plupart des habitants de la basse-cour. Nous nous sommes souvent demandé comment il se faisait que la domestication des animaux fût, depuis l'origine des sociétés, une œuvre à peu près interrompue ? Certes, ce ne sont point les sujets qui manquent, et il y a dans le désert plus d'une espèce utile que nous aurions tout intérêt à conquérir. Ne serait-ce point que l'homme de notre temps n'est plus assez naïf pour gagner la confiance des animaux sauvages ? Il y faudrait les qualités de l'enfance.

14 janvier 185..

Chaque fois que je conduis Émile chez M^{me} Warrington et qu'il s'y trouve quelques femmes de la ville, il choisit d'ordinaire celle dont la figure est le plus agréable pour lier connaissance avec elle. Les enfants seraient-ils sensibles à la beauté ?

J'ai aussi remarqué qu'il aimait les vieillards. Ne serait-ce point que les enfants ont beaucoup à apprendre et que les vieillards ont beaucoup à dire?

Ne t'imaginer point pourtant qu'Émile soit un modèle pour son âge. Au reste je veux que tu en juges par toi-même. La paix et le bien-être dont je jouis dans ma retraite me donnent des remords. J'ai résolu de me dévouer pour celui qui se dévoue. Un navire part dans un mois de Penzance pour *** ; j'y ai retenu une cabine. Attends-toi donc à nous voir.

IX

ÉRASME A HÉLÈNE

20 janvier 185..

Un moment j'ai hésité à t'écrire. Je n'avais point le courage de te faire connaître le dernier coup qui me frappe. Cette nouvelle tu l'apprendrais par les journaux et j'aime mieux après tout te l'annoncer moi-même ! En vertu d'un ordre émané je ne sais d'où, je vais être transporté à ***.

Ma situation, tu le sais, n'est point celle d'un condamné. Le condamné appartient à la loi ; j'appartiens à la force. Qui m'a jugé ? Je n'en sais rien. Qui m'a accusé ? Mystère. Que prétend-on faire de moi ? Quand et où finira ma peine ? Ce nouveau

transfèrement est-il la dernière étape de mon douloureux pèlerinage ? A toutes ces questions point de réponse.

Au reste, ne t'effraie point pour moi de cette autre épreuve. Les mers me connaissent. J'ai vécu sous divers climats et peux braver le soleil, les côtes humides.

Il faut, pour l'instant du moins, renoncer à l'espérance de nous revoir. Un désert d'eau, des terres malsaines nous séparent. Dévoue-toi à notre enfant. Continuons notre œuvre et à tous les obstacles qui se jettent en travers de notre route opposons la fermeté de dessein.

Dès que tu le pourras, donne-moi, je te prie, des nouvelles d'Émile.

J'emporte avec moi deux choses que toutes les puissances du monde ne sauraient me ravir, ta pensée et ton amour. Avec mes convictions, c'est assez pour me fortifier contre la violence des hommes.

X

HÉLÈNE A ÉRASME

5 mai 1855.

J'ai enfin réussi à renouer par delà les distances notre correspondance trop longtemps interrompue.

Je ne compte point les lettres insignifiantes que nous avons échangées depuis trois ans et où nous nous sommes étudiés de part et d'autre à ne rien dire ¹. Avec toi j'ai besoin de parler cœur à cœur et en toute liberté d'esprit.

A quoi bon revenir sur le passé ? Te dirai-je ma douleur à la nouvelle de ton changement de prison ? Plus que jamais j'étais décidée à te suivre. Il a fallu ton autorité, les conseils de ton ami le docteur et l'intérêt de notre fils pour me retenir. J'ai cédé à regret et j'attends.

Tu as été tenu au courant de la santé d'Émile. C'est aujourd'hui de ses progrès que je veux t'entretenir. Notre fils (je l'avoue en toute humilité) n'est point un enfant à la mode. On le trouve un peu sauvage même au *Land's End*, c'est-à-dire au bout du monde. Et pourtant je l'aime comme il est, car tout en lui me paraît naturel. Jusqu'ici je ne me suis guère occupée de lui apprendre les usages de la société ; c'est à l'étudier lui-même, c'est à former son caractère, à développer son intelligence que j'ai donné presque tous mes soins. Jusqu'à quel point ai-je réussi ? Tu en jugeras par le récit de mes expériences.

Émile est gourmand, quel enfant ne l'est pas ? mais, chose beaucoup plus grave, je tremblai un instant qu'il ne fût menteur. Georgia avait retiré du four de la cuisine une galette toute chaude

¹ Ces lettres ont été supprimées ; elles n'intéresseraient point le lecteur et serviraient tout au plus à remplir une lacune.

qu'elle déposa sur la table. Ceci fait, différents soins nous appelèrent dans le jardin ; mais je remarquai avec étonnement qu'Émile avait évité de nous suivre. Quand nous rentrâmes dans la cuisine, la galette avait disparu. Un violent soupçon s'empara de moi : je feignis pourtant d'ignorer l'auteur du larcin. D'un air solennel je demandai qui avait pris le gâteau sur la table. Georgia et Cupidon qui étaient innocents ne soufflèrent mot ; il n'en fut point de même d'Émile qui s'écria en rougissant : « C'est Ourse. »

Cette réponse me navra. Ourse, comme je l'ai déjà dit, est la chienne de la maison. Sachant l'intimité qui règne entre elle et l'enfant, je résolus de profiter de cette occasion pour éveiller dans le cœur d'Émile un sentiment de justice. « Si c'est Ourse, repris-je, qui est coupable, Ourse sera fouettée. » Et je fis signe à Cupidon d'exécuter la sentence. Tout le temps j'observais la contenance d'Émile et je sentais mon cœur défaillir. Qu'attendre de lui s'il persistait dans sa dissimulation ? Le nègre, qui comprenait sans doute mon intention et ma terreur, prit une figure de bourreau de mélodrame et s'avança vers la victime. Ourse qui, n'ayant plus de famille à défendre, s'est montrée depuis quelque temps douce et traitable, semblait comprendre tout ce qui se passait et regardait Émile d'un air suppliant. « Me laisseras-tu punir injustement ? » paraissait-elle lui dire. Sous ce regard l'enfant se troubla, puis éclatant en sanglots et se jetant dans mes bras : « Non, dit-il, ce n'est pas Ourse, c'est moi. »

Mon cœur était soulagé d'un grand poids, je crus pourtant qu'il fallait tenir ferme. « Ourse, m'écriai-je, ayant été accusée à faux, c'est à elle de te pardonner. » Émile comprit en effet qu'il avait des torts à réparer envers elle. Tirant de la poche de son tablier une moitié de la galette qu'il n'avait pas eu le temps de manger, « tiens, » dit-il. La chienne se fit prier, mais voyant que l'expiation était offerte de bon cœur, elle avala le délicat morceau avec un air de clémence et de gloutonnerie qui nous fit tous éclater de rire.

Sans attacher plus de prix que toi à l'obéissance, je suis pourtant bien obligée d'intervenir quelquefois entre les caprices d'Émile et ce qui pourrait lui nuire. Il m'a semblé que je devais profiter pour cela d'une disposition naturelle qui existe sans doute chez tous les enfants. Émile n'a encore qu'une idée assez confuse des phénomènes du monde extérieur. A ses yeux tout ce qui lui résiste est doué d'une force récalcitrante et d'une volonté. Par exemple il aime à remuer un carré du jardin avec une petite bêche; mais ce qui m'amuse est de le voir écraser les mottes de terre sous ses faibles pieds avec un air de triomphe. Ce sont pour lui autant d'ennemis vaincus. Une branche l'a-t-elle frappé au visage quand il pénètre entre les haies, il la secoue et la maltraite en grondant : « Vilaine branche, semble-t-il lui dire, pourquoi m'as-tu fait mal ? » Je crois, en vérité, qu'il fouetterait la mer, à l'exemple de Xercès, si la mer lui prenait son petit bateau.

Cette *méchanceté des choses*, pour parler d'après les idées de l'enfance, dispose Émile à se montrer docile envers les grandes personnes qui en savent plus que lui sur les lois de la nature. N'est-ce point la dépendance de l'univers qui a rendu l'homme si obséquieux envers les oracles de l'expérience et de la tradition? D'accord avec Cupidon, je m'arrange de manière à ce qu'Émile soit puni toutes les fois qu'il n'a point suivi mes conseils, non par moi-même, mais par les objets inanimés qui l'entourent. De cette manière il s'habitue à chercher dans l'obéissance une protection contre sa faiblesse et contre la tyrannie brutale des éléments.

Je suis la même méthode pour ce qui regarde un autre ordre de conduite, et quoique je ne réussisse point toujours, il me semble être sur la bonne voie. Émile aime à courir; en vain l'avais-je averti plusieurs fois qu'il y avait danger pour lui à sortir seul de la maison. Voyant qu'il tenait médiocrement compte de mes avis, je chargeai Cupidon de donner le mot à quelques enfants du village. Ceux-ci, feignant de le prendre pour un petit vagabond, l'arrêtèrent et le reconduisirent de force jusque chez lui. Émile comprit alors la leçon qu'on avait voulu lui donner : il vaut mieux obéir que de se soumettre.

J'ai cru, d'ailleurs, reconnaître que l'enfant n'était point fait pour vivre seul ni toujours avec les grandes personnes. Raisonnable et contraint dans notre société, il y vieillit avant l'âge. Sa joie s'al-

lume au contraire à celle de ses semblables. J'ai donc jugé utile de donner à Émile des camarades, me réservant d'ailleurs de les choisir parmi les enfants du village qui ne pouvaient lui donner de mauvais exemples. Comme les parents travaillent ici durant la journée, c'est pour eux un soulagement que de confier leur très-jeune famille à des mains qui en prennent soin. Notre maison est devenue, sous ce rapport, une sorte de salle d'asile. Parmi les amis particuliers d'Émile je t'en désignerai seulement deux : l'un (William) est un jeune garçon à peu près de son âge, cinq ou six ans, et l'autre une fille de sept ans, qui promet d'être jolie. Son nom est Isabella, mais par abréviation et sans doute par à-propos on l'appelle généralement Bella.

Je m'attache surtout à former entre eux une sorte de lien social. Quand je les envoie promener ensemble, je distribue aux trois enfants trois sortes de vivres, mais de manière à ce que l'un reçoive tout le pain, l'autre toute la viande froide, et le troisième tout le fruit. Lorsque l'heure du repas sonne à l'appétit de nos bohémiens, — et elle ne tarde guère, car ils mangent tous les trois comme de jeunes loups, — celui qui a tout le pain demande à partager avec ceux qui ont la viande et les pommes, à la condition qu'ils en feront autant de leur côté. Cette proposition est toujours acceptée de grand cœur, car chacun y trouve son avantage. Ils apprennent ainsi d'instinct à pratiquer le système d'échange sur lequel repose, je crois, la vraie notion de l'égalité.

Une des mauvaises racines que je tiens le plus à étouffer dans le cœur d'Émile, c'est l'égoïsme. Par instinct les enfants rapportent tout à eux-mêmes et le plus souvent cette disposition naturelle est entée sur la gourmandise. Voilà ce que j'ai cru remarquer et ce que je voudrais combattre. Les beaux discours n'y feraient rien et, comme tu l'as très-bien jugé, mes leçons doivent s'incarner dans des actes. Qu'ai-je donc imaginé ? Parmi les arbres à fruit du jardin, j'en ai choisi trois que j'ai alloués pour l'année à chacun de mes marmots. Comme j'avais la disposition des lots, à Émile j'ai donné un cerisier, à William un prunier, et à Bella un poirier qui a été greffé par la main de Cupidon. L'été est si peu avancé qu'aucun de ces arbres ne porte encore de fruits, et à vrai dire je doute qu'ils en donnent beaucoup cette année. Quoi qu'il en soit, les trois petits jardiniers surveillent avec soin leur domaine et ne manquent guère d'en écarter les chenilles ou les autres insectes nuisibles. Je ne m'étonnerais pas trop que, la saison des cerises étant venue, Émile ne mangeât le produit de sa récolte sans en faire part à ses camarades. S'il en est ainsi, patience ! le jour des représailles se lèvera contre lui. Lorsque les prunes et les poires commenceront à mûrir, William et Bella se souviendront du procédé d'Émile et lui rendront la pareille. A moins pourtant que, plus généreux que lui, ils ne consentent à partager leur bien avec un égoïste. Dans les deux cas, Émile serait puni.

Les enfants acquièrent très-aisément le sentiment de ce qui leur appartient ; mais il est beaucoup plus difficile d'obtenir qu'ils respectent la propriété des autres.

On cultive en Angleterre des champs de rhubarbe qui se distinguent de loin à l'ampleur des feuilles et à la hauteur des tiges. C'est une belle plante vigoureuse. Dans un pays où les fruits sont rares, on se sert de ce légume pour faire des tartes et des conserves qui, à tort ou à raison, sont très-estimées. Les enfants de la campagne, dont le goût est primitif, n'ont même pas besoin des apprêts du feu ni de la pâtisserie ; ils aiment à manger crues ces tendres tiges auxquelles ils trouvent une saveur acide et sucrée tout à la fois. Mes trois élèves (car c'est ainsi que je les considère), se promenaient seuls dans les environs de Penzance, quand ils avisèrent un de ces champs de rhubarbe. L'occasion, l'herbe tendre et quelque diable aussi les poussant (comme l'âne de la fable), ils escaladèrent les faibles barrières qui protègent ici les cultures, et une fois dans les champs ils attaquèrent à belle dent quelques-uns des pieds de rhubarbe qui leur semblaient les plus délicats. Et pourtant la voix de la conscience ne tarda point à se faire entendre : « Est-ce bien, ce que nous faisons là ? » demanda Émile en rougissant. Les deux autres enfants furent forcés de convenir que c'était mal.

« C'est fait, dit William avec la gravité d'un fataliste, et nous n'y pouvons plus rien. — Si, reprit Bella qui, en raison de son âge, a des idées plus

avancées que les deux autres enfants sur les transactions sociales, on peut toujours payer pour ce que l'on a détruit. » Cette proposition fut un trait de lumière. Ainsi tout s'arrangerait et l'on rentrerait à la maison le cœur plus léger.

Pourtant l'embarras était grand ; car ni William, ni Bella, n'avait un sou dans sa poche. Restait Émile qui, lui, était riche d'un penny (10 cent.). Sans hésiter, il tira de son tablier la pièce de cuivre. Comme il n'y avait personne là pour représenter le propriétaire du champ, les enfants, avec la naïveté de leur âge, imaginèrent de déposer le penny sur l'une des larges feuilles de rhubarbe.

La chose me fut racontée de point en point par les coupables eux-mêmes ; car, comme je ne punis jamais directement, on me prend volontiers pour confesseur. Craignant que la réparation ne fût point suffisante, je m'entendis avec le maître du champ pour payer le dégât qui, après tout, n'était guère considérable. J'en fus quitte à peu de frais, et d'ailleurs que n'aurais-je point donné pour l'éclair de justice qui avait traversé à temps l'âme de nos petits maraudeurs ! Ma joie, il faut l'avouer, serait encore plus grande, si l'idée de restitution fût partie de la conscience d'Émile ; mais n'avait-il point aussi quelque mérite à sacrifier son pauvre denier ?

Comment faire comprendre aux enfants que ce qui croît sur la terre n'appartient point à tout le monde ?

Une des meilleures écoles de morale pour les

garçons de l'âge d'Émile est, à mon avis, l'école buissonnière.

La vue des rudes travaux auxquels se livrent les gens de la campagne lui en a plus appris sous ce rapport que tous les raisonnements qu'on pourrait lui faire. Ne reconnaît-il point chaque jour, par ses yeux, que le blé ne pousse point sans être semé par la main de l'homme et que la meilleure terre ne produit rien sans être remuée ?

Les animaux, de leur côté, lui donnent d'excellentes leçons sur la notion du *mien* et du *tien*. Il y a dans les environs de Penzance, sur les bords d'un large ruisseau qui court, à quelques milles plus loin, se jeter dans la mer, un bouquet d'arbres et sur l'un de ces arbres voltige souvent un oiseau assez rare dans cette contrée. C'est celui que les anglais nomment *king-fisher* et que nous appelons en France le *Martin-pêcheur*.

Ce bel oiseau attira d'abord l'attention des enfants par ses vives couleurs ; mais je leur fis observer qu'il n'était pas moins remarquable pour son industrie que pour son plumage. Le malheureux gagne rudement sa vie. Perché des heures entières à son poste, c'est-à-dire derrière une branche qui l'empêche d'être vu, sans l'empêcher de voir, il guette, ainsi que tu sais, d'un œil attentif et inévitable le passage d'un poisson dans l'eau, s'élance comme un trait sur sa proie, et la rapporte au bout de son robuste bec. Après l'avoir dépecée et avalée, il recommence sa faction laborieuse, car il sait que les chances sont rares et que son appétit est impé-

rieux. Un jour les enfants furent témoins d'un combat singulier entre le martin-pêcheur et un autre oiseau rapace qui voulait lui ravir le fruit de sa pêche. Émile comprit tout de suite que ce dernier était le voleur, parce qu'il venait prendre à son rival ce qui avait été conquis par le travail.

Un autre sentiment que je voudrais inculquer à notre fils est le respect des infirmités humaines. Lui faire une homélie sur le sujet serait perdre mon temps. Combien de parents ont d'un autre côté le tort de représenter aux enfants les vices de constitution ou les difformités physiques comme une punition du ciel ! Une jeune fille de ma pension, élevée d'après ces préjugés cruels, croyait fermement qu'une vieille femme du voisiuage, contrefaite et voûtée, avait le diable dans sa bosse. C'est bien tout le contraire que je voudrais persuader à Émile : sans exciter outre mesure sa pitié, je désire qu'il comprenne que ces êtres disgraciés de la nature ont en revanche des dons qui nous manquent.

Près du village de Marazion vit un enfant, aveugle de naissance, que ses parents, honnêtes laboureurs, nourrissent du fruit de leur travail. C'était une excellente occasion pour essayer du plan que j'avais conçu. Je proposai à mes trois élèves d'admettre l'aveugle dans leur société. Ils y consentirent : on n'est jamais trop d'enfants pour s'amuser. Et puis, faut-il le dire, on n'était point fâché de montrer sa supériorité vis-à-vis d'un pauvre être plus fort et plus âgé que soi, mais qui n'avait point d'yeux pour se conduire. Il entre si souvent un peu

d'orgueil dans notre compassion. Les enfants nous ressemblent à cet égard sans le savoir. Qu'ai-je d'ailleurs besoin de scruter leurs motifs ?

Au printemps les gamins s'amuseut à dénicher un oiseau particulier à la Cornouaille et qu'on appelle *Chough*. C'est une espèce de pie à manteau noir avec des pattes rouges et un bec rouge. Comme le chough est à l'état naturel d'humeur farouche, il habite presque toujours des endroits sauvages, et comme, en outre, il se sait très-recherché à cause de sa rareté, il a le bon esprit de construire son nid parmi des rochers à peu près inaccessibles. Qui pourtant saurait échapper à la main de jeunes fureteurs, excités les uns par la curiosité, les autres par l'appât du gain, car cet oiseau se vend cher ? On le trouve surtout dans nos environs sur les hauteurs à pic qui hérissent d'un côté les contours de la baie du Mont (*Mount's Bay*). Il se réfugie là entre des masses de granit disjointes et bouleversées par d'anciennes convulsions de la nature. Ce lieu solitaire et abrupte se trouve à peu de distance de *Mousehole*, un petit village de pêcheurs, suspendu lui-même au-dessus de la côte comme un nid de souris dans un mur.

Je n'approuve pas du tout et pour plus d'une raison cette chasse aux choughs ; mais j'aurais cru impolitique de dire trop tôt ma façon de penser à cet égard, tant l'exemple des autres enfants du village était entraînant. Les trois dénicheurs d'oiseaux partirent donc de grand matin avec l'aveuglé. Cupidon, craignant pour eux quelque danger dans l'escalade des rochers, les suivait à distance

sans être vu. Émile, William et Bella prirent tour à tour soin du pauvre infirme dont ils dirigeaient la marche. La journée se passa bien et leur excursion parmi les crêtes de granit ne fit qu'accroître le sentiment de leur importance vis-à-vis de l'aveugle qui trébuchait souvent contre les moindres obstacles. Ils étaient tous si occupés qu'après avoir pris en commun leur frugal repas, ils oublièrent que le soleil allait se coucher. La nuit vint et les surprit quand ils étaient encore à une assez grande distance de la maison. La difficulté était maintenant de retrouver leur route. Cupidon avait grande envie de se montrer et de calmer leur inquiétude ; mais fidèle aux instructions que je lui avais données, il attendit pour voir comment les enfants perdus se tireraient d'affaire.

A la nuit close qu'arriva-t-il ? Les rôles se trouvèrent tout à coup intervertis : ce fut alors l'aveugle qui devint le voyant. Avec cette mémoire des lieux et cette finesse du toucher qui est un des attributs de la cécité, il reconnut parfaitement les défilés par lesquels il avait passé le matin. Au lieu d'être guidé, cette fois il guidait les autres. Les enfants, de même que les sauvages, passent aisément d'un sentiment extrême à un autre non moins exagéré. Voyant l'aveugle se diriger comme s'il avait des yeux au bout des doigts, peu s'en fallut qu'ils ne le regardassent à leur tour comme un être supérieur. N'est-ce point par quelque raison du même genre que certains peuples de l'antiquité adoraient les infirmités humaines ?

Le désir de prendre leur revanche sur celui qui *royait* à sa manière dans les ténèbres, excita d'ailleurs la curiosité d'Émile et de ses camarades. L'aveugle avait un don que d'autres pourraient peut-être acquérir aussi bien que lui en s'exerçant. Les enfants ordinaires dans leurs jeux n'ont-ils point deviné par instinct quelques-unes des méthodes qui peuvent le mieux développer la finesse de l'ouïe et la délicatesse du toucher ? Qui a inventé le colin-maillard ? ce n'est, je suppose, ni Haüy, ni aucun autre membre de l'Académie des sciences. Ce jeu, qu'on appelle ici *Blindman's buff*, n'en est pas moins une imitation de la cécité et des moyens qu'emploie l'aveugle pour reconnaître ce qui se passe autour de lui. Émile et ses jeunes amis, les yeux couverts d'un bandeau, se mirent de leur côté à pratiquer entre eux toutes sortes de sports et de manœuvres qui demandaient de l'attention. Voir par les yeux, le beau mérite ! Leur amour-propre piqué leur disait que le fin est de voir par le toucher. Je doute qu'ils acquièrent jamais sous ce rapport la clairvoyance naturelle de l'aveugle-né ; mais n'est-il point bon qu'ils apprennent en s'amusant le secours mutuel que se prêtent les sens et comment l'un supplée à l'autre ? Ne m'as-tu pas dit souvent : « Celui-là seul connaîtrait vraiment les ressources de l'ouïe et de la vue qui aurait été tour à tour aveugle et sourd-muet. »

Il faut maintenant que je te raconte la suite de la chasse aux choughs. Les enfants n'avaient découvert aucun nid ; car Émile et William sont encore trop

faibles pour atteindre les hauteurs escarpées sur lesquelles se retire l'oiseau de la Cornouaille. Bella de son côté, étant la fille d'un quaker, trouve mal d'enlever les petits à leur mère. Tu sais en effet que cette secte religieuse professe un grand sentiment de bienveillance envers les animaux. Moins scrupuleux sur ce chapitre, et toujours jaloux de plaire à Émile, Cupidon avait été plus habile ou plus heureux dans ses recherches. Avec cette agilité de grimpeur qui rappelle en lui l'homme des bois, il avait déniché parmi les pointes de granit et les broussailles deux jeunes choughs recouverts de plumes, mais dont les ailes n'étaient point assez longues pour voler. Grande fut la surprise des enfants, car ils n'avaient point soupçonné tout près d'eux la présence du nègre, qui se faufile partout et en silence comme la nuit. Leur joie ne fut pas moindre à la vue des deux boules de duvet armées de becs rouges. Bella elle-même sembla oublier pour un moment les bons principes de sa secte.

Connaissant la manière dont les enfants en usent d'ordinaire avec les oiseaux, seule j'étais très-loin de partager l'enthousiasme général. Mais que pouvais-je dire ? Si j'eus ordonné de relâcher les captifs, on m'eût obéi... à regret. Mieux valait donc recourir à un autre moyen. Les deux jeunes choughs furent placés dans une chambre basse, où l'on serre les outils du jardinage et que nous convertîmes en volière. Ceci fait, j'expliquai à Émile que ces oiseaux n'ayant plus de mère, il serait obligé de les nourrir lui-même. A dessein j'exagérai de beaucoup les

soins qu'exigent des êtres si faibles, pour suppléer aux attentions de leur gardienne naturelle. Émile fut enfermé avec eux dans la volière pendant une partie du jour. Il ne tarda point à reconnaître ainsi qu'il était le prisonnier d'un prisonnier. Ce rôle ne pouvait manquer de lui déplaire, et la leçon qu'il en tira fut qu'on ne saurait attenter à la liberté des autres sans perdre en même temps une partie de la sienne. Aussi vint-il lui-même me prier au bout de quelques jours de donner aux oiseaux la clé des champs.

La leçon de l'aveugle-né m'ayant assez bien réussi, je résolus de pousser plus loin mes expériences. Nous avons dans les environs un petit berger qui passe pour idiot, et tous les gamins du village se moquent de sa simplicité. Je tremblais qu'Émile n'en fit autant : l'exemple est si contagieux ! Rire de ce qu'on devrait plaindre et respecter est une des cruautés de l'enfance, heureusement le hasard et la réflexion vinrent à mon secours. Je découvris un jour, en le rencontrant dans les champs, que ce petit berger connaissait chacune de ses bêtes, tandis que pour Émile et pour moi, son troupeau se composait du même mouton cent fois répété. Voilà donc un avantage qu'il avait sur nous, et dont je me promis bien de profiter pour ma gouverne. Le lendemain je proposai à Émile de le conduire sur les dunes. D'après les renseignements que j'avais recueillis, c'est là que devait se trouver le jeune pâtre. « Tiens, dit Émile en l'apercevant, voilà le *fou* ! » c'est le nom qu'on donne ici aux imbéciles.

Sans faire semblant de rien, j'attirai l'attention de mon fils sur la manière dont le berger, quoique faible d'esprit, distinguait à première vue chacun de ses moutons pour nous si semblables entre eux. Ce fut pour Émile un objet de surprise et pour nous deux un sujet de conversation avec l'idiot. L'âge, le caractère, les moindres signes apparents de ses bêtes, rien de tout cela ne lui échappait. Émile put ainsi se convaincre par lui-même que ce pauvre ignorant en savait plus que nous sur un certain ordre de faits. Profitant de cette dernière circonstance, je proposai à l'idiot de prendre mon fils pour quelque jours à son école et de lui communiquer sa science. Il y consentit de grand cœur, entrevoyant sans doute une récompense et peut-être aussi flatté qu'on le crût bon à quelque chose. C'était selon toute vraisemblance la première fois de sa vie qu'on lui faisait cet honneur.

Émile, de son côté, paraissait beaucoup moins satisfait de mon intention ; son amour-propre souffrait sans doute d'avoir pour maître celui que, d'accord avec ses camarades, il considérait comme un sot. Mais pourtant quel autre moyen de parvenir à son but ? et puis comme il serait fier à son tour d'étaler son petit savoir devant les autres enfants ! Je tirai pour lui de cette instruction deux avantages. La faculté de distinguer les différences les plus délicates entre des êtres de la même famille ne s'applique point seulement aux moutons ; une fois acquise, elle peut s'étendre à toutes les branches de l'histoire naturelle. La seconde leçon que

reçut Émile et à laquelle j'attache encore plus de prix, c'est que nous avons toujours à apprendre même des esprits les plus humbles.

Émile ne serait point un garçon s'il n'aimait à jouer au soldat. J'accorde sous ce rapport quelque chose à ses goûts en considération de son âge.

Quelle fut pourtant mon horreur quand, l'autre jour, je vis les enfants du village divisés en deux camps et parmi eux Émile qui tenait le drapeau !

On se battait, il est vrai, avec des épées de bois ; mais que ces épées eussent été d'acier, que ces petites mains eussent été servies par des nerfs vigoureux, et j'aurais sans doute eu devant les yeux une représentation de ces tueries abominables qui, sous le nom de batailles ensanglantent le monde. Bella et moi nous jouâmes le rôle des anciennes Sabines en ce sens que nous nous jetâmes entre les combattants. Émile vit sans doute ce que je souffrais, car il devint pâle et se jeta dans mes bras en me demandant pardon.

Je t'avoue en effet que j'étais navrée. Tu lui apprendras sans doute un jour qu'il y a des guerres justes. Tu lui diras qu'il est beau de défendre son pays et de mourir pour une idée ! mais à son âge, Émile ne saisirait point encore ces nuances. Il ne voit dans la lutte que ce qu'y cherchent après tout la plupart des hommes, un moyen de se distinguer et d'opprimer leurs semblables. Qu'ils prennent un morceau de papier ou un haillon pour drapeau, les enfants comme les soldats obéissent au même sentiment impie. Poussés par un sauvage instinct ils

lèvent sur des frères un bras auquel dès l'âge le plus tendre il ne manque guère que la force de donner la mort. Si la guerre éclate entre les États, c'est qu'elle est depuis longtemps dans le cœur de l'homme, et comment n'y serait-elle point ? Ne prend-on pas grand soin d'ennoblir aux yeux de l'enfance cette brutale soif du sang qui nous assimile aux bêtes féroces ? Honneur, victoire, patriotisme, de quels noms spécieux ne décore-t-on point l'idole de Moloch ? Le ciel me préserve de voir germer dans le cœur de mon fils ce monstre du mensonge et de la violence !

Je pris Émile par la main, et comme dans ce moment-là deux maigres chiens s'attaquaient et se mordaient l'un l'autre sur la route pour un os à demi rongé : « Tiens, lui dis-je, voilà l'image de tous les champs de batailles ! » Je ne jurerais point qu'Émile ait cette fois saisi le sens de mes paroles ; mais il a du moins compris la cause de mon émotion qui, je t'assure, était profonde.

Tout en croyant utile de flétrir à ses yeux d'indignes préjugés, pour rien au monde je ne voudrais qu'Émile fût un poltron. Il me semble qu'en général les parents abusent beaucoup trop dans l'éducation de leurs enfants du sentiment de la peur. Ne cherche-t-on point à les effrayer de tout ? — Du ciel : il porte dans ses nuées la foudre des vengeances célestes. De la terre : elle a été maudite pour la faute d'Adam. De la vie : elle est soumise à un juge qui note toutes nos actions. De la mort : on l'entoure de terreurs qui se prolongent jusque

dans l'éternité. Cette éducation de la crainte peut très bien convenir à des esclaves, mais je doute fort qu'elle fasse jamais des hommes libres. Si Émile doit trembler que ce soit devant sa conscience ! Pour mon compte, je cherche au contraire à le rassurer contre ces vagues et chimériques frayeurs qui n'assiègent que trop l'esprit des enfants. Je voudrais le voir brave contre les choses et doux envers les personnes. Il faut donner au courage de vrais titres d'honneur et non de fausses lettres de noblesse.

Ainsi que la plupart des garçons de son âge, Émile a peur de la nuit et de l'inconnu. Il y a dans le fond du jardin un bosquet d'assez grands noisetiers dans lequel il n'ose s'aventurer seul après le coucher du soleil. Craindrait-il par hasard d'être mangé ? Après tout je ne m'en étonnerais point outre mesure. Le conte du *Petit Poucet* n'intéresserait point les enfants à un tel degré s'il ne restait chez eux une trace de l'homme primitif qui vivait environné de tous les ogres de la nature ? Ou bien serait-ce le loup du petit *Chaperon Rouge* qu'Émile redoute de rencontrer ? Il ne saurait le dire lui-même. Au fond, il a peur « de la chose qui se promène dans les ténèbres. »

Ces vagues impressions de crainte sont les plus tenaces, et les combattre de front serait le moyen de les affermir. J'engageai seulement Émile à prendre avec lui Ourse qui, elle, ne s'effraie de rien et qui est toujours prête à le suivre. Ainsi accompagné l'enfant entra dans le bosquet où il ne tarda point à

reconnaître que ce qui le troublait le plus jusquelà était la solitude. La leçon ne fut point perdue pour moi-même, car je compris tout ce que le commerce des animaux domestiques avait dû ajouter dans les premiers temps à la force morale de l'homme ?

Jusqu'ici, selon tes désirs, j'ai évité de parler à Émile de religion. Il s'est pourtant passé la semaine dernière entre nous un incident que je dois te raconter. Dans l'après-midi, des nuages bas et plombés se poussaient l'un l'autre à la surface de la baie jusqu'à ce qu'ils se confondissent en une masse noire pesant sur les eaux. Ça et là un livide rayon de soleil perçait encore cette tenture funèbre ; mais bientôt tout disparut dans une sorte de menaçante obscurité. Pas le moindre souffle de vent. A peine si l'on entendait de loin la respiration heurtée de la baie dont les vagues s'élevaient et s'abaissaient lourdement comme autant de poitrines haletantes. Sur la côte pas un brin d'herbe ne remuait. C'était le calme effaré de la nature attendant quelque chose qui va venir. L'orage qui avait couvé dans le ciel et sur la terre depuis moins d'une heure éclata. L'éclair coupa en zigzag la voûte épaisse des nuages et un premier coup de tonnerre ébranla toute la maison. Émile tremblant vint se réfugier contre mon sein, comme si j'avais le pouvoir de le couvrir contre la fureur des éléments. Les éclairs succédaient aux éclairs, et la foudre à la foudre. L'eau bouillait dans le golfe sombre et écumeuse ainsi que du bronze en fusion dans une

chaudière. Le vent qui s'était élevé tout à coup dispersait les torrents de pluie en hurlant. On entendait des tonnerres lointains grondant dans la nue, puis des éclats soudains et rapprochés, puis le silence.

Émile qui est le plus grand questionneur du monde me demanda d'une voix émue : « Maman, qu'est-ce donc qui est en colère là-haut ? » Je me trouvai cette fois très-embarrassée pour lui répondre. Devais-je lui dire que c'était Dieu ? c'eût été lui donner une bien triste idée de l'impassible sagesse d'un Être tout-puissant. Je me contentai de lui expliquer du mieux que je pouvais pour être comprise la cause naturelle des phénomènes qui l'alarmaient. Et pourtant dans ces voix solennelles de l'orage, dans cet air chargé de terreurs sacrées, peut-être même dans mes yeux qui malgré moi en disaient plus que mes paroles, l'enfant avait deviné quelque chose au delà. Dieu ne se démontre point ? il se sent. Debout et en silence, nous adorâmes l'un et l'autre, sans trop la comprendre, cette volonté infinie qui préside à l'univers.

Chaque jour me démontre de plus en plus la difficulté de la tâche que j'ai entreprise. Ce système d'action exige des lumières qui me manquent dans beaucoup de cas. Et pourtant je n'en suis pas moins convaincue que c'est le seul moyen de former le caractère d'Émile. La vie sans toi est une solitude que je cherche à peupler d'un grand devoir. Du naufrage de toutes mes espérances il ne m'est resté que notre enfant, et je m'y attache avec l'acharnement

ment de celui qui se noie et qui a saisi une planche de salut. Je l'aime pour lui, pour toi. Toutefois des visions funestes assombrissent de temps en temps mes plus chères affections. Si, malgré tous nos soins, cet enfant plus tard venait à trahir et à désavouer les idées de son père, s'il foulait aux pieds tes principes et les souffrances de toute ta vie... O ciel je le... Non; je me tuerais! mais c'est impossible, n'est-ce pas? Qu'un mot de toi dissipe ces sombres craintes dont je suis troublée jusqu'au fond du cœur!

XI

ÉRASME A HÉLÈNE.

30 juillet 1851.

J'apprécie, ma chère Hélène, la force et la délicatesse de ton attachement pour moi, et pourtant je ne saurais partager tes alarmes. Quoique le père d'Émile, je n'ai pas du tout le droit d'exiger qu'il soit mon disciple : qui peut se flatter d'avoir saisi la vérité absolue, même quand il la cherche de bonne foi et qu'il croit souffrir pour elle? Ce me serait sans doute une grande douleur qu'Émile plus tard ne partageât point mes convictions; mais à qui en serait la faute? A moi plutôt qu'à lui, car ou je m'y serais mal pris pour lui communiquer mes idées, ou il les

aurait jugées pour ce qu'elles sont peut-être, — les erreurs d'un esprit sincère.

A quoi bon d'ailleurs nous préoccuper de l'avenir? c'est du présent qu'il s'agit.

Émile est curieux, dis-tu; c'est bon signe. Quand pourtant il t'interroge à propos de choses que tu ne sais pas toi-même, avoue franchement ton ignorance. La plupart des parents et des maîtres d'école, il est vrai, en agissent tout autrement. Ils ont, comme on dit, autant de trous que de chevilles, et à chaque question ils trouvent toujours une réponse; s'imaginent-ils ainsi acquérir une sorte d'autorité sur l'esprit de leur élève? Dieu merci! tu n'as nullement besoin de recourir à ce moyen dangereux pour affirmer ta supériorité vis-à-vis d'Émile. J'ai dit dangereux et je maintiens le mot. En habituant l'enfant à croire qu'il y a pour tout des notions certaines, n'encourage-t-on point d'avance la paresse de l'intelligence? Pourquoi se donnerait-il la peine de chercher et d'observer par lui-même s'il soupçonne une fois qu'il existe dans le monde une science capable de résoudre tous ses doutes? En avouant, au contraire, à Émile que tu n'as point assez réfléchi sur tel ou tel sujet pour te former une opinion, tu lui apprendras de bonne heure que la certitude est le fruit du travail et des recherches personnelles; quelle réponse vaudrait cette leçon?

Et puis qu'on y prenne garde, en s'arrogeant une sorte d'infailibilité, les parents ou les instituteurs ne tournent-ils point directement le dos au but

qu'ils se proposent d'atteindre? Si plus tard l'adolescent surprend l'autorité de ses premiers maîtres en flagrant délit d'erreur, sa foi s'ébranlera tout à coup et la confiance qu'on a voulu lui inspirer s'évanouira sans retour. Le septicisme que je redoute pour Émile n'est point du tout la défiance salutaire de ceux qui ont appris de bonne heure à chercher et à douter, c'est la maladie de ceux qui ont cessé de croire.

Le ton dogmatique de notre système d'enseignement tient, il faut le dire, au caractère tout entier de nos institutions sociales. Quand l'Église et l'État sont censés avoir pensé pour la nation, n'est-il point tout naturel qu'un certain ordre de connaissances autorisées s'imposent de haut à l'esprit de l'enfance? Des mystères qui défient la raison humaine, des pratiques et des usages auxquels nul ne saurait rien changer, des décisions qui n'admettent point même l'examen et qui enchaînent à jamais l'intelligence, voilà pour l'enseignement religieux. En ce qui touche le reste, le langage de l'instituteur ne saurait guère être moins impératif. Salarié par l'État, n'est-il point l'écho des oracles du pouvoir? Je n'aurais rien à dire contre un si bel ordre de choses s'il ne conduisait tout droit à la servitude morale. Sous cette discipline énervante, le travail de l'élève se réduit ou peu s'en faut à un simple exercice de mémoire. Pauvre moucheron, étouffé par l'érudition et l'autorité des siècles, comment se permettrait-il d'agiter ses ailes?

Et pourtant il est rare, je l'avoue, que cette com-

pression morale obtienne tout le succès qu'on devrait en attendre. L'influence du temps où nous vivons, quelquefois un instinct naturel de résistance et de contradiction de la part de l'enfant, ou bien encore les opinions de la famille au sein de laquelle il a été élevé, déjouent dans plus d'un cas tous les calculs de l'enseignement officiel. C'est pourtant le petit nombre, il faut le reconnaître, qui échappe à l'uniformité de ce moule dans lequel on façonne les générations naissantes. La grande masse apprend de foi et s'en tient à ce qu'a dit le maître, lequel répète lui-même ce que d'autres maîtres lui ont enseigné. Dans de telles circonstances l'éducation est une arme à deux tranchants qui peut tout aussi bien dompter qu'affranchir l'esprit. Qui en décide ? le hasard. Ce n'est point à des chances si périlleuses de vérité ou d'erreur, d'asservissement ou de liberté, que pour rien au monde je voudrais confier l'avenir d'Émile.

Dieu me garde pourtant de méconnaître les avantages de la tradition ! Il y a ici, comme en toutes choses, un milieu difficile à saisir. L'enfant qui ne recevrait rien de la société serait un sauvage ou un idiot ; mais l'homme qui d'elle accepte tout sur parole, et qui s'évite la peine de réfléchir pour son compte, sous prétexte que d'autres ont réfléchi avant lui et mieux que lui, ne sera jamais qu'un esprit médiocre, dévoué d'avance à tous les genres d'assujettissements. La plupart de nos erreurs et de nos préjugés s'appuient sur des opinions courantes qu'il est beaucoup plus facile d'admettre comme des

vérités infaillibles que d'approfondir au moyen des lumières de la raison. De telles données se glissent en nous dès le premier âge et finissent par s'assimiler tellement à notre esprit qu'il faut plus tard un grand effort de jugement et quelque courage pour les déraciner. Il est certes bien difficile qu'Émile ne contracte point quelques-unes de ces fausses notions ; mais l'essentiel est qu'il en contracte le moins possible, et qu'il trouve plus tard dans sa liberté de penser le moyen de les reconnaître.

En somme j'applaudis de tout mon cœur à ta manière d'élever Émile. L'éducation est une œuvre de dévouement et d'amour. Je connais de grands hommes qui dans le commerce intime ont le rayonnement froid, et ce n'est point à eux que je confieraï le soin de former la jeunesse. Il y faut de l'attrait, de l'inspiration, une certaine impulsion de nature. Le vrai professeur de l'enfant, c'est la mère.

J'approuve aussi l'idée de poursuivre tes études en vue de la mission qui t'est réservée. Et pourtant ne perds jamais de vue ceci : la première condition n'est point de savoir ; c'est d'oublier tout ce que tu as appris et de le rapprendre avec ton fils.

2 août 185..

Il me souvient d'un honnête homme qui s'était chargé par vocation de l'éducation de la jeunesse. Appelé à diriger une école qui avait été formée par

un autre, il trouva le régime des punitions en pleine vigueur. Des élèves (presque toujours les mêmes) passaient dans la cour leurs heures de récréation à genoux ou collés à des piquets. Les pen-suns, les retenues, le cachot, rien ne manquait à l'honneur de cet établissement, conduit d'après les bons vieux principes. Mon ami, à son entrée, abolit tout d'un coup ce système de tortures qui du reste n'effrayait que les lâches et ne corrigeait personne. « Quand vous aurez mal fait, dit-il aux élèves, je sais qui vous punira désormais. La conscience est le fouet de ceux qu'épargne la verge. »

Sa devise était : « ni bonnets de docteur, ni bonnets d'âne. »

Avant lui, les écoliers ne pouvaient faire un pas dans les longs corridors, les cours et les salles d'étude sans être conduits en rang deux à deux par un état-major de *pions* qu'ils détestaient cordialement et auxquels ils ne cessaient de jouer toute sorte de tours. Le nouveau maître réunit un soir ses enfants pour leur annoncer une grande nouvelle. « A partir de demain, leur dit-il, personne ne vous surveillera plus : vous marcherez sous l'œil du devoir. » Est-il nécessaire d'ajouter que chacun d'eux se fit aussitôt de l'obéissance à la discipline un point d'honneur ?

Un jour qu'il traversait le jardin de l'école, il aperçut un des élèves en train d'attaquer à pleines mains et à belles dents une riche treille qui se développait contre un vieux mur tout ruisselant de soleil. Sans paraître avoir rien vu il pria l'enfant

d'aller lui chercher l'économe de la maison. Ce dernier arriva en toute hâte, suivi du petit maraudeur qui commençait à se douter de quelque chose. — « Monsieur, dit le maître en s'adressant à l'économe, comment cela se fait-il ? voilà un enfant qui n'a pas eu suffisamment à manger, car il sort de table et tout à l'heure il cueillait furtivement des grappes de raisin. Veuillez, je vous prie, le reconduire vous-même au réfectoire. »

Combien il ressemblait peu à un maître d'école ! Aussi était-il aimé de ses élèves. Je me suis plus d'une fois attendri sur le sort de l'instituteur, martyr des martyrs, haï de la jeunesse à laquelle il fait du bien. Après tout, avais-je tort ou raison ? L'enfant est-il ingrat envers ceux qui l'instruisent ? Pourquoi vouloir, ô maîtres, que la racine de la science soit amère ? Il y a du bonheur à apprendre ; pour toute faculté quelle qu'elle soit, l'exercice est la vie, et dans la nature il n'y a rien qui n'aspire à être, à éclore, à se développer. C'est la contrainte qui pour l'écolier change la joie en tristesse. Le bel encouragement, en vérité, pour l'enfant qui arrive à l'étude tout bourdonnant de vie comme une abeille, que la vue de ce sombre magister dont la tyrannie est à cheval sur l'autorité d'un livre !

Le livre de l'enfant c'est la Bible des choses. On ne le trouve pas dans les écoles.

Que voit-on en entrant dans une salle de classes ? Des tables couvertes de taches d'encre, des bancs de bois écloppés, quatre murs nus, un plafond rayé de poutres brutales où les araignées tendent

leurs toiles, sombres ouvrières de l'ennui. Les fenêtres sont ouvertes : au dehors les oiseaux chantent et libres semblent se moquer des écoliers. Au dehors tout est bruit, lumière, forme, couleur, tout invite l'enfant à s'instruire par l'entremise des sens. Dans cette salle au contraire rien qui parle aux yeux. A peine çà et là une laide image, quelques cartes de géographie, secs et faibles hiéroglyphes du globe terrestre. Dans ce tombeau de l'enfance qu'on laisse entrer, au nom du ciel, un souffle du monde extérieur, un rayon de vie !

Chez un peuple qui aurait vraiment à cœur l'éducation de l'enfance, il n'y aurait pas une école où ne se trouvât un microscope pour grossir les objets imperceptibles à l'œil nu, un télescope qui permit de saisir au moins la figure des astres les plus rapprochés de notre planète, un géorama, un aquarium, un stéréoscope, enfin tout l'outillage nécessaire pour donner une idée de la nature et des principales merveilles du monde.

La parole et la lettre moulée sont de très-impuis-sants conducteurs des connaissances : à l'enfant il faut la vue des choses. Avant même qu'il sache lire on pourrait déjà appeler son attention sur un grand nombre de faits qui ne sont point du tout au-dessus de la portée de son esprit. Mon avis est que pour certaines branches de l'instruction on commence beaucoup trop tôt avec les enfants ; il en est au contraire d'autres qu'on aborde beaucoup trop tard. Qu'est-ce qui devrait nous diriger dans le choix et l'ordre des sujets ? Évidemment l'étude

physiologique des lois qui président à la croissance organique, morale et intellectuelle de l'homme.

« Mon heure n'est point encore venue : » cette parole est vraie de la plupart de nos facultés à un certain moment de la vie. Tel enfant qui saisit déjà les traits extérieurs des choses est tout à fait incapable d'en embrasser les rapports, encore moins d'en pénétrer les lois et surtout d'en poursuivre les causes. Cet adolescent se montre sensible aux charmes de la poésie; mais ce serait vainement qu'on voudrait l'entraîner vers la logique ou la métaphysique. Pourquoi? parce que les aptitudes répondant à ces sciences abstraites n'existent point encore chez lui ou n'existent qu'à l'état de germe. L'intelligence est un mot vague; dans l'intelligence il y a des forces très-distinctes qui ne se développent que successivement. Chaque faculté a sa période d'incubation; elle éclôt d'après un ordre de faits qui peut varier selon les personnes et les milieux extérieurs, mais qui est très-certainement déterminé dans l'ensemble par les lois de la nature et du temps. Nos idées et nos sentiments ont notre âge.

Les mêmes choses demandent à être apprises plusieurs fois et à différents points de vue. Choisissons un exemple. Dans une rose l'enfant ne voit d'abord *qu'une rose*. Plus tard il dégage de la forme, de la couleur et du parfum de cette fleur un type assez distinct pour reconnaître *la rose* toutes les fois qu'elle se rencontrera sous sa main. Il se montre encore très-indifférent à la place qu'elle occupe dans

la classification des botanistes. Combien surtout il est loin de s'intéresser à la physiologie végétale de cette plante ! C'est un ordre de faits et d'idées dont il faut bien se garder de l'entretenir avant le temps, si l'on tient à ne point fausser son intelligence. Il en est de même pour tous les autres objets de la nature.

S'agit-il par exemple de la géologie regardée comme la mère des sciences ? J'appellerais d'abord l'attention d'Émile sur les impressions d'êtres organisés qui se rencontrent dans les pierres et jusque dans les cailloux de la grande route. La curiosité, l'amour-propre et l'occasion aidant, il s'habituerait bien vite à distinguer les principaux traits des anciens fossiles. Tout cela est de son âge ou peu s'en faut. Plus tard, c'est-à-dire dans quelques années, je l'engagerais à comparer entre eux les échantillons qu'il aurait recueillis et à les ranger selon l'ordre de ressemblances qu'ils présentent entre eux. C'est seulement alors et de degré en degré que j'insinuerais l'idée d'époques, et que je me servais de ces cailloux pour lui raconter l'histoire de la terre. « Il y a un sermon dans les pierres, » a dit Shakespeare ; il y a mieux encore, une révélation, une genèse. Enfin vers dix-huit ou dix-neuf ans, quand Émile serait tout à fait en état de me comprendre, je m'aiderais de la géologie comme d'une excellente introduction à la philosophie de l'histoire.

Ces réflexions te disent assez que nous ne saurions recourir, quand il s'agira d'instruire Émile,

à aucun des ouvrages qui existent. Les abrégés, les manuels, les livres de classes que l'on met entre les mains des enfants ont tous été conçus à un autre point de vue. Ce sont des réductions scientifiques, que l'on croit placer au niveau des jeunes intelligences par la simplicité du style. Le vice n'est point ici dans la forme : il réside dans le fond même des choses. Ce que l'enfant est à même de comprendre tout d'abord dans le système du monde est ce qu'en comprenaient les premiers hommes avant le développement et la division des sciences. On oublie toujours que les définitions, les classifications, les formules ont été faites après les expériences, de même que la grammaire après les langues et le catéchisme après les religions. Les groupes de connaissances humaines ne se sont point du tout constitués comme nous les enseignons. C'est en allant d'un fait à un autre et par une série de données liées entre elles que l'on est arrivé à former un ensemble. Plus tard de cet ensemble on a déduit des lois. Enfin le tronc a poussé des branches et les sciences se sont détachées les unes des autres.

N'est-ce point renverser l'ordre de l'esprit humain que de commencer tout autrement avec l'enfant ? On lui communique des résultats et des conclusions avant d'avoir posé des bases dans son propre jugement ; on part du point culminant où le travail des siècles a amené le savoir de notre époque pour descendre tout d'un coup jusqu'à son ignorance. Ce qu'il nous plaît d'appeler des éléments sont déjà

des conceptions très-élaborées du rapport des choses entre elles.

Je ne procéderaï point ainsi avec Émile : avant d'apprendre l'histoire naturelle je voudrais qu'il se familiarisât avec la nature. J'attirerais son attention sur les phénomènes de la chaleur, de la lumière, de l'électricité, avant de lui enseigner les lois de la physique. Il connaîtrait quelques traits de la figure des corps célestes et leur place dans la voûte étoilée avant que je ne lui parlasse d'astronomie. Encore viserais-je beaucoup moins plus tard à lui exposer ce que je sais des lois de l'univers qu'à éveiller chez lui le sens de l'observation. Instruire l'enfant est peu de chose, la grande affaire est de lui donner le moyen et le désir de s'instruire par lui-même. Toutes mes leçons ne tendraient qu'à stimuler et à fortifier la faculté de l'esprit à laquelle correspondent nos diverses connaissances.

Tu vois que tu es condamnée à être le livre d'Émile. Pas de manuels, d'abrégés, de résumés. C'est à toi de trouver les notions très-simples qui conviennent le mieux de jour en jour à l'état croissant de son intelligence et de calquer ton instruction sur les caractères de son âge.

15 août 185..

Si j'étais chargé de bâtir une grande école pour la jeunesse d'un grand peuple, je chercherais à donner de l'esprit aux murs.

On a beaucoup trop perdu de vue jusqu'ici l'influence des milieux éducateurs sur l'imagination, et cette influence agit principalement durant les premiers âges de la vie. Les anciens avaient bien mieux compris que nous le problème de l'instruction par les yeux, et en cela, ils avaient suivi les véritables lois de la nature humaine.

Que sont chez tous les peuples les temples, les églises? Des écoles. A l'aide des immenses ressources de l'architecture, de la statuaire et de la peinture, les prêtres de toutes les religions antiques et modernes ont écrit dans la pierre l'ensemble de leurs doctrines. A quel point ces symboles, ces figures du dogme se sont gravées dans le cerveau des masses, on peut en juger par la persistance des cultes. Les mythes incarnés dans des images grandioses survivent partout de plusieurs siècles à l'idée qui leur a donné naissance. Les nations ont depuis longtemps cessé de croire qu'elles continuent d'adorer par habitude le solide vêtement de leurs anciennes croyances.

Nous avons érigé des temples aux faux dieux; à la Guerre, à la Peur, à la Victoire, à tous les fléaux de l'humanité; pourquoi n'en bâtirions-nous pas un à la science? Et qu'en coûterait-il à un grand peuple pour réaliser ce projet? Ce n'est point ici la richesse ni la valeur des matériaux employés qui tirent le plus à conséquence; il n'est besoin ni d'or, ni de marbre, ni de bois précieux: on pourrait laisser en paix les cèdres du Liban et les rares métaux qui ont contribué à la magnificence du

temple de Salomon. Le plâtre ou même le carton, façonnés par une main habile et mis au service d'une idée, suffisent pour l'éducation de la jeunesse. Grâce aux procédés du moulage, il est aujourd'hui possible de reproduire à peu de frais les principaux types de l'art et de la nature. Les décors de nos théâtres proclament assez haut qu'avec quelques coups de pinceau et certaines illusions d'optique, on transporte le spectateur à Rome, à Athènes, à Memphis. Pourvu que la forme et la couleur des choses soient représentées avec exactitude, elles produisent presque sur l'imagination l'effet des choses elles-mêmes. Peu importent la matière et les moyens à l'aide desquels on l'anime, du moment où le signe parle aux sens et communie à l'esprit une idée juste des objets qu'on veut faire connaître.

Toutes les religions, pour peu qu'on les analyse, se réduisent à une conception du système de l'univers. Il est vrai que cette conception est souvent très-abstraite, et que sans le secours des symboles, elle aurait entièrement échappé à l'intelligence des masses. Le temple que j'ai en vue serait, au contraire, une exposition des faits, l'histoire vivante et palpable du monde. Tous les éléments de cette histoire existent, mais dispersés; ils dorment dans nos musées, nos bibliothèques, nos collections. Est-ce bien là que l'adolescent ira les chercher? Non, sans doute. Des os, des animaux empaillés, des fragments de statue, tout cela est bon pour les savants. A la jeunesse, il faut un spectacle où se

groupent, sous une forme attrayante, les grands types vivants de la nature et de l'humanité.

Nos expositions universelles à Paris, à Londres, en ont plus appris aux ignorants (et c'est partout la majorité), sur les origines de l'industrie, la distribution des races à la surface de la terre, l'état d'avancement des diverses sociétés, que tous les livres d'économie politique et de géographie. Que serait-ce si la vue des objets était secondée et complétée par un enseignement spécial? Ces expositions ne peuvent avoir lieu tous les ans; elles n'embrassent d'ailleurs qu'un certain ordre de faits, et si je les signale, c'est pour te montrer l'avantage que pourrait tirer la jeunesse d'un autre théâtre de connaissances.

Grâce à nos cartes géographiques et à nos livres de classes, nous avons fait de l'étude du globe terrestre, une science froide et ennuyeuse; qu'il en serait tout autrement d'une toile peinte dont certains jeux de lumière doubleraient l'illusion et qui transporterait, je suppose, l'enfant de l'autre côté de l'Atlantique! Que faut-il pour cela? Un artiste dévoué.

Un brave Américain, John Banvard, eut un jour l'idée de peindre le cours du Mississipi. Seul et résolu, il s'embarque dans un esquif ouvert. Mille obstacles, mille souffrances : il persiste. Ses mains se durcissent à manœuvrer l'aviron; sa peau brûlée par le soleil ressemble bientôt pour la couleur à celle d'un Indien du Nouveau-Monde. Des semaines entières, des mois se passent sans qu'il

trouve un homme à qui parler. Pour toute société il a sa carabine. Celle-là du moins parle haut et juste : les oiseaux du fleuve et de la forêt en savent quelque chose. Chaque soir, John Banvard débarque sur le rivage, allume un feu, fait cuire le produit de sa chasse, se couche en se roulant dans une couverture, retourne sur lui-même son frêle esquif, dont il se sert comme d'un bouclier contre les bêtes sauvages et d'un toit contre la fraîcheur des nuits. Dès le lever du soleil il est sur pied. Tout le jour il croise et recroise la surface du fleuve à la recherche d'un nouveau point de vue. Ici c'est une profonde baie qui l'attire, là un pittoresque groupe d'oiseaux, plus loin un îlot qui se couronne d'une luxuriante verdure. L'artiste fait à chaque instant des esquisses; il croque tout ce qu'il observe, tout ce qui vaut la peine d'être saisi à vol de crayon. Plus tard, quand il a bien pris ses notes, il bâtit à Louisville, dans le Kentucky, une maison de bois où il commence à dessiner et à peindre sur la toile — une toile longue de trois milles ! Certes, il méritait de faire un chef-d'œuvre. Le panorama du Mississipi n'était pourtant qu'une fidèle narration de voyage faiblement écrite à la pointe du pinceau. Quoi qu'il en soit, Dieu veuille que l'exemple de John Banvard soit suivi par d'autres artistes aussi courageux que lui et aussi sincères ! Nous connaissons tous beaucoup mieux la surface du globe que nous habitons.

Et quel obstacle s'oppose à la réalisation d'un édifice qui serait en même temps l'histoire de la

Terre et des sociétés? La dépense, soit; mais pour un changement d'arme ou de manœuvre dans l'art de la guerre, pour la construction de meilleures frégates cuirassées, pour un nouveau gouvernement qui, terme moyen, doit durer au plus dix-huit ans, nous dépensons cent fois ce que coûterait un système d'éducation fondé sur les lois de la nature humaine.

N'importe, il faut en prendre notre parti. Ce temple des faits et des idées est une fiction, une chimère. Il n'existe point, il n'existera sans doute jamais. C'est donc à nous de le bâtir plus tard, à l'aide d'autres matériaux, dans l'esprit d'Émile.

XII

HÉLÈNE A ÉRASME

3 février 185..

Tu te trompes, cher ami. Ce temple existe : il s'appelle le Palais de Cristal. On le trouve à Sydenham, tout près de Londres. Je me propose d'y conduire Émile dès que les circonstances me le permettront et qu'il sera en âge de saisir les enseignements de l'édifice. Je ne voudrais point jurer que l'exécution réponde entièrement à tes vues; du moins l'intention y est, d'après ce que j'ai entendu dire. Ce qui t'étonnera peut-être, est que ce palais du peu-

ple (car il est surtout consacré à l'éducation des classes ouvrières) n'a point été construit par le gouvernement. Les jardins qui sont fort étendus, le bâtiment en verre, les monuments, les statues, les collections, tout appartient à une société d'actionnaires. Des savants, des artistes, des antiquaires renommés ont surveillé eux-mêmes les travaux de moulage et de reproduction des types. S'agit-il de réaliser un projet utile, de fonder un nouvel établissement public, les Anglais n'attendent point de l'État les fonds ni les instructions officielles — ils attendraient trop longtemps. Forts de leurs libertés, de leurs ressources personnelles, ils ne comptent en pareil cas que sur eux-mêmes et, quand il leur plait, élèvent bravement des statues à leurs grands hommes, des temples à une idée.

Tu te plains de ce que nous n'ayons point de théâtre pour les enfants; les Anglais en ont un. Le lendemain de la Noël presque toutes les salles de spectacle cessent en quelque sorte d'appartenir au drame ou à la comédie. Les personnes mûres n'y sont plus admises qu'à la condition de trouver un plaisir extrême à se faire conter *Peau d'Ane* ou le *Petit Poucet*. Place aux têtes blondes ! Pendant deux ou trois mois de l'année les bambins règnent en maîtres sur le choix et le caractère des divertissements publics. A eux les banquettes de velours ! à eux la musique ! à eux toutes les illusions de la scène. Beaucoup de théâtres, m'assure-t-on, donnent à Londres deux représentations par jour : l'une dans l'après-midi pour les enfants qui ont besoin de

se coucher de bonne heure, l'autre le soir pour les adolescents, les pères et mères, les vieillards ayant conservé dans un coin de l'esprit ou du cœur un rayon printanier. Être jeune ou le redevenir, c'est alors la première qualité du spectateur : autrement comment s'intéresserait-il aux pièces qu'on lui joue — des féeries, des pantomimes, etc. J'avoue que les sujets de ces brillantes parades sont en général très-rebattus. Tu regretterais sans doute de voir tant de frais de décors, de costumes, de mise en scène, perdus pour l'intelligence. De tels changements à vue ne flattent guère que le sentiment du merveilleux. Et pourtant quelle naïve joie ! quelle attention haletante ! quels vifs éclairs dans ces jeunes yeux agrandis par l'admiration et la surprise ! Viennela fameuse scène de la transformation (*transformation scene*), et comme tous les cœurs palpitent d'enthousiasme ! Après tout, ces palais enchantés, ces pluies d'or et d'étincelles, ces lumières colorées de toutes les nuances d'une aurore boréale, ces îles fortunées, ces femmes vivant dans les nuages, dans les arbres, dans les fleurs, en un mot cette vulgaire mythologie de la pantomime est-elle entièrement à dédaigner ? Où que nous conduise la fantaisie, même quand ses ailes seraient de carton et ne s'élèveraient point très-haut, elle nous arrache pour quelques instants à la pesante chaîne des habitudes et des besoins. O illusions des yeux, vous serez toujours chères au peuple et aux enfants ; car vous leur entr'ouvrez les portes de l'idéal !

N'ayant à ma disposition pour le moment ni Pa-

lais de Cristal, ni théâtre, j'ai résolu de m'adresser à un appareil qui court ici les villes et les campagnes, — la lanterne magique. Tu vas rire; mais pourquoi un instrument de plaisir et de curiosité ne deviendrait-il point en même temps un moyen d'instruction? Est-ce la faute de la lanterne magique si l'on ne s'en est guère servi que pour représenter dans un cercle de lumière des figures grotesques? Elle ne demande pas mieux que d'être utile entre les mains d'une personne qui la prendrait au sérieux. Si les savants daignaient conseiller les artistes dans le choix des sujets et la peinture des verres, je crois que les uns et les autres rendraient à l'enfance de véritables services. J'ai entendu dire qu'on avait déjà recours à ce moyen dans certaines écoles d'Angleterre pour donner aux jeunes élèves quelques notions d'astronomie, de géographie et d'histoire.

Les astronomes ont tracé le portrait des grands corps lumineux, esquissé ou photographié l'effet des comètes, des météores, des éclipses, etc. Pour que la lanterne magique, ce monde des illusions, devint en même temps celui des réalités, ne suffirait-il point de copier fidèlement sur le verre les dessins du ciel exécutés d'après nature?

S'agit-il de la planète que nous habitons, je ne voudrais point jurer que l'instrument fût toujours à même de reproduire les grandes chaînes de montagnes, le cours des longs fleuves, la sauvage majesté du désert, ni l'abrupte configuration des côtes baignées par l'Océan : qu'y faire? Il faut se conten-

ter de ce qu'on a sous la main, et puis l'enfant s'intéresse bien plus aux détails qu'aux vues d'ensemble. Ce qu'il cherche dans la physionomie des climats est un trait qui le frappe et qui l'étonne : un rocher bizarre, une plante exotique, un animal singulier, un homme dont la couleur diffère de la nôtre.

Quant à l'histoire, la lanterne magique peut très-certainement évoquer les ombres du passé. Qui empêche de faire passer sur la toile les anciens héros avec leur costume, les sphinx, les taureaux ailés à tête d'homme et à barbe noire, les génies, les dieux, les mythes ? sortis de la nuit, qui s'étonnerait de les voir rentrer dans la nuit ?

Jé ne suis malheureusement ni savante ni artiste, mais je dessine passablement et tu as quelquefois approuvé mes aquarelles. Il est vrai que je ne sais point peindre sur verre : c'est un métier à apprendre et un talent que je serai fière de devoir à Émile. Le plus difficile, je crois, est de trouver de bons modèles ; car il me semble qu'il faut être scrupuleux avec l'enfance, et je m'en voudrais de ne point donner à notre fils la forme exacte des choses. Le docteur Warrington qui est de moitié dans mon idée m'a promis de me choisir à Londres des photographies ou des dessins exécutés d'après des naturalistes, des antiquaires, des voyageurs ; avec son assistance j'espère bientôt être à même d'installer mon petit théâtre.

12 février 185. .

Je voudrais te faire le portrait d'Émile. Tu connais sa figure par le daguerréotype que je t'ai envoyé; c'est de sa manière d'être qu'il faut t'entretenir.

Intrépide à la marche pour un enfant de son âge, il possède ce que tu appelles, je crois, l'instinct des lieux. Aurais-je l'intention de le perdre que je n'en viendrais point à bout. Il n'aurait même besoin ni de miettes de pain, ni de cailloux pour retrouver sa route; car il sait très-bien s'orienter et reconnaît tout de suite à la direction du vent, au mouvement des nuages et à d'autres signes le point de l'horizon vers lequel il doit tendre. J'attribue chez lui le développement de cette faculté aux leçons pratiques de Cupidon qui, comme tu sais, a un compas dans l'œil et une boussole dans la tête.

De telles connaissances sont, je l'avoue, bien élémentaires; mais n'est-ce point raison de plus pour que l'enfant les acquière de bonne heure? J'en parle par expérience: élevée dans une pension où l'on ne s'occupait nullement de ces *misères*, je n'ai jamais pu reconnaître, en pleins champs, le nord du midi, l'est de l'ouest, et j'ai toujours eu la mauvaise honte de ne point te questionner à cet égard dans la crainte d'exposer mon ignorance. Passe encore pour une femme; mais j'ai tout lieu de croire que beaucoup d'hommes très-instruits n'en savent pas beaucoup plus long que moi sur certains points de

géodésie pratique. J'ignore naturellement si Émile est destiné à faire un voyageur; mais il me semble que dans toutes les conditions de la vie, on a plus ou moins affaire avec l'espace et que la sûreté du coup d'œil, secondée par quelques connaissances expérimentales, est pour l'homme un élément de liberté.

À table, Émile mange à la manière anglaise, c'est-à-dire qu'il tient sa fourchette de la main gauche et son couteau de la main droite. Cet usage, étonne d'abord, et pourtant je ne tardai point à reconnaître qu'il donne plus d'aisance aux mouvements. En se servant des deux mains on est plus à même de découper avec adresse les morceaux sur l'assiette aussi bien que de les porter à la bouche. Les Anglais sont gauchers durant le repas et ne s'en montrent pas plus gauches pour cela dans les travaux de l'industrie. Je ne vois vraiment pas pourquoi nous tenons tant à supprimer l'un de nos membres par le manque d'exercice. L'homme a-t-il donc déjà trop de ses deux bras pour conquérir le monde et lutter contre les obstacles matériels de la vie!

J'ai lu dans une vie de James Watt, que ce célèbre ingénieur anglais se servait, étant enfant, des outils de son père, un charpentier, pour créer ou transformer ses joujoux. On ajoute que cet exercice contribua beaucoup à lui faire la main et à développer chez lui le génie de la mécanique. Rien ne m'autorise à espérer qu'Émile invente de nouvelles machines; mais je tiens beaucoup à ce qu'il acquière une

certaine adresse des doigts. Aussi je ne l'empêche nullement de mettre en pièces ses jouets et de voir, comme on dit, ce qu'ils ont dans le ventre, pourvu qu'il s'engage à les reconstruire.

J'ai d'ailleurs été à même de faire une observation : c'est que les joujoux des enfants ne sont pas étrangers à la nature des localités qu'ils habitent. Les garçons qui vivent dans le voisinage de la mer se plaisent à tout ce qui leur rappelle la navigation. Cupidon, qui est adroit comme un singe, contenta leurs désirs en façonnant avec la lame d'un couteau un petit vaisseau à voile, qui fut lancé en grande cérémonie sur la Baie du Mont. Un si bel exemple d'industrie nautique fut suivi par Émile et par ses camarades, sinon avec beaucoup de succès, du moins avec une grande persévérance. Ce petit peuple possède aujourd'hui toute une flottille de corvettes, de galiotes, d'esquifs, de brigantines, de goëlettes, que sais-je encore ? quelques-uns de ces bâtiments sont même armés d'un canon de bois... Qu'on vienne maintenant nous attaquer !

Comme on me consulte quelquefois sur la valeur de ces choses flottantes, j'affecte toujours de préférer les bateaux faits par la main des enfants eux-mêmes aux modèles plus finis qu'on peut acheter chez les marchands.

Émile aime à s'occuper ; mais il aime aussi qu'on lui raconte des histoires. En cela ne ressemble-t-il point à tous les garçons de son âge !

Je crois bien, comme tu dis, que l'on parle trop aux enfants, en ce sens surtout qu'on leur parle de

choses étrangères à leurs goûts et à l'état de leur intelligence. Tel est l'écueil qu'il faut éviter. Autrement quels grands avantages pourraient tirer les enfants de l'enseignement oral des mères !

Ce qui m'encourage à penser ainsi est la masse de traditions qui se sont conservées dans le souvenir de tous les peuples avant l'invention de l'écriture. Où donc ai-je lu que certains Grecs s'étaient opposés du temps de Cadmus à l'invention des lettres de l'alphabet sous prétexte que l'usage de fixer les annales sur des tablettes altérerait peu à peu la mémoire ? Après tout cette objection était fondée, et valait bien celles qu'on oppose de nos jours à tous les progrès de l'humanité.

L'enfant qui ne sait encore ni lire ni écrire s'approprie déjà une foule de réminiscences. Le point important consiste dans le choix des connaissances, des faits et des leçons qu'on veut confier à sa mémoire toute fraîche. Une autre difficulté est de trouver la forme qui convient le mieux à nos récits. J'y perds souvent mon français avec Émile. Heureuse quand je réussis quelquefois à vraiment captiver son attention en parlant sa langue ! Il y faut un certain désintéressement d'esprit, un oubli de soi-même qui ne s'acquièrent, je crois, que par l'exercice. Les enfants ont très-certainement une poésie à eux ; toutes les mères le savent bien ; mais comment toucher à cette poésie sans qu'elle se défile et surtout le moyen de ne pas lui substituer la nôtre ?

Le monde est plein de contes qui ont la prétention d'être écrits pour les enfants ; ceux de Perrault

sont les meilleurs et pourtant je les trouve déjà trop raffinés, en un mot trop grandes personnes. Les récits qui intéressent le plus Émile n'ont souvent point le sens commun, je parle naturellement du sens commun des adultes qui n'est plus du tout celui des garçons de six à sept ans. Les très-anciennes fictions, celles qui nous viennent d'un temps où les sources de la naïve poésie n'avaient point encore été desséchées par l'étude et l'artifice, répondent assez bien aux goûts de son âge. Parmi les légendes du pays que nous habitons, il y a certains contes de géants, d'ogres, de nains et de fées, qui font ouvrir de grands yeux aux enfants durant les veillées d'hiver. Ce sont, il y a tout lieu de le croire, des fragments de vieux poèmes aujourd'hui perdus, et dont le sujet a passé de bouche en bouche, de *nursery* en *nursery*, avant de parvenir jusqu'à nous sous une forme plus ou moins altérée.

Un savant de la Cornouaille que je rencontre quelquefois chez notre ami le docteur prétend avoir une méthode très-sûre pour reconnaître l'âge de ces fictions. Autant que j'ai pu comprendre, il se guide dans ses conjectures d'antiquaire par la nature des mythes et le caractère des épisodes. Plus de tels récits remontent jusqu'à une source vraiment ancienne et moins ils ressemblent aux nôtres. S'agit-il de fées, celles des temps primitifs sont des êtres froids, austères, impersonnels, des forces de la nature divinisées sous de religieux emblèmes. Elles s'humanisent de siècle en siècle et deviennent même tellement femmes que les sim-

ples mortels finissent par les épouser. L'une d'entre elles vécut ainsi de longues années dans une chaumière du pays, et son mari à force de la voir avait oublié que ce fût une fée. Une nuit pourtant elle s'échappa sur un rayon de lune. Il en est de même pour les géants. Ces êtres monstrueux, difformes, inspirent d'abord un effroi superstitieux ; mais en vieillissant ils se rapprochent si bien de notre manière de vivre qu'ils perdent peu à peu tout empire sur l'imagination des hommes. Jadis on en avait peur et maintenant on en rit. Ainsi finissent les mythes.

Tu connais sans doute l'histoire de *Jacques, le tueur de géants* qui, s'il faut en croire la chronique, vivait en Cornouaille. Émile aime à m'entendre raconter les exploits de ce jeune héros. Le plus célèbre de ses hauts faits est censé s'être passé au Mont Saint-Michel des Anglais, ce rocher qui s'élève presque en face de notre maison et dans lequel le Géant, voleur de bestiaux et voleur d'hommes avait établi son gîte. De tous les services qu'ont pu rendre dans les âges de barbarie les champions du droit, le plus grand, si je ne me trompe, a été la lutte victorieuse contre les brigands et les monstres. Ils ont purgé la terre des tyrans qui l'opprimaient, et n'est-ce point avec raison qu'Hercule, Thésée, ont été placés par les Grecs au rang de demi-dieux ? Jacques, fils d'un fermier, allant attaquer le géant dans son antre, triomphant par la ruse de la force bête et malfai-

sante, se montre bien digne de succéder aux héros de l'antiquité.

Ces fictions ont leur mérite, et combien je regretterais de les voir bannies de l'enseignement oral ! Dans notre siècle prosaïque l'enfant n'a que trop de temps devant lui pour s'identifier à nos mœurs, à nos usages mesquins. Profitons de la courte aurore de la vie durant laquelle son âme est encore ouverte à l'attrait du fabuleux pour appeler ses sympathies sur des actions et des sentiments d'un type supérieur. Le caractère se forme d'après les modèles qu'on admire. Émile ne sera jamais un tueur de géants (où trouver des géants aujourd'hui ?) mais qu'il s'intéresse du moins aux nobles exploits des âges chevaleresques ! Je m'affligerais de le trouver froid et sceptique devant mes récits où j'exagère à dessein le désintéressement, la grandeur d'âme et la loyauté des personnages.

Dans la pratique de la vie, ne restons-nous pas toujours très au-dessous de notre idéal ? Il faut, si je ne me trompe, admirer chez les autres la vertu héroïque, le courage invraisemblable, pour n'être pas soi-même tout à fait un lâche.

Une chose que je me garde bien de dire à Émile, d'abord parce qu'il ne me comprendrait point et ensuite parce qu'une telle explication affaiblirait la valeur des mythes populaires, c'est que ces géants ne sont que la personnification des rochers dont abonde la Cornouaille. Certes, ces colosses de granit éprouvent chaque jour le sort réservé dans ce

monde à la force et à la résistance brutales. Un nain (c'est ainsi qu'il apparaît à distance), escalade au moyen d'une échelle les masses solides qui bordent les côtes du *Land's End*, creuse un trou avec un instrument de fer, y introduit une cartouche dont il allume la mèche et se retire. La mine éclate et le rocher tombe. Ainsi qu'il est dit dans les anciens contes : « La terre tremble de cette chute du géant et la mer en est tout émue. »

Il me semble qu'on ne gagne rien à *dépoétiser* l'enfance. Où sont aujourd'hui ces contes, ces légendes, ces chroniques à la fois naïves et merveilleuses dont on enchantait l'esprit des marmots ? Le siècle des romans est le moins romanesque de tous. Positifs, bourgeois, réalistes, nous communiquons nos goûts aux générations qui naissent. Je n'ai aucune prétention à la philosophie et Dieu me garde de prédire l'avenir ! Je me demande pourtant avec terreur ce que seront un jour ces jeunes vieillards qui ont encore leurs dents de lait, et qui n'ont déjà plus d'illusions. On leur enseigne la valeur de l'argent et ils ignorent la valeur du beau. Vainement me dira-t-on que les caractères dont nous entretennent les fictions ne sont point dans la nature. Certes ces hommes et ces femmes héroïques ne ressemblent guère aux hommes et aux femmes de notre société. On ne les rencontre, je le sais, ni dans les salons, ni sur nos boulevards. — Raison de plus, répondrai-je, pour ne point les banuir du paradis de l'enfance. Au nom du ciel gardons-leur une place autour du foyer domestique. Qui que

vous soyez, génies, fées, héros, êtres imaginaires, qui avez fait battre notre jeune cœur en lui dévoiant la beauté du bien, ne vous évanouissez point dans la lourde atmosphère d'un siècle chargé de calculs et d'intérêts matériels ! Nous sommes assez petits sans que nos descendants cessent de croire en votre idéale grandeur !

C'est à tort, selon moi, qu'on reproche à ces fictions leur invraisemblance. Défaut pour nous, qualité pour un autre âge de la vie. Ce qui nous paraît invraisemblable est vrai pour l'enfant. J'en juge par le caractère d'Émile que je me flatte d'avoir étudié. Sans avoir jamais entendu parler de religion, il est religieux à sa manière. Il a cette merveilleuse faculté de faire des mythes, qui distingue l'enfance du genre humain et qui s'affaiblit au contraire chez les races vieillissantes. Sous chaque phénomène de la nature, la pluie, le vent, le soleil couchant, il suppose une force vivante, une personne. L'autre jour il s'est enfui tout effrayé du jardin, parce qu'un gros nuage avait pris dans le ciel des formes extraordinaires. L'enfant avait cru voir, dit-il, une tête de vieillard avec une barbe blanche.... n'est-ce point grâce à quelque impression semblable de crainte et de respectueuse horreur que l'homme s'est fait une première idée de Dieu !

15 mars 185. .

Emile n'a point encore appris à lire, et c'est à peine s'il connaît ses lettres. Peut-être est-ce ma faute; car je l'ai très-peu poussé. Il me souvient de la répugnance que m'inspiraient mes premières leçons de lecture, et cette répugnance je l'attribue à la contrainte exercée sur ma liberté d'enfant. Dire à Émile, comme on me le disait à moi-même, qu'il faut apprendre à lire et à écrire parce que les autres en font autant, c'est une pitoyable raison. N'encourage-t-on pas ainsi l'homme à plier devant tous les usages bons ou mauvais qu'il trouvera plus tard établis dans le monde? Un argument meilleur et plus convaincant serait l'agrément que l'esprit retire de la lecture; mais on se passe si aisément des avantages attachés aux choses qu'on ignore!

Je cherche le moyen d'éveiller la curiosité d'Émile et de lui donner le goût des caractères imprimés. C'est dans les livres, il le sait, que je puise les récits merveilleux qui l'amuse : comment ne sentirait-il point un jour ou l'autre le désir de recourir lui-même à la source? Que ce désir naisse et le reste ira de soi. J'avoue pourtant que j'attends jusqu'ici de sa part un beau mouvement de volonté qui tarde beaucoup trop à venir.

Nous tous pour lesquels la lecture est devenue comme un sixième sens, nous rendons-nous bien compte des obstacles qui arrêtent l'enfant au seuil de l'alphabet? Je cherche quelle peut être pour lui

la raison de ces difficultés trop réelles et j'ai quelque peine à la trouver. Ne serait-ce point que les autres connaissances se préparent les unes les autres, tandis que dans le passage des objets aux signes artificiels qui les représentent, le fil conducteur se trouve brusquement rompu? Émile n'a point de peine à reconnaître dans un portrait une figure qu'il a vue parce que les formes restent à peu près les mêmes; mais un nom écrit ne lui représente nullement une personne. Y aurait-il un moyen de relier dans sa pensée ces deux ordres de faits, le dessin et l'écriture? c'est à toi que je le demande.

Je parle français avec Émile; mais il parle anglais avec les habitants de la Cornouaille; de cette manière sans se donner beaucoup de peine, et je dirais volontiers sans même s'en apercevoir, il acquiert deux langues modernes. J'avoue qu'il commet quelquefois d'étranges erreurs. Il lui arrive par exemple de mêler des mots anglais et français dans la même phrase. L'effet est des plus risibles. Figure-toi quelqu'un disant: « Je voudrais *to go out* ! » Après tout n'est-ce point ainsi qu'au contact de deux races distinctes se sont formés jadis les idiomes mixtes? Je crois instruire Émile, et c'est au contraire lui qui est mon maître en m'ouvrant les yeux sur une foule de faits dont j'ai cherché vainement l'explication dans les livres. Le croirais-tu? Il m'apprend l'histoire.

Émile ne sait encore ni lire ni écrire, et pourtant il dessine. Serait-il par hasard né artiste? On ne le croirait guère, je l'avoue, à voir ses barbouillages.

Quoi qu'il en soit, il fait des bons hommes, des maisons, des animaux, etc. Non content d'imiter tant bien que mal avec le crayon ou la plume la forme des objets qui le frappent, il se sert des figures tracées par lui sur le papier pour traduire ses impressions et composer des récits. Imagine-toi qu'il s'est mis dans la tête de t'écrire une lettre. Écrire n'est pas le mot, et au lieu de lettre, c'est hiéroglyphe qu'il faudrait dire. Je crains que tu n'aies beaucoup de peine à déchiffrer le sens du dessin qu'il t'envoie et je demande à être pour cette fois son Champollion.

Tu sauras donc qu'une tempête avait éclaté sur nos côtes dans la nuit du 2 au 3 avril. Le fait n'est pas rare, et nous devons savoir gré aux maisons d'être bâties en dur granit (la pierre la plus commune qui se rencontre dans le voisinage); car autrement elles s'écrouleraient selon toute vraisemblance sous le coup des épouvantables rafales qui bouleversent ici le ciel, la terre et l'eau. Il y avait pourtant des années qu'on n'avait vu la mer dans un pareil état de confusion; on eût dit le voile de l'horreur abaissé sur l'infini.

De sinistres rumeurs qui courent et se répandent en pareil cas de rivage en rivage ne nous entretenaient que de naufrages et de naufragés. Dès la pointe du jour, les gardes-côtes, leur lunette d'approche braquée sur l'horizon, à peine entrevus dans la glauque et livide lumière du matin, observaient attentivement la turbulente mer du haut des rochers à pic qui bordent les contours de la

baie. Leur clairvoyance défie tous les obstacles, et l'on sut bientôt qu'à travers la masse des ondes soulevées, les plis et les replis des tempétueuses vagues, ils avaient reconnu à distance une carcasse de navire échouée sur des sables dangereux. Le grand mât était rompu, et la coque elle-même, très-endommagée, s'était couchée de côté comme une baleine blessée qui se tournerait sur le flanc. Il y avait tout lieu de craindre que les lourdes et furieuses lames dont quelques-unes s'élevaient à une grande hauteur ne reprissent d'un instant à l'autre ce bâtiment en ruine pour le briser contre les récifs. A la lugubre clarté d'un ciel bas et gris on distinguait vaguement dans les agrès du vaisseau des mains qui agitaient des morceaux de voiles.

Porter secours à de malheureux naufragés, tel était le vœu général; tout le monde comprenait aussi la difficulté de l'entreprise. La population des côtes de la Cornouaille est vaillante; mais elle sait compter avec l'ennemi. Le vent s'était un peu abaissé depuis le pâle lever du soleil, la mer toutefois restait implacable. On eût dit qu'elle se mouvait d'elle-même et s'agitait en vertu des forces prodigieuses que lui avait communiquées la fièvre de l'orage. De vieux pêcheurs suivaient d'un œil exercé les mouvements de la houle, puis secouaient la tête avec un air de désespoir qui voulait dire : « Il n'y a rien à faire. »

Une demi-heure environ — un siècle — s'écoula dans cette incertitude. Des hommes étaient expo-

sés à la mort et attendaient du secours : qu'allaient-ils devenir ?

« Le voici, le voici ! » Tel est le cri qui s'échappa de toutes les poitrines à la vue du canot de sauvetage.

Ce canot, que l'on tient en réserve pour les grandes occasions, avait été en effet amené à force de bras et de chevaux sur le point de la côte d'où l'on pouvait avoir quelque chance d'atteindre les naufragés. Si grand que fût le danger, le frêle et léger bateau se trouva rempli à l'instant même. Le nègre Cupidon, enrôlé depuis deux ou trois années dans ce service volontaire, eut toutes les peines du monde à défendre sa place et son aviron. D'autres jalousaient l'honneur de s'exposer aux embûches de l'Océan, et il fallut l'autorité des droits acquis pour le maintenir parmi les hommes de l'équipage. Le canot fut lancé à la mer, et les intrépides rameurs, courbés sur leurs bancs, à demi couverts par les vagues, s'éloignèrent.

Émile regrettait, je crois, de n'être ni assez grand ni assez fort pour suivre son ami dans cette expédition hasardeuse. L'exemple de dévouement qui lui était donné me sembla d'ailleurs assez éloquent pour que je me gardasse bien d'en affaiblir l'effet par mes discours. La vue des grandes scènes et des grands dangers nous instruit en silence.

Après quelques heures de mortelle inquiétude, un cri s'éleva sur la côte : « Il revient ! » C'était en effet le canot qui se rapprochait du rivage. Avait-

il réussit dans sa généreuse entreprise ? On l'ignorait ; mais comme il luttait bravement contre le courroux des vagues ! Tu connais sans aucun doute ces merveilles de l'industrie nautique, ces bateaux faits d'air, de liège et de chêne, légers comme une plume, solides et fermes comme tout ce qui veut le bien. Il semblait à chaque instant que la tumultueuse puissance des éléments allait engloutir cette coquille de noix assez audacieuse pour disputer à la mer son butin. Elle tint bon ; elle triompha. On eût dit que le canot vivait, qu'il nageait, qu'une fée lui avait donné son talisman pour conjurer les horreurs de la tempête. Et les hommes de l'équipage ! ils étaient vraiment admirables. L'eau ruisselait sur leurs chapeaux de toile cirée, sur leurs vêtements de peau huileuse : mouillés comme des tritons, quelquefois culbutés par les vagues, ils revenaient indomptables dans le canot. La force de la houle leur avait-elle arraché leur aviron, ils allaient vaillamment le ressaisir et reprendre en quelque sorte leurs armes jusqu'entre les dents de l'ennemi. Tantôt les sillons creusés entre les vagues écumeuses les dérobaient à la vue ; tantôt au contraire le groupe des victorieux rameurs apparaissait sous un maladif rayon de soleil à la cime des montagnes d'eau.

« Sauvés ! »

A cette exclamation que poussa un groupe de marins réunis sur la pointe d'un rocher, mes regards se dirigèrent vers le canot qui se rapprochait sensiblement de la terre. On commençait à distin-

guer parmi les hommes de l'équipage trois naufragés horriblement pâles et une jeune fille qui ne donnait aucun signe de vie.

Le canot parvint à aborder non sans peine sur un des points abrités de la baie. Je ne tardai point à recueillir quelques détails. Le sauvetage avait été périlleux et difficile. Les naufragés devaient avoir beaucoup souffert. Selon toute vraisemblance, ils étaient restés deux jours et deux nuits sans nourriture. On les avait trouvés nichés, ainsi que des oiseaux de mer, parmi les restes des agrès que la tempête n'avait point entièrement détruits. Exposés à toutes les rigueurs de l'atmosphère, ils avaient sans doute escaladé cette position difficile au moment où le pont avait été envahi par les vagues, et ils s'y étaient maintenus par des prodiges de courage. C'est avec peine qu'on avait détaché des cordages leurs doigts raidis par le froid. Même après leur délivrance ils avaient de la peine à lutter contre le sommeil qui les accablait.

D'où venaient-ils? qu'étaient-ils? Ce qui ajoutait encore à leur situation déplorable est qu'ils ne pouvaient se faire entendre des habitants de la côte. Nul ne savait leur idiome. J'essayai de leur parler français et même allemand; ceci fait, j'avais épuisé mon répertoire de langues, et de leur part je n'obtins en retour aucun signe d'intelligence. Des marins russes, grecs et norvégiens, qui se trouvaient par hasard dans le port, ne furent point plus heureux que moi. Cette circonstance répandait sur la catastrophe une teinte de merveilleux : on eût dit des

morts revenant d'un autre monde et ne comprenant plus le langage des vivants.

Quant à la petite fille, qui paraît avoir cinq ans environ, elle avait été sauvée comme par miracle. Les hommes de l'équipage qui gouvernaient le canot ne l'avaient point d'abord remarquée au milieu du brouillard des vagues. Ce fut Cupidon qui avec son œil de lynx avisa une sorte de paquet suspendu aux débris des agrès. Grimper à la découverte dans l'état où étaient la mer et le vaisseau, c'était risquer mille fois sa vie. Il le fit pourtant et trouva une enfant qu'on avait liée avec des linges et des vêtements à une hauteur d'une vingtaine de pieds parmi les cordages mutilés. Elle s'était évanouie, sans doute sous l'action du froid et de la faim. Il la prit et l'enleva pour la déposer dans le canot où elle continua de sommeiller, ainsi qu'une mouette engourdie flottant sur l'abîme.

Il était temps de venir au secours de ces malheureux ; car quelques heures plus tard les planches du vaisseau naufragé furent dispersées par une dernière convulsion de la mer.

Les trois hommes sauvés sont, il y a tout lieu de le craindre, les seuls qui survivent de l'équipage ; ils furent conduits à l'asile des marins pour y recevoir les secours que réclamait leur état de langueur et d'épuisement ; mais je demandai que la jeune fille fût transportée chez moi. C'est un acte de charité que je devais bien au dévouement de Cupidon. De quel pays vient-elle ? ses traits, ses cheveux très-noirs et le ton doré de sa peau annoncent à coup

sûr une origine méridionale. Est-elle orpheline ? Ses parents ont-ils sombré dans la tempête ? Quelle main prévoyante l'avait attachée aux débris de la mâture ? Tout cela jusqu'ici est pour moi un mystère. Un fait du moins me semble certain, c'est qu'elle n'appartient point aux trois matelots qui survivent. Du reste nous ne tarderons point à recevoir des renseignements sur le nom du navire, sa patrie et les principales victimes du désastre. Je te tiendrai au courant de mes découvertes. Adieu, s'intéresser au malheur, c'est encore t'aimer.

P. S. On a découvert le nom du vaisseau perdu, il s'appelait l'*Ayacucho*. Les naufragés sont des Péruviens qui parlent un mauvais espagnol ; c'est tout ce qu'on sait jusqu'ici de ce triste épisode maritime.

XIII

LE DOCTEUR ERASME A SA FEMME

18 avril 185..

J'ai été heureux de recevoir le dessin d'Émile. Grâce à la clé que tu as bien voulu joindre au texte, j'ai pu pénétrer le sens de son hiéroglyphe. Cette grande tâche d'ombre représente sans doute la tempête, la mer troublée, le ciel obscurci par

les nuages. Quoique les lois de la perspective ne soient point très-rigoureusement observées, je gage que voici le vaisseau naufragé. Cette chose qui flotte doit être le canot de sauvetage. Quant à cette figure barbouillée d'encre, il n'y a point à s'y tromper, c'est Cupidon. Dans cet enfant couché à terre je reconnais avec un peu de bonne volonté la jeune fille évanouie et sauvée. Tu vois que j'y suis. Ce dessein est avec son portrait tout ce que je connais de mon fils. J'ai fixé l'un et l'autre au mur de ma cellule.

L'art des enfants rappelle toujours l'enfance de l'art. Reproduire certains traits du monde extérieur est une faculté naturelle à notre race et peut-être celle qui nous sépare le plus nettement des autres animaux. L'homme des cavernes, ce sauvage dont on ne connaît ni la langue ni l'histoire, dans un temps qu'il nous est impossible de dater, s'amusait — on le sait aujourd'hui — à graver sur la pierre ou la corne du renne des images grossières. Avec la pointe du caillou qui lui servait à tailler ses armes, il a buriné le mammoth, cet éléphant à fourrure, et quelques-unes des étranges bêtes fauves auxquelles il disputait déjà l'empire de la forêt.

Les premières sociétés, nous en avons également la preuve, ont cultivé les arts d'imitation avant même de fonder des lois stables et de s'assurer le nécessaire de la vie.

J'en conclus que l'instruction devrait commencer par le dessin. Ce serait d'ailleurs le moyen que tu

cherches pour conduire l'enfant de l'image à l'écriture.

Ainsi que tu l'as très-bien fait observer, nos lettres moulées représentent des signes dont toute la valeur repose sur une convention. L'enfant n'a jamais vu A ni B dans la nature. L'invention des caractères écrits a certes été un des plus grands efforts et l'une des conquêtes les plus mémorables dans l'histoire de l'esprit humain. Encore faut-il se souvenir que les peuples de l'antiquité avaient été depuis longtemps préparés à l'usage de l'alphabet par la pratique du dessin. Les Phéniciens tirèrent leurs lettres de l'écriture hiératique de l'ancienne Égypte. Chez nous au contraire, pour l'enfant qui apprend à lire et à écrire, cette tradition est rompue. On le transporte brusquement dans un monde abstrait où il n'a même point pour se guider le fil des analogies. Et l'on s'étonne après cela qu'il se rebute devant les difficultés! Ce n'est point lui, c'est la logique tout entière qui proteste contre un système absurde.

Tout porte à croire que les premières lettres n'étaient guère que les figures de certains objets auxquels on les attribuait plus particulièrement, et que l'écriture commença par une réduction du dessin. Ces traces hiéroglyphiques se sont-elles entièrement effacées de l'alphabet des langues modernes? Il y a lieu d'en douter. Un homme d'esprit que j'ai connu rapportait la forme de nos caractères imprimés à certains types de la nature. Ses rapprochements étaient quelquefois un peu cherchés,

je l'avoue ; mais je me servirais volontiers de sa méthode pour réconcilier dans l'esprit d'Émile deux ordres de signes qui semblent à première vue séparés par un abîme.

Aurait-il, par exemple, dessiné un rond sous prétexte de figurer le soleil, j'écrirais au bas de son croquis le nom de cet astre, en ayant soin d'appuyer sur la lettre O. S'agirait-il d'une *maison*, d'un *serpent*, d'un chemin en *zigzag*, d'un *œil*, j'indiquerais de mon mieux les traits de ressemblance qui peuvent exister entre la première lettre de ces mots et les objets qu'ils représentent à l'esprit. De cette manière Émile comprendrait que l'écriture est une autre forme au moyen de laquelle on dit mieux et en moins de temps ce qu'il cherche maintenant à dire par le dessin.

Ce qui déroute l'enfant, c'est qu'au lieu de le conduire par une pente douce du connu à l'inconnu, nous voulons à chaque instant lui imposer notre manière de voir. Il n'a pas même acquis la faculté de discerner les traits des choses que nous tenons déjà à lui inculquer les signes des idées. Grâce à notre plus ou moins d'autorité morale, nous le contrainçons bien à apprendre ; mais mon opinion est que nous laissons dans son esprit des lacunes regrettables ; sous prétexte de l'instruire à toute force, nous lui dérobons en grande partie le goût d'observer et de s'instruire par lui-même. L'arbitraire ne nuit pas moins à l'espèce humaine dans la famille que dans l'État.

Ma pensée est que le dessin, l'écriture et la lecture

sont trois exercices si étroitement liés l'un à l'autre, qu'on ne devrait point les isoler dans la première éducation. C'est toutefois par le dessin qu'il faut commencer. Je verrais à cela plusieurs avantages. D'abord on épargnerait à l'élève les premiers ennuis de l'étude. La plupart des enfants détestent les livres : quel est celui d'entre eux qui ne s'intéresse point aux images ? Une impulsion naturelle les porte très-souvent à représenter avec la main ce qu'ils ont vu par les yeux. Dessiner leur est un jeu, surtout quand ils le font d'instinct, et cherchent à reproduire d'eux-mêmes les objets qui les intéressent le plus. Cette faculté d'imitation n'existe point chez tous au même degré, il faut le reconnaître : mais il suffit presque toujours de la force de l'exemple pour l'exciter.

L'homme est-il né artiste ? je n'en sais rien ; l'histoire nous prouve du moins que les arts du dessin ont précédé chez tous les peuples le développement des lettres et des sciences. Or, l'histoire recommence chaque jour sous nos yeux dans la personne de l'enfant. Cet exercice aurait en outre le mérite de former le jugement. Ouvrir à l'enfant la nature avant les livres, c'est le conduire tout d'abord à la source. Or l'imitation d'un objet ou d'un être vivant, si imparfaite qu'elle soit, attire toujours l'attention sur les caractères essentiels du modèle. Dessiner c'est reproduire avec des lignes la forme et le contour des choses ; il faut donc pour cela les avoir vues, se faire une idée quelconque des principaux traits qui les dis-

tinguent. Nos mots écrits n'exigent point du tout ce travail d'observation, et pour peu que l'enfant sache épeler et réunir les lettres, il est à même de nommer une infinité d'êtres animés ou inanimés dont il n'a point la moindre connaissance. Disposition perfide et qui, affermie par l'habitude, égare la plupart des esprits superficiels !

Il n'y a de profondeur que dans la faculté de comparaison, et l'enfant n'ayant point contracté l'habitude de se rendre compte à lui-même de ce qu'il voit cherchera très-peu à s'expliquer ce qu'il lit.

Enfin, le dessin, si rudimentaire qu'il soit, est une excellente préparation à l'écriture. Émile, en esquissant plus ou moins bien la figure des objets qui attirent son attention, se dégourdit les doigts et acquiert une certaine adresse pour former des lignes, éléments de nos lettres. Mais c'est surtout dans l'esprit qu'il s'agit de ménager la transition entre le dessin, écriture des choses, et la calligraphie, dessin des idées. Nous aurons, je crois, jeté un pont sur l'abîme, si nous parvenons à relier dans le jugement d'Émile la représentation linéaire des êtres visibles aux signes abstraits qui les remplacent. Et pourtant quoi de plus facile à réduire en pratique ? à chaque fois que l'enfant imite un arbre, un fruit, un animal, je lui dirais que *sans le savoir*, il vient de tracer des lettres, mais qu'il y en a d'autres plus difficiles à faire et à lire dont se servent les gens instruits. Son amour-propre et sa curiosité étant piqués au vif, j'écrirais le mot corres-

pendant à l'objet dessiné, et je défierais Émile de le reproduire. Le tout en riant.

Peu importe qu'il réussisse bien ou mal, pourvu qu'il essaie, et il essaiera si l'on s'y prend avec habileté. Sans doute il sera nécessaire de recommencer plusieurs fois avant qu'il acquière une certaine pratique; dans tous les cas le principe est sauvé. Émile saura désormais pourquoi l'on écrit, et comment au dessin des objets on substitue des caractères conventionnels qui disent la même chose tout en prenant moins de place sur le papier et en étant d'une exécution beaucoup plus rapide. Ce sont les seuls avantages de l'écriture sur lesquels j'insisterais, parce que ce sont les seuls qu'il soit à même de comprendre.

En apprenant à former ses lettres, l'enfant agit d'ordinaire comme une machine : la belle manière d'entrer dans le monde de l'intelligence !

J'ai connu des peintres, il est vrai, qui n'approuvaient aucunement qu'on lâchât les rênes dans le premier âge à la libre faculté d'imitation. Selon eux, l'enfant, tout en croyant dessiner d'après nature, dessine le plus souvent de fantaisie et arrive ainsi à se gâter la main. A les en croire il faut l'autorité, la discipline, dans l'enseignement des beaux-arts. On peut différer d'avis sur ce sujet comme sur tant d'autres; mais dans tous les cas, ce n'est point la question qui m'occupe. Il y a mille à parier contre un qu'Émile ne prétendra jamais au prix de Rome. Quelle raison ai-je de craindre ou d'espérer qu'il fasse plus tard un artiste ? Tout

mon désir est qu'il soit un homme, et le sentiment de ce qui existe dans la nature concourt très-certainement au développement de l'intelligence et du caractère. Si mauvais que puissent être les dessins d'Émile, ils témoignent du moins d'une certaine attention portée sur les formes qui l'environnent. C'est assez pour le moment. Dans le cas où il aurait un véritable talent pour les arts, ce talent trouvera bien un jour l'occasion de se dégager. Ne cite-t-on point l'exemple d'un jeune pâtre qui s'était appris lui-même à dessiner en gardant ses brebis et qui, perfectionné plus tard par les leçons de l'école, est devenu le maître de Raphaël ?

Je crois aussi que l'enfant devrait écrire avant de lire, ou du moins que ces deux exercices devraient se rattacher l'un à l'autre. Un homme très-éclairé, Andrew Bell, dont tu as sans doute entendu parler en Angleterre, cherchait depuis plusieurs années une méthode rationnelle. Étant aux Indes, dans les environs de Madras, il rencontra un jour à la porte d'une école, un groupe de très-jeunes Hindous qui traçaient avec le doigt des caractères sur le sable. Il s'arrêta, les observa avec attention, et après s'être rendu compte de leur système, se frappa le front en disant : « J'ai trouvé ! » Quel était ce système ? Bien simple assurément. Les enfants indigènes, plus près que nous de la nature et par cela même plus logiques, copient d'abord le mot qu'ils ont vu écrit, puis ils cherchent le nom des lettres, épèlent les syllabes et finissent par lire.

Je vois surtout dans cette méthode l'avantage

de mettre en action la main et la tête. Ce qui fatigue le plus l'enfant placé devant un livre est l'attention passive qu'on exige de lui. Faire par soi-même, chercher, deviner, s'acheminer du connu à l'inconnu, quel excellent moyen de tromper l'ennui !

Je ne suis point, à te vrai dire, un grand admirateur des méthodes. Il y en a trop, et la plupart d'entre elles s'appliquent à un être de fantaisie qu'on ne voit point dans la nature. Il me souvient d'un Hollandais que j'ai connu et qui s'était mis dans la tête de faire une collection de souliers. Voilà bien, diras-tu, une idée bizarre ! On n'est point Hollandais pour rien, et je trouvai dans ses armoires, sous verre, beaucoup de spécimens intéressants. Il y en avait de tous les genres, de tous les pays et de toutes les époques, depuis la sandale et le cothurne, jusqu'à la pantoufle des Chinoises, depuis le mocassin jusqu'aux babouches du grand Turc. Au milieu de cette réunion de modèles, appartenant aux divers étages de l'histoire, une seule chose avait été oubliée par les artistes en chaussure, c'est la forme du pied humain. Eh bien, je serais tenté d'adresser le même reproche aux faiseurs de méthodes d'enseignement. Ils raisonnent à merveille ; quelques-uns d'entre eux ne sont point dénués d'invention ; mais un détail leur échappe, peu de chose en vérité, — la forme de l'esprit humain aux divers âges de la vie.

La seule méthode qui me semble répondre aux besoins de l'élève, c'est le bon sens du maître.

Est-ce à dire qu'aucun autre fil conducteur ne puisse nous guider dans le labyrinthe de l'éducation? Telle n'est point ma pensée. Je crois, au contraire, que beaucoup de procédés scientifiques, dont se sont servies et dont se servent encore les races primitives, s'appliqueraient avantageusement à l'instruction de l'enfance. Tu as sans doute entendu parler du compteur mécanique; je ne sais point au juste quel est le mérite de cet instrument introduit dans quelques écoles pour faciliter aux élèves, à l'aide de boules d'ivoire, certaines opérations de calcul; mais je sais très-bien que nous l'avons emprunté aux Chinois. C'est l'abaque, appelé dans le Céleste Empire *sudn-pdn*.

Dieu me garde, après tout, de blâmer de tels emprunts! Je regrette, au contraire, que nous n'ayons pas plus souvent recours aux recettes et aux pratiques des peuples arriérés, pour aplanir, vis-à-vis des commençants, l'accès de certaines connaissances élémentaires.

Ces peuples arriérés sont les enfants de l'histoire. On connaît aujourd'hui quelques-unes des lois qui ont présidé, sur toute la terre, à la formation des langues, de l'écriture, des arts, des religions, de l'industrie. Non-seulement les origines des sciences ne nous sont pas tout à fait étrangères, mais l'étude des signes sous lesquels les idées se manifestent, durant les premiers âges de la civilisation, nous ont initiés aux aptitudes et aux procédés successifs de l'esprit humain. Ou je me trompe fort, ou cet ordre naturel de développement est

celui qu'il faudrait suivre dans l'éducation de la jeunesse.

Les méthodes qui, pour les peuples arrêtés, forment un système permanent, une manière définitive d'être et de connaître, ne doivent servir, au contraire, pour l'enfant des races civilisées que d'un moyen transitoire. Quoique aussi ignorant que les autres à l'origine, il se détache chaque jour du sauvage et du barbare par la faculté de devenir qui se trouve en quelque sorte tracée dans ses organes. Il glisse rapidement sur des difficultés qui opposent, depuis des siècles et des siècles, une barrière insurmontable aux races inférieures, et, courant d'un progrès à l'autre, il ne s'arrête que devant la limite marquée par ses aptitudes personnelles, le caractère de la société où il vit et l'influence de son temps. Les méthodes sont à l'éducation ce que les institutions sont à la société : elles ne répondent jamais qu'à un besoin momentané de l'esprit, et doivent toutes, par conséquent, être considérées comme provisoires. Il serait aussi absurde d'emprisonner dans certaines formes pédagogiques l'entendement de l'élève qu'il eût été injuste, au xvi^e siècle, de vouloir retenir les peuples dans la constitution et les croyances du moyen âge.

22 avril 185..

D'après le portrait que tu me traces d'Émile, je vois qu'il est porté au merveilleux. Après tout, je

m'en réjouis, car je n'aime point les enfants sceptiques : c'est le signe d'une sécheresse d'imagination. Cette tendance au surnaturel est-elle chez l'homme supériorité ou faiblesse ? Je n'en sais rien ; mais qu'importe, si elle élève l'âme ? Comme toi, je regrette cette poésie de l'enfance qui aidait l'esprit des marmots à traverser les abîmes de l'inconnu sur le cheveu d'une fée. Même les dons les plus dangereux de l'idéal n'ont point été vainement départis par la main de la nature. Avons-nous le droit de combattre une faculté, sous prétexte que nous la jugeons inutile ou chimérique ? Mieux vaudrait, il me semble, lui trouver un contre-poids. A l'instinct du merveilleux, par exemple, il sera temps plus tard d'opposer l'observation des faits, le raisonnement. Au nom de la vie, ne comprimons rien, ne supprimons rien : l'homme n'est déjà pas trop riche.

Nous faut-il un exemple ? Contemplons l'univers où tout s'agite, lutte, se développe, et où l'ordre naît de l'antagonisme des forces. Le grand mal quand l'homme intérieur s'organiserait d'après ce modèle ?

23 avril 185..

Le billet ci-inclus est pour Émile.

« Ta lettre, mon cher fils, m'a beaucoup intéressé ; mais il y a une autre manière d'écrire qui ressemble bien plus à la parole. Dépêche-toi de l'apprendre, et demande à ta mère comment elle

fait pour lire mes dessins à la plume qui diffèrent un peu des tiens. J'ai tant de choses à te dire ! De ton côté, n'as-tu rien à me faire savoir ? Nous ne nous sommes jamais vus, et pourtant je pense à toi, je t'aime. Un mot de toi me rendrait heureux. Oh ! si je pouvais te serrer contre mon cœur !

» Ton père. »

XIV

HÉLÈNE A ÉRASME

20 juin 1851.

Émile a été malade. J'avais d'abord craint la fièvre scarlatine ; nous en avons été quittes pour la rougeole. Si je ne t'ai point écrit, c'est que le docteur s'était chargé lui-même de t'instruire du cours de la maladie, puis ne voyant aucun danger, il a cru inutile d'éveiller tes inquiétudes. La convalescence a été rapide et au bout d'une quinzaine de jours Émile avait déjà recouvré ses forces. Il n'en était point de même en ce qui me concerne : la fatigue des nuits blanches, les alarmes, avaient un peu ébranlé ma santé. La médecine anglaise me paraît avoir en pareil cas un remède qui doit être souverain si j'en juge par la confiance avec laquelle on le prescrit et la bonne volonté avec laquelle on s'y soumet. Ce remède c'est le changement d'air.

L'air que nous respirons à Marazion est excellent, mais c'est surtout, je crois, sur le déplacement, la vue des scènes de la nature et le changement des habitudes que comptent les docteurs anglais pour renouveler les forces de leurs malades. A ne te rien déguiser, l'idée d'un voyage ou plutôt d'une excursion me souriait assez, car je savais que nos environs, très-visités des touristes, abondent en beautés sérieuses. Je me laissai donc faire en victime résignée qui respecte les oracles de la science. Nos préparatifs de route n'exigèrent que très-peu de soins : M^{me} Warrington s'étant chargée de tracer notre itinéraire avec tous les avantages que lui donna la connaissance du pays. Cupidon découvrit une vieille calèche qui avait vu autrefois de meilleurs jours, et un vieux cheval qui sous un air morne conservait assez de vigueur pour braver les montées et les descentes de cette région rocailleuse. Le tout fut loué à peu de frais, et le matin de notre départ le bon nègre s'installa fièrement sur le siège en qualité de cocher.

Émile qui avait déjà repris ses couleurs rayonnait de joie ; car rien ne plaît aux enfants comme l'attente des aventures. Faut-il l'avouer ? nous n'en avons aucune à raconter. Quoique nous ayons parcouru des terres désertes et longé de sauvages côtes exposées à toutes les fureurs de la mer, nous ne rencontrâmes sur notre chemin ni brigands, ni monstres, ni captives enchaînées dans les cavernes des rochers.

Je comptais aussi sur l'influence d'un paysage

aux traits frappants, pour graver de vives impressions dans l'esprit d'Émile. C'est, dit-on, la vue des lacs et des crêtes sauvages, dans les highlands de l'Écosse, qui aurait inspiré à Byron ses premiers élans d'enthousiasme. Je ne crois point qu'Émile fasse plus tard un Byron, et je n'ai même aucun droit de le désirer; mais je serais désolée qu'il fût insensible comme homme à la grande poésie de la nature.

En espérant beaucoup de ce petit voyage pour éveiller ses facultés sensibles, je me suis trompée et je viens humblement te confesser mon erreur. Il était trop tôt. Émile se montre curieux des détails et des accidents de la campagne, mais il est encore trop jeune pour saisir un ensemble.

La meilleure manière d'obtenir l'attention des enfants, c'est, je crois, de ne point la leur demander. Avec Émile je ne me suis départie qu'une seule fois de cette règle de conduite. Nous étions au cap du Lizard: quel entassement de merveilles! Figure-toi des masses de rochers prenant toutes les formes, les uns debout, les autres disjoints, écroulés, entre lesquels s'irrite la mer. Il y en a qui, entourés d'un cercle d'écume, ne montrent que la tête, un cône lisse et poli, éternellement lavé par les vagues. Le regard suit au loin la ligne ondoyante des côtes, coupées à chaque instant par de larges déchirures, des précipices, de sombres cavernes dans lesquelles les eaux pénètrent en mugissant. Au milieu de toutes ces grandeurs, l'embarras est de choisir un point de vue. Je me plaçai avec Émile en face de

Kinance Cove, l'une des anses où la mer est le plus belle au milieu des ruines, et le prenant par la main : « Peut-être, lui dis-je, ne reverras-tu jamais le même spectacle : regarde bien et souviens-toi de cet endroit-ci. »

Peut-on commander à la mémoire ? J'ai quelque raison de le croire, si j'en juge par mon expérience. J'avais à peu près l'âge d'Émile ; mes parents étaient en voyage et m'avaient emmenée avec eux en Auvergne. Un jour que nous avions gravi l'un des pics du Mont-Dore, mon père m'adjura solennellement de ne point oublier de ma vie ce que je voyais dans ce moment-là. Hé bien, le dirais-tu ? ce panorama de montagnes, de plateaux et de vallées qui se déroulait alors devant mes regards, je l'ai encore dans la tête. Tu comprends dès lors ce qui m'a portée à agir de même avec Émile. On voulut, il est vrai, me faire une semblable recommandation devant je ne sais plus quel autre tableau de la nature, et cette seconde fois ce fut vainement. J'en conclus que si l'on peut à un moment donné exercer une influence sur la mémoire des enfants, c'est du moins un moyen héroïque dont il ne faut point abuser.

Abandonné à lui-même, Émile s'étonne plus qu'il n'admire. Je crois qu'il faut un peu d'idéal pour bien voir le réel. Par exemple, l'enfant ne connaît de la mer que le cercle de l'horizon embrassé par le regard, et ce cercle est relativement étroit. Le voile des distances lui dérobe le reste. Si le poète rêve et s'exalte devant ce majestueux spectacle des

eaux, c'est que par la pensée il regarde au delà. Affranchi un instant de l'infirmité des sens, il recule les bornes du visible. A cette masse agitée dont il ne découvre après tout qu'une faible partie, il ajoute l'image de l'infini, de l'immensité, qui sont autant de conceptions de l'esprit. Pour lui, en un mot, ce n'est pas tant la mer qui est grande; c'est l'idée de la mer.

L'absence de réflexion, — faculté qui éclôra sans doute avec le temps, — m'explique l'indifférence d'Émile ou du moins son admiration toute passive à la vue de certaines scènes de la nature. Il y a d'autres détails au contraire sur lesquels je ne comptais point, et qui piquèrent vivement son intérêt. Presque tous les rochers qui composent la masse du Lizard et du Land's End ont reçu un nom particulier qui parle en quelque sorte à l'imagination. C'est ainsi par exemple qu'on vous montre la *colonne*, l'*antre du lion*, la *cuisine*, les *soufflets*, la *poêle à frire*, le *cheval*, la *tête du docteur Johnson*, la *figure du docteur Syntaxe*, etc., etc. Parmi ces noms il en est sans doute qui s'appliquent à des rapports plus ou moins fictifs; mais il en est d'autres fondés sur des traits de ressemblance qui sautent aux yeux. De tels jeux de la nature, des images fortuites, des pierres qui sans avoir été travaillées par le ciseau ressemblent à quelqu'un ou à quelque chose, tout cela ne peut-il point avoir donné aux premiers hommes l'idée de la statuaire? Quoi qu'il en soit, cet art inconscient, fixé dans le granit par la forte main de la nature, est une des bizarreries qui ont

le plus exercé la curiosité d'Émile ! Il s'ingéniait de lui-même à saisir, entre les quartiers de roche et certains objets bien connus, des analogies de forme qui n'ont d'ailleurs point échappé (les noms le prouvent) aux naïfs et braves pêcheurs de la côte.

L'homme a-t-il inventé l'architecture ? je t'avoue que j'en doute depuis que j'ai vu tous les types essentiels de cet art indiqués dans les cavernes et les chaînes de rochers. On y retrouve en germe l'arcade, la voussure, les lourds piliers, la colonne flûte et cannelée, les longues fenêtres ogivales, les contre-forts, etc., etc. Pour peu que l'imagination s'en mêle, le regard distingue dans ces entassements de granit, des modèles d'anciens temples, des rangées de colossales statues aux figures inachevées, des ornements symboliques et des monstres fabuleux qui ne demandent qu'à sortir du bloc.

Sans être le moins du monde savante ni antiquaire, j'aurais pourtant tenu — (et l'occasion était belle) — à instruire Émile en lui donnant une idée des monuments celtiques. Certes ils ne manquent point dans certaines parties de la Cornouaille. Les plus communs sont, comme tu sais, des cercles druidiques, des pierres allongées et plantées sur la base comme des obélisques, des promontoires de granit, ouvrages de la nature, qui légèrement touchés et remaniés par l'art ont été les premières forteresses du pays contre les brigands des mers. Ce qui m'a le plus intéressé, c'est l'amphithéâtre de Belidden au cap du Lizard. Cet amphithéâtre a-t-il été taillé par la main de l'homme ? On aper-

çoit bien çà et là les traces d'un travail rudimentaire à demi effacé par le temps et par une herbe fine qui recouvre la surface du roc. La tradition veut que les grands cercles indiqués en saillie dans l'épaisseur de la pierre aient été anciennement des séries de gradins. Les Celtes auraient ainsi profité d'une courbe dessinée par la nature et d'un précipice au pied duquel écume la mer pour y ranger des spectateurs. Mais quel était le spectacle? Était-ce la nature? Elle mériterait bien, — surtout dans cet endroit, — d'exciter l'enthousiasme; mais il est plus probable qu'il s'agissait de quelques rits religieux. En face de cet amphithéâtre s'élève en effet au-dessus de la surface des vagues un groupe de noirs rochers qui auraient, dit-on, servi d'autels aux druides. Voilà du moins un culte qui avait de la grandeur!

Les cromlechs sont aussi d'un effet tragique au milieu des bruyères sombres et désolées; mais comment attendre qu'Émile s'intéresse beaucoup à de pareilles antiquités sans sculptures et sans histoire? Je crois pourtant qu'il a rapporté de son voyage des impressions dormantes qui se réveilleront un jour ou l'autre. Sais-tu sur quoi je fonde mon opinion? Sur une circonstance à coup sûr très-puérile; mais tout est plus grave qu'on ne croit dans le monde de l'enfance.

C'était le 11 juin, l'anniversaire de sa naissance. D'accord en cela avec les usages du pays où il vit, Émile tient beaucoup à ce qu'on célèbre ce grand jour par une collation; mais de plus il eut recours

cette fois à une invention de son esprit. Me tirant par la robe il me conduisit dans *son* jardin où à mon grand étonnement je vis un tas d'assez grosses pierres arrangées et superposées avec un certain art. J'en comptai sept et je vis par là qu'Émile avait profité à l'école des anciens Celtes. Ayant compris que les ouvrages que nous avions visités ensemble le long de la côte avaient été érigés en mémoire d'un événement, il s'était appliqué à lui-même cette méthode. Tu vois qu'il peut dire maintenant comme Horace : « Je me suis élevé un monument ! »

Je me demande d'ailleurs pourquoi on a donné à l'âge d'Émile le nom d'âge de raison. Sur quoi un garçon de sept ans raisonnerait-il ? Des faits ? Il n'a pas eu le temps d'en acquérir ! Des principes ? il faudrait pour les déduire une certaine maturité d'esprit. Si j'en crois mon expérience, Émile serait jusqu'ici plus porté à connaître qu'à juger. Ce qui l'intéresse, ce sont les qualités apparentes des êtres et quelques-uns des signes de la pensée. Un exemple tiré de nos récréations t'expliquera mieux ce que je veux dire.

2 juillet 185..

J'ai enfin ouvert mon petit théâtre et, sans y mettre aucun amour-propre d'auteur, je puis dire qu'il a du succès.

Le docteur Warington m'a fait venir de Londres une lanterne magique ; c'est un bel instrument qui se prête à des changements à vue de lumière et de

couleur, grossit très-convenablement les objets et projette sur la toile des images on ne peut plus distinctes. Ainsi que je te l'avais promis, j'ai moi-même dessiné et colorié la plupart des verres, en me rendant compte de l'effet produit par l'illusion. Il m'a aussi paru utile de lier ensemble les différentes vues par un petit drame qui donnât de l'intérêt et de l'unité au spectacle. Ceci fait, je reçus chez moi l'hiver dernier une vingtaine de garçons et de jeunes filles, ne voulant pas suivre l'exemple de la comtesse d'Escarbagnas qui donnait la comédie chez elle et commandait à son suisse de ne laisser entrer personne. Je crois qu'on ne saurait prendre plaisir à un divertissement quand la compagnie n'est point nombreuse, et que plus on est d'enfants, plus on s'instruit.

Je commençai d'abord par des sujets très-simples : l'intérieur d'une ferme ou d'un moulin, la vie à bord d'un vaisseau. Un autre jour, ce vaisseau nous conduisit dans des pays lointains. Parmi ces pays, les plus étrangers à nos mœurs étaient ceux qui excitèrent le mieux la curiosité de mes jeunes spectateurs. On aimait à voir des maisons bâties autrement que les nôtres, des rues et des places publiques avec des hommes et des femmes aux costumes bizarres. La chasse aux animaux sauvages, surtout les plus gros et les plus dangereux, tels que l'éléphant, l'hippopotame, le rhinocéros, le lion et le tigre, ne manqua point de zélés admirateurs. Avec quel intérêt on regarda s'avancer une caravane dans le désert ! Ces essais suffirent pour

me convaincre qu'il y avait un « sésame ouvre-toi » dans ma lanterne magique, et que ce serait ma faute si je ne m'en servais pour ouvrir à mes jeunes amis les portes de l'inconnu.

Les enfants tiennent beaucoup à savoir comment se sont faits les animaux, les plantes, les roches, en un mot les choses qu'ils ont journellement devant les yeux; aussi annonçai-je avec quelque solennité que nous *jouerions incessamment*, un drame à grand spectacle et en plusieurs actes intitulé *l'Histoire de la Terre*.

J'avais mis à contribution pour cette soirée toute la puissance de mon instrument, des dessins exécutés d'après les avis des géologues anglais et le peu de science que j'ai acquise moi-même dans les livres. A la répétition générale il fut convenu que je donnerais une parole aux éléments et aux forces de la nature : n'est-ce point une liberté que peut se permettre le drame lyrique? Il ne s'agissait pourtant point de faire de la poésie; mais d'expliquer en termes très-simples ce qui n'était point suffisamment accusé sur la toile par les effets de lumière et les changements de couleur. Que disait, par exemple, l'Océan, père des choses, recouvrant la surface d'un monde éteint par les eaux? En vérité, il ne m'en souvient guère; mais je crois que d'une voix prophétique il demandait à la vie de consoler la solitude de ses abîmes.

En effet apparurent sous un rayon de lumière magique les plus anciennes formes connues du règne animal, l'*odhamia*, la *lingula*, l'*orthocératite*, tyran

des mers siluriennes, le *trilobite* et autres premiers-nés de la nature dont le portrait avait été dessiné sur la foi des restes ou des empreintes fossiles.

Les premières terres émergées se montrèrent ensuite à la surface des eaux. C'était des groupes d'îles sur lesquels, grâce aux ressources de l'illusion, on vit pour ainsi dire croître les fougères arborescentes, les *sigillaria*, les *stigmaria* et les autres principaux types de cette antique flore. Tout cela était, je l'avoue, une bien faible miniature des immenses scènes du monde primitif, et si un esprit, témoin de la naissance des choses, avait été dans la salle, il aurait sans doute ri de mes ombres chinoises ; mais il ne faut pas oublier que ce spectacle s'adressait à des enfants et que je me proposais d'instruire. C'est un grand but et qui demande grâce pour la petitesse des moyens.

Entre chaque époque de l'histoire de la terre, un intervalle de ténèbres et de silence indiquait (je pris la peine d'en avertir mon auditoire) la lente et mystérieuse action du temps.

Au second acte une série de changements à vue annonça quelques-uns des grands phénomènes qui s'étaient accomplis sur la terre : — des îles soulevées et reliées entre elles, ébauches des continents futurs, des plantes nouvelles, des animaux que le monde n'avait point encore contemplés. L'ère des reptiles excita surtout la curiosité des spectateurs. L'enfance de la nature répondrait-elle à l'enfance de l'imagination ? En vérité je serais tentée de le

croire, tant les formes évanouies de ce règne animal semblaient intéresser mes jeunes disciples. Le *labyrinthodon*, cette grenouille grosse comme un bœuf, l'ichthyosaure à l'œil énorme, le plésiosaure au cou de serpent, le mégalosaure, cet éléphant des reptiles à tête de lézard, l'hylæosaure, au dos hérissé d'épines, surtout les ptérodactyles, dragons volants, aux ailes et aux griffes de harpies, s'effacèrent l'un après l'autre comme des rêves, après avoir émerveillé les enfants par leurs proportions monstrueuses, les combats terribles qu'ils se livraient entre eux et la formidable puissance de leurs armes.

Que tout cela eût vécu, on le croyait puisque je l'affirmais sur parole, et c'était une nouvelle source d'étonnement. Ne voulant d'ailleurs tromper personne, je racontai en peu de mots comment je connaissais ces animaux et ce que j'avais ajouté de mon invention à ce que l'on sait positivement de leur structure et de leur histoire. Pourquoi n'existaient-ils plus sur la terre? C'était une question à laquelle il eût été difficile de répondre : mais nous étions lancés à pleines voiles sur l'océan du temps, ce grand rénovateur des choses et préparés d'avance à toutes les métamorphoses de la vie. Si long qu'ait été le règne des anciens reptiles, n'ont-ils point passé sur le plan général de la nature comme glissaient mes ombres sur le drap blanc tendu pour les recevoir?

Le troisième acte s'annonça par des paysages dans lesquels j'avais cherché à reproduire — bien imparfaitement, sans doute — quelques traits de

l'époque à laquelle les géologues ont donné le nom d'Éocène (aurore). Après les grands reptiles, les grands mammifères. Le lourd mégathérium, le dinotherium, géant d'un âge de géants, le mastodonte, colosse des pachydermes éteints — j'en passe et des plus étranges — revinrent un instant à la lumière, évoqués par la magie de ma lanterne; puis, comme si notre monde, même celui des illusions, n'était plus fait pour eux, ils demandèrent bientôt à rentrer l'un après l'autre dans le néant.

Divers changements successifs dans la flore et la faune de ces temps-là annoncèrent pourtant que la Terre s'avancait vers les conditions des temps modernes. Les enfants commençaient à se retrouver peu à peu en pays de connaissance, quoique tout fût encore très différent. Dans des forêts dont les arbres se rapprochaient des nôtres, les gigantesques élans couraient poursuivis par des carnivores dont les descendants attaquent encore aujourd'hui leur proie dans le désert.

Jusqu'ici le froid n'avait point encore attristé ces tableaux sur lesquels nageait, au contraire, une lumière tropicale; mais vers la fin de la soirée se montrèrent les premières glaces. Ce fut une succession de scènes désolées au secours desquelles j'appelai toutes les forces de mon instrument. On comprit que les animaux des époques précédentes avaient péri sous ces influences désastreuses ou s'étaient enfuis vers des climats plus chauds. Au milieu d'un sévère climat dominaient le renne et le mammoth, éléphant à fourrure. On eût dit que

la Terre allait mourir, et je crus lire une certaine inquiétude dans les regards des spectateurs les plus attentifs. Fallait-il les rassurer ? Les faits ou plutôt les images des faits se chargèrent de dissiper ces craintes.

Quelle est cette caverne creusée par la nature dans l'épaisseur des rochers ? Un repaire pour les animaux sauvages, l'ours, la hyène, une espèce de chien et d'autres hôtes appartenant à des espèces aujourd'hui domestiques. A part, dans une sorte de camp retranché dont il a su lui-même tracer les limites, se montre à la lueur d'un feu allumé à terre, ô merveille ! l'homme. Quel est-il ? D'où vient-il ? c'étaient des questions trop embarrassantes à débattre devant des enfants et sur lesquelles je ne suis point fixée moi-même. Aussi je jugeai prudent d'éteindre ma lanterne.

A la demande générale, comme disent les affiches de théâtre, notre petit drame eut un bon nombre de représentations.

Je me propose de continuer mes leçons et de raconter à mes jeunes amis, par le moyen des verres, l'histoire de l'homme, ses luttes contre la nature, ses premiers instruments de chasse ou de travail, ses essais d'industrie naissante. Plus tard, je leur dirai de la même manière ce que nous savons de l'origine des sociétés, des très-anciennes coutumes et des primitifs monuments de l'art. Il n'est rien, je crois, qu'on ne puisse expliquer aux enfants pourvu qu'on leur montre les objets, et qu'on se mette par la simplicité des termes à la portée de leur esprit.

Je ne m'aveugle point sur la valeur de cette fantasmagorie ; il est évident que je n'aurai enseigné à Émile ni la géologie ni l'histoire pour avoir fait passer devant ses yeux quelques images des anciennes époques de la terre ou de l'humanité. Parmi ces figures magiques, beaucoup, je le sais encore, glissent sur le cerveau des enfants comme sur la toile sans y laisser de trace ; mais qu'une ou deux se fixent dans leur imagination, et peut-être chercheront-ils plus tard à se renseigner eux-mêmes à l'école de la nature ou des livres. Après tout de quoi s'agit-il à leur âge ? — De leur donner la science ? — Non, d'éveiller en eux le goût et la curiosité de connaître.

11 juillet 1835..

Émile a été très-fier de recevoir ta lettre et très-dépité, je crois, de ne pouvoir la lire lui-même. En attendant qu'il soit capable de te répondre, il veut que je te tienne au courant des nouvelles recueillies sur le dernier naufrage. Les pauvres matelots avaient été si cruellement éprouvés, que deux d'entre eux moururent au bout de quelques jours ; un seul survit. Il est en train de recouvrer ses forces, et a pu être interrogé dans sa langue, par un capitaine espagnol. Il résulte de son témoignage que l'*Ayacucho*, le navire perdu, appartenait à un armateur du Pérou qui faisait voile vers l'Angleterre avec des marchandises, quand il fut assailli en vue des côtes par l'une des plus vio-

lentes tempêtes qu'on puisse imaginer. Pour des raisons qui ne sont point encore expliquées, il amenait avec lui sa fille âgée de cinq ans, et qui était connue à bord sous le nom de Lola, — contraction, je crois, de Dolorès. Que le père ait été emporté par les vagues, c'est malheureusement un fait dont personne aujourd'hui ne peut douter.

J'ai fait écrire dans le pays à la famille de la jeune fille ; mais jusqu'ici on n'a reçu aucune réponse. Les matelots ajoutent que sa mère est morte depuis quelques années, qu'elle n'a ni frère ni sœur, et qu'il ne lui reste que des parents assez éloignés. A les entendre, l'armateur était un homme riche ; mais en quoi consiste sa fortune ? peut-être en *châteaux*..., car le Pérou, c'est l'Espagne au delà des mers.

Tu ne m'en voudras point, j'en suis bien sûr, d'avoir recueilli jusqu'à nouvel ordre cette orpheline. Son triste sort m'intéresse ; ses manières sont un peu farouches, mais il y a de la grâce dans sa sauvagerie enfantine. Elle promet d'être belle. Lola apprend le peu qu'elle sait d'espagnol à Émile, et de son côté Émile lui apprend le français et l'anglais. Les enfants avec très-peu de mots s'entendent tout de suite entre eux.

17 juillet 185..

Tout en cultivant l'esprit d'Émile, je crois qu'il s'agit surtout à son âge de préparer pour la vie des membres sains et vigoureux. Aussi je l'encourage

à se livrer aux exercices du corps, à plier ses muscles sous l'empire de la volonté, et à braver les obstacles qui ne sont point au-dessus de ses forces. Notre fils, je l'espère bien, ne sera point un athlète; je ne voudrais pour rien au monde d'un petit Milon de Crotone; mais il me semble que toute faiblesse ou physique ou morale devient pour l'homme un élément de servitude.

Depuis quelque temps Cupidon s'affligeait de ce qu'Émile ne sût point encore nager. Ce dernier n'était-il point trop jeune pour apprendre à se soutenir sur l'eau? L'objection ne valait rien; car si la crainte qu'inspire le commerce avec un milieu inconnu est le principal obstacle à la liberté des mouvements, cette crainte ne fait que s'accroître et se fortifier avec l'âge. Le bon nègre, à l'entendre, nageait en naissant: cela veut dire, sans doute, qu'il ne se souvient pas plus d'avoir appris à se déplacer dans l'eau qu'à marcher sur la terre, tant les deux exercices lui paraissent naturels. Son assurance dissipa mes doutes et mes frayeurs. La natation développe les muscles, et, en quelque sorte, étend la liberté de l'homme d'un élément à un autre. C'est de plus un moyen de sauvetage, et comme tel un devoir envers nous-mêmes aussi bien qu'envers nos semblables. Je savais d'ailleurs que Cupidon, souvent téméraire quand il risque sa propre vie, n'exposerait pour rien au monde celle d'Émile à un danger sérieux.

A quelque distance de chez nous est une sorte de petit lac formé par un ruisseau que les bancs de

sables empêchent de se jeter librement dans la mer. L'endroit était favorable, et c'est là qu'Émile reçut ses premières leçons. Ni ceinture de liège, ni vessie ballonnée d'air, ni aucun des appareils dont, si je ne me trompe, on se sert quelquefois pour seconder les efforts des débutants. « L'enfant doit être son *bouchon* à lui-même, » avait déclaré le nègre dans son naïf langage; autant que je puis en juger, sa méthode est bien simple : elle consiste surtout à inspirer de la confiance. Payant lui-même d'exemple, il se couche, m'assure-t-on, sur le dos, regarde le ciel, ferme la bouche et respire par le nez qu'il tient un peu élevé au-dessus de la surface. Il a ainsi l'air de dire : « Vous voyez qu'on ne doit point couler à fond, et que si les gens se noient, c'est qu'ils le veulent bien. »

Le maître ne tarda point à se montrer très-fier des progrès de son élève. Pourtant, il aspirait pour lui à d'autres succès plus éclatants. « Nager dans un lac, murmurait-il, la belle affaire! autant vaudrait nager dans une baignoire. Parlez-moi de la mer, à la bonne heure. Voilà de quoi vous soutenir et vous donner des forces. » Je m'opposai néanmoins à ce qu'on tentât cette épreuve dont une terreur imaginaire m'exagérât sans doute les dangers. Elle fait tant de victimes sur nos parages, cette grande masse d'eau, que je professe pour elle un respect mêlé d'effroi. Je dois dire que de son côté Émile partageait un peu mes craintes. La mer vit, elle palpite, elle vous soulève et vous entraîne en hurlant. La lame est une personne, une ennemie. Ce

va-et-vient perpétuel des ondes, image de l'orageuse éternité, rappelle trop à l'homme sa faiblesse.

Sais-tu ce qui a triomphé des répugnances et des terreurs d'Émile ?

Il se fait de ta captivité une idée assez vague. Je n'ai jamais voulu m'expliquer bien clairement avec lui sur un sujet qui renouvelle toutes mes douleurs, d'abord parce qu'il aurait beaucoup de peine à me comprendre (qu'entend-il à la raison d'État ?), et ensuite parce qu'une fausse conception des faits pourrait lui inspirer la haine de la France. Mon silence l'encourage donc à se faire lui-même sa légende. Émile te croit prisonnier de quelque mauvais génie, ogre ou dragon, dans un château gardé par la mer. Ne s'est-il point trouvé un jour surpris par la marée montante sur un rocher et tout entouré du cerbère des vagues ? Quoi qu'il en soit, c'est avec la détermination d'un chevalier de la table ronde ou d'un jeune vainqueur des monstres qu'il osa faire ses premières armes. Je soupçonne d'ailleurs le malin nègre d'avoir flatté les illusions de l'enfant pour l'amener à ses vues.

Ils rentrèrent tous deux à la maison, Cupidon avec un air mystérieux comme la nuit, Émile cachant mal la joie du triomphe. Je devinai tout de suite d'où ils venaient, et me fâchant très-rouge, je reprochai à l'un autant qu'à l'autre cet acte de désobéissance. Émile soutint bravement la bourrasque, et avec un air de résolution que je ne lui connaissais pas encore : « Je veux apprendre à

nager, dit-il, afin de délivrer et de te ramener mon père. »

Cette parole, son franc regard, sa confiance naïve dans ses généreux projets, tout me désarma. Je souris, et l'attirant dans mes bras, je couvris de baisers son front encore humide d'eau de mer.

18 juillet 185..

Si j'en crois les journaux anglais et certains bruits répandus dans l'air, Émile n'aurait point besoin de s'armer en chevalier ni de traverser les mers à la nage pour vaincre le dragon qui te garde. On parle d'une amnistie politique. J'avais rêvé pour toi un autre acte de réparation et de justice, mais n'ayant rien demandé, tu n'as rien à refuser. Et puis mon cœur bondit à l'idée de te revoir.

XV

LE DOCTEUR WARINGTON A HELENE ***.

Madame,

J'apprends ce soir à Londres une nouvelle dont je m'empresse de vous faire part : votre mari vient d'être mis en liberté.

A vous respectueusement.

LIVRE TROISIÈME

L'ADOLESCENT

Extraits du journal d'Érasme

Marazion, 185..-186..

I

Depuis un an tout est changé dans ma vie.

Je l'ai retrouvée, Elle ! et en nous revoyant, il semblait que nous n'eûmes jamais été séparés. L'absence n'avait rien introduit d'étranger dans nos sentiments et nos habitudes, tant nos cœurs étaient restés unis. Seulement je sens mieux que jamais la douceur de son commerce. Ce n'est plus la jeune fille que j'ai connue ; mais elle n'a pris aux années que ce qui rend la femme plus aimable et plus touchante : son esprit, les traits mêmes de son visage se sont en quelque sorte élevés et purifiés dans la sainteté des devoirs maternels.

J'avais presque désespéré de connaître mon fils.

Il est à remarquer que la plupart des hommes qui se sont le plus occupés d'éducation n'ont jamais eu d'enfants ou les avaient perdus de vue. Peut-être ont-ils tenu pour cela même à payer en une autre monnaie la dette de la nature.

Qu'ai-je fait pour être plus heureux que d'autres qui valaient mieux que moi !

Combien je me sens ému quand il m'embrasse ; combien fier de me promener dans la campagne en le tenant par la main ! La nature avec lui me paraît nouvelle comme si je ne l'avais point vue pendant sept années. — Voit-on quand on n'est pas libre ? Les arbres, les rochers vieux comme le vieux monde, tout me paraît né d'hier.

Un instant j'eus l'idée de retourner en France ! Qui m'a retenu ? Mille raisons , mille préjugés si l'on veut , peuvent empêcher un homme de vivre dans sa patrie. Qui sait ? Peut-être la poignante et inexprimable douleur de revoir sous un maître un grand peuple qu'il a connu libre. Il n'en est pas moins pour cela d'esprit et de cœur dans tout ce qui se passe sur la terre natale.

A toutes les époques de l'histoire, quelques honnêtes gens ont cru devoir à eux-mêmes et à leur pays de le servir de loin ; ce sont ceux, je crois, qui l'ont le plus aimé. De loin comme de près, ils vivent de son souffle, de ses luttes, de ses espérances. Au fond de l'âme ils portent des blessures qui sont celles de la nation, mais dont la nation semble ne plus souffrir comme si le temps et l'habitude avaient le pouvoir d'endurcir toutes les cicatrices. De tels

exilés volontaires accusent les hommes, les événements; mais qu'on essaye devant eux de rabaisser la France, et tout leur sang refluera vers le cœur. Ce lambeau de terre auquel ils ont volontairement renoncé, les tient aux entrailles. C'est à l'idée de patrie comme ils la conçoivent, qu'ils sacrifient la patrie elle-même, et plutôt que de la voir humiliée, ils se condamnent à ne point vivre chez eux.

Pourquoi cette habitude de noter au hasard, au jour le jour, mes réflexions, mes souvenirs? C'est sans doute un pli de ma vie de prison. N'ayant personne avec qui parler, je m'écrivais en quelque sorte à moi-même.

II

LES CHOSES AVANT LES MOTS

La manière dont Elle a élevé Émile n'a démenti aucune de mes espérances. Qu'elle continue à le former par ses exemples et par la confiance qu'elle lui inspire. Depuis notre heureux rapprochement, nous avons toutefois cru utile de diviser les rôles. L'instruction, si je ne m'abuse, appartient surtout à l'homme et l'éducation à la mère.

Je me demande où nous en sommes.

Émile jusqu'ici n'a rien étudié méthodiquement. C'est par la vue des coquillages se rencontrant chaque jour sur le bord de la mer, qu'il a recueilli

une à une et comme au hasard ses premières leçons d'histoire naturelle. Le microscope, d'ailleurs fort commun, que je mets à sa portée en maniant moi-même les pièces, lui grossit de temps en temps certaines merveilles du monde infiniment petit, et le télescope dont je me sers la nuit pour observer les astres, lui dévoile quelques-uns des prodiges du monde infiniment grand. Une cloche de verre remplie d'eau salée que nous renouvelons tous les huit jours et dans laquelle nous avons placé des mollusques, des crustacés, des poissons, lui a, je crois, appris tout ce qu'il sait de la vie sous-marine. Je répète quelquefois sous ses yeux des expériences très-simples de chimie et de physique, et sans même connaître le nom de ces sciences, il se fait une idée quelconque des actions qu'exercent les uns sur les autres certains corps bruts. Il m'a vu construire des thermomètres et des baromètres très-grossiers sans doute ; mais en voulant les imiter lui-même il m'a montré qu'il comprenait un peu l'usage de ces instruments. Jusqu'à présent voilà nos livres.

Nous devons appartenir l'un et l'autre à l'école des Péripatéticiens : car c'est en nous promenant que nous étudions surtout. Je laisse les faits, les phénomènes extérieurs attirer librement l'attention d'Émile, et c'est pour répondre à ses demandes que je hasarde mes explications, en m'efforçant de les rendre claires. Le moyen qu'il m'écoute, je l'ai reconnu, c'est de suivre en lui parlant le fil de ses propres idées. Beaucoup parmi ceux qui se char-

gent d'instruire les enfants, agissent trop comme s'ils avaient besoin de se prouver à eux-mêmes, par leurs discours, qu'ils savent beaucoup. Je n'enseigne rien à Émile ; nous apprenons ensemble. Au lieu de lui donner ma manière de voir, je cherche à dégager la sienne. Ce qu'il ne tient pas du tout à savoir, je l'ignore pareillement ou feins de l'ignorer. Cette manière n'est point précisément de nature, je l'avoue, à faire briller le professeur ; il y faut un certain désintéressement d'esprit ; mais graver des formules et des sentences sur le cerveau d'un enfant, c'est écrire des mots sur le sable.

L'esprit de recherche se développe comme toutes les autres facultés par l'habitude et l'exercice. On devient curieux. C'est en observant qu'on acquiert le goût d'observer par soi-même. Je puis bien sans doute seconder l'attention d'Émile en lui montrant ce qu'il ne voit pas du premier coup d'œil dans les choses ; mais encore faut-il que le désir vienne de lui et naturellement. Les enfants sont en général très-portés à questionner ; mon avis est qu'on éteint cette heureuse disposition en allant au-devant et au delà de ce qu'ils veulent savoir. Beaucoup d'entre eux finissent par garder le silence, afin de s'épargner les ennuis et les longueurs d'une leçon.

III

IL N'EST PAS BON QUE L'ENFANT SOIT SEUL

Je tremble que nous nous attachions trop, Hélène et moi, à cette jeune fille que nous a jetée la tempête, et qui peut être réclamée d'un jour à l'autre par des membres de sa famille.

Quoi qu'il en soit, je tiens à constater un fait physiologique.

Quand Dolgrès fut recueillie sous notre toit, elle avait tous les défauts des filles de sa race et de sa contrée. Quoique jolie, elle était nonchalante, peu soigneuse d'elle-même, et, faut-il le dire ? assez malpropre. Cette négligence envers sa personne, associée à un grand fond de coquetterie naturelle, désolait Hélène. Leçons, remontrances, petites mortifications qu'on imposait à son amour-propre, rien ne la corrigeait. D'humeur vive, et même emportée quand on la contrariait, elle ne témoignait aucune envie de s'instruire. Hélène fit de son mieux pour éveiller l'esprit de cette belle au bois dormant, mais hélas ! la force des talismans échouait contre le sort que semblait lui avoir jeté je ne sais quelle mauvaise fée péruvienne. Qui a rompu le charme ? Émile.

Le désir de lui plaire, d'éviter ses railleries, peut-être même ses dédains, a eu bien plus d'in-

fluence que toutes nos leçons sur la volonté de Lola.

C'est la première conquête d'Émile, et à leur âge cette conquête n'est point dangereuse.

Depuis lors une lutte s'est engagée entre lui, très-fier de conserver la supériorité de son petit savoir, et elle, jalouse de la lui disputer. Cette lutte, comme on peut s'y attendre, tourne chaque jour à l'avantage de l'un et de l'autre. Ils apprennent beaucoup mieux ce qu'ils étudient ensemble. Qu'Émile se tienne pour averti : Lola cherche à le devancer sur le terrain de la lecture.

Je crois que leur caractère a aussi beaucoup à gagner dans cette alliance. Les enfants connaissent très-bien leurs défauts mutuels et ne se ménagent point entre eux. Émile n'épargne guère Lola qui, de son côté, le lui rend bien, sans que ces légères représailles altèrent en rien leur bonne amitié. On me dira peut-être que le commerce entre frère et sœur est accompagné des mêmes avantages : j'en doute, parce que les circonstances ne sont plus exactement semblables.

J'ai visité dans le temps une institution de sourds-muets qui se divisait primitivement en deux écoles. L'expérience ne tarda point à démontrer les vices de ce système. Les filles cloîtrées dans leur département se montraient d'une ou deux années en retard des garçons qui n'étaient point eux mêmes très-avancés. L'idée vint alors de les réunir dans les mêmes classes. On n'eut qu'à s'applaudir du changement. En peu de temps l'infériorité d'un des sexes disparut et l'autre fit

d'incontestables progrès. L'amour-propre, naturel à l'homme et à la femme, l'ambition excitée chez les jeunes gens par la présence de fières rivales aux yeux desquelles ils tenaient à se distinguer, tout contribua de part et d'autre à élever le niveau des études. C'étaient pourtant les mêmes élèves; mais leurs forces se trouvaient doublées.

Pourquoi ce qui est vrai des sourds-muets et des sourdes-muettes ne le serait-il point aussi des *parlants* et des *parlantes* ?

C'est au nom des mœurs que les hommes chargés d'instruire la jeunesse s'opposent à la réunion des garçons et des filles. L'objection serait très-grave si elle était fondée. Il faut pourtant se dire que personne n'a jamais songé à réunir les enfants des deux sexes dans les mêmes dortoirs. Une sage distribution des bâtiments, des cours et des exercices scholastiques, écarterait sans doute beaucoup des inconvénients redoutés.

Quant au travail de l'esprit, n'est-il pas plutôt fait pour amortir que pour stimuler les mauvais instincts? N'est-ce point, au contraire, la séparation absolue qui est un danger pour la vertu? Notre corruption ne sait que ruser avec le mal et se trahit elle-même par l'excès des précautions hypocrites. A force de jeter la défiance sur les relations les plus innocentes, on éveille les désirs et la curiosité des adolescents. Que toutes ces barrières matérielles seraient avantageusement remplacées par les limites du devoir tracées dans la conscience de la jeunesse !

Je ne veux point dire que la même éducation convienne également à l'homme et à la femme. Doués l'un et l'autre de facultés très-différentes, ayant d'autres devoirs et une autre mission à remplir dans le monde, ils exigent chacun de leur côté un mode particulier de culture. N'y a-t-il point cependant certains sommets de la science, des beaux-arts et de la poésie où les muses et les dieux se donnent la main ? Ne conviendrait-il point de préparer de bonne heure cette alliance du sentiment et de l'intelligence qui fait le charme de la vie ? Élever à part les deux moitiés du genre humain, comme si elles ne devaient rien avoir de commun dans leur destinée, n'est-ce point briser d'avance le lien social ? En présentant au jeune garçon la jeune fille comme la compagne future de ses travaux, de ses efforts vers le bien, le juste, le vrai, n'agirait-on point d'une manière plus conforme au vœu de la nature et de la morale ?

Quoi qu'il en soit, Émile et Lola jusqu'à nouvel ordre s'instruiront ensemble, et j'attends beaucoup pour l'un comme pour l'autre de ce mariage d'esprit.

IV

LES DEUX ILES

Il est quelquefois bon de parler aux enfants en paraboles.

Émile me demandait l'autre jour pourquoi il y a des pauvres, et Lola me semblait très-préoccupée de savoir pourquoi il y a des riches.

La réponse banale à cette question est que « Dieu l'a voulu ainsi. » Une telle explication ne me semble point faite pour donner aux enfants une grande idée de la justice d'un être suprême.

Pouvais-je d'un autre côté aborder avec eux l'un des problèmes les plus ardu de l'économie politique ? Je me tirai d'embarras en leur contant une histoire.

« Il y avait très-loin d'ici, dans une mer que je ne connais pas bien moi-même, une île sur laquelle les riches avaient fait bâtir des palais de marbre, planter des jardins de fleurs rares et creuser des lacs pour leur plaisir. Rien n'égalait dans le monde le luxe de leur table. On y servait sur des plats d'or d'énormes turbots à la sauce au homard (c'est le plat qu'Émile estime le plus). La toilette des

hommes et surtout celle des femmes était extravagante. Les enfants jouaient aux billes sur les places publiques avec des diamants ronds.

Les pauvres, au contraire, allaient pieds nus, et les petites filles couvertes de haillons fouillaient dans les tas d'ordures à la porte des riches pour retrouver quelques restes des festins de la veille. Non-seulement ils étaient chargés de travaux durs et répugnants, mais encore ils étaient méprisés. On avait même été jusqu'à interdire aux gens mal vêtus les promenades publiques, dans la crainte sans doute que leurs guenilles ne salissent les tapis verts ou plus vraisemblablement pour que la vue de leur misère n'offensât point les regards de l'opulence.

Une nuit, les pauvres se retirèrent sur une montagne et tinrent conseil entre eux.

Les jeunes parmi eux auraient voulu qu'on courût aux armes, qu'on attaquât les riches pendant leur sommeil et qu'on partageât leurs biens entre les malheureux.

Un vieux sage se leva, et quand le silence fut rétabli : « N'en faites rien, dit-il. D'abord, ils sont gardés dans leurs châteaux ou leurs palais par des domestiques encore plus méchants que les maîtres, et par des chiens plus voraces que les serviteurs eux-mêmes. Ensuite une telle lutte à main armée serait-elle juste ? Ces biens que vous convoitez, ils les ont acquis, ou du moins ce sont leurs ancêtres qui les ont gagnés par des moyens plus ou moins honnêtes. Les fils les possèdent aujourd'hui en vertu de lois que je ne comprends

pas très-bien, mais qui pourtant doivent avoir une raison d'être, puisque tous les hommes jusqu'ici les ont respectées. D'un autre côté, ce que vous enlèveriez aujourd'hui à vos ennemis, parce que vous seriez les plus forts, d'autres vous l'arracheraient demain, parce que vous seriez les plus faibles. Cherchons donc tous ensemble un autre moyen. N'avez-vous pas entendu dire qu'il y a sur la mer d'autres îles que celle où nous avons eu le malheur de naître? Nos frères, les pauvres matelots, qui amènent ici sur leur navire les denrées et les objets de luxe pour l'usage des riches, ont vu plus d'une fois dans leurs voyages sortir du sein des eaux des terres couronnées de verdure et de grands arbres à fruit. D'après leur récit, une de ces îles est inhabitée, et il ne tient qu'à vous de la convertir en un jardin d'abondance. N'avons-nous pas nos bras? Moi qui suis vieux, je vous donnerai néanmoins l'exemple du travail, et je vous aiderai au besoin de mes conseils. J'ai dit. »

Ils partirent. L'un après l'autre ils s'embarquèrent sur de mauvais vaisseaux qu'ils avaient construits eux-mêmes avec les planches de leurs cabanes. Les riches habitants de l'île furent enchantés de voir s'éloigner cette canaille, et témoignèrent leur joie en battant des mains. « Quel bon débarras! » s'écriaient-ils.

Comme les émigrants ne possédaient rien, le navire n'était guère chargé que de leurs personnes; je me trompe, ils emportaient leurs outils.

Durant quelques années on n'entendit plus parler

d'eux. « Ils ont été engloutis par la mer, » disaient les uns.— « Ils se sont mangés entre eux, » disaient les autres.

Un jour pourtant un vaisseau entra dans le port tout chargé de grains et d'objets de commerce. Au langage des matelots et à certains traits de physiologie, on reconnut aussitôt d'anciens habitants de l'île. Ils racontèrent qu'ils venaient d'une autre île où tout réussissait à merveille. La terre défrichée se couvrait de moissons, de fermes et de bestiaux. Les riches traitèrent ces récits de fictions et se prirent à éclater d'un fou rire.

Les marins n'avaient pourtant rien exagéré. Des champs revêtus de cultures, des villages, des villes, des routes, des canaux sortaient comme par enchantement de ce sol autrefois sauvage. Les citoyens vivaient entre eux en bonne intelligence, parce qu'ils étaient heureux. La paix régnait dans les familles. Les enfants étaient considérés comme la graine d'une prospérité plus grande encore. Aussi leur apprenait-on de bonne heure à travailler.

Il en était tout autrement de l'île des riches dont la fortune déclinait, au contraire, de jour en jour. Comme les habitants étaient trop fiers ou trop paresseux pour mettre eux-mêmes la main à la charrue, les champs ne tardèrent point à se couvrir de ronces. Tous les métiers cessèrent faute d'ouvriers, et avec eux disparurent les éléments du luxe. Les châteaux tombèrent en ruine, et l'on ne trouvait point d'hommes pour en relever les pierres.

Dans les commencements les riches firent appel aux artisans des îles voisines ; mais ceux-ci sachant bien comment leurs frères avaient été traités ne voulurent point s'exposer aux mêmes outrages.

Comme les habitants qui étaient restés dans l'île possédaient du moins beaucoup d'or et d'argent, ils achetèrent pendant quelque temps tout ce dont ils avaient besoin aux marchands étrangers. Il n'y a pourtant trésor si bien fourni qui ne s'épuise, surtout quand on n'en renouvelle point la source. Au bout de plusieurs années leur fortune fut à sec, et ils commencèrent à regretter, mais trop tard, leur conduite dure et injuste envers les pauvres.

Bien déplorable était leur condition. Les domestiques dont ils s'entouraient autrefois, n'étant plus payés, refusèrent de les servir. Les chevaux, n'ayant plus personne pour les soigner à l'écurie, ne voulurent plus de leur côté traîner les voitures. On rencontrait dans les rues des femmes en souliers de brocart éculés, en robe de drap d'or toute déchirée et toute trouée ; car elles auraient rougi, ces grandes dames, de raccommodez elles-mêmes leurs vêtements. A les voir couvertes de ces orgueilleuses guenilles, quelqu'un aurait été tenté de rire, s'il n'était cruel et lâche de se moquer du malheur — même du malheur des méchants.

En un mot l'île des riches était devenue l'île des pauvres.

La disette s'accrut d'année en année. La terre n'étant point travaillée ne savait plus produire. Les anciens riches mouraient de faim dans leurs châ-

teaux en ruine, et ils auraient tous péri, si les habitants de l'autre île qu'ils avaient jadis chassés à force de mauvais traitements ne fussent venus à leur secours, et ne leur eussent apporté les provisions dont ils avaient trop pour eux-mêmes. »

.

« C'est donc le travail qui enrichit ? » me demanda Émile qui m'avait écouté avec attention.

« — Pas toujours, lui répondis-je; mais du moins il enrichit les nations qui savent être justes. »

V

UNE MAIN DE BUREAU

Émile commence à écrire passablement. Je doute pourtant qu'il moule jamais ses lettres selon les principes de l'art.

Autrefois, l'écriture était en quelque sorte personnelle. Bonne ou mauvaise, elle exprimait une manière d'être. Aussi s'est-il trouvé des physiologistes du trait qui croyaient lire les dispositions morales d'un inconnu dans les lignes écrites par lui sur le papier. Et pourquoi non ? Nous faisons tout avec notre caractère. Il n'y a rien, je crois, d'impossible ni d'in vraisemblable à ce que l'écriture, cette trace délicate qui fixe nos sentiments et nos idées, soit une empreinte du *moi*. Beaucoup d'hommes,

dont nous possédons les autographes, ont changé plusieurs fois dans leur vie la manière de former leurs lettres. Ces modifications — dont il y a tout à parier qu'ils ne se rendaient aucun compte — ne devaient point être étrangères à certaines transformations de l'esprit. On a cru remarquer que l'époque de leur existence où ils étaient le plus eux-mêmes est aussi celle où leur écriture se trouve frappée d'un cachet plus original.

Aujourd'hui l'on a inventé des méthodes de calligraphie qui ont sans doute le mérite de *perfectionner la main*; pour peu néanmoins qu'elles se propagent, on ne découvrira plus de différences entre les écritures. Dans ce siècle de chemins de fer et de plumes de fer, nous courons tous à l'uniformité.

Passe encore si cette tendance artificielle s'arrêtait aux signes de la pensée; mais non, elle atteint la pensée elle-même.

Ce ne sont point à coup sûr les connaissances qui nous manquent. De faciles méthodes ont mis à la portée de presque tous les éléments de la science, de la littérature et des beaux-arts. On nous parle chaque jour de la diffusion des lumières, et c'est un fait dont je suis loin de contester la grandeur. Il est néanmoins permis de se demander si l'esprit atteint à des conceptions plus hautes que celles des hommes du XVIII^e siècle. Avons-nous plus de force morale, plus d'initiative, plus de caractères franchement accusés qui se détachent en vigueur sur le fond obscur de la société, plus d'œuvres originales ?

Le niveau de l'intelligence humaine s'étend tous les jours : s'est-il élevé ?

Hélas ! je regarde autour de moi et je reste stupéfait de l'invasion de la médiocrité. On répète que de nos jours l'esprit et le talent courent les rues : il serait plus exact de dire que chacun a l'esprit et le talent des autres. Notre siècle a trouvé un moyen assez ingénieux, je l'avoue, de multiplier les machines et les automates de la pensée. L'adresse a remplacé dans les arts le génie et la volonté ; en littérature le savoir-faire a étouffé l'inspiration ; dans la pratique de la vie et des affaires, l'intrigue a détrôné le mérite. Nous glissons sur un chemin plat et banal vers l'effacement universel des supériorités de l'intelligence et du caractère. O homme, contente-toi désormais de ressembler à tout le monde !

Il y a sans doute à cet état des esprits plus d'une cause que je ne veux point approfondir : le régime sous lequel nous vivons, l'absence de liberté politique, la préoccupation toujours croissante des intérêts matériels. Je m'en voudrais de ne point en signaler une autre. L'éducation telle qu'elle se pratique de nos jours consiste beaucoup moins à découvrir et à étendre les facultés des enfants qu'à masquer leurs côtés faibles sous certains procédés d'un usage expéditif et en quelque sorte mécanique ! Leur propose-t-on comme but de leurs efforts la gloire d'être utiles ? Non, on leur demande de parvenir. Le moyen d'espérer des vocations déterminées, des dons de nature développés par le

travail, quand on laisse d'avance entrevoir à la jeunesse que la convention et l'artifice mènent bien plus directement au succès !

VI

LE FAGGISME

Il existe dans certaines écoles de l'Angleterre un vieil usage qui étonne beaucoup les étrangers. A Eton, à Harrow, où l'on reçoit surtout les fils de l'aristocratie, les élèves sont servis par les élèves. La distinction entre les maîtres et les domestiques (*fags*) est tout à fait indépendante du rang social et de la fortune. Tel enfant noble et riche peut être tenu de broser les habits d'un autre enfant pauvre et roturier, de faire ses commissions, de nettoyer sa chambre, d'allumer son feu, de préparer son déjeuner, de porter ses livres en classes. Le privilège d'être servi appartient à l'ancienneté, à certains grades scholastiques ; l'obligation de servir tombe sur ceux que l'école range parmi les divisions inférieures.

Ce que je désapprouve dans cet usage est le lien de dépendance personnelle. Les *anciens* se conduisent quelquefois d'une manière très-cruelle envers ceux de leurs camarades qu'ils considèrent comme leurs domestiques. Les injures, les soufflets, tous les mauvais traitements que dans les comédies de

Molière, les jeunes seigneurs distribuent à leurs valets d'un pied et d'une main lestes, sont infligés aux pensionnaires par les pensionnaires eux-mêmes. Ces petits esclaves de la veille, si patients et si soumis, deviennent les maîtres durs et arrogants du lendemain. N'est-ce point ainsi que va le monde et que se transmettent toutes les tyrannies?

Autrement, je ne verrais aucun mal à ce que le service domestique d'une pension se fît par la main des élèves.

J'ai connu dans le temps une institution dirigée par un homme de haute intelligence qui avait adopté ce système et qui avait su en tirer de grands avantages pour l'éducation de la jeunesse. Presque tout le travail de la maison était confié à des groupes d'enfants ou d'adolescents divisés en corps d'état selon leurs goûts et leurs inclinations naturelles; car chacun de ces offices était volontaire. On était à son choix feutier, balayeur, allumeur de quinquets, on se chargeait d'éveiller les autres le matin ou de nettoyer la salle d'étude. Le service de table se faisait à tour de rôle par les élèves. Les corvées qui exigent le plus de dévouement étaient aussi les plus honorées, celles que le chef de l'institution affectait de distinguer davantage en distribuant des insignes aux jeunes héros qui avaient le courage de les entreprendre. Il fallait voir avec quel joyeux enthousiasme chacun d'eux s'acquittait alors de la tâche qu'il s'était imposée comme un libre devoir! Ce service domestique par les élèves avait le mérite de fournir un temps de diversion aux études, et

l'avis du maître était que changer d'occupations, c'est se reposer. Il tenait de plus à inspirer aux enfants du respect pour toutes les fonctions et toutes les branches du travail manuel. On ne méprise point chez les autres ce qu'on a fait soi-même.

Je me demande quelquefois si nous ne sommes point les hypocrites de l'égalité. Ceux même qui en parlent sans cesse la pratiquent-ils réellement? L'enfant qui, dans les écoles ou les familles, se voit servi par des mercenaires, en conclura naturellement que les ouvrages pénibles ou dégoûtants sont le lot des classes inférieures de la société. Vainement lui parlerez-vous plus tard de la division du travail et de mille autres théories; il sait très-bien que les domestiques n'ont pas le droit de s'asseoir à la table des maîtres. Devinant qu'on veut faire de lui un savant et qu'on lui épargne à ce titre certaines besognes qui pourraient lui salir les mains ou lui barbouiller le visage, il étendra aux personnes l'opinion qu'il se fait des choses, et, jugeant des unes par les autres, il ne sera que trop porté à confondre dans son dédain tous les ouvriers.

Nous avons tenu, Hélène et moi, à ce qu'Émile fît son lit, sa chambre, sa toilette. Il ne me déplait nullement qu'il cire ses souliers et prépare au besoin sa nourriture. Non-seulement, il apprendra ainsi à ne point mépriser ceux qui gagnent leur pain par de semblables occupations; mais il accroîtra sa liberté personnelle en s'habituant à se passer du secours des autres. Le pauvre esclave que l'homme incapable de se servir lui-même!

VII

UN RÊVE

Où donc étais-je ?

Je voyageais à cheval dans une contrée inconnue. Appartenait-elle à l'ancien ou au nouveau continent ? je l'ignore, mais à en juger par les apparences, elle devait être située sur les confins du pays d'Eldorado ou de l'Utopia.

Dans des enclos gardés par des haies vives erraient en liberté, sans chien et sans berger, des troupeaux de bœufs, de chèvres, de moutons et de beaucoup d'autres ruminants que ne nourrissent point nos prairies. Un admirable système d'irrigation répandait sur toute la campagne, malgré la chaleur du jour, un air de fraîcheur et de fécondité. Des chaînes de collines couronnées d'arbres semblaient tracer la direction des vents et des nuages. Autour des fermes régnait l'opulence, et à l'intérieur les hommes semblaient heureux, les femmes étaient belles, les enfants bien faits et bien portants promettaient à l'état une race vaillante.

Les villes ne m'étonnèrent pas moins que les campagnes.

Dans l'une d'entre elles on me montra deux édifices qui avaient été construits durant ce que les habitants appellent désormais les âges de barbarie.

Le premier était une prison ; le second était un hôpital. Un jour la prison se trouva déserte parce qu'il n'y avait plus de voleurs et l'hôpital se vit abandonné parce qu'il n'y avait plus de pauvres. Quoique inutiles l'un et l'autre ces deux bâtiments ont été conservés par les édiles de la cité qui les montrent aux étrangers comme un souvenir de leur histoire.

La limite entre les droits personnels et les devoirs publics étant clairement définie, les citoyens n'abandonnèrent à leur gouvernement que ce qu'ils ont intérêt à ne point administrer par eux-mêmes. Les lois, qui sont d'ailleurs en très-petit nombre et qui ont été votées par les élus de la nation, n'atteignent en vérité que les actes de la vie politique, et comme elles ont été faites par tous pour la défense de chacun, il y aurait folie à ne point leur obéir. On compte d'ailleurs pour amender ces lois sur les progrès de la science et la diffusion des lumières.

C'est l'opinion qui règne et jamais monarque dans sa forteresse ne fut entouré de remparts qui valussent les garanties dont elle dispose. Ici les hommes pensent tout ce qu'ils écrivent et écrivent tout ce qu'ils pensent. On les étonnerait beaucoup, je crois, en leur apprenant qu'il y a sur la terre des peuples capables de se donner un maître.

Un vieillard dont je fis la connaissance (où et comment ? je ne saurais le dire), se chargea de m'expliquer leur constitution et de me conduire dans des monuments qui se rapportaient tous à l'utilité publique ; car on ne rencontrait dans la

ville ni palais bâtis pour les plaisirs d'un homme, ni arsenaux, ni casernes, ni mauvais lieux.

— Pourriez-vous me dire, lui demandai-je, le nom du grand législateur auquel vous devez de telles institutions ?

Il se prit à sourire.

« Je vois, répondit-il que vous venez d'un autre monde. Nos lois ne sont point l'ouvrage d'un homme. Peut-être dois-je vous raconter en peu de mots notre histoire. Il y a deux siècles environ nous ne valions pas mieux que les autres peuples. Le dernier de nos rois dont nous ne savons pas même le nom (car l'oubli est le meilleur châtiment qu'on puisse infliger aux méchants), était tombé du trône à la suite d'un règne qui avait mécontenté tous ses sujets. Les hommes qui avaient pris part à cette révolution proposèrent alors diverses formes de gouvernement. On était sur le point de se battre pour le choix d'un maître, quand nos pères dans leur sagesse se dirent que mieux valait ajourner leurs différends et confier à leurs successeurs le soin de décider pour eux-mêmes. De quoi servent les meilleures institutions si l'on ne trouve point dans les mœurs de la jeunesse le moyen de les faire vivre ? Il fut donc convenu qu'on laisserait subsister pour un temps ce qu'il y avait de plus raisonnable dans nos anciennes lois et que durant cet interrègne on formerait la génération nouvelle à l'usage de la liberté. Avez-vous vu notre école ? c'est le noyau de notre constitution politique. »

Il me conduisit alors à quelque distance de la

ville, et sur le dos d'une colline boisée, j'aperçus bientôt un palais ou un temple qui se détachait en lumière sous les premiers rayons du soleil levant. Il me serait difficile de décrire l'ensemble de ce vaste édifice dont l'étendue égalait la magnificence. A l'intérieur chacune des parties, construite d'après un nouveau système, était tellement embellie de statues, de peintures, d'ouvrages d'art qu'il suffisait presque de laisser faire les murs pour imprimer aux sens et à l'esprit un mode d'instruction. Les élèves se divisaient en plusieurs *nations* dont chacune représentait un âge de l'humanité. Cet édifice était situé au milieu d'un paysage ravissant qui abondait en contrastes : des bois, quelques rochers, des chutes d'eau, au fond la mer.

Dans l'une des cours je découvris un groupe d'enfants qui se livraient à divers exercices athlétiques, la course, la lutte, le tir à l'arc. Ce qui m'étonna le plus est que les maîtres dont ils prenaient des leçons étaient de vrais Peaux-Rouges. Je les reconnus aisément pour tels à leur couleur, à leurs membres grêles et aux ornements fantastiques dont était surmontée leur chevelure.

« Cette tribu de sauvages, me dit mon guide, a été dernièrement attirée vers nos frontières par les mœurs douces de nos colons. Au lieu de les recevoir en ennemis, nous avons convié ces Peaux-Rouges à partager avec nous les bienfaits de la civilisation, en leur montrant les avantages qu'elle nous procure et combien elle est supérieure à la vie du désert. Reconnaisant en eux d'un autre

côté des dons de nature qui nous manquent, nous leur avons proposé un échange de services, et cet arrangement a été accepté par quelques-uns d'entre eux. Ils exercent nos enfants à endurer la souffrance sans sourciller, à faire usage de leurs yeux et de leurs oreilles pour déjouer toutes les embûches, à ployer vaillamment leurs membres sous l'empire de la volonté et à connaître les mœurs des animaux dans l'état sauvage. »

Comme nous parcourions l'intérieur de l'édifice divisé, je l'ai dit, en divers cycles d'éducation, j'assistai à l'une des fêtes qui se célèbrent de temps en temps dans chacun de ces départements de l'histoire ou de la science. Nous étions, si je ne me trompe, à Athènes. Devant nous se dressait l'Acropole sur un rocher couronné de temples, de statues, de dieux en bronze et en marbre. A l'ouest s'étendaient les Propylées construits par Périclès. Des groupes d'adolescents habillés en Grecs dont ils reproduisaient au naturel les manières, et dont ils parlaient le langage se promenaient dans la Cité ou se dirigeaient vers les ports du Pirée, de Munychie et de Phalère. Quoiqu'on s'étonne peu dans les rêves, je jurai par Athéné Promachos de pénétrer ce mystère.

« Ce que vous voyez, me dit le sage, est bien simple. Ayant reconnu par l'expérience que l'ombre de l'histoire glissait le plus souvent sur l'esprit de la jeunesse sans laisser de traces bien distinctes, nous avons cherché à lui donner un corps. Nos

élèves n'étudient point seulement les époques anciennes ; ils y vivent.

— Il faut, m'écriai-je, que la république soit bien riche pour subvenir à de telles institutions !

— La république est riche, parce qu'elle est industrielle et qu'elle règle elle-même ses dépenses. Et d'ailleurs ne vous y trompez nullement : ce que vous prenez pour un sacrifice d'argent est au contraire une économie. Si ce qu'on nous dit est vrai, les sociétés de la vieille Europe paient très-cher pour leur gouvernement, et défraient à assez bon marché leur système d'enseignement public. Chez nous les choses se passent tout autrement. Notre gouvernement ne nous coûte rien ou presque rien, tandis que nous concentrons toutes nos ressources sur nos écoles. En agissant ainsi, nous avons fait ce qu'on nomme en style de commerce une bonne affaire. C'est effectivement à notre manière d'élever la jeunesse que nous devons de n'avoir ni armée permanente, ni clergé officiel, ni aucune des charges qui ruinent les États. »

Les... (j'ai tout à fait oublié le nom de ce peuple) ne façonnent l'esprit ni le caractère de leurs enfants en vue d'aucun régime établi. Résolus à accepter d'avance le fruit qui sortirait d'une libre éducation fondée sur les lois de la nature et les principes de la science, ils ont courageusement confié l'avenir de leur pays aux lumières des générations nouvelles. L'école est chez eux une société en voie de formation ; elle a ses institutions comme l'État, et les

unes sont en quelque sorte la préface des autres. On apprend de bonne heure aux élèves à pratiquer entre eux les mâles vertus démocratiques.

Les maîtres n'exercent aucun système de châtimens contre les élèves, et pourtant les infractions aux usages ou aux lois de l'école ne restent point impunies, car les enfants se jugent entre eux. Les coupables sont déférés devant un tribunal, dont les membres élus pour un temps par leurs camarades ont tout intérêt à rendre impartialement la justice. Ne savent-ils point que la violation des droits d'autrui tournerait tôt ou tard contre eux? Deux avocats, le premier, pour le plaignant, et le second, pour le défendeur, exposent avec gravité les faits de la cause. La sentence du jury d'honneur est toujours respectée, et les punitions, quoique très-légères, sont d'autant plus redoutées qu'elles impliquent le blâme, non du corps enseignant, mais de l'école tout entière.

Les filles habitent un autre corps de logis que les garçons ; mais elles assistent aux classes et à certains cours publics qui se font durant la journée.

« Dans notre système d'éducation, ajouta le vieillard, nous comptons beaucoup sur l'influence morale des femmes. Ce sont elles qui distribuent les récompenses : pour leur plaire nos jeunes athlètes s'essaient à des tours de force sur le champ des exercices gymnastiques, et nos futurs orateurs se livrent entre eux sur le forum de l'école à des combats d'éloquence. Comme on les sait d'excellents juges en matière d'art, on demande volontiers

leur avis dans les concours de poésie, de musique et de peinture. Arbitres du goût, elles signalent et couronnent aussi les bonnes actions. Nos jeunes gens s'accoutument ainsi à prendre conseil des femmes, à chercher dans le sourire approbateur de celles qu'ils admirent la sanction de leur propre conscience, et à lire leurs devoirs dans les yeux de la beauté. »

J'entends encore les dernières paroles du sage qui m'accompagnait :

« Si vous viviez plus longtemps parmi nous, dit-il en concluant, vous verriez bien d'autres nouveautés qui vous étonneraient sans doute. Qu'il vous suffise de savoir par quel moyen nous avons rompu les chaînes glacées qui nous rattachaient à un passé de misère et de servitude. Ce sont les hommes libres qui font les peuples libres. Croyant que le meilleur des gouvernements est celui qui existe le moins possible, nos pères ont-ils eu tort de chercher dans la conscience de chacun la plus sûre des garanties contre le despotisme ? Plutôt que d'écrire sur le papier une constitution que les vents et les tempêtes des discordes civiles auraient peut-être déchirée depuis longtemps, ils ont tenu à bûrner dans le bronze de la jeunesse l'inaltérable sentiment du juste et du vrai. En deux mots, ce n'est point chez nous l'école qui se trouve dirigée par l'État, c'est au contraire l'État qui se dégage de l'école. »

.
.

VIII

LA SCIENCE EN ACTION

Nous avons visité hier, avec Émile et Lola, une fonderie d'étain qui se trouve à Penzance, sur les bords de la baie du Mont. Je ne me lasse jamais d'admirer cette courbe des eaux, à la fois puissante et gracieuse comme le sein de Thétis, et autour de laquelle le railway déroule son ruban de fer. La fonderie, qui s'élève en face de la baie, se compose de vieux bâtiments soutenus par des pièces de bois et recouverts de toits d'ardoise, qu'on prendrait volontiers pour des hangars, tant ils sont bas et ouverts à tous les vents.

Dans l'un de ces hangars s'amoncelaient, divisés çà et là, des tas d'une poudre brune qu'on appelle le minerai. C'est à convertir cette poudre de couleur marron (oxyde d'étain) en un métal fort recherché par le commerce, que consistent les travaux de la fonderie.

Il était à peu près neuf heures du soir, et le soleil avait disparu de l'horizon depuis longtemps. La nuit était noire et au milieu de cette nuit, les fours en briques, fermés d'une porte de fer, mais au centre de laquelle s'ouvre un trou rond et rouge comme une prunelle de feu, étincelaient dans l'ombre.

Le métal est fondu : grâce à diverses épreuves qu'on lui a fait subir, l'étain s'est à peu près dépouillé des matières impures, la silice, le soufre, le cuivre, auxquelles il était associé d'abord. Il s'agit maintenant de le couler : c'est le moment solennel. Le lourd liquide incandescent s'échappe par une bouche située à la partie inférieure de la fournaise et tombe dans une cuve de fonte. La ronde surface du métal luisant au fond de cette cuve rappelle un instant la blancheur et l'éclat de la lune par une nuit d'été.

La dernière fois que l'étain sort de la fournaise (car il faut le réduire plus d'une fois à l'état de fusion), on jette dans la cuve des branches de bois vert — surtout de pommier — qui le font bouillonner, frémir. Malheur aux ouvriers ou aux curieux qui ne s'éloignent pas aussitôt de cette chose en colère. Les bulles d'air qui se détachent de la masse soulèvent des gouttelettes de métal brûlant qui pétillent et jaillissent de tous côtés, comme le bouquet d'un feu d'artifice.

Émile et Lola n'ont sans doute point saisi la raison chimique de tous les changements que subit le minerai avant de devenir étain : peut-être même ne se font-ils de l'ensemble des travaux qu'une idée très-vague ; mais ils ont été intéressés par la nouveauté du spectacle, car ils m'ont prié de les ramener une autre fois à la fonderie.

Je me demande si dans l'éducation de la jeunesse on n'a pas beaucoup trop isolé la science des liens qui la rattachent à l'industrie. Les laboratoires, les

collections, les cours publics sont, à coup sûr, d'excellents auxiliaires dont je compte bien me servir plus tard pour instruire mon fils. En attendant, c'est sur un autre théâtre de faits que je voudrais le conduire.

Nous avons visité ensemble un musée de géologie qui se trouve à Penzance. La Cornouaille n'est pas une province très-riche en fossiles, mais elle abonde en métaux utiles, le plomb, l'étain, le cuivre, et en autres minéraux curieux. Ces pièces rangées dans des armoires ont médiocrement frappé l'attention d'Émile. Quant à Dolorès, elle remarqua surtout les cristaux et certaines pierres qui, travaillées, auraient fait d'assez jolis ornements de toilette.

Quelques jours plus tard, nous primes le chemin d'une grande carrière qui s'étend à ciel ouvert sur les bords de l'Océan, entre des montagnes de granit éventrées par la main de l'homme. Cela valait pour des enfants tous les musées du monde.

Autre chose est voir des minéraux froidement rangés sous verre dans une galerie et avoir devant les yeux le gisement naturel des roches, la figure bouleversée des terrains, la sombre majesté des masses ardoisières ou porphyriques attaquées par la sonde et la poudre à canon. La mise en scène des travaux d'extraction piqua vivement la curiosité d'Émile. Ses conversations avec les ouvriers ne lui furent point inutiles, et à son âge on adresse volontiers la parole au premier venu, quand le cœur n'a point été gâté par l'orgueil.

N'est-ce point en cassant des pierres dans une

carrière de vieux grès rouge qu'un jeune Écossais nommé Hugues Miller devint un des plus célèbres savants de la Grande-Bretagne? L'ouvrier s'empara en maître de cette province géologique (*the old red sandstone*), à laquelle il a, pour ainsi dire, attaché son nom.

Pourquoi Émile ne s'armerait-il point, lui aussi, du marteau et du ciseau, lorsque nous visiterons ensemble le Devonshire? Il y est porté tout naturellement; car ainsi que les autres garçons de son âge, il aime à attaquer, à détruire les obstacles. Et puis comme on apprécie mieux les fossiles arrachés par soi-même de la roche-mère, que les échantillons rangés dans un musée! Les débris d'anciens corps organisés se trouvent souvent si bien cachés dans l'intérieur de la pierre, qu'il faut les reconnaître, je dirais presque les deviner à un trait, à un angle saillant, sous la rude enveloppe qui les recouvre. Tantôt par la dureté de sa substance, la roche résiste; tantôt au contraire, composée d'une matière molle et friable, elle s'évanouit en poussière. Dans les deux cas, un coup maladroit de la main fait écrouler le travail des siècles. Que d'enseignements dans cette lutte! Émile se trompera plus d'une fois, il lui arrivera de perdre ou d'écorner ses trouvailles au moment où il croit les saisir. Qu'importe? Le dépit d'être vaincu par un obstacle matériel excite les adolescents à prendre leur revanche.

La vue des carrières rattache en quelque sorte la géologie à l'architecture. Émile, rencontrant en-

suite sur son chemin les monuments de nos villes, se souviendra qu'ils ont été taillés dans le lit des anciennes mers. Nos temples, nos palais, par la nature de la pierre dont ils sont bâtis, lui rappelleront la roche dont ils ont été extraits, les anciens êtres organisés dont cette roche est le tombeau.

La science acquise à la sueur du front peut n'être pas très-étendue; elle est solide. La fleur qu'on a été chercher à travers des obstacles au fond d'un précipice, laisse dans la mémoire des traits plus vifs que celle qu'on trouve toute préparée dans les pages d'un herbier. Beaucoup mieux que les échantillons classés et étiquetés dans une galerie, les coquillages qu'on ramasse soi-même au bord de la mer exercent l'œil à saisir les caractères extérieurs qui les distinguent. On se fait la vue et la main en cherchant.

Les expériences de chimie et de physique sont sans doute excellentes pour ceux qui ont déjà le goût de s'instruire; mais je crois que les enfants se montreraient beaucoup plus sensibles à la science mise en pratique par l'industrie. Il n'y a guère de grande usine qui ne soit en même temps une grande école pour l'esprit. Les forces de la nature enchaînées, déchaînées, tout un système combiné de roues et de dents qui broient la pierre, mâchent le fer, déchiquètent le bois, les mille pulsations de la vapeur à l'ouvrage, l'homme surveillant d'un regard calme et froid les prodigieux efforts de ces membres d'acier qui agissent à sa place et selon sa volonté, quel spectacle! L'adolescent ne sera

d'abord pris que par les yeux ; mais pour peu qu'il soit doué de quelque curiosité, il ne tardera point à demander la raison de ces mouvements automatiques, de ces actions et de ces réactions qu'exercent les substances les unes sur les autres, en un mot le pourquoi des méthodes qui transforment la matière brute en produits de l'industrie.

La fabrication des objets les plus humbles n'est pas toujours la moins curieuse ni la moins instructive à observer. Une boîte d'allumettes, une épingle, une chandelle (Faraday l'a bien montré) ont avec la physique, la chimie, des liens que tout le monde saisit et reconnaît à première vue.

Il faudrait plusieurs vies d'homme, je le sais, pour acquérir une connaissance spéciale et professionnelle de plusieurs métiers : aussi je ne m'attends point du tout à ce qu'Émile, en voyant faire les autres, possède jamais les secrets de la main-d'œuvre. Le temps est d'ailleurs ce qui manque le moins à la jeunesse, et si l'instruction était bien conduite, je ne doute point que l'enfant de douze à treize ans n'apprit beaucoup dans les fabriques.

En somme, nous avons dans toutes les grandes villes, nous avons même dans les campagnes mille chantiers de travail où l'adolescent saisirait sur le fait quelques-unes des lois de la matière, où il apprendrait à aimer et à respecter l'ouvrier, où, s'il n'exerçait lui-même ses bras (et ce serait un avantage de plus), il observerait du moins les procédés de l'industrie ou de l'agriculture ; se peut-il que ces

sources vives du savoir soient dédaignées pour l'étude des mots !

IX

LES ÉTUDES CLASSIQUES

Émile apprendra-t-il le grec et le latin ? C'est une question qu'Hélène et moi nous avons plus d'une fois discutée. Je ne ferai guère que résumer les débats.

Tout enfant devrait être élevé comme s'il devait être un grand homme. C'est le moyen qu'il se tienne plus tard au-dessus de la médiocrité. Il faudrait pour cela consulter sa nature, étudier ses goûts, sonder les dispositions de son esprit. Comme il y a mille manières de se distinguer dans le monde, il importe avant tout de trouver celle qui lui convient.

Ce que je reproche à notre système pédagogique, c'est de ne tenir aucun compte des facultés personnelles, des vocations. Tel était né pour être voyageur et aurait surtout besoin des langues vivantes pour se mettre en communication avec l'étranger, on commence par lui apprendre les deux idiomes qui ne se parlent plus sur la terre. Tel autre aurait du goût pour la mécanique, on le plonge dans les livres. Celui-ci se destine au commerce ; celui-là était fait pour l'agriculture, l'usage

veut qu'afin de passer dans le monde pour des hommes instruits ils s'enferment l'un et l'autre pendant huit années dans un collège. Combien parmi ceux qui étudient le latin et le grec sont pourtant condamnés à ne les savoir jamais ! Engagés au sortir des classes dans les affaires, ils ne songent guère, ma foi, à ouvrir le Virgile ou l'Homère, aux pages écornées, sur lesquels ils ont usé tant d'heures pénibles et monotones. Je ne veux point dire qu'aucune connaissance de l'esprit, même superficielle, soit absolument inutile ; mais pour beaucoup d'élèves cette éducation classique représente-t-elle des avantages égaux aux sacrifices de temps qu'elle impose ? Il est permis d'en douter.

Je sais tout ce qu'on peut dire d'un autre côté en faveur de ces études. La connaissance du grec et du latin est un sixième sens à l'aide duquel nous saisissons les délicatesses littéraires de notre propre langue. Qui oserait nier l'heureuse influence des auteurs classiques sur l'esprit de la jeunesse ayant vraiment sucé le lait de l'antiquité ? Ils nous détachent des préoccupations matérielles de notre temps ; à un siècle vulgaire et positif ils opposent les hautes et salutaires fictions des âges héroïques ; sans déguiser la nature ils voilent les faiblesses humaines sous la sainteté du beau. L'éloignement, la différence des mœurs, contribuent encore à dégager de leurs œuvres poétiques le rayon de l'idéal. Et puis quels accents de patriotisme ! Aux beaux temps de la République quel superbe mépris des rois ! Il a suffi d'un souffle venu de Rome ou d'A-

thènes pour ressusciter chez nous au xviii^e siècle la haine de la monarchie absolue. La philosophie et la Révolution française ont emprunté l'une et l'autre aux souvenirs du collège les formes qui pouvaient le mieux servir le réveil de la raison et de la vie politique. Les ombres dans cette bataille du droit ont autant fait que les hommes. Eux morts, les Gracques, les Brutus, les Caton d'Utique ! allons donc, ils nous assistent dans nos luttes, ils combattent à nos côtés, ils nous encouragent de l'exemple et de la voix à poursuivre le but des âmes fières, la liberté.

Certes, je ne conteste point que les études classiques ne puissent être une excellente discipline morale ; mais il y a plus d'une manière de cultiver l'esprit et il serait souverainement injuste de restreindre l'idée d'instruction à une seule branche de connaissances. On peut être un savant fort distingué, un orateur, un homme d'État (l'exemple de l'Amérique est là pour le prouver) sans avoir jamais lu dans leur langue ni Aristote, ni Démosthène, ni Cicéron. L'observation directe des faits, la pratique des hommes, l'étude de la littérature nationale et un génie naturel ont plus d'une fois suppléé aux ornements de l'école. Je crois que les circonstances, les facultés personnelles de l'élève doivent déterminer le mode d'éducation. Les méthodes ont été faites pour la jeunesse, la jeunesse n'a point été faite pour les méthodes.

Je ne connais point encore assez les dispositions d'Émile ni le tour de son esprit pour décider du

genre d'instruction qui lui convient le mieux. Mon vœu serait qu'il ne restât étranger ni aux sciences ni aux lettres. Est-ce possible ? La seule objection que je vois à cette alliance, c'est le temps que nécessitent les études classiques. Sept ou huit années consacrées à l'acquisition souvent très-imparfaite de deux langues mortes, n'est-ce pas beaucoup trop dans un siècle où il faudrait presque toute la vie d'un homme pour atteindre la moyenne des connaissances indispensables ? Oui, sans doute, mais je me demande d'un autre côté si un pareil état de choses tient invinciblement à la nature des obstacles ou s'il pourrait au contraire être modifié.

Je crois d'abord que les enfants commencent beaucoup trop tôt le latin et le grec. Ils n'ont encore rien appris, rien observé par eux-mêmes ; étrangers au mécanisme des formes de la pensée, c'est à peine s'ils balbutient correctement leur propre langue. Parqués entre quatre murs ils s'accoutument à regarder le collège comme une prison dans laquelle les générations qui croissent viennent l'une après l'autre expier le péché d'ignorance originelle. Que connaissent-ils de la nature ? Les affections de famille qui seules pourraient leur faire sentir le prix du travail ne les réchauffent plus que de très-loin. C'est la première fois qu'ils exercent leurs forces naissantes et du premier coup ils ont à lutter contre une broussaille de mots, de formes grammaticales, de locutions inconnues. Leur main inexpérimentée pêche au hasard dans

la trouble écritoire le barbarisme ou le solécisme. Pauvres étourdis ! Vainement les thèmes pour eux succèdent aux thèmes : dans une langue ignorée recommencer plusieurs fois les mêmes fautes et les mêmes bévues n'est point du tout le moyen de s'en corriger.

Avant que mon fils apprît le latin, je voudrais qu'il eût vu un peu du monde, que son intelligence se fût ouverte au contact de l'industrie et de l'histoire naturelle. Tout fait observé dégage un plaisir pour l'observateur et développe le besoin de connaître. Ayant déjà par lui-même quelques idées nettes, Émile serait mieux préparé à comprendre les idées des autres jusque sous l'obscurité des mots.

Une autre cause contribue, je crois, à faire traîner en longueur les études classiques, c'est qu'on enseigne le latin et le grec aux élèves avant de leur avoir rien montré de la société romaine ou hellénique. On n'apprend bien une langue que dans le pays ; je tiendrais à faire de l'antiquité le pays d'Émile.

C'est ici que je verrais surtout l'utilité des établissements à l'instar du Palais de cristal. La vue des statues, des peintures, des modèles de temples et de monuments publics, ne donnera point, je le sais bien, à l'élève le moyen de comprendre Homère ni Virgile ; mais le grec et le latin ne seraient plus tout à fait des langues mortes si l'on avait le soin de les entourer des témoignages de la civilisation ancienne et de l'histoire du peuple qui les a parlées.

Les arts du dessin qui font voyager l'esprit dans le passé ont sur la jeunesse une influence beaucoup plus grande qu'on ne se l'imagine. L'adolescence est l'âge où l'on s'identifie aisément à la personnalité des autres, par la raison très-simple que le *moi* est encore peu accusé. A force de vivre en quelque sorte avec les Grecs et les Romains l'élève finirait par s'intéresser à leurs mœurs, à leurs affaires avant même de savoir leur langue. Il aurait suivi la flotte athénienne à Salamine, il aurait assisté derrière Pompée à la bataille de Pharsale. Cette existence rétrospective serait-elle tout à fait une illusion ? Rien n'est absolument mort de ce qui a été.

Notre système d'enseignement a beau faire ; il porte encore la trace du moyen âge, celle que lui ont imprimée les moines. Divers obstacles se sont opposés jusqu'ici à ce qu'on étudiât l'antiquité de bonne foi, et d'abord les préjugés du christianisme contre des dieux vaincus, mais dangereux jusque dans la défaite. Tout en s'attribuant de siècle en siècle le monopole des langues anciennes, le clergé tenait à bannir de l'instruction l'esprit qui avait inspiré les chefs-d'œuvre. L'art et la littérature des païens étaient autant de dépouilles qu'on tenait à garder, mais dont on avait bien soin de ne point livrer le dernier secret à la jeunesse. L'Église n'avait-elle point tout intérêt à ne soulever qu'un coin du voile ? Les souvenirs classiques ne devaient-ils point un jour ou l'autre rappeler les hommes vers le culte de la nature et de la beauté ?

Aussi les maîtres ne cessaient-ils d'avertir la jeunesse que les dieux étaient de faux dieux, pures conceptions de l'orgueil et du mensonge, qu'il fallait considérer à distance et à travers les lumières de la foi chrétienne.

Je ne prendrais point tant de précautions avec Émile. Il faut un peu croire à ce qu'on étudie. Le grand mal quand il s'intéresserait dévotement à Hercule et à ses mâles travaux ? Qui lui en voudrait de sacrifier en toute sincérité aux chastes Muses, à la sage et fière Minerve ? Ne serait-ce point ébranler tout d'abord sa foi dans l'humanité que de verser le désenchantement sur les sujets de la fable, sur ces mythes qui ont vécu dans l'esprit des anciens et qui conviennent si bien à l'imagination de l'adolescence ?

Certes, mon intention n'est point d'arrêter Émile au paganisme ; mais je soutiens que pour pénétrer dans la littérature d'un peuple, il faut lui voler ses dieux.

X

L'IMITATION ET LA MÉMOIRE

Ces deux facultés sont les sirènes de l'esprit. Elles jouent un rôle principal dans l'étude des langues, font quelquefois illusion en littérature par les grâces qu'elles empruntent ; mais elles dévorent le véritable talent.

La faute en est peut-être à la manière dont on élève les jeunes gens. L'imitation et la mémoire sont à coup sûr d'heureux dons de la nature : faut-il pour cela les cultiver avec excès ? Dans notre système d'éducation l'écolier décrit à l'aide de ses lectures des objets qu'il n'a jamais vus, exprime en prose et en vers des sentiments qu'il n'a jamais éprouvés et se passionne à froid pour des situations de la vie qui lui sont tout à fait étrangères. S'agit-il de chanter les arbres, les troupeaux, le printemps, les bergers, il trouve dans ses réminiscences toutes les épithètes dont se sont servis Virgile et Horace. Le mieux serait peut-être d'aller consulter par lui-même comment les choses se passent aux champs ; mais il s'en garde bien ; car il y perdrait son latin et l'art d'encadrer les idées des autres dans des formes convenues. Qu'on lui demande une bataille, sans avoir jamais assisté à aucune, il décrira en mots ronflants les machines de guerre, le choc des deux armées. Est-ce un siège qu'il vous faut ? Le sien est fait d'avance comme celui de Vertot. J'ai connu un écolier qui « promettait beaucoup » et qui avait été couronné pour une pièce de vers sur la mise à l'eau d'un navire : il n'avait jamais vu ni un vaisseau ni la mer.

Il est vrai que de nos jours à peine échappée des classes la jeunesse rompt en visière aux traditions classiques. Cela veut dire simplement qu'elle remplace des modèles par d'autres modèles. Il n'est pas si facile qu'on le croit d'effacer le pli de l'imitation et d'en revenir à la nature. Ne lit-on pas tous les

jours à propos des auteurs qui débutent en prose ou en vers : « c'est un talent qui se cherche. » Au nom du ciel, pourquoi s'est-il perdu ?

Singulière éducation que celle qui commence par fourvoyer le sentiment du *moi* au point qu'il faille ensuite, des années pour le retrouver.

Je ne désire ni n'espère qu'Émile ait jamais l'envie de se consacrer à la littérature ; mais nous aurions tout à fait manqué notre but, Hélène et moi, si nous arrivions à comprimer sous les ornements de la mémoire le tour naturel de son esprit. C'est pour éviter cet écueil que je tiens à différer l'étude des langues anciennes et des auteurs classiques. La vue des choses a précédé pour lui la science des mots. Ses notions si imparfaites qu'elles soient ont des racines dans le monde extérieur. J'ai bien moins cherché à lui inspirer mes idées ou celles des autres qu'à lui fournir les instruments de précision morale nécessaire chez l'homme à la recherche du beau et du vrai.

Avant de mettre Émile à même d'étudier les modèles de l'antiquité, j'aurai bien soin de l'avertir que ces modèles sont inimitables. Il est vraiment absurde d'ouvrir avec les anciens une lutte dans laquelle nous savons d'avance que nous serons vaincus, et comment ne le serions-nous pas du moment où nous acceptons leur manière de parler et d'écrire ? Tout ce que nous pouvons raisonnablement demander aux auteurs grecs ou romains, c'est l'esprit de leur littérature, certains procédés de composition qui conviennent à tous les temps et

à toutes les races, l'ordre, la précision, la recherche du mot propre. De même qu'en vivant avec des étrangers de distinction, on prend quelque chose de leurs qualités sans pour cela leur ressembler jamais, ainsi le commerce avec les anciens nous insinue certaines habitudes d'esprit et de langage qui s'appliquent à toutes les sociétés éclairées.

L'imitation servile soit des anciens, soit des modernes n'affecte pas seulement le goût et le sentiment des arts, elle dérobe à la jeunesse la dignité de l'âme. Combien en subissant la forme deviennent en même temps dupes des idées vraies ou fausses qu'elle consacre ! Le style, les mots, les phrases exercent sur leur esprit une véritable fascination. Ils croient penser ; ils se souviennent. N'est-ce point l'origine de certains préjugés qui résistent depuis des siècles aux lumières de la raison ? Les servitudes se tiennent et qui en accepte une s'engage d'avance à subir toutes les autres. Le jeune homme instruit qui s'est habitué à imiter, comme on dit, les bons modèles, portera dans sa conduite le même esprit de souplesse et de dépendance. Toute détermination personnelle lui fait peur.

Peut-être risquera-t-il sa vie dans un duel ou sur le champ de bataille, parce que cette manière de se battre est approuvée par l'opinion des autres ; mais qu'on lui demande de s'exposer au ridicule en bravant un usage barbare ou en soutenant une vérité qui compte encore peu de défenseurs, il reculera.

De tels êtres dénués de personnalité font aisément

ment leur chemin; mais à quelles dégradations ils s'exposent! J'ai connu une femme du monde fort aimable, fertile en anecdotes, en plaisanteries, en bons mots. Veuve elle eut un jour l'idée de former, d'après les meilleurs usages reçus, un fils sur lequel reposaient toutes ses espérances. Trouvant que des citations latines placées à propos ne nuisent point dans la conversation et donnent même à un beau causeur un air d'importance, elle l'envoya au collège. Il en sortit tel qu'il y était entré, frivole, superficiel, agréable. Comme il était doué d'une mémoire heureuse, il parlait de tout, il discutait sur tout, sans jamais émettre un avis qui ne fût reçu favorablement. Il est si facile de plaire quand on ne contredit personne! Beaucoup de verbiage, aucun caractère, une jolie figure, pas une idée à lui. Sa mère désirait en faire un homme d'esprit, un sous-préfet, un diplomate. Veut-on savoir ce qu'elle en fit? un parasite.

Au premier abord notre système d'éducation paraît ridicule : il pourrait bien être profond. Tout autre ne répondrait pas aussi bien que lui aux vues de ceux qui nous gouvernent et à notre régime politique.

Les élèves de nos collèges sont les conscrits civils de l'État qui les prépare d'avance à leur rôle par une adroite discipline morale. Ne leur distribue-t-on point avec une précision militaire le bagage d'opinions et de connaissances qu'ils devront plus tard porter dans le monde? Allez au pas, jeunes gens, et surtout gardez-vous bien de sortir de la ligne tra-

cée! J'avoue qu'il y a des déserteurs, que beaucoup d'entre eux vont malgré tout se ranger sous les drapeaux de la libre pensée, et que leur nombre augmente tous les jours; mais comme ils en portent la peine! Ce n'est point parmi ces derniers que l'Université ira chercher ses professeurs, ni l'administration ses fonctionnaires. Dans le cas où ils ne seraient pas sages, le gouvernement se charge d'ailleurs de les instruire lui-même par des avertissements, des condamnations, des coups d'État! Ne sont-ils point à bonne école, et n'est-ce point de leur faute s'ils n'ont appris de longue main qu'ils avaient un maître?

Comme ce n'est guère le succès que j'ai en vue pour Émile, et que je m'inquiète avant tout de sa dignité d'homme, je me contenterai d'admirer ce système sans m'en servir.

XI

LES BONS AUTEURS

Je suis très-porté à croire que ce qui nuit le plus aux écrivains classiques, ce sont les éloges qu'on leur prodigue et l'admiration routinière dont les entourent les professeurs.

En imposant à l'élève le choix des auteurs qu'il doit apprendre par cœur, en soulignant dans leurs ouvrages les beautés qu'il faut y voir sous peine

de manquer de respect à la tradition, en le forçant de remarquer jusqu'aux points et aux virgules, on ne réussit le plus souvent qu'à lui faire prendre en haine les meilleures œuvres de l'esprit humain.

Trop de protection de la part du maître devient une cause de faiblesse pour l'enfant ; trop d'admiration chez l'un glace l'enthousiasme de l'autre.

De quoi s'agit-il après tout ? de former le jugement. J'é doute qu'on y réussisse par cette méthode. A supposer l'élève (et il s'en trouve de cette sorte) assez docile pour trouver beau ce qu'on lui vante, et mauvais ce qu'il entend critiquer, aurait-il pour cela le goût plus sûr et plus exercé ? On lui enlève au contraire la faculté de discerner par lui-même. Plus tard, il sera bien moins soucieux de se former une opinion que de recueillir l'avis des hommes faisant autorité dans le monde.

Je laisserai à la liberté de mon fils le choix de ses auteurs. N'écartant que les livres dangereux pour les mœurs, je veux qu'il soit le maître de ses préférences en littérature. Dans le cas où son goût viendrait à s'égarer, je compterais beaucoup plus pour le ramener dans la bonne voie sur les développements de sa propre raison que sur mes remontrances chagrines. Tout en l'aidant de quelques conseils, s'il me les demande, je tiendrais à ce qu'il cherchât dans ses lectures l'expansion de ses idées et de ses sentiments personnels.

Il y a sans doute tel ou tel ouvrage que j'aimerais à lui mettre entre les mains, et je serais heureux que ses impressions se trouvassent d'accord

avec les miennes ; mais ai-je le droit d'exiger qu'il en soit ainsi ? Pour être féconde l'admiration doit être libre. Chaque âge de la vie, de même que chaque époque d'une société, se fait un idéal du beau qui correspond évidemment à certaines conditions morales et physiologiques. Où sont nos auteurs de jeunesse ? Que sont devenues nos premières affections littéraires ? Ils sont rares les poètes, les écrivains, qui après avoir été les maîtres de notre adolescence restent les compagnons de notre vieillesse.

XII

DES TACHES DANS LE SOLEIL

Il faut en prendre notre parti, nous vivons dans l'âge de la critique. Les religions, les littératures, l'histoire, les institutions sociales, rien n'échappe à l'analyse. Il n'y a point de fétichisme qui tienne contre certaines recherches de la science. Des langues, des hiéroglyphes, des caractères qui semblaient impénétrables ont livré leur secret. Les « erreurs à barbe blanche » ont beau cacher leur tête dans la nuit des temps ; elles ne réussissent plus à faire illusion par leur antiquité ; on connaît la cause qui leur a donné naissance. Des personifications idéales devant lesquelles tremblaient les anciens ont laissé tomber le voile sous lequel

l'homme a été tout étonné de se reconnaître lui-même. On sait aujourd'hui comment se sont faits les dieux. Des dogmes qui semblaient avoir acquis la solidité d'un axiome se sont évanouis devant la connaissance des lois de la nature auxquelles on les croyait supérieurs. De sombres mystères avaient défié la raison humaine, et c'est la raison qui les juge en découvrant leur origine.

Il serait injuste de ne point tenir compte de ce mouvement dans l'éducation de la jeunesse. Comment se fait-il que les conclusions de la science ne pénètrent guère qu'un siècle après dans les écoles — quand elles y pénètrent ?

Cette fois je ne voudrais m'occuper des travaux de la critique qu'en ce qui regarde la littérature grecque et latine. Pourquoi les isoler l'une et l'autre dans les études classiques comme si elles formaient deux rameaux séparés du reste de l'antiquité ? Je me suis attaché d'avance à combattre cette illusion. Les dieux d'Homère seront pour Émile de vieilles connaissances dont je lui ai cité les noms, les attributs dans la mythologie indienne, et dont je lui ai raconté les principales aventures. Comment voyagent les mythes, en vertu de quelle loi ils se glissent d'une forme dans une autre, c'est ce qui lui reste à apprendre, et ce qu'il n'est pas encore temps de lui dire.

J'ai nommé Homère, et je me demande ce qu'on gagne à représenter aux élèves l'Iliade et l'Odyssée comme l'ouvrage d'un homme, quand tout le monde sait aujourd'hui la manière dont s'est formée

l'épopée chez les peuples anciens et modernes.

Il y a sans doute dans ces poèmes de grandes beautés et de hautes leçons ; mais que je me garderai bien de proposer à Émile la conduite d'Achille comme un exemple à suivre ! Ce héros boudeur, indifférent à la cause publique, se retirant des champs de bataille, parce qu'on lui a refusé la jeune captive, objet de ses convoitises, et prolongeant par son absence les maux de la guerre, était indigne d'exciter l'intérêt des dieux. En se mêlant eux-mêmes de la partie et favorisant la bravoure sans tenir compte de l'oubli des devoirs, ils ajoutent une triste morale au dénouement : la victoire d'Achille sur Hector, de la fougue guerrière sur le vrai patriotisme.

Non-seulement les anciens ont méconnu quelques-uns des principes qui servent aujourd'hui de base à la conscience humaine ; mais ils nous ont légué un héritage de préjugés, de fausses doctrines que les études classiques, si l'on n'y prend garde, tendent à perpétuer. La magie des souvenirs a défendu pendant des siècles et défend peut-être aujourd'hui plus d'une injustice sociale contre les attaques de la raison. Le *dilettante*, celui qui a trop vécu dans les livres et pas assez dans son temps, se montre le plus souvent très-peu sensible à une foule d'abus dont la racine remonte jusqu'aux mœurs de l'antiquité.

La civilisation athénienne a eu des côtés admirables et je serais très-content qu'Émile s'éprit pour elle d'un goût sincère ; mais je ne voudrais point qu'il

fût la dupe de son enthousiasme. Quel mépris de l'esclave ! A part deux ou trois cris sublimes partis des profondeurs de la conscience humaine et qui ont traversé les âges, quel oubli des égards dus aux malheureux et aux vaincus ! Que de races sacrifiées ! Qui s'occupait alors de réduire la misère du plus grand nombre ? Bon pour les mains serviles, le travail ne conférait aucuns droits. Certes, la surface est merveilleuse : les arts, la poésie, une religion douce, le sourire héroïque des dieux, répandaient sur cet heureux peuple toutes les splendeurs de l'idéal ; mais qu'on regarde au fond !

L'histoire romaine est très-inférieure à celle de la Grèce. Ce n'est point que Rome n'ait produit de grands hommes ; mais elle adorait trop la force et elle en a porté la peine ; car après avoir asservi les autres nations, elle a fini par s'asservir elle-même. O nation conquérante et qui avais montré au monde les inévitables suites de la conquête, quelle nation as-tu avertie et corrigée ? On s'enivre de tes exploits : qui cherche la cause de tes malheurs pour se guérir de la manie de la guerre ?

En ouvrant à Émile, par l'étude du grec et du latin, la source des littératures anciennes et de l'histoire, j'ai certainement en vue d'étendre son intelligence ; mais que je me propose encore bien davantage de former en lui l'esprit de conduite ! Les exemples de courage moral, de désintéressement, de patriotisme parlent plus haut que tous les discours au cœur de l'adolescent. L'enthousiasme est lui-même un dévouement : il nous attire

au dehors, nous arrache de notre égoïsme pour nous identifier à ce qui a vraiment mérité de vivre. Je désespérerais d'un élève qui n'admirerait rien. Il a au contraire un Dieu en soi, celui qui s'est senti touché par le rayonnement de la grandeur des autres ! Mieux encore que les vertus modernes, les vertus antiques saisissent l'imagination par un air de force et d'héroïsme. Éloignées de nous dans l'ordre des temps, les actions des Grecs et des Romains empruntent à la distance et au merveilleux certains traits qui en exagèrent peut-être la valeur ; mais qui ne les recommandent que plus énergiquement à l'estime de la jeunesse. Ai-je donc tort de compter sur l'influence des anciens pour élever les idées et le caractère de mon fils ?

Je sais très-bien pourtant que tout n'est pas également à admirer dans les exemples qu'ils nous ont laissés. Scipion terrassant Annibal et détruisant Carthage n'est point le héros vers lequel j'appellerais l'attention d'Émile. Tous mes efforts tendraient au contraire à lui faire comprendre que les défaites essuyées par respect pour le sentiment du droit se placent bien au-dessus du succès des armes et que la vraie gloire consiste dans la grandeur d'âme. « Sais-tu, lui dirai-je, le jour où Rome a vaincu Carthage ? c'est celui où, lié par son serment, Régulus, malgré les instances de ses amis, de sa femme, de ses enfants, reprit seul le chemin de l'Afrique. Il savait qu'il allait à la mort, et il allait. La bonne foi romaine s'était montrée ce jour-là supérieure à la foi punique. Le reste n'était qu'une

affaire de temps : Carthage devait succomber. »

La République romaine dans ses beaux temps nous offrirait sans doute de grands et nobles caractères ; mais en serait-il de même à son déclin ? C'est précisément à l'absence des vertus républicaines que je demanderais pour éclairer Émile la cause des progrès de la dictature. Je ne m'effraie point des dangers matériels que peut courir la liberté ; je ne crains ni les Tarquins, ni Porsenna aux portes de Rome, tant qu'il existe des Mucius Scaevola. Ce que je redoute pour un peuple, c'est l'abaissement des consciences.

Les tyrans sont en nous et c'est là qu'il faut les combattre. De quoi servait à Brutus et à ses collègues de poignarder César ? La plaie du césarisme était au cœur de Rome.

Toi, qui veux arracher la couronne au front du futur empereur, arrache d'abord de ton sein l'orgueil du patriciat ; arrache, si tu peux, de l'âme de tes concitoyens les vices et les faiblesses qui appellent un maître ! Autrement les actes d'énergie personnelle méritent bien une page illustre dans l'histoire ; ils peuvent même retarder de quelques années l'établissement du despotisme ; mais ils sont impuissants à relever un pays.

Que de tristes épisodes défigurent les derniers temps de la République romaine, — le farouche régime militaire, les proscriptions, les supplices, les ambitions serviles, les consciences vénales, le troupeau des faibles et des lâches s'attachant tour à tour au char du vainqueur ! Pourtant du sein de

la masse énervée, aplatie, se dressent encore çà et là de grands caractères, pareils à ces rochers qui dominent les eaux basses. Tant qu'il reste quelques hommes fiers et convaincus, la cause de la liberté n'est point désespérée. On assiste à la lutte, peut-être à la défaite, non à l'irréparable ruine. Où s'éteint tout espoir, c'est quand les esprits fatigués se rangent en silence sous un gouvernement absolu mais calme, et qui s'assouplit tous les jours par le sentiment de sa sécurité croissante. Le régime politique le plus dangereux pour une nation, c'est un despotisme affadi et mitigé. Tel fut pour les Romains le règne d'Auguste.

L'amour-propre national se nourrit encore longtemps d'étranges illusions. N'est-on point toujours le peuple élu, le peuple-roi ? Les aigles ne sont-elles point respectées au dehors ? Ne remporte-t-on point de temps en temps des victoires sur les barbares ? N'a-t-on pas pour soi les dieux, les livres sibyllins, les beaux-arts, les monuments qui attirent l'admiration des étrangers ? N'a-t-on point rebâti de fond en comble la ville éternelle ? Hélas ! les armées, les forteresses, les temples, ne défendent point les nations contre leur propre décadence, et le Capitole survécut aux Romains.

Je ne dirai qu'un mot des poètes du siècle d'Auguste. Virgile et Horace sont sans doute ceux qu'on aime le mieux à mettre entre les mains de la jeunesse, quoique l'un et l'autre manquent trop souvent de dignité. A-t-on jamais fait remarquer que l'idée même de l'Énéide est une idée impériale ?

Elle ne serait jamais venue, je crois, à un poète florissant dans les beaux temps de la République. Énée est l'homme-providence, l'homme-nation, l'homme sauveur et fondateur d'une race. De telles conceptions se montrent frappées au cachet d'un siècle, d'un règne. Bonnes ou mauvaises au point de vue de l'art, elles dévoilent l'état des esprits et indiquent le chemin tracé jusque dans les âmes d'élite par le gouvernement personnel.

Les plus beaux vers du monde ne sauraient racheter une bassesse. Les lâches flatteries, les éloges intéressés que les poètes latins adressent à Auguste ont été d'un mauvais exemple pour leurs successeurs. Sans le savoir, ils ont fondé dans le monde l'emploi d'écrivains officieux. Toutefois Virgile et Horace sont les princes de la profession; les autres n'en sont que les valets.

Je me résume. L'étude de l'antiquité porte des fruits très-différents selon la manière dont on l'aborde. La vénération des anciens, sans réserve, sans discernement, sans critique, produit la conséquence de toutes les idolâtries; elle rapetisse l'âme. La tyrannie des souvenirs, des fictions, des livres, des beaux vers, n'est pas moins à craindre pour la jeunesse que la tyrannie d'un maître. Je ne m'étonne nullement que parmi les disciples des Grecs et des Romains, les uns demandent à la rhétorique des ressources pour défendre les vieux intérêts, les vieux sophismes, tandis que d'autres y cherchent une armure pour la liberté.

Avec tous nos défauts nous valons mieux que les

anciens, nous pouvons descendre aussi bas qu'eux; mais nous avons, je crois, la force de remonter. Et quel grand mérite avons-nous de leur être supérieurs par la conscience? En naissant plus tard dans le monde, nous avons contracté en quelque sorte l'obligation d'être meilleurs que nos devanciers. Le sentiment du devoir se développe avec le temps comme celui du vrai. Qui pourrait méconnaître de bonne foi les conquêtes morales de la civilisation moderne? Je ne veux point dire que nous ayons pour cela plus de vertus, qu'on trouve chez nous plus de caractères héroïques, plus de lumières, plus d'enthousiasme pour le beau : non, certes, mais les notions du juste, mais le respect du droit des autres, se sont étendus, affermis. Nous nous intéressons davantage à ceux qui diffèrent de nous par le sang, la condition sociale, le climat, la couleur de la peau. Hommes, nous sommes moins étrangers que les Grecs et les Romains à tout ce qui touche l'humanité.

XIII

LES VOYAGES

Qui ne connaît la ténacité des premières impressions et des premiers souvenirs?

Shakspeare, il y a tout lieu de le croire, devait

beaucoup comme poète à l'Avon, cette belle rivière qui baigne la ville de Stratford, aux riches vallées qui l'environnent et à la forêt d'Arden dans laquelle il avait promené les jeunes années de sa vie. Plus tard dans *As you like it*, il choisit cette même forêt pour y encadrer la principale scène de sa comédie et reproduit en quelques traits la physionomie des lieux; tout en quittant son comté natal, il avait emporté le paysage du Stratfordshire dans un coin de l'âme.

Un esprit délicat, Olivier Goldsmith, n'a jamais oublié, dans le tohu-bohu de Londres, le ruisseau, le moulin, l'église, l'auberge des *Trois-Pigeons*, la haie d'aubépine, ni les autres particularités du village de Lishoy où il avait été élevé et qu'il a chanté plus tard sous le nom d'*Auburn*.

Washington Irving, ce charmant humoriste et ce fin voyageur, remerciait Dieu de l'avoir fait naître sur les bords de l'Hudson. « Je puis, dit-il, rapporter ce qu'il y a de meilleur dans ma nature composée d'éléments hétérogènes à mon amitié d'enfance avec cette rivière. Dans la chaleur de mon jeune enthousiasme, je la revêtais d'attributs moraux, je lui donnais une âme. J'admirais son caractère franc, hardi, sincère et honnête. Ce n'était pas une trompeuse et souriante surface recouvrant de dangereux bancs de sable, des rochers perfides; non, c'était un beau chemin d'eau, aussi profond que large, et portant avec une bonne foi honorable, la barque qui se confiait à ses vagues. Je mettais ne sorte de gloire et d'amour-propre dans la droi-

ture, le calme et la simplicité majestueuse de son cours. »

Je cite les poètes, parce que ce sont les seuls dont la vie psychologique nous soit un peu connue ; mais je ne doute point un instant que les milieux extérieurs n'exercent plus ou moins le même genre d'influence sur tous les hommes. Ce que nous avons vu étant petits grandit avec nous et devient une partie de notre âme. Les objets de la nature qui ont été les camarades de notre adolescence ne demeurent plus tard étrangers ni à la forme de notre caractère ni au cours de nos idées.

Tous les milieux extérieurs ne conviennent point également à la santé de l'esprit. On raconte que Milton, faisant ses études à l'Université de Cambridge, se plaignait amèrement de ce que les environs de la ville « manquaient de doux ombrages pour attirer les Muses. »

Un siècle et demi plus tard Robert Hall, écrivain anglais distingué, attribuait sa première attaque d'aliénation mentale à la platitude du sol et à l'absence de collines boisées dans ce même comté monotone, le Cambridgeshire.

Quoique tous les hommes ne souffrent point également de ce qui leur manque, il en est peu, je crois, qui soient tout à fait insensibles aux défauts du paysage qu'il ont sans cesse devant les yeux. Combien cette même influence fâcheuse doit atteindre l'esprit des enfants ! Le jeune homme a déjà en lui assez de force morale et d'imagination pour réagir sur les objets qui l'entourent. Un rayon d'amour,

un sentiment vif, certaines associations d'idées suffisent très-souvent pour donner à une campagne assez triviale et insignifiante par elle-même une valeur poétique. Il n'en peut être de même entre douze et treize ans. A cet âge on n'orne point la nature; on l'accepte telle qu'elle est. Il y a donc un grand avantage pour l'enfant à naître ou à être élevé dans le voisinage de quelque grande scène, un beau fleuve, un lac, une montagne, une forêt.

Le paysage de la Cornouaille est imposant, mais uniforme. J'y voudrais plus d'arbres. Il en est de l'adolescent qui ne voit jamais qu'un même côté de la nature — les rochers, la mer — comme de celui qui n'aurait lu qu'un seul livre.

Aux jeunes têtes surtout, il faut la variété des impressions. Chacun de nous a en lui-même son paysage, de même qu'il a son caractère : je veux dire que les beautés de la nature répondent à certaines convenances intimes. Ce paysage de notre choix ne vient pas toujours nous trouver, il faut le chercher pour le découvrir. Tel est élevé par hasard dans la plaine dont les goûts appartiennent à la montagne. De qui a-t-on dit que c'était un Arabe né sous un pommier de la Normandie?

Émile est dans l'âge où l'on aurait besoin de se mettre en rapport avec le monde extérieur. On trompe ce besoin chez la plupart des adolescents en leur plaçant entre les mains des récits de voyage, et ce sont très-certainement les livres auxquels ils s'intéressent le plus. Il s'en faut pourtant de beaucoup, on en conviendra, que la description,

si vive ou si exacte qu'elle soit, supplée à la vue des pays eux-mêmes. Aussi, treize ou quatorze ans est l'âge où chez les populations maritimes, comme celle de l'Angleterre, éclate dans les jeunes têtes la fièvre de la navigation. Combien de petits braves, pris du mal indéfinissable de l'espace, — de même que l'hirondelle à l'époque de l'année où émigrent ses compagnes — quittent en secret le toit paternel pour n'y revenir jamais ! Chez beaucoup d'autres, c'est un besoin passager, car après quelques années de courses aventureuses sur la terre et sur l'eau, ils rentrent dans la vie sédentaire.

Ce qui m'étonne, c'est qu'on n'ait point cherché jusqu'ici à utiliser les voyages comme éléments d'éducation. Est-ce le temps qui manque ? Un voyage en Amérique ne demande aujourd'hui guère plus de temps qu'il n'en faut pour enseigner à l'élève d'une manière un peu sérieuse la configuration de notre globe, et combien la vue des objets eux-mêmes en lui apprendrait plus que toutes les leçons de géographie écrites ou verbales ! Est-ce la dépense qui effraie ? Jecomprends l'objection, mais il y a plus d'un moyen de voyager sans beaucoup d'argent. L'obstacle le plus grave est la défiance des parents. Perdre de vue le jeune blanc-bec, le confier aux flots et aux aventures, l'abandonner à sa propre direction, une telle pensée révolte le cœur des mères. Certes, leur sollicitude est respectable ; il faut pourtant leur dire que les liens du sang ne se brisent nullement par l'absence, que les affections s'étendent entre les cœurs bien nés sur

tout l'espace qui les sépare, et que quant à la liberté, elle n'est à craindre que pour les fils auxquels on n'a point appris de bonne heure à se conduire par eux-mêmes. Est-ce d'ailleurs pour nous que nous devons les aimer ces chers bons hommes ! Une tendresse qui consiste à les garder sous notre tutelle contre leurs propres intérêts ne pourrait-elle être soupçonnée d'égoïsme ?

Au reste, ce n'est point en vain que de nos jours on a employé la force de la vapeur à réduire les distances, que la navigation a étendu ses conquêtes et abaissé ses tarifs, qu'un voyage aux antipodes est déjà considéré par les jeunes Anglais comme une partie de plaisir, un temps de vacances sur mer. Le genre humain sent pousser ses ailes. Il faut en prendre votre parti. Nos petits-neveux, je le crains, ne seront retenus, dans leur ardeur et leur besoin de voir le monde, ni par les leçons d'une sénile et grondeuse sagesse, ni par le ruisseau de l'Atlantique.

Les peuples libres sont tous des peuples voyageurs. Ceux-là ne se laissent enchaîner ni par l'espace, ni par la différence des climats, ni par les obstacles matériels, ni même par un attachement étroit et aveugle pour leur coin de terre.

Les lois de la distribution géographique des races humaines, ont été fixées en partie par la nature, en partie par l'histoire et beaucoup par la politique des gouvernements. Les chefs des États ont eu de tout temps le plus grand intérêt à ce que le riche comme le pauvre vécût et mourût aux lieux sur lesquels s'étendait leur empire. De ce que cette

circonstance profitait aux intérêts du pouvoir, les rois en ont conclu que c'était un devoir pour leurs sujets, et ils ont vraiment réussi à le leur persuader. Les préjugés de l'éducation, la poésie, les idées religieuses, tout a concouru pendant des siècles à enraciner dans les cœurs un instinct que l'homme partage avec les animaux — l'amour du lieu où l'on est né. Certes cet instinct est bon, et c'est à lui, ne l'oublions pas, que nous devons les sociétés ; mais aussi qu'il est aisé d'abuser de telles attaches pour retenir les faibles sous la dépendance des forts !

Parqués par troupeaux à la surface du globe, les hommes s'accoutument à vivre dès l'enfance dans les endroits où, comme on dit, ils trouvent à brouter. On a même érigé en vertus ces habitudes casanières. J'honore pour ce qu'elles valent les habitudes de clocher ; toujours est-il que le paysan cloué à la glèbe qu'il retourne est généralement inférieur à l'habitant des villes, et que ce dernier lui-même gagnerait beaucoup à étendre ses relations avec le monde.

Les nations parasites du sol, étrangères à la langue des autres peuples, peuvent à coup sûr faire de grandes choses ; mais combien elles sont plus exposées que d'autres aux coups de la tyrannie politique ! Les lois ont beau être suspendues, les garanties de la liberté supprimées, les droits de chacun foulés aux pieds, la masse s'attache, avec une sorte de désespoir au lambeau de terre taché de sang que couvre l'épée du vainqueur. De tous

les maux le plus redouté, même au milieu des cruelles calamités sociales, est l'expatriation. Que la force des choses ou les décrets de proscription retranchent quelques membres influents des partis abattus, et l'exil sera pour eux la plus terrible des épreuves. Où aller ? Que faire ? Le monde est pour ces dépayés un désert, une solitude.

Qu'on suppose au contraire une nation dont les citoyens se soient habitués de bonne heure à traverser les mers, qui ne soient étrangers ni à la langue ni aux usages des autres peuples, pour lesquels quelques-unes des civilisations les plus diverses et les plus lointaines aient déjà été un objet d'étude, quel coup du sort pourrait les atteindre ? Qu'ont-ils à redouter des lois d'exception ou de bannissement ? Avec plus de vérité que Philippe II, ils pourraient dire que le soleil ne se couche point sur leurs États.

Peut-être répondra-t-on que la pratique des voyages affaiblirait dans la jeunesse le sentiment de la patrie. Certes, je n'ai aucun goût pour le cosmopolitisme. O le malheureux qui serait citoyen du monde ! On n'est homme qu'à la condition d'appartenir à un groupe défini de la famille humaine, d'avoir une langue, une nationalité. Croit-on pourtant que le véritable amour de la contrée perdrait beaucoup à se dégager des liens d'idolâtrie matérielle qui en dénaturent trop souvent la valeur ? La patrie n'est point la montagne, la plaine ou le marais où nous avons eu le hasard de naître ; elle n'est point faite de brique ou de pierre ; elle

ne tient point sur une surface de tant de lieues carrées. Non, la patrie est une idée, une histoire, une tradition; c'est un *moi* collectif dans lequel nous nous sentons vivre. Tout cela ne se perd point sur les mers, ni ne s'évanouit point à travers les distances, quand on l'a une fois gravé dans son cœur.

.

Nous avons reçu des nouvelles indirectes du Pérou. Il y a tout lieu de croire Dolorès dépouillée de ses biens par une conspiration de famille. L'avis des hommes de loi que nous avons consultés est à peu près unanime : ils pensent que cette trouble affaire ne peut s'éclaircir qu'au Pérou et réclame l'intervention d'un ami qui prenne en main les intérêts de la partie lésée. Cet ami nous l'avons cherché et nous ne l'avons point découvert.

Un premier service oblige à un second. Ayant sinon adopté, du moins recueilli sous notre toit cette jeune étrangère, nous avons en quelque sorte pour devoir de lui faire rendre justice dans son pays.

Entreprendrai-je moi-même le voyage ?

Des obstacles de plus d'un genre s'élèvent contre l'exécution d'un tel projet. Les dépenses d'une longue traversée, l'improbabilité du succès, les liens qui m'attachent à l'Europe, mille objections graves me retiennent indécis. Hélène et moi nous nous sommes bien promis de ne plus nous quitter ; mais sera-t-elle à même d'entreprendre un si pé-

nible voyage ? S'il fallait nous soumettre l'un et l'autre à une seconde séparation, je renoncerais tout de suite à l'idée de courir les mers.

Et pourtant cette idée me poursuit. La situation qui nous est faite et les responsabilités qu'elle entraîne vis-à-vis d'une jeune fille qui nous est chère, me laissent à peine la liberté du choix. Quelque chose me dit : va !

Après tout l'homme n'est-il point un hypocrite qui ruse sans le savoir avec la destinée ? Tout en croyant obéir à la force des circonstances ne suivons-nous pas le plus souvent l'inspiration secrète de nos propres désirs. Ne mêlons-nous point un grain d'égoïsme dans l'intérêt que nous nous imaginons porter aux autres ? ne serait-ce point mon humeur errabonde qui se réveille et qui cherche à se dissimuler sous le prétexte de rendre service ? N'ai-je point une vue personnelle, quelque motif caché qui me poussent à renouveler ma colonne d'air ?

Je ne jure de rien, mais plus je m'interroge et plus il me semble que ma principale intention est d'être utile aux deux enfants que je me suis promis d'instruire.

Le Pérou n'est peut-être pas l'endroit de la terre que je choisirais comme sujet d'étude, si j'étais à même de ne consulter que mes goûts. C'est trop loin. Et pourtant quel vaste théâtre de faits qu'un tel voyage ! Des cieux inconnus, peuplés d'astres qui n'éclairent point nos pâles contrées pendant la nuit, des mers pleines de phénomènes étranges,

des rivages lointains soulevés par des actions volcaniques, un mélange de races encore mal fondues entre elles et dont les mœurs dévoilent toute une histoire.

L'adolescence est l'âge des impressions vives, celui où se grave le mieux dans le cerveau la figure du monde extérieur. Émile, si je ne me trompe, possède déjà assez de notions exactes pour s'intéresser à la nature, et cette étude des faits positifs le préparera à celle des idées. Enseigner l'art des mots, parler des ornements du langage à un jeune garçon qui n'a encore rien vu, rien observé, rien senti par lui-même, n'est-ce point semer des fleurs dans une cave ?

XIV

EN MER !

Port de Londres, 3 mars 1861.

Notre vaisseau doit partir dans deux jours et déjà nous couchons à bord.

Dès mon arrivée à Londres, je me suis enquis du navire qui devait prochainement faire voile pour le Pérou et dont il y a six semaines j'avais lu le nom dans les journaux anglais, le *Minotaure*. Le capitaine que je rencontrai dans les docks est un homme de quarante-deux ans environ, brun, court et

trapu qui menace de tourner à l'obésité malgré la vie active qu'il mène. On vante beaucoup son expérience et la solidité de son bâtiment. J'ai rarement trouvé de figure plus ouverte, plus intelligente et plus honnête. Il a connu dans les ports de l'Australie le vieux loup de mer avec lequel j'ai navigué autrefois, et comme l'ami d'un ami il me reçut le cœur sur la main. Aussi fut-il convenu entre nous que je reprendrais à bord du *Minotaure* mes anciennes fonctions de médecin de navire et qu'Émile servirait durant la traversée en qualité de mousse.

Sa mère s'est d'abord effrayée du *malheureux sort* qui l'attendait, mais j'ai cherché à la rassurer en lui expliquant mes intentions.

Émile a aujourd'hui plus de treize ans ; il est grand et fort ; grâce, en partie, je crois, au régime qu'il a suivi, il jouit d'une bonne santé. Il m'a semblé que l'occasion était excellente pour entretenir chez lui l'énergie physique, endurcir les membres et ployer les muscles à certaines manœuvres qui exigent autant d'adresse que de véritable courage. Nous ne nous sommes jamais proposés, Hélène et moi, de faire de lui un de ces embryons du beau savoir dont toute la vie réside dans la tête. Qu'on admire tant qu'on voudra les adolescents maladifs et avortés chez lesquels l'étude a paralysé l'action : tel n'a point été notre idéal.

Où donc ai-je vu qu'on blessait avec la pointe d'un stylet l'intérieur de la coquille d'une certaine hultre pour lui faire produire artificiellement la perle ? L'éducation en agit à peu près de même

avec les meilleurs élèves ; elle mutile leur constitution afin d'en obtenir je ne sais quelle concrétion morale qu'on est convenu d'appeler la science. Seulement je doute que dans ce dernier cas la valeur du produit compense la perte des forces et de la santé. Certes l'homme est fait pour savoir ; mais le travail des mains est aussi nécessaire que l'exercice du cerveau à la robuste constitution de l'esprit. Élevons tout, ne méprisons rien de ce que nous a donné la nature.

Émile, que j'avais consulté avant de prendre un parti, abonde dans mes vues. Comme tous les garçons de son âge il aime le nouveau et se sent tout fier d'apprendre un état. Expliquons-nous sur ce mot. Je ne me crois nullement autorisé à choisir pour mon fils une carrière ; pas plus que je ne m'attribue le droit de lui imposer une foi religieuse ou politique. Il n'est d'ailleurs pas temps de songer à une profession ; sait-il lui-même celle qui lui convient ? Son éducation est bien loin d'être achevée, elle commence. Je crois pourtant qu'on ne saurait s'y prendre trop tôt pour cultiver chez l'homme le désir et l'ambition d'être utile. Grâce aux leçons de sa mère, Émile connaît la dignité du travail : il se figure qu'il gagnera son passage en grimpant aux mâts, ce qui n'est qu'en partie vrai, mais je me suis bien gardé de lui enlever cette illusion. Qu'il soit fier de manger le pain ou le sec biscuit conquis par ses efforts ; voilà du moins un orgueil que je me reprocherais de lui ravir.

D'un autre côté, la discipline d'un vaisseau mar-

chand, surtout quand elle ne se prolonge point au delà de quelques mois, est saine et fortifiante pour l'esprit. Être libre, c'est sur les mers n'obéir qu'au devoir. Il entre, en effet, de la volonté dans l'obéissance du marin et tel est le trait qui le distingue surtout du soldat.

L'homme qui, ignorant par lui-même certaines lois de la nature, se montre assez moralement fort pour se soumettre à l'ordre du capitaine qui les lui explique d'un mot, fait acte d'indépendance en même temps que de sagesse.

Je ne m'exagère aucunement les bons effets de cet apprentissage. Émile ne sera point un marin pour avoir exécuté quelques manœuvres parmi les cordages durant une traversée. Et pourtant cette épreuve ne peut manquer de lui être utile. Il apprendra un peu de la mer, étudiera les principaux organes d'un vaisseau et les noms qui les désignent. Combien de garçons de son âge auxquels ce monde flottant est absolument inconnu !

Je tiens surtout à ce qu'Émile se fasse par expérience une idée des gigantesques forces de la nature et de ce qu'il faut à l'homme de présence d'esprit pour leur résister ou les vaincre. Ce sera la grande leçon de son voyage. En vérité, je ne puis m'empêcher de sourire, quand j'entends des maîtres raconter à de petits fainéants, déjà tout bouffis d'orgueil, qu'ils sont les rois de la création. Que n'ajoute-t-on que leurs mains blanches et délicates ont été faites pour conduire dans le ciel le char du soleil ? Mettez ces rois de la création en

face de la mer, et comme ils auront peur que les grosses vagues ne leur crachent au visage !

Émile, lui, doit apprendre de bonne heure à quel prix l'homme est le maître des éléments et par quels constants exploits se maintient notre empire à la surface des eaux.

Le capitaine avec lequel je me suis expliqué et qui est un homme intelligent a très bien compris la leçon que je voulais donner à mon fils. Le travail de l'esprit devrait être considéré par la jeunesse comme la récompense du travail des mains.

XV

CE QU'ON APPREND SUR UN VAISSEAU

Le 5 mars nous arrivâmes à Gravesend où le pilote de la Tamise remit notre vaisseau entre les mains du pilote du détroit, chargé maintenant de nous conduire jusqu'au delà de l'embouchure du fleuve.

Vers six heures du soir, le capitaine parut sur le tillac et s'assura par lui-même que les approvisionnements, l'eau, le biscuit, les tonneaux de viande salée qu'on venait d'apporter à bord étaient en bon état. Nous passâmes la nuit à l'ancre.

Le lendemain vers midi nous partîmes remorqués par un petit bateau à vapeur d'une grande force, *le Nelson*. Au moment où nous passions devant le

phare de Nore une brise assez favorable nous permit de déployer une partie de nos voiles. L'eau changea de couleur et prit une teinte de vert sale.

C'était le moment pour moi de descendre dans les cabines. Le service de santé à bord d'un grand navire anglais n'est point une sinécure : le *Minotaure* emmène avec lui trente-cinq passagers de première classe et peu d'entre eux soutiennent sans broncher le premier choc de l'ennemi. Hélène et deux ou trois autres femmes échappèrent seules au mal de mer.

Le 8, nous arrivâmes près des dunes : le pilote du détroit résigna le commandement du navire entre les mains du capitaine et gagna le rivage. Le bateau remorqueur qui nous avait conduits jusque-là se retira lui aussi, nous abandonnant à nos propres forces, je veux dire à nos voiles. Comme cet endroit est le dernier où il nous fût permis de communiquer avec la terre, beaucoup de passagers et de marins remirent des lettres au pilote pour leurs amis. Que contenaient ces lettres ? Évidemment un dernier adieu.

C'est maintenant le tour des matelots qui tous mettent bravement la main à l'ouvrage. Le premier et le second officier établissent le quart, assignent à chaque vedette sa fonction. De toutes les vergues hissées à mi-mât pendent de longues toiles gonflées et agitées par le vent. Le vaisseau palpite ; il se sent lui-même depuis qu'il a retrouvé ses ailes. Il paraissait tout à l'heure si triste et si honteux d'être conduit par un autre !

On distribue à la ronde un verre de rhum que les hommes ont bien mérité.

Je reconnais en passant Beachy Head, un promontoire du Sussex, l'île de Wight, Start Point. L'eau est maintenant d'un beau vert foncé et des herbes marines semblables à de longues pailles flottent à la surface. Nous rencontrons un vaisseau revenant en Angleterre; nous lui montrons nos couleurs et dans ce mystérieux langage des signaux de mer nous lui demandons de *rapporter* notre navire au bureau de Lloyd.

Nous sommes enfin sortis du détroit. Beau temps. Les passagers montent sur le pont pour respirer la fraîche brise.

Ce spectacle de la grande eau manque rarement d'exciter mon admiration. Cette fois pourtant ce qui m'occupe surtout, c'est la masse de connaissances que nous avons acquises dans le commerce avec la mer. S'agit-il du système du monde? L'astronomie est née de la navigation. Peut-être l'homme n'eut-il jamais interrogé à fond les secrets de la mécanique céleste s'il n'eût été poussé dans cette étude par le besoin de trouver son chemin sur les vagues. C'est pour nous diriger dans nos courses à la poursuite des richesses que nous avons été forcés de mesurer avec une exactitude minutieuse le temps et les distances. Le simple matelot, cet homme qui ne sait pas toujours lire, possède à coup sûr beaucoup de connaissances pratiques. Qu'on l'interroge et sur certains faits de la nature, il en remontrerait au savant qui a passé des années

entières dans une bibliothèque. Grâce aux observations recueillies par les divers équipages des vaisseaux dispersés sur toutes les mers, nous commençons à soupçonner qu'il existe une charte des vents et des tempêtes. Les plus capricieux des éléments obéissent à une loi ; les plus déréglés des phénomènes rentrent dans l'ordre général de la science. Les sondages ont dévoilé les profondeurs du lit de l'Océan, ses mornes solitudes jonchées de dépouilles. On est aujourd'hui à même de tracer la carte des courants sous-marins, et c'est surtout aux navigateurs que nous devons quelques données certaines sur la configuration de l'Univers.

Image de l'éternité, parce qu'elle est celle du mouvement, la mer a vu naître et mourir les continents successifs, se soulever les montagnes, s'opérer sous la main du temps ces actions et ces réactions du globe dont elle tremble encore au fond de ses abîmes. Elle est aujourd'hui ce qu'elle était à la naissance du monde : infatigable à la lutte, elle mord ses rivages, ronge les rochers de granit, arrache çà et là des lambeaux de terre qu'elle voiture d'un hémisphère à l'autre hémisphère. Avec ces matériaux, elle construit de nouvelles côtes, des îles, des promontoires qu'elle détruira, sans doute, plus tard. Toujours à l'œuvre, elle se déplace d'âge en âge avec la force tranquille des choses qui ne meurent point. Matrice des premiers êtres organisés, elle est encore le grand réservoir de la vie.

La mer a très-certainement étendu la sphère de nos connaissances ; mais il y a quelque chose de plus

grand que la science elle-même, ce sont les mâles vertus que développe la lutte avec le terrible Océan. Sans cette lutte l'homme n'aurait jamais su ce qu'il vaut. Quel meilleur système d'éducation que celui du navigateur? Cette dure et sombre institutrice — la mer — enseigne chaque jour aux enfants nourris à son école l'égalité d'âme, la confiance en eux-mêmes, l'inébranlable courage ; elle leur apprend à supporter toutes les privations, à regarder en face tous les dangers. Qui dira jamais l'audace qu'elle a communiquée à l'esprit, la force morale dont elle arme le caractère? La mer a été vaincue par l'opiniâtreté des marins ; mais dans sa déroute même n'a-t-elle point bien le droit de se glorifier de ses vainqueurs? c'est elle qui les a faits ; ce sont ses élèves.

14 mars 186..

Nous sommes contraints par la direction du vent de traverser la baie de Biscaye. Le capitaine m'assure qu'on évite, autant qu'on le peut, de s'engager dans ce passage dont le nom est redouté des marins eux-mêmes. La houle est forte, je l'avoue ; mais elle n'arrête point notre marche. Je serais tenté de croire qu'il en est de certaines mers comme de certains hommes ; elles valent mieux que leur réputation.

Depuis quelques jours, j'ai eu le loisir d'étudier notre navire. C'est un petit monde flottant sur les

canx. Toutes les sciences, toutes les industries s'y donnent rendez-vous. Pour satisfaire aux besoins de la vie, le matelot est obligé de recommencer chaque jour la civilisation. Comme Robinson dans son île, il invente à son profit la plupart des arts utiles. Sans femme, il blanchit et raccommode lui-même son linge, ses vêtements. La propreté de son humble cabine dit assez ce que sera un jour son cottage. Ce lion des mers a les instincts domestiques de la fourmi.

Un autre avantage du vaisseau, c'est qu'il fournit du travail à tout le monde qui a bonne volonté. Cupidon a repris à bord son état de cuisinier qu'il avait exercé avec honneur dans de précédents voyages. Sa femme remplit les fonctions de *stewardess*. Hélène m'aide à soigner les malades; elle touche aussi du piano pour tromper l'ennui et reconforter le cœur des passagers, des marins eux-mêmes, qui se groupent le soir sur le pont pour l'entendre.

Émile a fait ses premières armes. Il a déjà le pied marin, commence à grimper le long des échelles de cordes et se tire assez adroitement, pour un novice, des manœuvres qu'on lui apprend à exécuter. La vie du mousse à bord d'un vaisseau marchand est pénible, mais salulaire. L'appétit s'aiguise au contact de la brise salée. Émile dévorerait un requin. Qu'il est alerte et charmant sous sa chemise bleue au col rabattu qui laisse entrevoir la naissance du cou ! Ce matin, à la suite d'un assez rude travail pour un enfant, il vint poser entre mes

genoux sa tête ruisselante de sueur. J'aime à l'encourager, mais non à le flatter : la louange est le poison de l'âme, et ce poison la tendresse aveugle des parents ne le verse qu'à trop grosses doses. On habitue ainsi les jeunes gens à plaire aux autres ; mieux vaudrait, je crois, leur inspirer le désir de plaire à leur conscience. Je me contentai donc de serrer mon fils entre mes bras ; mais je sentais des larmes dans les yeux. Après tout Émile prit mes caresses pour un éloge ; car il s'en alla tout joyeux continuer sa tâche. Cet éloge, ces baisers ne les avait-il point bien mérités ?

Il n'y a jusqu'à Lola qui ne tienne de son côté à se rendre utile. Je l'ai surprise hier montrant un livre et nommant les lettres de l'alphabet à une petite fille de cinq ans dont elle a fait sa camarade.

19 mars 1861.

Nous sommes en vue de Madère.

Depuis notre départ un bon vent souffle du nord-est. De nombreuses troupes de marsouins s'ébattent autour du navire et jouent dans l'écume du sillage que nous laissons derrière nous à la surface des vagues. Tout le monde s'empresse sur le tillac pour les voir. « Sont-ils heureux, ceux-là ! s'écrie Mlle Lola ; ils n'ont jamais le mal de mer ! »

Les officiers du vaisseau se préparent à leur faire la chasse. L'un d'eux armé d'un harpon se place au beaupré et lance la dent de fer sur celui de ces ani-

maux qu'il croit le plus facile à atteindre. Les marins tirent alors la corde à laquelle est attaché le harpon; mais il leur faut une main lestée et sûre; car autrement le marsouin frappé trouve moyen de retomber dans l'eau et de s'esquiver. Ils ont réussi à une seconde épreuve. Le foie du marsouin ressemble à celui du porc. Sa chair est inférieure à celle du bœuf qu'elle rappelle néanmoins par le goût, sinon par la couleur, étant d'un rouge noirâtre. La graisse de ces cochons des mers fait une excellente huile à brûler dont on se sert dans le vaisseau.

22 mars 1861.

Nous passons devant les Canaries. C'est à peine, du reste, si nous voyons ces îles indiquées comme un rêve à la surface du vaste Océan. Des vents qui se contrarient les uns les autres nous obligent à gagner le large.

La température s'est considérablement élevée depuis notre départ, mais c'est surtout d'aujourd'hui que nous entrons dans un autre climat. Lola elle-même qui est très-frileuse a changé ses vêtements d'hiver pour une robe de toile à fleurs roses.

Hier le soleil s'était couché sur la mer dans toute sa gloire. La nuit fut magnifique. L'obscur voûte du firmament étincelait d'un sable d'étoiles. A quoi bon écrire leur nom? Ce nom est lumière. Parmi elles on distinguait Vénus qui, tout en cessant

d'être déesse pour devenir astre, n'a point perdu ses goûts de coquetterie féminine ; elle aime encore à se regarder dans le miroir de l'Océan.

Vers quatre ou cinq heures du matin, la bande noire qui couvrait l'horizon et confondait le ciel avec la masse des eaux s'entr'ouvrit peu à peu ; de cette déchirure sortit une lumière glauque qui se répandit à la surface des vagues. Si courts que soient les deux crépuscules dans les latitudes où nous naviguons, peut-être même à cause de cette brève durée, l'aube est un moment solennel qui semble électriser toute la nature.

Un jeune coq qui se trouve dans l'une des cages du vaisseau, et que nous emmenons avec d'autres oiseaux de basse-cour, fit entendre par trois fois son chant du réveil. Cette voix de clairon était d'un effet mélancolique et saisissant au milieu des circonstances où nous nous trouvions ; elle allait droit au cœur ; car elle rappelait aux passagers leur vieille Europe, la terre, la vie des fermes, les rudes travaux de la campagne.

Le ciel, dont s'effaçaient une à une les étoiles, se repliait sur lui-même dans les hauteurs et commençait à se couvrir d'une teinte lilas.

Enfin parut le soleil. Les vagues elles-mêmes saisies de respect semblèrent s'humilier devant cette source du jour et de la vie. Le ciel était tout embrasé et un frémissement de lumière d'or courut sur le sein de l'Océan, d'où sortait peu à peu le globe étincelant de splendeur.

A ce moment unique de la journée mes regards

découvrirent Émile et Lola sur le tillac : je les vis agenouillés dans une attitude d'adoration et d'extase.

Venaient-ils de toucher l'un et l'autre à la divinité par la contemplation du beau ?

28-31 mars 186.

Nous entrons sous le tropique du Cancer. Lola paraît chercher naïvement dans le ciel cette vilaine bête à pattes d'écrevisse que les almanachs donnent pour un des signes du zodiaque, et se fait moquer d'elle par Émile.

Le navire avance à toutes voiles, poussé qu'il est par une forte brise. Nos vergues gémissent, tous les morceaux de toile dont nous pouvons disposer flottent autour des mâts ; car il s'agit pour nous de profiter de ces vents alizés que les anglais appellent *North-East Trade-Winds*.

Les jours diminuent graduellement et s'égalisent presque avec les nuits.

Des nuées de poissons-volants s'élancent du sein des eaux qu'ils rasant à la manière des hirondelles.

La nuit dernière un de nos braves marins allumait sa pipe, quand à son grand étonnement il reçut sur la joue le soufflet d'une aile froide et humide. Il regarde autour de lui et découvre à ses pieds, sur le pont, l'un de ces poissons-volants. Il est rare qu'ils s'élèvent à une aussi grande hauteur ; mais c'est la lumière qui les attire.

Parmi les autres habitants des mers qu'Émile

n'avait jamais vus jusqu'ici, le plus terrible et le plus redouté est sans contredit le requin. On met une sorte de point d'honneur à lui faire la chasse. L'un de ces vampires (car on leur a donné tous les noms les plus odieux) a été pris ce matin par les matelots au moyen d'un morceau de porc pesant cinq livres environ ! Ce fut une scène émouvante qui attira sur le pont tous les voyageurs. On commença par abattre d'un coup de hache la queue de l'animal ; il paraît que cette cruelle précaution est nécessaire ; car autrement on a vu plus d'une fois le captif en se débattant casser avec son extrémité flexible la jambe d'un homme. Les matelots mangent quelquefois les très-jeunes requins ; mais ils déclarent eux-mêmes que la chair de ce poisson n'est pas bonne. S'ils le tuent, c'est par haine. Aussi comme ils martyrisent le pauvre monstre sous prétexte qu'il a dévoré tel ou tel de leurs compagnons, — si ce n'est lui, c'est donc son frère, c'est donc quelqu'un des siens.... En vain j'essayai de les détourner de ces jeux barbares, en leur représentant qu'il ne faut jamais tourmenter un ennemi vaincu. Dieu veuille du moins que cette leçon ne soit point perdue pour Émile !

Les requins laissent sur le vaisseau une odeur affreuse qui ne s'évanouit qu'au bout de quelques jours : les méchants nuisent jusque après leur mort à ceux qui veulent en délivrer le monde.

Les enfants ne comprennent guère que la loi du talion. Un dauphin fut pris le même soir par les hommes de l'équipage : « Il l'a bien mérité, dit

Lola tout en le regardant avec un air de compassion ; car je l'ai vu happer beaucoup de beaux poissons volants. » Il est trop vrai qu'il n'en faisait qu'une bouchée et que la loi de la nature est d'être mangé après avoir mangé les autres. Les matelots le lui prouvèrent bien ; car ils en firent leur souper. Bouillie dans l'eau la chair du dauphin est assez bonne, mais sèche.

Vers le 16° 30' N. latitude nous commençons à voir dans le ciel une nouvelle constellation que les marins appellent la Croix du sud et qui se compose de cinq étoiles.

Autre merveille. Les eaux s'illuminent pendant la nuit. Émile et Lola ne peuvent revenir de la beauté de ce spectacle qui leur inspire néanmoins un peu de frayeur. Ils me demandent l'un et l'autre qui a mis le feu à la mer. Je leur explique comme je peux la cause d'un phénomène qui n'est pas encore bien connu ; les savants attribuent cette phosphorescence des eaux à la présence de zoophytes lumineux.

La clarté qui se dégage de la masse liquide est si vive, qu'Émile tire un livre de sa poche et lit, à la réverbération des vagues enflammées, ce vers de Shakspeare :

My spirit is thine ; the better part of me.

La nature ne nous a point communiqué tout son esprit : il s'en faut de beaucoup ; mais le peu qu'elle

nous livre de son âme s'ajoute réellement à la nôtre.

Ce qui m'étonne, c'est que ce phénomène des mers lumineuses éclate d'ordinaire par les nuits les plus noires.

3 avril 1861.

Nous sommes en vue du Cap-Vert. Le temps étant calme les hommes de l'équipage abaissent les chaloupes et vont à la pêche des tortues de mer. Comme elles dorment pour ainsi dire à fleur d'eau, on les attaque en leur lançant une sorte de flèche à quatre dents que les matelots anglais appellent *grains*. Toutes celles qui sont atteintes sont ensuite ramenées au moyen d'une corde qu'on conserve dans la main. J'en ai vu prendre huit en deux heures, et chacune d'elles pesait de 15 à 45 livres anglaises.

4 avril 1861.

Nous avons perdu les brises alizées qui servaient si bien notre course à travers l'espace. Des vents légers soufflent successivement de divers points de l'horizon. Le ciel se charge çà et là de nuages blancs ou d'un beau bleu pâle. Le lever du soleil est d'une lumière farouche; mais les couchers de cet astre sont magnifiques.

9 avril 186..

Ondées fréquentes, chaudes averses.

Tout annonce que nous approchons de la Ligne. Dans le gaillard d'avant, les matelots sont gravement occupés à fabriquer de fausses barbes, des perruques, des costumes hideux. On dirait la veille du carnaval. Émile assiste, non sans trembler, à ces préparatifs; car il sait bien ce qui l'attend. Tout mousse n'ayant point encore traversé la Ligne doit en passer par les épreuves. C'est l'usage: Les vieux rites de mer s'observent encore, quoiqu'ils aient beaucoup perdu de la solennité puérile et brutale qui les rendait si terribles pour l'initié. Après tout, le marin est un enfant, et n'est-ce point parce qu'il est enfant qu'il joue si vaillamment avec le danger ?

13 avril 186..

Émile a reçu le baptême : il est maintenant un des fils de Neptune.

Temps inégal et variable : tantôt des coups de vents furieux, tantôt un calme plat. A de fortes averses succède un soleil furieux qui lance droit sur nos têtes ses flèches de plomb.

Le capitaine nous fait observer à distance une de ces trombes d'eau si justement redoutées des marins, et qui se rencontrent plus souvent sous la Ligne que partout ailleurs.

15 avril 186..

Un vaisseau qui revient des Indes ou de la Chine, et qui fait voile pour la Grande-Bretagne, nous annonce par signes qu'il est prêt à se charger de nos lettres. Comme l'échange des bons services entretient sur mer l'amitié, nous lui envoyons des journaux anglais vieux de six semaines; mais dont les nouvelles auront pour les hommes de l'équipage toute la fraîcheur d'une feuille du matin pour les habitants de Londres.

Émile et moi nous écrivons deux mots à notre ami, le docteur Warington.

30 avril 186..

La température s'abaisse, et l'air se rafraîchit graduellement; nous sommes entrés sous le tropique du Capricorne.

Il y a deux jours, nous avons eu la douleur de perdre un de nos hommes.

Sous un fort coup de vent, l'une des pièces de bois transversales qui soutiennent les cordages ayant été mal attachée, tomba sur le pont, et en tombant frappa la tête du matelot qui était de garde. J'essayai de toutes les ressources de l'art pour le rappeler à la vie, mais vainement; il ne donna plus aucun signe de connaissance.

La consternation se répandit dans le vaisseau.

Ce brave marin était aimé de ses camarades. Le capitaine, visiblement ému sous son masque d'airain, donna des ordres d'une voix rude et d'un ton bourru pour que le mort fût porté dans sa cabine.

Un silence de deuil régnait à bord du vaisseau. On ne rencontrait sur le pont que des regards mornes, des physionomies altérées par de sombres réflexions. La nuit avec toutes ses ombres et ses mélancolies descendit peu à peu sur la mer, qui jamais ne m'avait paru si grande ni si désolée. La plainte des vagues avait quelque chose de vivant ; on eût dit des âmes parlant à des âmes.

Mon Dieu ! qu'il était sinistre ce bruit entrecoupé de l'eau frappant contre les planches d'un navire qui portait un cadavre !

Le jour revint, mais les clartés du soleil levant ne purent dissiper les sombres impressions de la nuit. Tous les cœurs restèrent glacés par une sorte d'épouvante. La présence d'un mort dans une maison y répand toujours une tristesse mêlée de respect et d'effroi ; or, le vaisseau est une maison errante. Les liens de sympathie qui se détendent si aisément entre personnes vivant à terre sur un grand espace, se trouvent dans un navire resserrés par la communauté des mêmes besoins et des mêmes périls.

Jack, ce matin-là, manquait à l'appel du soleil levant, et Jack, on s'en souvenait, était toujours le premier dont on entendait la forte voix retentir sur le pont. Ce n'est plus lui qui oiera : *all right* !

L'attente de la cérémonie qui allait se célébrer

contribuait aussi à préoccuper tristement les passagers et les marins. Quoique tout se fit en silence, et pour ainsi dire derrière le rideau, on surprenait çà et là parmi les hommes de l'équipage des allées et des venues mystérieuses. Les pavillons dont le faite du navire se montre d'ordinaire pavoisé avec une sorte de fierté nationale étaient cette fois arborés à mi-mât en signe de deuil. Vers dix heures du matin, le capitaine parut sur le pont.

« Le mauvais quart d'heure est venu, dit-il à ses marins d'une voix sourde. Allez chercher le *mate*, et dites-lui que nous sommes prêts. Dieu sait s'il m'en coûte de remplir ce triste devoir ; mais il faut ce qu'il faut. »

Les marins rangèrent les tas de cordages qui encombraient une partie du tillac, et détachèrent un des compartiments qui forment le boulevard du vaisseau. Par cette ouverture comme à travers une lucarne, on voyait se soulever et s'abaisser la mer.

La cloche du navire tintait, et ce glas funèbre répandu sur les vagues était d'un effet navrant qui remuait tous les cœurs.

Comme il n'y avait point de ministre à bord, c'était au capitaine, selon l'usage invariablement suivi en pareil cas sur les vaisseaux de la Grande-Bretagne, qu'incombait la charge de lire l'office des morts. Il se plaça donc à son poste, la tête découverte, un livre ouvert entre les mains. Autour de lui se forma un cercle de passagers et de marins qui, dans des postures négligées, mais après tout

graves et respectueux, attendaient le commencement de la cérémonie religieuse.

Le capitaine avait fait signe à deux hommes de l'équipage de descendre par un des étroits escaliers du navire. Ils reparurent au bout de quelques instants portant sur une large civière à claire-voie le mort cousu dans une voile de navire. On pouvait juger de la lourdeur du fardeau aux efforts des bras nerveux qui le soulevaient. La coutume veut, en effet, qu'on place deux boulets de canon, l'un aux pieds, l'autre à la tête du cadavre, dans l'intérieur du suaire.

Quand cette forme sinistre sortit de la pénombre de l'escalier d'où elle émergea lentement, un frisson courut dans les veines des assistants. Sur la poitrine du défunt, on avait étendu une enseigne de vaisseau aux couleurs de la marine anglaise.

Le capitaine commença le service religieux d'une voix forte et habituée au commandement, mais assouplie de temps en temps par des notes basses et frémissantes qui semblaient sortir du cœur. Cette lutte entre l'empire qu'il exerçait sur lui-même, le sang-froid qu'il croyait devoir à sa dignité d'homme, et des sentiments plus tendres tout près de s'échapper, donnaient à sa physionomie un caractère singulier de rudesse et de bonté. Un des marins, qui remplissait l'office de *clerc*, lisait dans le même livre les *répons*, et l'on ne pouvait refuser quelque grandeur à cette sorte de dialogue sur la mort entre deux hommes exposés chaque jour à mille dangers, ayant vu l'un et l'autre tomber autour d'eux plu-

sieurs de leurs camarades dans l'éternelle nuit.

Ce qu'ils disaient alternativement ne ressemblait nullement à des prières (l'Eglise anglicane ne prie point pour les trépassés); c'étaient des réflexions tirées de la Bible sur la brièveté de la vie, et revêtues d'images poétiques, telles que « l'herbe des champs verte au matin et qui se flétrit le soir, — l'ombre passant sur l'eau, — la beauté de l'homme et de la femme altérée par les années comme un vêtement mangé des vers. » Le texte hébreu, grâce à la traduction anglaise, était compris de tous.

Cependant on touchait au moment suprême. Après une pause durant laquelle le capitaine regarda fixement l'immensité du ciel et de la mer, il abaissa une dernière fois les yeux sur cette chose recouverte d'une toile, à travers laquelle on reconnaissait vaguement une forme humaine. Le corps avait été déposé près de l'ouverture pratiquée à dessein dans le boulevard du vaisseau. Sur un signe du capitaine, on entendit le bruit lourd et mou d'un homme mort qui tombe dans l'eau; on vit un furieux bouillonnement de la vague, suivi d'un léger frisson, puis des cercles concentriques se déroulant les uns après les autres, puis rien.

La lame s'était refermée sur le cadavre ainsi qu'une dalle de sépulcre.

« Je te confie à l'abîme, » s'écria l'officiant d'une voix étouffée par l'émotion.

Durant toute la cérémonie je regardais de temps en temps Émile qui semblait être très-affecté. Lola pleurait.

D'abord la mise en scène était d'une gravité touchante, et ensuite c'était la première fois qu'ils assistaient l'un et l'autre à une sépulture. Ces deux enfants jusqu'ici ne connaissaient point la mort. A coup sûr ils savaient très-bien que tout finit; ils avaient vu s'éteindre des animaux et disparaître d'autour d'eux quelques-uns de leurs camarades; mais je doute fort que leur pensée se fût beaucoup arrêtée sur ces accidents de la nature, et l'on ne connaît vraiment les choses qu'après y avoir réfléchi par soi-même. Peut-être y a-t-il de ma faute! Pour élever Émile selon les bons principes il eût fallu, je le sais, lui faire peur; il eût fallu, dans mes sermons, entourer la vie des menaces de la tombe et la mort des terreurs de l'immortalité. Que veut-on? Je n'ai point eu ce courage. Le voyant si heureux de vivre, j'ai plutôt tenu à lui inspirer l'amour de ses devoirs que la crainte servile des châtimens ou l'espérance mystique des récompenses dans l'autre monde.

Les sombres discours ne forment point la conscience, ils la troublent et l'épouvantent. Que n'attend-on le moment, où, frappé par le spectacle de la mort, l'adolescent éprouve lui-même le besoin de sonder le problème de nos destinées futures!

6 mai 1861.

Vents froids, ciel sombre. Lola prétend que nous avons traversé le printemps, l'été, l'automne de

notre globe, et que nous entrons dans l'hiver. Les climats sont en effet des saisons fixes, de même que les saisons de l'année sont des climats voyageurs.

Les vagues deviennent si lourdes et si puissantes que nous avançons avec peine. Un mauvais vent nous pousse à l'est vers les îles Falkland.

8 mai 1861.

Nous forçons l'entrée du détroit de Magellan, passage difficile et dangereux.

Des oiseaux appelés par les marins pigeons du cap, et qui sont de la grosseur d'un canard sauvage, mi-partie blancs et noirs, volent par bandes autour du vaisseau. On les prend au moyen de filets tendus à la poupe du navire et dans lesquels ils embarrassent leurs ailes en passant et repassant.

Un autre oiseau cause l'admiration d'Émile par sa grande taille et l'élévation de son vol, c'est l'albatros.

10 mai 1861.

Le cap Horn mérite bien le nom de cap des Tempêtes. Il semble que toute la masse de l'Océan pèse sur notre pauvre vaisseau, et pourtant il tient bon, il avance quoique ballotté d'abîme en abîme. La mer a beau mugir : cette brute sublime a trouvé son maître.

J'ai quelques malades à soigner.

14 mai 1861.

Nous avons enfin tourné le cap; mais au prix de quels terribles efforts! Pendant trois jours et trois nuits le vent soufflait si furieusement, que notre grand mât pliait comme un brin de paille.

On ne souffrait sur le pont que les mains occupées. Combien durant ces heures de lutte et de danger, j'admirais en silence la conduite de l'équipage! La bravoure du marin n'est point celle du soldat, mais que l'une me paraît supérieure à l'autre! Intrépide contre les choses, contre les éléments, le matelot lutte face à face avec la mort dont il n'est séparé que par l'épaisseur d'une planche. Il lutte, non pour détruire, mais pour sauver ses semblables, en défendant sa propre vie. Et quel ennemi que la mer! Elle dispose de ce qu'il y a de plus redoutable dans la nature. Le vaisseau, cette machine de bois, poursuivi par le vent, la grêle, l'éclair, les montagnes d'eau, résiste vraiment à toutes les forces d'un monde.

La valeur du marin ne ressemble pas non plus à la froide et passive jactance du sophiste défiant le sort par de subtiles raisonnements. Non, c'est la force d'âme dans l'action. Tout en invoquant le secours du ciel — car il est religieux — il ne se repose en définitive que sur lui-même, il compte sur la justesse de son coup d'œil, la précision de ses manœuvres, la fermeté de ses nerfs. Est-il

vaincu, il se résigne; mais c'est après avoir vu se briser dans la tempête ses dernières armes.

Ce courage s'apprend, cette confiance en soi-même se communique. Émile, très-effrayé d'abord, se rassura bientôt par l'exemple de ses camarades. Il aurait eu honte de trembler en face de ces héros de la mer, tous à leur poste. On l'occupait de moment en moment aux pompes, aux cordages, et il n'est rien comme le travail manuel pour fortifier le cœur. C'est l'oisiveté qui, à la moindre alarme, emplit de terreurs et de fantômes l'imagination des passagers. Le marin lui n'a pas le temps d'avoir peur.

Un autre avantage, c'est que la lutte avec le danger développe chez les hommes de mer l'amour de la vie. Qui dirait que le suicide est à peu près inconnu parmi eux?

Le dégoût de l'existence est, entre les signes des temps modernes, l'un de ceux qui m'effraient et m'affligent le plus chez la jeunesse. Les enfants naissent indifférents, lassés de tout, blasés. A la première désillusion la jeune fille se souhaite morte. « A quoi bon vivre ! » s'écrie un grand paresseux de seize ans qui n'a encore été traité par la fortune qu'en enfant gâté... Je ne rechercherai point les causes d'un tel fléau moral, mais je dirai à tous ces énervés : « Regardez le marin : il connaît, lui, le prix de la vie, parce qu'il la défend chaque jour pour un but utile contre des périls réels et qu'il mérite ainsi de l'estimer. »

Pour tous ces motifs, je crois qu'Émile est à bonne école.

Lola, je dois le dire, ne s'est point montrée très-brave : cachée dans un coin de sa cabine, elle ressemblait à ces autruches qui s'imaginent, assure-t-on, échapper au danger en se plongeant la tête dans la nuit. Il a fallu pour la rassurer l'exemple d'Hélène qui a été vraiment admirable.

On aurait tort de croire que le courage soit inutile aux femmes. Parle-t-on du courage militaire ? Celui-là je l'estime peu chez les hommes et l'admirerais encore moins chez une amazone. Mais souvenons-nous qu'il y a plus d'un genre de valeur. Les femmes ne sont-elles point exposées aux mêmes dangers que nous ? N'ont-elles point les mêmes luttes à soutenir contre le monde extérieur ? N'y a-t-il point tel cas où de leur sang-froid dépend non-seulement leur vie, mais celle de leur enfant ? L'énergie du caractère et la présence d'esprit sont des qualités tout aussi nécessaires à la femme qu'à l'homme.

Malheureusement l'éducation des jeunes filles est si mal faite qu'elles croient se rendre intéressantes en affectant, à tout propos, surtout devant les jeunes gens, des effrois mortels. On dirait qu'elles tiennent à se donner les airs de colombes effarouchées. Il est bon de leur dire qu'il n'y a point de beauté dans la peur, et qu'en vue même de leur propre intérêt elles doivent s'efforcer d'être calmes au milieu du péril si elles veulent être admirées.

Est-il vrai, comme elles semblent le croire, que le courage moral défigure le caractère de la femme ? Je trouve au contraire une grâce et une dignité singulières dans un être qui, n'ayant ni la puissance

d'attaquer ni même celle de se défendre, traverse le danger avec une force d'âme égale à la nôtre.

Je sais qu'un préjugé bizarre associe la dureté de caractère à l'héroïsme. Où a-t-on vu pourtant que la vraie bravoure altérerait la douceur, la pitié et les autres vertus féminines? Bien loin de là, c'est la peur et l'égoïsme qui endurcissent le cœur.

Demandez à cette mère timide d'assister et de consoler son enfant durant une opération chirurgicale : elle vous répondra qu'elle est trop sensible, trop nerveuse... Mauvaise excuse! Elle veut tout simplement s'épargner une corvée.

Se figure-t-on d'un autre côté que la force de caractère, l'empire sur soi-même, le vrai courage en un mot, soient des qualités qui ne s'appliquent qu'à deux ordres de faits, la guerre et la navigation? Je pense qu'elles s'étendent à bien d'autres usages. Tous les jours l'homme et la femme se trouvent menacés dans la société par mille ennemis, mille périls. La mer n'en veut qu'à notre vie : combien de circonstances critiques en veulent à notre honneur!

20 mai 1861.

Le *Minotaure* coupe et entr'ouvre avec majesté les vagues de l'océan Pacifique. Lola, le danger passé, a repris sa gaieté, sa belle humeur. Elle court sur le pont en maintenant son équilibre malgré les mouvements du navire. Ses petits pieds trottent sous sa robe comme deux souris.

25 mai 1861.

Nous avons touché terre ce matin à Juan-Fernandez pour régler notre chronomètre.

Juan-Fernandez se compose en réalité de trois îles formant un groupe compacte. La première s'appelle Mas-a-Tierra, la seconde Mas-a-Fuera, et la troisième plus au sud, un roc presque nu, est l'Islande-Lobos. Les marins l'ont surnommée l'île des phoques, — ces derniers viennent en effet s'y reposer et s'y chauffer au soleil.

Les deux îles, Mas-a-Tierra et Mas-a-Fuera, sont recouvertes d'herbe et couronnées d'arbres. Quoiqu'on ait essayé à plusieurs reprises d'y introduire des habitants, elles sont aujourd'hui désertes. Les chèvres sauvages y abondent et seraient, dit-on, encore bien plus nombreuses sans des chiens également sauvages qui leur font la guerre. On pourrait se demander ce que deviendront ces chiens qui pullulent, quand ils auront détruit toutes les chèvres. Se mangeront-ils entre eux?

Un souvenir intéressant se rattache à Juan-Fernandez.

C'est sur le Mas-a-Tierra, qu'en 1704, le navigateur anglais Dampier, à la suite d'une violente querelle, débarqua son patron de chaloupe, Alexandre Selkirk. Le malheureux fut abandonné dans cette île inhabitée avec quelques provisions de bouche et quelques outils. Il vécut là quatre ans et quatre mois des produits de sa chasse et de son industrie.

En 1709, deux boucaniers, étant descendus par hasard sur le Mas-a-Tierra, y trouvèrent cet homme ; furent touchés de son sort et le ramenèrent en Europe.

Selkirk avait écrit des notes sur sa manière de vivre dans cette île déserte, et c'est à l'aide de ces notes que Daniel de Foë composa plus tard l'admirable livre que tout le monde connaît.

Avec quel intérêt Émile et Lola liront maintenant les *Aventures de Robinson Crusœ* !

5 juin 1861.

Terre ! Terre !

Après un voyage de quatre-vingt dix jours, nous sommes entrés dans la baie du Callao. C'est une des plus belles vues qui existent au monde. En face de nous s'élève l'île de Lorenzo. Je dis *s'élève* et cette fois du moins l'expression est juste. Un savant a calculé que les côtes de San-Lorenzo, ainsi que celles du rivage voisin, se sont exhaussés de quatre-vingt-cinq pieds anglais depuis les temps historiques.

Des milliers d'oiseaux peuplent les rochers de cette île. L'un d'eux a la tête d'une couleur brun-grisâtre, le ventre d'une teinte claire et la queue noire. C'est surtout lui, dit-on, qui produit le guano, cette grande richesse du pays. Le Pérou ne tire guère plus d'or ni d'argent de ses mines, il s'en console en vendant de l'ordure. L'or a corrompu le monde ; l'ordure le fertilise.

6 juin 1861.

Nous avons jeté l'ancre dans le port de Ciudad de los Reyes.

Ce qui a surtout frappé Émile et Lola en débarquant est l'immense quantité de vautours qui habitent ces côtes. On les rencontre à chaque pas dans les rues et sur le toit des maisons. Nous en avons vu jusqu'à soixante ou quatre-vingts perchés sur un mur, la tête cachée sous leurs ailes et endormis. Ils ne sont nullement farouches et n'ont rien à craindre des habitants qui les respectent. Très-voraces, leur gloutonnerie même est un bienfait et concourt à la salubrité des villes. Émile se faisait, je crois, sur ces oiseaux d'étranges erreurs. Ayant entendu parler des vautours avec mépris par ceux qui ont étudié leurs mœurs dans les livres, il se les figurait « des brigands de l'air, d'ignobles mangeurs de cadavres. » Quelques heures ont suffi pour lui montrer que c'étaient au contraire des édiles préposés par la nature dans les pays chauds au service de la voirie publique. Ils font disparaître les restes qu'on jette aux portes, les viandes gâtées, les charognes. La confiance qu'ils témoignent envers l'homme indique bien qu'ils ont la conscience de leur utilité.

La distance du Callao à Lima est de deux lieues espagnoles. Nous y serons demain.

XVI

L'ÉDUCATION PAR LES YEUX

12 juin 180. .

Lima pour moi ressemble beaucoup trop à une ville d'Europe. C'est bien la peine de faire 5589 milles anglais pour retrouver, de l'autre côté du monde, des jésuites, des chevaliers d'industrie, des courtisanes, des nonnes, des tripots et le reste.

Il y a d'assez belles rues. La Plaza Mayor est charmante, et au milieu de cette place s'élève une magnifique fontaine en bronze qui vomit l'eau dans trois bassins. Combien à cet ouvrage de l'art je préfère néanmoins la rivière qui traverse la ville ! Le Rimac (c'est le nom de ce cours d'eau) prend sa source dans les glaciers des Cordillères, et après avoir couru sur une distance d'une trentaine de lieues, il divise Lima en deux parties à peu près égales. Est-ce une illusion de ma part, mais ses ondes quand j'y trempe le doigt me semblent froides, comme si l'eau des glaces n'avait pas eu le temps de se réchauffer au soleil !

Quoique nous ne soyons qu'à dix degrés de l'équateur, la température n'est point aussi élevée qu'on pourrait le croire. On attribue cette circonstance à diverses causes, mais surtout à la situation

de la ville. D'un côté l'océan Pacifique, de l'autre les Cordillères, qui s'élèvent à l'est de Lima couronnées de neiges éternelles, contribuent certainement à rafraîchir l'atmosphère. La mer s'agite à une distance de deux lieues, les montagnes sont éloignées seulement de vingt-huit lieues espagnoles. C'est comme une double ceinture qui protège la côte contre les excès de la chaleur.

Ce qui étonne beaucoup Émile et Lola, c'est qu'ici, au mois de juin, nous sommes en hiver d'après la position du soleil; mais en vérité il n'y a point d'hiver au Pérou. L'année se divise en deux saisons : l'une humide, l'autre sèche. La saison humide s'étend d'avril jusqu'en octobre. Une lourde et tiède brume que les gens du pays appellent *garua* enveloppe alors la cité. Ce brouillard est quelquefois si épais, surtout dans la matinée, et rampe si bas sur la terre que nous apercevons à peine les objets situés à une faible distance. En octobre ou novembre, dit-on, le voile se déchire; la voûte grisâtre du ciel s'élève et la bruine ne tarde guère à s'évanouir sous les rayons pénétrants du soleil; c'est alors que commence l'été.

Par saison humide, il ne faudrait pas entendre saison pluvieuse. Tout le long de cette côte, il ne tombe peut-être pas une goutte d'eau en un siècle. Un vieillard du pays auquel je demandais l'autre jour s'il se souvenait d'avoir vu pleuvoir, me répondit : « Jamais. » — Et quel âge avez-vous? — Quatre-vingts ans. »

Le brouillard est une rosée qui change la pous-

sière en boue et suffit tant bien que mal à fertiliser le sol. Il y a pourtant dans d'autres endroits du Pérou des vallées, des plateaux élevés et rapprochés des montagnes, où tombent du ciel de véritables cataractes. Pleut-il, les sables arides se couvrent aussitôt d'une abondante végétation. Tout ce que cette terre demande au ciel c'est l'aumône de l'eau.

La saison sèche est naturellement la plus chaude, et pourtant l'on m'assure que l'air se trouve alors refroidi par les brises de terre et de mer. Les unes et les autres se partagent en quelque sorte la journée. La brise de mer s'éveille généralement vers dix heures du matin et continue plus ou moins forte jusqu'au coucher du soleil. Alors elle s'évanouit et tout est calme. Vers huit ou neuf heures du soir, c'est le tour des vents légers qui viennent des montagnes, et soufflent jusqu'au matin.

La population de Lima est à mon avis ce qu'il y a de plus curieux à observer. Je ne crois pas que dans aucun autre endroit du monde on trouvât une aussi grande variété de traits, des contrastes aussi prononcés dans la couleur de la peau. Il y a des créoles (on entend par là les personnes nées en Amérique de parents venus de l'ancien monde, mais surtout les descendants des vieilles familles espagnoles), des Indiens, des nègres, des métis (*mestizos*) : que n'y a-t-il pas ? On rencontre à chaque instant sur les visages le blanc mat, le jaune cuivré, le noir de jais, avec toutes les nuances intermédiaires produites par le croisement, et si j'en crois

mes premières impressions, les âmes sont aussi mêlées que le sang.

Les femmes blanches et les métisses se distinguent par de grands yeux noirs qui lancent du feu, de longs cheveux tombant en lourdes tresses, un teint dont l'éclat naturel défie l'ardeur du soleil, un nez qui n'a rien de grec quoiqu'il ne manque ni de dessin, ni de finesse, une bouche quelquefois un peu grande mais ornée de belles dents, une taille moyenne bien prise, des pieds merveilleusement petits et des mains délicatement modelées. En deux mots le portrait de Lola quand elle sera grande.

Je ne connais encore rien de leurs mœurs, sinon qu'elles me paraissent passer leur vie (je parle des riches) au milieu des fleurs, des parfums, des pastilles aromatiques, des confitures et des sucreries. A en juger parce que j'entends dire autour de moi, elles partagent leur temps entre les intrigues d'amour et les exercices de dévotion. Qui ne s'étonnerait d'apprendre que les couvents et les églises occupent au moins un quart de la ville?

On m'assure que les hommes sont très-jaloux; mais je n'en crois rien : s'ils l'étaient véritablement, ils ne laisseraient point leurs femmes aller si souvent à confesse.

30 juin 1801.

A peine arrivé à Lima, j'ai dû m'occuper des affaires de Dolorès.

Il fallait d'abord recueillir des détails certains sur sa naissance, ses parents, et voici en deux mots le résultat de mes recherches :

Son père descendait d'une ancienne famille espagnole qui était venue s'établir au Pérou quelque temps après la conquête. Sa mère était au contraire une femme de couleur ; c'est le nom qu'on donne ici aux métisses. Quoiqu'elle eût du sang indien dans les veines, il fallait l'œil jaloux des véritables créoles pour découvrir les derniers traits d'un type plus qu'aux trois quarts effacé. Il n'y a qu'elles en effet capables de discerner à la première vue d'une belle personne ce que les Anglais appellent la « marque du pied fourchu de Satan, » et cette marque elles vont la chercher jusque dans la forme des ongles.

Il faut savoir qu'en dépit de la constitution républicaine et du croisement des races, quelques anciennes familles espagnoles tiennent à honneur de prouver et de maintenir la pureté de leur sang. C'est à leurs yeux un signe d'aristocratie et pour les autres, il faut bien le dire, un objet d'envie. A la cinquième ou même à la sixième génération, les métis souffrent dans leur amour-propre d'être reconnus comme tels, et que ne donneraient-ils point pour se délivrer des signes, d'ailleurs très-légers, qui trahissent, selon les idées reçues, une origine inférieure !

Je me suis souvent demandé si la société ne s'était point fondée à l'origine sur le besoin qu'ont les hommes de se mépriser entre eux.

Quoi qu'il en soit, le mariage d'un Espagnol pur sang avec une métisse fut regardé comme une disgrâce par la famille tout entière qui avait conservé des préjugés très-forts contre la race rouge et se vantait bien haut du choix constant de ses alliances. Est-ce une des causes qui divisèrent plus tard le mari et la femme ? Je l'ignore, mais leur union ne fut point heureuse et la jeune métisse mourut à dix-sept ans après avoir donné naissance à une fille.

C'est surtout à partir de l'époque de son veuvage que le père de Lola se lança dans les entreprises maritimes. Le vaisseau sur lequel il fit naufrage en face des côtes de Penzance lui appartenait. On s'accorde à dire qu'il était très-fier de sa fille et que voulant lui donner une éducation supérieure à celle que reçoivent la plupart des femmes de Lima, il l'avait emmenée avec lui pour la placer comme interne dans une pension de Londres.

Il aimait cette enfant, et c'est lui, il y a tout lieu de le croire, qui, avant de périr dans les vagues, l'avait attachée avec tant de précaution aux agrès du navire.

La nouvelle du naufrage parvint au delà des mers ; mais le bruit courut aussi à Lima que le père et la fille avaient été enveloppés dans le même sort. Les lettres que nous avons écrites, Hélène et moi, pour annoncer que Lola vivait et pour réclamer ses droits, ont sans doute été interceptées par des personnes intéressées à les détruire.

Le seul marin qui survécût au naufrage, par une raison que j'ignore, n'est jamais retourné à Lima et n'a pu conséquemment démentir les faux récits qu'on y avait répandus à dessein.

A notre arrivée, Lola, si je ne m'abuse, a vaguement reconnu son pays à travers ses souvenirs d'enfance ; mais son pays ne l'a point reconnue. Les membres de sa famille auxquels je l'ai présentée affectaient un air de doute. Ils avaient bien entendu parler d'un armateur — leur oncle ou leur cousin, — ayant fait naufrage sur mer ; mais qui prouvait que cette enfant qu'on leur montrait fût sa fille ? Il y avait toute raison de la croire morte. Quant aux titres établissant l'identité de la personne, ils prétendirent ne point comprendre l'anglais, et ne voulaient pas même se donner la peine de les lire.

Je dus m'adresser aux hommes de loi. Leur avis fut que l'affaire était embarrassante, qu'il y fallait du temps, des avances d'argent et beaucoup d'avocasserie. On connaît la justice de nos pays, celle des Péruviens est encore bien autrement dans l'enfance.

Les fonctionnaires publics que j'ai interrogés et qui tiennent d'ailleurs pour la plupart à la famille du père de Lola conviennent qu'il avait laissé quelque fortune ; mais ils ajoutent d'un air mystérieux que la meilleure partie de cette fortune s'est évanouie dans la liquidation de certaines dettes.

Ce que je vois de plus clair, c'est qu'il s'agit de

troubler beaucoup d'intérêts particuliers qui se sont sans doute arrondis dans le désastre de l'armateur.

Tel est l'état des choses.

15 juillet 186..

Nous avons failli payer cher les suites d'une imprudence.

Hier nous étions partis tous les trois à cheval, Émile, Lola et moi, pour faire une excursion le long de la côte. Le beau temps, la curiosité et quelque diable aussi nous poussant, nous nous étions avancés plus loin qu'il ne fallait, sans l'assistance d'un guide.

Pour peu qu'on étudie la configuration de ces côtes, on s'aperçoit bien vite que le pays a été fait par les tremblements de terre.

L'une des conceptions les plus hautes auxquelles se soit élevée la philosophie des sciences modernes est, je crois, l'utilité des fléaux. Ils jouent un rôle très-important dans l'organisation du monde physique.

Et quels fléaux ! Vues de près et sous le coup du danger, les convulsions du sol frappent d'épouvante toute la nature. Les animaux fuient éperdus et ne savent, comme on dit, où donner de la tête. Ceux d'entre les habitants qui ont passé par les tremblements de terre en parlent aux étraugers comme d'événements bibliques. Telle ville florissait hier ;

on la cherche le lendemain à la surface de l'enceinte qu'elle occupait et que trouve-t-on ? des ruines. Ce ne sont alors durant un mois que sombres récits : des hommes devenus fous de terreur, des fortunes anéanties, des femmes, des enfants, des vieillards étouffés sous les débris de leur maison.

La légende se mêle quelquefois à l'histoire de ces catastrophes. On raconte qu'on a vu la nuit à la sinistre lueur des éclairs la terre s'entr'ouvrir, les squelettes des anciens Incas se soulever de leur tombe, puis rentrer et disparaître dans les abîmes béants qui se refermaient aussitôt.

Habite-t-on sur les bords de l'Océan, les dangers redoublent. La mer recule d'abord de la terre comme saisie de frayeur, puis revient à la charge avec une immense furie. Les ancres et les chaînes des navires se brisent; les bâtiments roulent dans un tourbillon, tandis que les digues cédant elles-mêmes à la pression des vagues laissent entrer la désolation et la mort.

Les Péruviens connaissent si bien les perfidies du sol auquel ils ont confié leur vie, leur famille, leurs espérances, qu'ils se tiennent presque constamment sur leurs gardes. La nuit même ils ne dorment que d'un œil, et sont toujours prêts à s'élancer de chez eux au moindre bruit, à la moindre secousse. Qui vive ? — Tremblement de terre. Tout le monde est dehors.

Et pourtant les Péruviens s'attachent avec amour à cette contrée qui s'agite sous leurs pieds. C'est que le pays est beau et fertile. Dans les endroits cul-

tivés on rencontre des champs de maïs, des plantations de cannes à sucre et de coton, les fruits de l'Espagne, l'orange, le citron, la grenade, la figue, l'olive, mariés à tous les fruits des tropiques, tels que la banane et l'ananas. Cette terre qui tremble est grosse de vie; elle croît, elle monte, elle aspire, et il ne faut pas lui en vouloir si en faisant son œuvre elle trouble quelquefois par ses ravages le travail de l'homme.

La côte que nous visitons n'a point échappé à l'action des secousses souterraines, qui partent sans doute de la chaîne des Andes. Dans les crevasses, les renflements, les dépressions du sol qui s'affaisse pour se relever aussitôt, on reconnaît encore le champ de bataille des éléments volcaniques.

Lola toute fière de faire à Émile les honneurs de son pays, et ne tenant aucun compte des embûches que pouvait recouvrir cette côte inégale, tourmentée, poussa avec beaucoup trop d'ardeur son cheval en droite ligne vers la mer. Nous la suivions, mais à distance; car mon fils et moi nous étions mal montés. Averti toutefois par mes cris d'alarme du danger qu'elle courait, il piqua désespérément des deux.

Au moment où Émile atteignit la folle cavalière, elle n'était plus qu'à une centaine de mètres d'un précipice ouvert entre deux rochers et dans lequel les cheveux au vent, la cravache levée, elle allait très-certainement s'engloutir avec son cheval. Saisissant la bride de ce dernier, il le força de tourner sur la gauche. L'animal se cabra, résista, puis

comme frappé d'une inspiration soudaine ne tarda point à s'arrêter.

Lola pâlit et trembla : elle avait vu le gouffre.

Avec la simplicité d'une sœur, elle remercia Émile en l'embrassant.

Cet incident n'a rien ajouté, j'en suis sûr, à l'affection qu'ils avaient déjà l'un pour l'autre. J'ai pourtant cru remarquer depuis ce temps-là une nuance plus tendre dans les attentions d'Émile envers Lola. Se dévouer, ne serait-ce point le commencement de l'amour ?

Nous verrons bien. Comme Hélène et moi nous croyons toujours ces deux enfants sur parole, ils n'auraient point le courage de nous tromper.

28 juillet 1861.

Nous rencontrons souvent de vrais Indiens. Les uns apportent à Lima sur le dos des mules la glace qu'ils ont été chercher dans les montagnes et qui est ici considérée comme l'une des premières délicatesses de la table. D'autres conduisent vers la côte un troupeau de lamas qu'ils ramènent ensuite chargés de sel.

Quel contraste entre l'état misérable de ces Indiens et leur ancienne grandeur !

Les temples des Incas dont on montre les ruines, leur fameuse route militaire, leur admirable système d'irrigation qui au moyen de tranchées conduisait dans les champs l'eau des petites rivières et fertilisait des terres aujourd'hui stériles, tout porte à croire que les races indigènes de l'Amérique

centrale ont été arrêtées dans leur développement par l'arrivée de la race blanche qui s'est abattue sur elles comme un vautour. Elles marchaient, et qui peut dire ce qui serait advenu si elles avaient eu le temps d'atteindre au vrai type de leur civilisation? Peut-être les rôles auraient-ils été intervertis; peut-être un Christophe Colomb à peau rouge fût-il venu découvrir l'ancien monde?

Aujourd'hui les tribus insoumises se défient des présents qu'on leur offre et des avantages qu'on leur promet. — *Timeo Danaos...* On a beau leur envoyer des missionnaires pour les convertir: ces Indiens savent que dans la bouche du blanc, Évangile veut dire asservissement de leur race et confiscation de leur territoire.

Quelques habitants de Lima croient qu'il existe encore d'anciennes cités péruviennes ou mexicaines qui n'ont jamais été atteintes par la conquête des Espagnols. Où sont ces villes? Évidemment nul ne peut le dire. Comment se fait-il qu'elles n'aient point été découvertes par les voyageurs modernes? On répond à cela que des déserts, des forêts, des marais, des chaînes de montagnes, mille obstacles, entourent ces vieilles peuplades ayant gardé leur indépendance. Pour arriver jusqu'à elles il faudrait d'ailleurs pénétrer à travers des tribus sauvages qui défendent aux étrangers sous peine de mort l'entrée de leur territoire. Tels sont les Indios Bravos, race martiale, qui habite les hauteurs situées à l'est du Pérou, et les Cunchos qu'on dit être anthropophages.

D'autres Péruviens vont encore bien plus loin dans leurs assertions. « Non-seulement, disent-ils, ces cités existent ; mais elles ont été visitées de temps à autre par d'obscurs aventuriers, des porteballes, des trappeurs. Il y en a dont on n'a plus jamais entendu parler ; d'autres au contraire ont raconté ce qu'ils avaient vu et c'est par eux qu'on sait ce qu'il en est ; mais étrangers à la civilisation et surtout à la science, ils ont fait part de leur découverte à des marchands nomâdes ou à des chasseurs qui n'ont pu donner à leur tour que des renseignements très-vagues. »

Que faut-il croire de tels discours ? Depuis les découvertes très-réelles de Stephens et d'autres voyageurs qui ont parcouru l'Amérique centrale ; depuis les fouilles entreprises au milieu d'épaisses forêts et n'ayant pour témoins que les perroquets et les singes ; depuis surtout que les ruines de Copan, de Quiché, d'Ocosingo, de Palenque et de tant d'autres cités ensevelies depuis des siècles sous les racines des arbres, ont clairement prouvé au monde l'authenticité de certaines traditions, il est bon d'y réfléchir à deux fois avant de reléguer parmi les fables, des récits qui n'ont après tout rien d'in vraisemblable.

Il ne s'agit plus, il est vrai, cette fois de cités mortes ; il est question de cités vivantes où l'on retrouverait en chair et en os l'histoire d'une race, — ses temples, ses dieux, ses prêtres, ses lois, ses usages.

Émile et Lola dont de pareils récits enflamment

l'imagination seraient fort d'avis que nous nous missions à la recherche de ces villes inconnues. L'adolescence ne se doute point des obstacles, et c'est par là qu'elle ressemble au peuple.

Je m'en voudrais de décourager l'ardeur de mes deux jeunes champions, pourtant je profitai de la circonstance pour leur dire qu'au Pérou comme ailleurs il y avait encore mille choses à découvrir; mais qu'avant tout il fallait savoir mesurer ses forces à la nature des entreprises.

14 août 1861.

Ce matin à une petite distance de Lima, nous avons rencontré un nègre qui venait à la ville pour montrer un puma, — le représentant du lion en Amérique. L'animal avait été pris tout vivant par une tribu de sauvages, et son maître, une espèce de bateleur, espérait gagner quelque argent en le faisant voir aux curieux.

Très-pauvre lui-même, il était suivi par une petite fille noire, recouverte d'une chemise bleue trouée, et qui marchait clopin-clopant.

Lui ayant demandé en mauvais espagnol ce qu'elle avait pour boiter ainsi, elle me montra l'une de ses jambes dans laquelle saignait une plaie et ses pieds qui étaient horriblement gonflés.

Une grosse épine dont je retrouvai la pointe dans l'épaisseur des chairs avait sans doute causé cette blessure que la marche, la fatigue et la piqûre des

insectes avaient ensuite envenimée. Les deux voyageurs venaient de très-loin.

Ayant réussi à extraire cette épine, je rapprochai les chairs, et comme je n'avais pas de linge pour pratiquer une ligature, Lola donna son mouchoir. Émue de compassion, elle retira en outre ses souliers et les passa aux pieds meurtris de la petite négresse. Les souliers entrèrent comme s'ils avaient été faits pour cette malheureuse.

Celle-ci témoigna sa reconnaissance, et nous partîmes.

Lola, en agissant de la sorte, avait obéi à un bon mouvement du cœur ; mais elle s'aperçut bientôt qu'il n'est point aisé de trotter avec des pieds nus sur un terrain dur et raboteux. Les routes du Pérou ne ressemblent point à la grande allée d'un jardin anglais.

Émile se prit d'abord à se moquer de l'embarras de son amie, mais comme il était lui-même touché de l'action qu'elle venait de faire, il la prit vaillamment sur son dos. Lola se laissa porter en souriant.

Le chemin qu'il nous restait à parcourir n'était pas très-long ; mais, d'après mes conseils, Émile s'arrêta deux ou trois fois pour reprendre haleine. A la dernière halte, nous aperçûmes à distance le bateleur avec le puma, et quelle fut la mortification de Lola, quand elle reconnut que la petite fille noire avait quitté les souliers et les portait à la main ! voilà donc le cas qu'on faisait de ses dons !

Je la consolai en lui disant que l'habitude était

une seconde nature, qu'accoumée à marcher pieds nus la petite négresse avait sans doute trouvé cette chaussure incommode, et que d'ailleurs l'intention d'obliger les autres est toujours bonne, même quand on se tromperait sur les moyens de leur être utile.

Mieux que toute cette morale, la joie innocente d'être portée par Émile montra, je crois, à Lola, qu'on ne perd jamais rien à donner.

28 août 186..

Nous avons visité quelques parties des Cordillères. Émile n'avait jamais rien vu de semblable à ces Alpes d'Amérique, et quoique nous n'ayons atteint que les moindres pics, il se montra très-frappé des grandeurs de cette sauvage nature.

Il est à remarquer que les anciens étaient peu sensibles aux farouches beautés des hautes montagnes. Les poètes latins en parlent rarement et presque toujours en termes défavorables. Peut-être fallait-il que l'âme humaine fût secouée par de sombres événements, éclairée par la science et pénétrée du génie investigateur des temps modernes pour comprendre ce qu'il y a de vraiment admirable dans ces sublimes horreurs de notre planète.

2 septembre 1861.

Lola vient de gagner son procès, ou si l'on veut elle l'a perdu, cela dépend entièrement de la manière de voir.

Sous peine d'attendre des mois et peut-être des années le dénouement d'une affaire très-embrouillée, nous avons dû accepter une transaction. On nous offre de restituer à la fille de l'armateur une faible somme d'argent et des terres qui ont appartenu à son père. Maintenant les terres n'ont ici aucun prix, à moins qu'on ne les fasse valoir par soi-même, ou par une personne résidant sur les lieux.

Hélène et moi, nous ne sommes point venus pour nous établir à Lima. Notre mission est terminée, et une lettre du docteur Warrington contenant des propositions avantageuses me rappelle à Londres.

Cupidon et Georgia se connaissent à l'agriculture, surtout à celle des contrées tropicales; leur intelligence n'est point médiocre, et quant à leur probité, elle vaut tout l'or du Pérou. Pourquoi ne leur confierions-nous pas les terres de Lola?

Il m'en coûte assurément de me séparer de ces braves cœurs; mais le climat de l'Angleterre n'est point fait pour les nègres, tandis que celui du sud de l'Amérique leur promet avec le temps une belle et riche patrie.

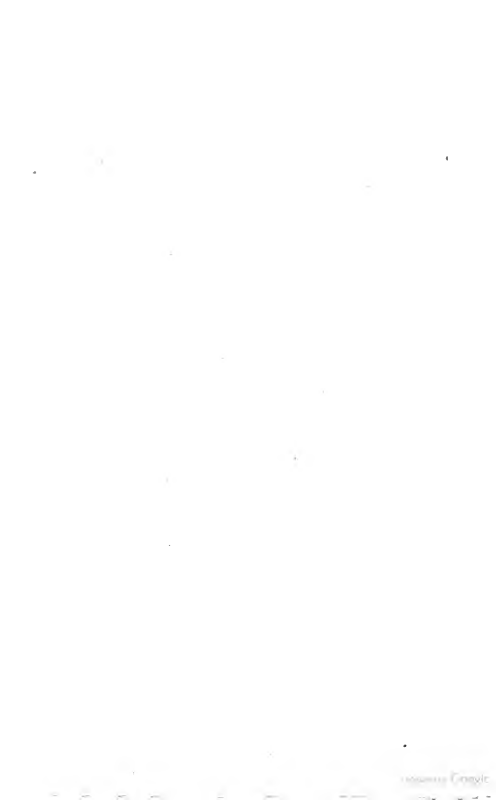
10 septembre 186..

Le vaisseau qui nous avait amenés de Londres au Callao est reparti depuis trois semaines, et Dieu sait quand il reviendra. Au lieu donc, cette fois, de doubler le cap Horn, nous remonterons la rivière des Amazones dans un bateau à vapeur pour gagner les côtes du Brésil où nous trouverons un navire allant en Angleterre. Cette route est plus courte que l'autre d'une vingtaine de jours.

Lola tient à revenir avec nous : son pays qu'elle a si peu connu ne lui inspire nullement le désir d'y demeurer, et elle sait bien d'ailleurs que nous l'aimons.

A aucun point de vue, je ne regrette ce voyage. Émile a passé ici son temps à se faire des yeux pour la science. Il rapporte des collections d'histoire naturelle et, ce qui vaut encore mieux, beaucoup d'impressions, beaucoup de souvenirs. Son caractère s'est formé à l'école de l'expérience et de la vie ; c'est la seule qui fasse des hommes.

Certes je ne veux point dire que tous les adolescents doivent aller aussi loin que lui pour s'instruire ; mais je maintiens qu'ils gagneraient plus qu'on ne croit à sortir un peu de leur coquille et à voir la nature dans la nature, avant de l'étudier dans les livres.



LIVRE QUATRIÈME

LE JEUNE HOMME

I

ÉMILE A SON PÈRE

Bonn, 8 janvier 186..

Avant d'entrer à l'Université, il m'a fallu subir un examen, et depuis une semaine je suis *herr Bursche*.

Je te dois quelques détails sur ma vie d'étudiant. Durant la journée, je suis les cours qui se font sur la philosophie, l'histoire, le droit, la physiologie végétale et animale, la science comparée des langues, etc., etc. J'ai loué un logement qui me revient à 150 francs environ par semestre. Je dîne à table d'hôte pour 24 sous. Le soir je me retire dans ma chambre ou quelquefois je me promène par la ville. En ma qualité d'étranger je ne suis point encore initié à tous les mystères de la con-

frérie des *Burschen*. On m'a pourtant conduit l'autre soir dans une tabagie (*kneipe*) où se réunissent quelques-uns des étudiants allemands. A peine la porte fut-elle ouverte que je me trouvai perdu au milieu d'un épais nuage de fumée qui me dérobait la vue des murs, du plafond, de la salle tout entière et qui semblait s'étendre à l'infini. J'entendais des voix, des chants, des éclats de rire ; mais je ne découvrais encore aucunes formes vivantes. Quelques rares lumières enveloppées et rougies par cette brume apparaissaient çà et là, *nantes in gurgite vasto*. Suivant de près mon guide, je cheminai à tâtons entre deux longues rangées de tables qui me semblaient flotter dans le brouillard et sur lesquelles je distinguai vaguement des pots d'étain dont l'éclat métallique triomphait avec peine de la vaporeuse obscurité répandue sur toute la salle. Comme mon regard s'accoutumait par degrés à l'étrange atmosphère, j'entrevis derrière ces pots des visages humains ; le voile ne tomba entièrement que quand j'eus atteint l'autre extrémité de la salle où s'élevait un poêle monumental. J'étais au milieu d'une nombreuse réunion de jeunes gens, chacun d'eux le bonnet sur la tête, le cigare ou la pipe à la bouche, un pot de bière à la main. Au milieu du désordre et du brouhaha, je surpris tout à coup quelques discussions sérieuses entre des groupes qui n'en continuaient pas moins pour cela de boire et de fumer.

Mon oreille n'est point encore assez faite aux sons allemands pour que je puisse suivre le fil

d'une conversation. Je compris néanmoins qu'il s'agissait de plans et de systèmes plus sublimes les uns que les autres pour la régénération de l'espèce humaine. Les arguments, les saillies, les idées paraient comme des fusées au milieu des bouffées de tabac. Minuit sonnant tous les étudiants quittèrent la salle, et quelques-uns de ceux que j'avais remarqués pour l'ardeur qu'ils portaient aux intérêts de l'humanité se retirèrent chez eux après avoir entonné en pleine rue une chanson banale. Ils n'avaient plus du tout l'air de se souvenir qu'ils s'étaient promis de refaire le monde.

D'après ce que j'entends dire, les étudiants fréquentent ici les universités en vue surtout d'atteindre un emploi du gouvernement. Ils aspirent tous plus ou moins à être serviteurs de l'État. Ont-ils par exemple conquis le titre de docteur qu'ils se présentent avec leur diplôme pour solliciter un des postes vacants dans l'administration. La plupart des places sont au concours et ce sont les candidats les plus instruits qui les obtiennent après un examen. Les autres, ceux qui succombent à cette épreuve, se décident alors à choisir une carrière indépendante. Est-ce à cette circonstance — le grand désir d'être fonctionnaire public — qu'il faut attribuer le changement qui se fait dans l'esprit des jeunes docteurs au sortir de l'université ?

Le fait est que le caractère des étudiants ne ressemble point du tout à celui des autres Allemands. Les premiers affectent des airs bravaches, excentriques et tapageurs; les seconds me semblent au

contraire pleins de quiétude et même d'apathie. La jeunesse des universités se dit révolutionnaire et républicaine; elle ne recule devant aucune théorie et attaque toutes les questions politiques, religieuses, sociales avec une audace d'esprit qui m'étonne; le reste du peuple me paraît très-attaché aux anciens usages et à la monarchie. Le *herr Bursche* se fait un point d'honneur de mépriser toutes les distinctions que confère le hasard de la naissance; tandis que la classe moyenne témoigne un respect sans bornes pour les titres de noblesse. Ce sont comme deux nations à part, et l'étudiant n'a vraiment d'autre lien avec la société allemande que le grand désir d'y jouer plus tard un rôle officiel. Ce lien suffit d'ailleurs pour que les autorités s'inquiètent médiocrement de la fougue de ses idées libérales.

La conduite de ces jeunes gens m'a porté à faire un retour sur moi-même. J'ai dix-neuf ans, et non-seulement je n'ai point encore d'état, mais je n'ai point jusqu'ici arrêté mon choix sur une profession utile. Te l'avouerai-je? Je me sens quelquefois découragé et me demande avec un serrement de cœur à quoi je suis bon. Tu as trouvé que j'avais fait en quatre ou cinq années d'assez rapides progrès dans les sciences et dans les études classiques. C'est, sans doute, grâce à la manière dont j'étais préparé au travail de l'esprit par l'observation des faits, les voyages, les excellentes leçons de ma mère et les tiennes. Certes, j'ai l'ambition de savoir, mais je ne me rends que trop compte des qualités qui me

manquent. Il y a des moments où je crois sentir un Dieu en moi : il y en a d'autres où je suis comme anéanti de mon impuissance. Tantôt les idées me dominant, tantôt c'est au contraire le besoin de l'action qui me dévore. Je vois bien que je n'ai point encore trouvé l'équilibre de mes forces, si tant est que je puisse donner ce nom aux ardentes velléités d'un jeune homme qui cherche sa place dans le monde.

En arrivant ici, il y a deux mois, je croyais savoir l'allemand pour l'avoir étudié dans les livres ; mais je ne tardai guère à reconnaître mon erreur. Je lisais très-bien les journaux, les enseignes des boutiques, le nom des rues, les affiches (ici, comme tu penses bien, les murs parlent allemand) ; mais s'engageait-il autour de moi une conversation, j'écoutais et je n'entendais que des voix. Libre par les yeux, j'étais prisonnier par les oreilles ; car c'est une véritable captivité morale que de vivre au milieu d'un peuple dont on ne comprend point la langue. L'enfant de trois ans qui balbutiait quelques mots en savait plus que moi et quand j'essayais de lui parler il secouait la tête d'un air moqueur qui voulait dire : *Ich verstehe Sie nicht*. J'étais comme un sourd-muet qui n'a pas même à son service le langage des signes. Se peut-il que les ondes sonores déplacées par un mouvement un peu différent des lèvres mettent de telles barrières entre les hommes !

Comme j'étais très-malheureux de cet isolement, je fis de grands efforts pour rompre la glace de ma timidité naturelle. Aujourd'hui je commence à

prononcer d'une manière intelligible. Il me reste sans doute beaucoup à acquérir; mais à mon âge il serait difficile de ne point m'approprier en peu de temps un idiome dont j'entends sans cesse articuler les sons par toutes les bouches du pays. Le plus difficile, il me semble, n'est pas encore de parler; c'est de comprendre ce que disent deux Allemands causant entre eux. J'ai été une fois au théâtre, et, pendant toute la représentation, je n'ai pu saisir au vol un seul mot du dialogue que répétaient entre eux les acteurs — excepté peut-être *gute nacht* (bonne nuit).

Il en est, si je ne me trompe, des langues étrangères comme de la fumée de tabac qui, dans le club dont je t'ai parlé, me dérobaient d'abord l'autre soir la vue des choses et des personnes : c'est un voile qui s'abaisse successivement et j'espère que bientôt la lumière se fera.

Je te prie d'embrasser pour moi Lola. Arrose-t-elle nos fleurs? Prend-elle bien soin de nos oiseaux? A-t-elle mis en ordre notre herbier et notre collection de fossiles? Dis-lui de penser à moi comme je pense à elle.

T'écrire, c'est écrire à ma mère; car je ne vous sépare point dans mon cœur. Aussi n'ajouterai-je rien, sinon que je regrette ma petite chambre, d'où je vous eutendais aller et venir dans la maison; ma place à vos côtés le soir au coin du feu. Ici je me sens seul, bien seul. Au moment où je termine cette lettre, il est onze heure du soir; la lampe recouverte d'un abat-jour laisse filtrer une lumière

verdâtre; une vieille pendule à coucou répète dans un coin son monotone tic tac; la bûche siffle dans mon poêle; le vent gémit contre la fenêtre, et la pâle face de la lune me regarde du dehors entre deux grands rideaux à ramages blancs et rouges. Ces choses n'ont rien d'absolument triste par elles-mêmes, et pourtant je sens des larmes me monter aux yeux. Que veux-tu? Je suis encore un enfant; j'ai le mal, non du pays, mais de la maison paternelle; je vous aime, et, sous ce rapport du moins, j'espère bien rester enfant toute ma vie.

II

ÉRASME A ÉMILE

Londres, 13 février 1861.

Tu souffres de ton isolement, mon cher Émile, et nous souffrons de ton absence. Il faut cependant se faire une raison. Quand bien même j'aurais été libre de quitter Londres et d'abandonner mes malades, j'y aurais réfléchi à deux fois avant de t'accompagner. Il est temps que tu apprennes à te conduire comme un homme. Les oiseaux aiment leurs petits, et cependant dès que ces derniers sont assez forts pour voler, le père et la mère les encouragent à essayer leurs ailes. C'est que la nature veut la liberté de tous.

Mon intention en t'envoyant à Bonn, tu l'as très-bien compris, a été de te faciliter l'étude de la langue, des mœurs et des idées allemandes. Jusqu'ici tu as travaillé par toi-même, car je ne compte point les leçons que je t'ai données. Au fond, tu as été ton professeur et ton guide. Il y a cependant, par le temps qui court, des doctrines et des systèmes qu'il faut aller chercher à la source. L'Allemagne est aujourd'hui un foyer de lumière, un pays avec lequel il faut compter en philosophie, en science, en critique, en littérature. Dans ses universités se rencontrent beaucoup de professeurs distingués. Je renoncerais néanmoins à tous mes principes, si je te demandais pour leur enseignement une soumission aveugle. Il est une chose que l'homme ne doit donner à personne, c'est sa liberté morale. Les connaissances qu'on te communique ne peuvent étendre et fortifier ton esprit qu'à la condition d'exercer toi-même sur les idées des autres un contrôle personnel. D'un autre côté garde-toi bien d'user dans les théories si brillantes ou si profondes qu'elles soient, les forces dont tu as besoin pour l'action. Les spéculations de l'esprit n'ont de valeur que quand elles nous fournissent le moyen de rendre service à nos semblables. O l'égoïste qui pense et qui étudie pour soi-même ! Être un savant, c'est à merveille ; mais la grande chose c'est d'être un bon citoyen. Souviens-toi que l'Allemagne n'est point ton pays ; ta tradition c'est la philosophie du xviii^e siècle ; ta mère, c'est la révolution française.

Un passage de ta lettre m'a fait de la peine. « Je

me demande, dis-tu, à quoi je suis bon. » Il n'est point nécessaire d'être un grand homme pour être utile. Quiconque veut sincèrement le bien, modifie la société dans une certaine mesure. La vie, après tout, est faite de petits devoirs, et celui qui les accomplit tous dans la limite de ses moyens, a souvent plus de mérite que tel autre qui cherche à s'illustrer par une action remarquable. Rien de ce que nous pensons ni de ce que nous faisons n'est perdu; la trace se retrouve dans ceux qui nous entourent ou qui nous succèdent. Qui pourrait dire si dans les grands mouvements qui ont renouvelé la face du monde politique et social, les humbles, les obscurs, les inconnus, n'ont pas autant servi que les chefs? L'éclat de ces derniers n'était peut-être qu'un reflet des vertus et des généreux efforts de la masse.

Contente-toi d'être ce que tu es, tout en cherchant à reculer chaque jour par le travail et l'étude les bornes de ta nature. Que si par moments tu as besoin d'élargir ton rayon d'existence, ouvre les livres des vrais poètes, des éminents penseurs; et jouis de l'ineffable bonheur de te sentir grand dans un autre. En redescendant de ces hauteurs, tu trouveras toujours autour de toi assez d'âmes inférieures à éclairer, assez de services à rendre pour te consoler de ce qui te manque. Il n'y a que l'égoïste ou le méchant qui souffre des côtés faibles et bornés de son esprit; l'homme raisonnable qui travaille à s'instruire n'en demande point davantage; il n'envie personne, il est heureux.

Il me semble aussi que tu te préoccupes outre mesure du choix d'un état. C'est sans doute un devoir pour chacun que de vivre de son travail, et je m'affligerais de te voir indifférent à cette première obligation de l'homme; mais si l'ordre d'études que tu suis en ce moment conduit à toutes les professions, il n'en ouvre absolument aucune. Faut-il s'en affliger? Tel n'est point mon avis. Toute connaissance est un trésor pour l'esprit; si elle n'est point utile à toi-même, elle peut te donner le moyen d'être utile aux autres. Il existe d'ailleurs un lien entre les différents groupes de faits; pour bien savoir une chose, il faut en savoir beaucoup d'autres qui s'y rapportent indirectement. Je ne t'engage point à poursuivre la chimère de la science universelle; mais il y a un ensemble de données générales, dont il est nécessaire de saisir les principaux traits avant de s'attacher à une spécialité quelconque.

A toi seul il appartient de décider quelle carrière te convient. Tout ce que je te demande, c'est de ne point suivre l'exemple de tes compagnons d'études. Sois ce que ta nature te conseille d'être : médecin, avocat, ingénieur, industriel, mécanicien, etc., — mais au nom du ciel ne sois point fonctionnaire de l'État.

Quelle liberté attendre chez un peuple quand la jeunesse instruite aspire à s'enrôler dans le service du gouvernement? L'art d'opprimer les hommes était autrefois une science difficile et compliquée; il y fallait du génie, toute l'âme d'un Machiavel. Aujourd'hui il semble que les sujets aient à cœur

d'épargner au prince qui les gouverne la peine de les asservir par la ruse ou la violence ; ils se précipitent d'eux-mêmes sous le joug. Le premier roi ou empereur venu, pourvu qu'il ait un gros budget à sa disposition, beaucoup de places, de titres et d'honneurs à distribuer, trouvera autour de son trône des têtes courbées d'avance, des ambitions basses et avides ne demandant qu'un os à ronger.

Il y a partout des jeunes gens qui ne croient à rien, qui ne respectent rien ; mais qu'on y prenne garde, ce libertinage d'esprit concourt en définitive à la stabilité des vieilles institutions. Ces prétendus libres penseurs ne sont point du tout affranchis de l'égoïsme, et c'est par là que l'autorité les tient. Le culte du succès, l'ambition de parvenir, la soif des emplois et des gros traitements, les ramènent bientôt au respect de l'ordre établi. Je fais peu de cas de la hardiesse de l'intelligence sans l'intrépidité du caractère et le désintéressement. Tant qu'il est possible d'arriver à tout dans le monde par le bon plaisir d'un autre, on ne manque jamais d'esclaves enthousiastes pour faire la besogne des despotes, et ce sont les raisonneurs de la veille qui le lendemain se montrent les plus humblement prosternés devant la force.

Le fonctionnarisme est le fléau des sociétés modernes. Comment dans un pays où c'est le chef du gouvernement qui distribue les places, les opinions ne seraient-elles point une affaire de calcul ? — « Que rapporte bon an mal an telle erreur religieuse ou politique ? — 10,000 francs. — Alors ce

doit être une vérité... Et cette lâcheté combien la paie-t-on ? — Deux fois autant. — Pour le coup, c'est un acte de courage : je m'y dévoue. »

On parle toujours de l'opinion publique comme de la plus sûre garantie du droit et de la liberté. — Oui, chez une nation qui se gouverne et s'administre elle-même ; mais chez une autre cette même opinion publique peut très-bien devenir l'instrument du despotisme. Le plus sûr moyen d'opprimer un peuple, c'est de tuer la dignité morale et l'indépendance des citoyens en les intéressant à la durée de ce qu'est. En vain, dirait-on que le nombre des fonctionnaires de l'État ne constitue après tout qu'une minorité insignifiante. On oublie que pour un qui obtient une place, il y en a mille qui la demandent et qui espèrent bien l'obtenir un jour. A côté du monde officiel, il y a le monde des solliciteurs et derrière eux tous ceux qui suivent la fortune. On ne délivre point les hommes sans le concours de leur volonté. Or, le moyen qu'ils veuillent s'affranchir par un grand et pénible effort, quand les uns, nourris, habillés, logés aux frais du gouvernement, en sont venus à vivre de leur servitude, et quand les autres n'ont qu'un regret, celui de ne pouvoir en faire autant ?

Est-ce à dire que les fonctions publiques dégradent nécessairement l'âme de ceux qui les exercent ou qui les recherchent ? Telle n'est point ma pensée. Dans les États libres, comme en Amérique, où c'est l'élection qui décide du choix des candidats, où les hommes ne font que passer aux affaires, où toutes

les magistratures retournent après un temps très-court entre les mains du pays, les emplois et les charges publiques tendent au contraire à développer la force et la noblesse du caractère. Aussi je ne parle point des sociétés démocratiques : je parle de celles où la nomination aux places dépend de la faveur, et je dis que dans ces dernières la jeunesse s'amoindrit en poursuivant les situations officielles. De quoi s'agit-il en effet pour l'État ? De trouver des esprits dociles qui s'incrument à la tradition administrative, des caractères souples qui après avoir ployé dans tous les sens n'ont plus du tout de direction personnelle, des intelligences cultivées, mais vulgaires, qui se servent des ornements du langage pour donner au système établi une apparence de raison. En vérité il y a des moments où je me demande si les peuples ne sont point injustes quand ils reprochent à leurs maîtres de les asservir. Quoi ! La masse a cédé à d'autres le soin de la conduire ; les parents, au lieu de donner un état à leur fils, ne rêvent pour lui qu'une sinécure et un gros traitement ; tout le monde aspire à être parasite de la chose publique, et l'on voudrait que le gouvernement fût assez sage ou assez simple pour ne point profiter des avantages qu'on lui offre ? Les insensés ! Ils se sont faits poussière et ils s'étonnent qu'on marche sur eux !

J'avoue qu'il est beaucoup moins difficile pour un jeune homme de se caser dans l'un des nombreux services organisés que de frayer lui-même son chemin dans la société par son mérite personnel. Aussi re-

connait-on tout de suite les nations habituées à vivre de leur gouvernement ; elles manquent de l'esprit d'entreprise. L'industrie, l'agriculture et le commerce se traient péniblement dans l'ornière ; les capitaux se défient et les spéculations que l'autorité refuse de patronner ont beaucoup de peine à voler, comme on dit, de leurs propres ailes. Les professions libérales rôdent autour du pouvoir pour en obtenir des travaux, des faveurs, et quêtent du coin de l'œil l'occasion de s'asseoir au banquet du monde officiel. La littérature et les arts subissent l'influence du règne et déclinent avec la vie publique affaissée sous l'autorité d'un homme. Le besoin de manger dans la main de l'État accroît chaque jour la race des courtisans et des flatteurs.

Tu me diras peut-être que c'est le vice d'un système, la faute d'une société tout entière, et qu'il importe assez peu qu'un de plus ou de moins s'enrôle dans l'innombrable armée des fonctionnaires. Un individu, je le sais, ne change point un pays ; mais tant que chacun se reposera sur ce sophisme pour s'abandonner à la fatalité du courant, il ne faut espérer ni dignité dans les institutions sociales, ni liberté. C'est quand l'exemple est contagieux, c'est quand une nation est abaissée que tout homme digne de ce nom doit relever en lui-même le drapeau de l'honneur. Sans l'effort et l'énergie personnelle, la masse ne remontera jamais. Combien ceux mêmes qui se plaignent de l'abjection des consciences, de l'avilissement de leur pays, articipent indirectement à un tel état de choses

par leur conduite timorée ! Ces situations officielles dont ils ne voudraient peut-être point pour eux-mêmes, ils en veulent pour un neveu, pour un protégé de leur famille, et ils deviennent ainsi les complices du mal dont ils déplorent les conséquences.

Mon fils, je t'ai dit franchement ce que je pensais. Veux-tu réussir à tout prix ? Le moyen est bien simple : rampe. A l'avantage de faire aisément et rapidement ton chemin dans le monde, préfères-tu le respect de toi-même, ton indépendance et ta dignité, je t'en félicite du fond du cœur ; mais il faut que tu saches à quoi tu t'engages. En renonçant à la protection de l'État tu t'obliges à conquérir ton pain par le travail et la lutte. Nul ne te saura gré de tes efforts, beaucoup se moqueront de ton courage. Pourquoi les autres t'aimeraient-ils ? Tu les insultes par ta manière d'agir et de penser.

Sers le peuple : n'attends rien de lui. D'abord il n'a rien à te donner ; il ne dispose ni des richesses du pays, ni des honneurs, ni des trompettes de la renommée, et ensuite il peut méconnaître tes intentions. Tu n'as donc à compter que sur tes bras et ton intelligence... et pourtant cette perspective n'a rien qui doive t'effrayer. La grande affaire de la vie n'est point d'atteindre dans le monde une haute situation, c'est d'être au-dessus de celle qu'on occupe.

Quelles nouvelles te donner de la maison ? Lola me charge de te dire que tes oiseaux et tes fleurs se portent bien, que tes fossiles après s'être con-

servés intacts dans le sein de la terre durant deux ou trois millions d'années ont un peu souffert de la poussière et de la fumée de Londres, qu'elle a mis en ordre ton herbier et qu'elle ne t'oublie pas plus que tu ne l'oublies.

Ta mère et moi nous t'embrassons. Continue de nous tenir au courant de tes études, de tes projets, de ta manière de vivre. Tout ce qui te touche nous intéresse.

III

ÉMILE A SA MÈRE.

12 mai 186. .

Depuis que je me connais je t'ai confié mes peines, mes joies, mes aversions, mes sympathies, le bien, le mal, tout. Quand j'étais auprès de toi je n'avais même pas besoin de parler, tu lisais mes pensées dans mes yeux, tu les voyais aller et venir sur mon front. Pour la première fois de ma vie j'ai un secret... ce secret, le dirai-je aux roseaux du Rhin ? ils en riraient entre eux comme des oreilles du roi Midas. Le conterai-je à la lune ? elle en a entendu bien d'autres. L'ensevelirai-je dans ma conscience ? elle me le reprocherait. Non, je veux le verser dans le sein de ma mère.

Ce n'est pourtant pas aussi facile à dire que je le croyais. Dès les premières lignes ma main tremble et mon cœur se trouble. Ne vas-tu pas te moquer de moi ? Il y a du moins une chose dont je suis bien sûr, c'est que tu ne m'en voudras point de t'avoir dit la vérité. Eh bien, il faut que cela sorte : j'aime !

Maintenant tu me demanderas qui elle est, où je l'ai vue, comment je la connais... C'est ici que redouble mon embarras.

Nous avons dans la ville un théâtre de second ordre ; mais qui se distingue par le choix des pièces. On y joue *Marie-Stuart*, de Schiller, *Faust* et *Maguerite*, de Goëthe, enfin beaucoup d'œuvres remarquables. Deux ou trois fois par semaine la littérature cède la place à la musique et le drame à l'opéra. Je vais quelquefois à ce théâtre, d'abord pour me distraire et ensuite pour me familiariser avec les sons de la langue allemande. Il y a un mois environ qu'une jeune cantatrice bavaroise débuta dans le *Prophète* de Meyerbeer ; son succès fut si grand que tous les étudiants de l'université en parlaient comme d'une merveille. Je suivis le courant et m'étant rendu au théâtre, je la vis entrer en scène. J'étais tout yeux, tout oreilles ; ce n'est point tant sa voix que j'admire, quoiqu'elle en ait une des plus étendues et des plus rares : non, c'est l'âme qu'elle met dans son chant, c'est la grâce et l'harmonie de toute sa personne. Elle est belle, mais belle !.. Je rêvai d'elle toute la nuit, je la voyais parmi les sphères étoilées ; j'entendais la musique des astres. Pythagore

était-il amoureux d'une chanteuse, quand il parlait à ses disciples de la mélodie des corps célestes ?

Craignant que mon admiration ne se dissipât à une seconde épreuve, je m'étais promis de ne plus revenir au théâtre les soirs où elle jouerait. J'y revins pourtant, et bien loin d'avoir à rabattre de mon enthousiasme, je découvris en elle, de jour en jour, mille distinctions que je n'avais point remarquées d'abord. Faut-il l'avouer ? Je me plaçais en face de la scène de manière à être vu ; une ou deux fois mon regard crut saisir son regard... mais c'était peut-être une illusion. Quoique la représentation durât plus de quatre heures, je la trouvais toujours trop courte et je quittais mon banc le cœur rempli d'un trouble indéfinissable.

L'idée me vint de lui adresser des vers que je ne signais pas et que je lui faisais remettre par le vieux portier du théâtre. « Du moins, me disais-je, elle saura que quelqu'un l'aime. » Ces vers étaient mauvais et n'exprimaient, je le déclare, que la moitié de mes sentiments pour elle. J'ai lu quelquefois que l'amour est poète ; mais, je n'en crois rien : il n'y a que les natures d'élite capables de dire tout ce qu'elles éprouvent. Oh ! que j'aurais voulu être un de ces génies privilégiés !

J'en étais là de mes avances, quand un dimanche traversant la promenade sur laquelle se réunissent vers deux heures les femmes de la ville, je la vis venir droit à moi le long d'une allée d'arbres. J'eus un instant l'idée de m'esquiver en prenant l'un des sentiers qui coupent cette avenue ; car il me

semblait que j'allais être foudroyé par mes émotions : toutefois, je fis bonne contenance et marchai bravement au-devant du feu. Sa toilette était simple, mais d'un goût exquis. Mon Dieu ! que j'aurais voulu être dans ce moment-là le gant de sa main, la fleur de son chapeau, l'ombrelle qui la cachait du soleil !... C'était mal, je le sais ; mais, je ne dois rien déguiser de mes faiblesses.

Il y a un magnétisme dans le regard : le mien, je le sentais, était tout un aveu, toute une déclaration d'amour, et au moment où nous passâmes l'un vis-à-vis de l'autre le rayonnement de sa beauté glissa sur mon visage comme un éclair. Je fis une trentaine de pas devant moi avant que j'osasse retourner la tête. Elle s'éloignait d'un pas léger ; mais à la surface de la bande de sable qui nous séparait déjà, j'avisai une chose blanche et palpitante sous le vent comme une aile de colombe : c'était son mouchoir qu'elle avait laissé tomber par mégarde... ou avec intention. Le ramasser fut l'affaire d'un instant, et je courus après elle pour le lui rendre. Elle parut toute surprise de l'avoir perdu, me remercia gracieusement et je fus charmé d'entendre qu'elle parlait très-bien français. Un instant j'eus l'idée de lui dire que j'étais le jeune homme qui lui adressait des vers ; mais j'étais si profondément ému que je ne pus desserrer les lèvres et qu'elle dut me prendre pour un imbécile.

Les physiologistes prétendent qu'il n'y a point de mémoire de l'odorat : c'est qu'ils n'ont jamais aimé. Son mouchoir, ce fin morceau de batiste, exhalait

un doux parfum que je me rappellerai toute ma vie. Le lendemain j'allai cueillir sur les belles collines qui environnent la ville un bouquet de fleurs sauvages, les plus chastes et les plus délicates que je pus trouver. L'heure de la représentation étant venue, je cachai ces fleurs dans mon bonnet d'étudiant et allai m'asseoir à ma place. Elle chanta comme toujours d'une voix qui vous enlève jusqu'aux nues; mais si admirable que fût son talent, la femme que j'avais entrevue la veille me semblait encore plus accomplie que l'actrice. Après la représentation, elle fut rappelée par toute la salle. Alors des loges et des avant-scènes tomba tout autour d'elle une pluie de bouquets. C'était le moment de lancer le mien, et j'eus bien soin qu'elle me vît, tout en ayant l'air de me cacher derrière mes voisins. Sais-tu alors ce qu'elle fit? Parmi toutes ces fleurs rares—camélias, cactus, roses moussues—elle choisit pour le ramasser mon pauvre bouquet de fleurs champêtres qu'elle serra contre son cœur.— N'est-ce point une preuve qu'elle m'aime?

Tu me diras que je ne la connais point, qu'elle peut être toute différente de la personne que je me figure et qu'avant de me nourrir d'illusions, je devrais m'informer de ses mœurs, de sa manière de vivre. C'est aussi ce que j'ai fait : mes renseignements, je l'avoue, sont encore assez vagues et les propos que j'ai recueillis sur son compte très-contradictoires. Tu sais combien les jeunes gens entre eux sont cruels pour les femmes, surtout pour les femmes de théâtre. La nature humaine est si

envieuse qu'elle prend une sorte de plaisir à déchirer le caractère des artistes dont tout le monde admire le talent. On lui prête, à ne te rien cacher, certaines aventures de jeunesse qui me font monter le sang et la colère au visage. D'autres racontent au contraire qu'elle vit avec sa mère dans un quartier retiré de la ville. Cette mère qu'on m'a montrée et qui l'accompagne la nuit au sortir du théâtre, ne lui ressemble guère; figure toi une grosse femme commune, avec un commencement de brosse à la lèvre supérieure. J'ai vraiment de la peine à me figurer qu'une telle fleur soit sortie d'une telle motte de terre. Après tout n'y a-t-il point du mérite à traiter cette créature, inférieure avec tous les égards d'une fille dévouée ?

Mettons d'ailleurs les choses au pis. Supposons que sa conduite n'ait point toujours été irréprochable. Ne serait-ce point la faute de sa profession, du monde qui l'entoure ? Elle est trop jolie pour ne point avoir une belle âme. Peut-être l'amour vrai, l'amour qui purifie, ne s'est-il jamais présenté à elle sous les traits d'un homme d'honneur. Mon Dieu, que je serais fier de disputer cet ange à l'abîme, de lui tendre la main pour qu'il puisse remonter à la lumière, à la vertu !

Je t'ai ouvert mon cœur, et cette confession m'a délivré d'un grand remords. Je me jette maintenant dans tes bras pour te demander mon absolution.

IV

HÉLÈNE A SON FILS

Londres, 22 mai 1861.

J'aime ta franchise, mon cher enfant, et je me garderai bien de plaisanter sur la dame de tes rêves. Il y a, je l'avoue, dans ton récit des circonstances qui me donnent à penser; je pourrais relever en ce qui la concerne des détails qui me semblent louches; mais je m'abstiens de déflorer tes illusions. Souviens-toi seulement que tu es jeune, que tu n'as encore aucune expérience du monde. Hélas! tu n'apprendras que trop tôt à te défier des apparences, et Dieu veuille que ce ne soit point à tes dépens!

Nous nous sommes bien promis, ton père et moi, de ne jamais intervenir dans tes affections. Tu n'as donc rien à craindre de mes censures; mais étant ton maître, tu réponds entièrement des fautes de ton propre cœur. A ton âge on n'est que trop enclin à se tromper soi-même. Combien de jeunes gens prennent pour de l'amour ce qui n'est que le trouble et le mirage des sens! L'amour vrai est une conquête de l'âme, et il faut le mériter pour l'atteindre.

Je n'ai aucun préjugé contre les filles de théâtre. On est très-certainement injuste pour beaucoup d'entre elles, et ne connaissant point celle qui t'attire par ses charmes, je me garde bien de la juger. Je te ferai seulement observer que jusqu'ici tu n'as aucune raison sérieuse de conclure qu'elle te préfère à ses autres adorateurs. C'est un peu la vanité des jeunes gens de croire qu'ils sont aimés parce qu'ils aiment. Admettons pourtant qu'elle réponde en secret à tes sentiments : ce que tu connais d'elle et ce que tu recherches ne sont point les qualités qui font la femme. Tu es amoureux de son chant, de sa beauté, de son jeu, autant d'avantages qui existent bien plus pour le public que pour l'homme dont elle serait la campagne. Sais-tu ce qui resterait de ton idole quand l'éclat de la scène et les éblouissements de ta passion se seraient évanouis ?

Tu me parais douter toi-même de sa conduite passée, car tu rêves de l'arracher à l'abîme. C'est une idée généreuse que la littérature du jour a mise à la mode. Dieu me préserve, pour l'honneur même de la femme, de croire que ses fautes soient irréparables. J'admets, comme tu dis, que l'amour puisse effacer certaines souillures. Y a-t-il néanmoins beaucoup d'exemples de ces vertus reconquises ? T'es-tu ensuite bien rendu compte des difficultés de ton entreprise héroïque ? Il entre trop souvent plus d'orgueil et d'amour-propre que de véritable dévouement dans ce rôle de rédempteur que s'arrogent avec légèreté de naïfs jeunes gens.

Croient-ils donc que les anges déchus n'aient point aussi leur fierté ? Quelle force et quelle délicatesse d'âme ne faut-il point à un homme pour ne jamais humilier celle qui a commis des fautes ? Est-ce à ton âge que tu te sens le courage de cacher ta jalousie, parce que pour la femme qui n'a pas toujours été honnête la jalousie est un reproche ? Es-tu assez maître de toi-même pour couvrir un repentir trop souvent douteux de l'estime qu'on n'accorde d'ordinaire qu'à l'innocence ? Et si tu ne l'es pas, retire-toi de la lutte ; car tu ne ferais que perdre davantage celle que tu prétends sauver.

Il y a des mères qui écriraient à leur fils sur un tout autre ton ; elles le gronderaient et chercheraient à l'épouvanter de sa folie. Des étrangers d'un autre côté ne verraient dans tout ceci que le prologue d'une aventure banale, une vulgaire escapade d'étudiants. « Bah ! ajouteraient-ils en souriant, il faut que jeunesse se passe. » Moi, je sais que tu es sérieux : autrement tu ne m'aurais point confié ton secret. Aussi je te réponds sérieusement. Tout ce que je crains, c'est que tu ne sois la dupe d'une ardeur d'imagination bien naturelle à ton âge. On a beau dire, nul ne joue impunément avec l'amour ; quand il n'élève pas l'âme, il la dégrade.

Je ne t'en dirai point davantage sur ce sujet.

Nous avons reçu des nouvelles du Pérou. Cupidon et Georgia nous ont écrit qu'ils pensaient souvent à toi et à Lola.

Tu sauras aussi que Lola songe à choisir une profession. « Je veux apprendre un état, me disait-elle

l'autre jour, afin de.... » Puis elle s'enfuit toute rouge dans sa chambre.

Il me semble avoir saisi sa pensée. La femme sans fortune et sans état n'est point libre; quand elle se marie, elle épouse le plus souvent une position. L'âme fière de Lola se révolte contre cette nécessité. Elle veut pouvoir dire un jour à celui qui lui plaira: « Je suis à même de vivre par mon travail; si je me dévoue à votre bonheur, c'est que je vous aime. »

Adieu, cher enfant : mon cœur sera toujours ouvert pour recevoir tes confidences et partager tes peines. Je t'envoie le baiser de l'amour inaltérable, c'est celui d'une mère.

V

ÉMILE A SON PÈRE

Bonn, 10 juillet 18G..

Tu me demandes de te tenir au courant de mes études. Les salles de l'université, un bâtiment tout moderne, sont ouvertes l'été de sept heures du matin à une heure de l'après-midi, et de trois heures à six heures. Les cours des professeurs se divisent en cours publics et privés; les premiers sont naturellement gratuits; pour suivre les seconds, les étudiants paient deux frédéricks d'or par semestre

(50 francs). Comme toutes les universités de l'Allemagne, celle de Bonn se partage en quatre facultés — droit, philosophie, médecine, théologie, et à chacune de ces facultés se rattachent diverses branches de connaissances qui sont enseignées par des hommes spéciaux.

On nous laisse libres de perdre ou d'utiliser notre temps; car nul ne surveille ni ne contrôle notre conduite. Je crois d'ailleurs que, comme tu me l'as souvent dit, la seule discipline efficace est celle qu'on s'impose à soi-même.

Les professeurs de notre université sont à coup sûr des hommes très-instruits; mais j'ai souvent beaucoup de peine à suivre le fil de leurs idées. D'abord ces idées, il me semble, ne sont pas toujours claires par elles-mêmes, et ensuite n'ayant point encore l'habitude de penser en allemand, j'éprouve plus de difficulté qu'un autre à les comprendre. Ce qui m'étonne, c'est que ces illustres savants sont mal payés, si j'en juge par leur modeste extérieur, leur sobre manière de vivre, leurs habits râpés, je dirais presque crasseux. Cette pauvreté me touche, et ajoute au respect que m'inspirent leurs lumières. Voilà donc des hommes qui aiment la science, non pour les richesses ni les jouissances matérielles, mais pour les nobles satisfactions de l'esprit qu'elle procure. Les uns parlent d'abondance; d'autres, en plus grand nombre, lisent leurs leçons écrites. Les étudiants écoutent et prennent des notes. Je me suis fait un système de sténographie qui est sans doute très-rudimentaire;

mais qui me permet néanmoins de fixer les traits principaux de chaque phrase oratoire.

Parmi les étudiants de l'université se trouvent des catholiques et de zélés protestants, dont quelques-uns se destinent au ministère de la parole, des philosophes qui cherchent à interpréter les dogmes au point de vue de la raison humaine, et enfin un petit nombre de matérialistes qui déclarent que le temps des religions est passé, et que l'on ne doit point perdre son temps à poursuivre les creuses rêveries du moyen âge.

Tu as toujours évité de me parler de dogmes, de mystères, et j'ai conclu de ton silence que tu tenais à ce que je me fisse une conviction religieuse à moi. C'était beaucoup exiger de mes forces, et aujourd'hui même je suis très-loin de savoir à quoi m'en tenir sur beaucoup de questions dont je tremble de sonder la profondeur. Il faut pourtant t'avouer que je ne suis point du tout indifférent à cet ordre d'idées. Que de fois, dans le silence des nuits, tout jeune et tout ignorant que je suis, n'ai-je point regardé le ciel en cherchant à lire dans les étoiles l'énigme de l'univers ! Depuis le jour où, tu t'en souviens, je vis jeter à la mer le cadavre d'un matelot, le secret de la mort m'a poursuivi jusque dans mes rêves. Ce secret, j'ai demandé aux tombes de me l'expliquer, et les tombes ne m'ont point répondu. Depuis que je suis ici, j'ai lu le *Véda*, dans une traduction allemande, le Zend Avesta, la Bible ; certes, j'ai été ému jusqu'au fond de l'âme ; un monde nouveau m'apparaissait, mais

à travers les ténèbres, et ces ténèbres, je dois le dire, ne se sont point évanouies. Dois-je poursuivre ces études? Faut-il, au contraire, que je renonce à soulever le voile qui me couvre l'intini pour ne m'attacher qu'aux déductions positives de la science?

Plus que jamais j'ai besoin de tes conseils, de tes lumières. A quel autre que toi demanderai-je de me diriger?

Tous les étudiants de l'université apprennent à faire les armes. Je suis en cela leur exemple, et me livre une ou deux heures par jour à l'escrime. C'est un exercice excellent pour développer les membres. On m'assure d'un autre côté que les meilleures lames sont celles qu'on attire le plus rarement sur le terrain, et sans espérer être jamais un chevalier de Saint-Georges, je voudrais avoir assez bien fait mes preuves dans la salle d'armes pour n'être point provoqué légèrement. Les rencontres entre étudiants ne sont que trop fréquentes; les combattants sont quelquefois blessés; mais Dieu merci, il est assez rare qu'ils mordent la poussière. On en est quitte pour se balafrer la figure, et les cicatrices qui sont quelquefois hideuses passent aux yeux des étudiants pour des titres à la considération du beau sexe.

Je te prie de recevoir l'assurance de mon respectueux attachement.

VI

ÉRASME A ÉMILE

12 août 1861.

Tu as deviné mes intentions : j'ai voulu te laisser juge de tes croyances. D'ordinaire les choses se passent tout autrement. A peine l'enfant est-il né qu'on le donne à l'une des églises qui se disputent le monde. Sous prétexte qu'il se trouve incapable de décider par lui-même (et le fait n'est que trop évident), les parents se chargent de prononcer pour son compte. Le pays, les usages, les traditions de famille déterminent d'avance le culte auquel il doit appartenir, — la prise de possession d'une âme. Dira-t-on qu'en agissant ainsi le père et la mère se regardent comme les représentants de la société vis-à-vis d'un être qui ne se connaît point encore lui-même? soit, mais si la société a indirectement le droit de donner une religion au nouveau-né, pourquoi ne lui choisirait-elle point aussi un métier, une fonction dans l'État? Nous voici dès lors en pleine théocratie communiste.

Avoir donné la vie à un autre, est-ce une raison pour lui voler sa liberté?

La division des sentiments et des idées complique encore de nos jours les liens de l'autorité domes-

tique. La guerre est dans la famille. Très-souvent en matière de religion le père nie, la mère croit. Que sera l'enfant tiraillé entre ces deux influences ? Il sera ce qu'est le siècle, indécis et impuissant. Combien rencontre-t-on dans le monde de jeunes gens occupés à rapiécer leur conscience en cousant des lambeaux de dogmes à des opinions qui supposent la liberté d'examen ! D'autres deviennent sceptiques sans cesser d'être superstitieux. Partout l'incohérence, la contradiction, le chaos.

Tu n'as passé, Dieu merci, par aucune de ces épreuves. Ta mère et moi nous ne nous sommes point cru le droit de profiter du sommeil de ta raison pour t'engager sans ton consentement. Ainsi que tout autre j'ai mon opinion sur les doctrines religieuses ou philosophiques entre lesquelles se divisent les hommes. Cette manière de voir ne t'oblige à rien et ne doit point te préoccuper. « Honore ton père et ta mère ; » mais n'obéis qu'à ta conscience. Tu es libre, et c'est à toi de poursuivre la vérité avec ardeur, courage et désintéressement. Jusqu'ici cette recherche était au-dessus de tes forces : il faut maintenant qu'elle soit l'œuvre de toute ta vie.

Avant de te faire une conviction sur des sujets aussi graves, ton devoir est de les étudier. Celui qui rejette les systèmes religieux ou philosophiques sans les connaître est aussi inconséquent que celui qui les admet sans les examiner. Au fond rien n'est plus comique que l'impertinence de ces petits docteurs déclarant indignes de leur intérêt des spécula-

tions de l'esprit sur lesquelles se sont exercées les Descartes, les Spinoza, les Pascal, les Leibnitz et les Hegel. Il y a de nos jours un mot qui sonne très-haut dans la bouche des ignorants : « Moi, s'écrie un jeune homme, qui n'a jamais ouvert un feuillet du livre de la nature, moi perdre mon temps à résoudre ces insondables problèmes : l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la division ou l'unité de la matière et de l'esprit, allons donc ! je m'en tiens à la science.

Il est très-vrai que la science est maintenant occupée à refaire au moyen d'autres méthodes le travail des religions. Certes, ses procédés sont bien différents : elle attend de l'étude expérimentale et de l'observation directe des faits la certitude que les disciples de la révélation demandaient à une lumière surnaturelle. Il serait difficile de prédire à quelles conclusions elle aboutira, mais je crois fermement qu'elle a choisi la meilleure voie pour atteindre à la vérité. Toujours est-il que dans l'état présent des connaissances, elle a très-peu de chose à nous apprendre sur certaines questions qu'il nous importerait beaucoup d'approfondir. Si l'on en excepte la physiologie qui à travers une foule de systèmes contradictoires peut nous fournir une certaine idée de l'homme et la géologie qui, toute chargée qu'elle soit d'hypothèses et de conjectures, ouvre quelques perspectives lointaines sur l'origine de la vie, les sciences exactes n'ont jusqu'ici dévoilé aucune des causes premières qui

tentent le plus la curiosité de l'esprit. — Mais, réplique-t-on, il ne faut point s'en occuper ; ces causes ne seront jamais atteintes par la raison humaine. — Qu'en sait-on après tout ? Est-ce une expérience de quelques mille ans qui permet d'assigner des bornes à nos facultés croissantes ? Dans tous les cas suffit-il de tirer le rideau sur l'inconnu pour endormir chez nous l'ambition de l'intelligence ? Je n'en crois rien : que ce soit grandeur ou faiblesse, l'homme ne se résigne point aisément à ignorer.

Il serait en vérité trop facile de se débarrasser des problèmes qui vous gênent s'il suffisait pour cela de les déclarer insolubles. Tout ce qui vit aspire à monter ; mais l'homme est le seul des êtres organisés qui aspire à s'élever par la pensée au-dessus des besoins matériels. Qu'on l'appelle idéal ou instinct religieux, ce besoin existe et je ne vois pas du tout ce qu'on gagnerait à l'étouffer sous un dédain artificiel. Qui jamais l'arrachera des âmes poétiques ! Regarder au delà, toujours au delà, c'est notre nature qui le veut ainsi et avons-nous le droit de trouver trompeurs ou chimériques certains objets poursuivis par la pensée, uniquement parce que ces objets nous inquiètent ou nous échappent ? Qu'on écarte de l'idéal les terreurs superstitieuses et les pratiques hypocrites, à la bonne heure ; mais des conceptions de l'esprit qui ont tenu une grande place dans l'histoire doivent aussi en occuper une dans l'éducation de la jeunesse.

Tu vois par là que la philosophie conserve une

raison d'être à côté de la science, et que bien loin de s'exclure l'une l'autre; elles se prêtent au contraire un mutuel secours.

Beaucoup de ceux qui voudraient proscrire l'étude des idées, obéissent sans le savoir à un besoin naturel de représailles. On a vu dans ces derniers temps les philosophes et les ministres des cultes établis se prêter à de telles injustices, contracter de tels marchés de conscience et revêtir de leur sanction des actes si monstrueux, que l'esprit indigné s'est réfugié dans une négation absolue. Ce ne sont point les matérialistes, ce sont les prêtres qui font des athées.

On a beau dire, le crime par lui-même est faible. Il tremble éperdu devant la conscience de l'humanité. Les seuls forfaits puissants et capables de braver la lumière sont ceux qui osent se couvrir du manteau de la Providence. Oui, à ceux-là seuls appartient le terrible privilège de bouleverser le monde. Qui ne s'inquiéterait alors du faux prestige que communiquent les croyances à certaines usurpations de la force? « Pas de Dieu, plutôt qu'un Dieu injuste! » s'écrient quelques penseurs consternés devant le triomphe du mal.

D'autres reprochent aux doctrines religieuses et philosophiques de n'avoir expliqué d'une manière satisfaisante ni le système du monde, ni la lutte du bien et du mal, ni la nécessité, ni le libre arbitre; soit, mais les uns et les autres ont poussé la pensée humaine vers les hauteurs, modifié les sociétés, inspiré les beaux-arts et donné la vie à des chefs-

d'œuvre qui sans elles restent impénétrables. Combien parmi ceux qui voudraient aujourd'hui rayer le christianisme de l'enseignement de la jeunesse n'ont point assez réfléchi à l'influence qu'il a exercée sur notre littérature, nos mœurs, nos usages ! — C'est, disent-ils, un mauvais rêve qu'a fait l'humanité. Né de la décadence et de la barbarie, le christianisme a retenu dans les ténèbres l'âme des peuples. — Tout cela est à examiner ; mais à qui persuaderont-ils qu'un courant d'idées qui a tout changé dans le monde n'avait aucune raison d'être ?

Cette doctrine religieuse qui bien ou mal a pétri notre civilisation moderne, je t'engage au contraire à l'étudier sérieusement en remontant aux sources. Le christianisme tel qu'il se dégage de la lecture des Évangiles ne ressemble point du tout au christianisme qu'on nous a fait. Jésus refuse constamment de se soumettre à aucune pratique extérieure ; il encourt l'animadversion des Juifs, parce qu'il viole à chaque instant l'observance du Sabbat, les jeûnes, l'usage de se laver les mains avant le repas, toutes les autres formalités de la loi. Que la conscience humaine ait tressailli devant quelques-unes des maximes évangéliques, le moyen de s'en étonner ? car Jésus venait annoncer au monde la grandeur des petits, la dignité des faibles, le respect dû à l'enfant, la pitié pour la femme pécheresse. Où trouver plus de touchante sympathie pour tout ce qui souffre, tout ce qu'on humilie, tout ce qu'on méprise, et d'un autre côté plus d'anathèmes contre l'orgueil et l'égoïsme de ceux qui veulent s'élever

au-dessus des autres hommes? Ami des pauvres et pauvre lui-même, ce sont les riches qu'il poursuit sans cesse de ses menaces et de ses effrayantes paraboles. Certes, il a fallu un prodige de ruse pour qu'avec une telle morale le christianisme pût affermir et consacrer chez les peuples modernes la distinction des rangs, les privilèges de la naissance et l'extrême inégalité des fortunes. Ces sociétés qui se disent et qui se croient chrétiennes ne l'ont jamais été de cœur.

Connaître une chose à un moment donné de son existence, ce n'est point la connaître. Il faut savoir d'où elle sort, ce qu'elle a été, comment elle est devenue. Cet ordre de recherches poursuivi sur les faits de la nature a créé des sciences toutes nouvelles, — la géogénie, l'embryogénie, etc. Ce sont les mêmes méthodes qu'à te conseille d'appliquer à l'étude des idées. Je n'ai rien à dire pour ou contre les conclusions auxquelles tu seras conduit de bonne foi. Tout ce que je te demande, c'est de n'accepter pour vrais que les principes dont tu auras reconnu par toi-même la vérité.

J'exige beaucoup de toi, je le sais; mais quel autre moyen aurait-tu de t'éclairer? Il y a bien dans le monde des autorités reconnues auxquelles a été confié le soin de fixer les limites de l'orthodoxie en religion, en philosophie, en politique, en morale: ces docteurs savent tout, ils enseignent tout, et c'est ainsi que la moitié de la jeunesse instruite s'accoutume à penser, si je puis m'exprimer ainsi, par le cerveau de quelques hommes. Il y a

du moins une chose que tu n'apprendrais point à leur école — l'art d'être libre. Aspires-tu à la liberté, c'est dans ton for intérieur que tu dois poursuivre le vrai par toutes les armes du raisonnement et de l'examen. Tout en étant sur tes gardes, il t'arrivera plus d'une fois de prendre les opinions des autres pour les tiennes ; tu te tromperas sur beaucoup de points avant de reconnaître tes erreurs ; mais n'oublie pas que le pain de la science se gagne comme l'autre à la sueur du front et que quiconque cherche sincèrement la lumière montre par cela même qu'il est digne de la trouver.

A toi du fond du cœur.

VII

ÉMILE A SA MÈRE

Bonn, 28 septembre 186..

Tu avais bien raison, ma chère mère : je me suis trompé moi-même.

Quel droit ai-je après tout de me plaindre ? Que me devait-elle ? M'avait-elle promis sa foi ? Entourée d'hommages elle a bien voulu agréer les miens par caprice : c'était sans doute beaucoup d'honneur qu'elle me faisait et je suis un ingrat, je suppose, de l'accuser de perfidie. Était-ce sa faute à elle si

j'avais pris au sérieux ce que tant d'autres traitent avec légèreté ?

Je mentirais pourtant si je disais que j'ai toujours raisonné ainsi. Le choc qui renversa mes illusions fut suivi d'un moment de stupeur. Il me sembla que la voûte du ciel s'écroulait sur ma tête et je restai comme anéanti. Tu me diras peut-être que je ne suis point le premier qui ait passé par ces désenchantements, non, sans doute ; mais tout ce qui nous advient pour la première fois nous paraît une chose qui n'est jamais arrivée dans le monde. Se pouvait-il qu'il existât des créatures aussi perfides ? La beauté n'était-elle que le masque de l'hypocrisie ? Comme elle devait se moquer de ma crédulité !... Et je sentais des frissons de jalousie me courir jusque dans la moelle des os.

Le premier jour que je conçus des soupçons sur sa sincérité je m'échappai de la ville comme un fou. Mon esprit et mes jambes battaient la campagne. La vue des blés mûrs, le chant de l'alouette, cet esprit de l'air qui palpite d'amour, ça et là un rideau d'arbres déchiré par un coup de vent et dans les trous duquel on distinguait une ferme ou un moulin, le bruit d'une fontaine sanglotant sous la mousse, un coq heureux et fier sur son fumier lançant vers le ciel ses notes perçantes, des bandes de moineaux irrités se poursuivant dans le ciel les uns les autres en se becquetant, mille scènes qui dans d'autres circonstances m'auraient attendri ou charmé, ne purent me détourner de cette idée fixe : « Elle te trahit. »

Il faisait nuit quand je rentrai dans la ville, et j'avisai une forme vague se glissant le long des murs comme une ombre. A l'angle d'une rue un vif reflet de gaz tomba sur elle et me montra une jeune fille pâle, pauvrement vêtue et tenant un enfant dans ses bras. Je ne sais trop pourquoi, l'idée me vint, qu'elle avait été séduite, puis abandonnée, et je me demandai avec amertume si les femmes du jour ne se divisaient point en deux classes : celles qui trompent et celles qui sont trompées. Je la suivis quelque temps entraîné par une sorte de sympathie dont je ne me rendais pas bien compte et à chaque fois qu'elle passait sous une lumière il me semblait lire sur son visage une pensée de suicide. J'étais si mécontent de moi que j'aurais voulu trouver le moyen de faire une bonne action. Tout à coup elle s'engagea dans un défilé de ruelles étroites et ténébreuses aboutissant à une cour bordée de vieilles masures décrépites, et au coin de cette cour se trouvait un puits dont l'embouchure était fermée par un massif couvercle de bois vermoulu, déchiqueté. D'un de ses bras nus elle souleva ce couvercle, appuya ses maigres coudes sur la margelle et plongea son regard dans la profondeur du trou avec un air de désespoir. La lune dans ce moment-là s'échappant d'un nuage versa sur le pavé fangeux de la cour une lumière blafarde. Pour moi, caché derrière un pan de mur, je suivais attentivement tous les gestes de la pauvre fille, car je ne doutais plus qu'elle n'eût conçu la résolution d'attenter à sa vie. « Du moins, me disais-je, je

suis là pour la retenir » et je n'osais point encore me montrer, dans la crainte que la vue d'un témoin n'ajoutât à son humiliation. Après une courte délibération avec elle-même, durant laquelle un orage glissa sur son front morne, elle regarda son enfant, murmura quelques paroles confuses en secouant la tête et entra précipitamment dans l'une des misérables huttes dont elle referma la porte.

C'est tout ce que j'ai su, et, — il y a lieu de le croire — tout ce que je saurai jamais de cette malheureuse. J'étais indigne ce soir-là de rendre un service, si tant est que ce soit rendre service que de sauver de la mort quiconque a cru en l'amour et est ensuite forcé de le maudire !

Tu me demanderas peut-être comment j'ai découvert que j'étais le jouet d'un caprice de femme légère et vénale. Permets que je t'épargne des détails indignes de toi. Il me suffira de te dire qu'elle encourageait en même temps les avances de deux ou trois autres étudiants, sans compter un prince wurtembourgeois qu'elle aime, dit-on, pour son argent. A-t-on jamais rien vu de pareil ?

Hamlet n'était pas aussi malheureux que moi quand il disait à son Ophélie : *Woman, thy name is frailty* ; le nom de la mienne est mensonge, rouerie et déception. Et voilà donc l'idole devant laquelle j'ai brûlé l'encens de mes illusions, celle que je plaçais parmi les chastes muses, pour laquelle j'aurais voulu décrocher les étoiles du ciel et lui en faire une couronne. Une chose du moins

me console : dans mon délire je n'ai jamais profané l'amour.

O ma mère, je puis encore te regarder en face sans rougir !

J'ai péché par faute de jugement plutôt que par bassesse, mais je n'en réclame pas moins ton indulgence. Pardonne à ton fils pour que ton fils puisse se pardonner à lui-même.

VIII

HÉLÈNE A ÉMILE

Londres, 10 octobre 1861.

Ce sont nos erreurs, mon cher enfant, qui nous apprennent qu'il y a une vérité ; ce sont nos fautes qui, dénoncées par la conscience, nous avertissent qu'il y a une loi morale. La sagesse consiste, je crois, à profiter des unes et des autres pour nous instruire.

La fin de ton roman ne m'a point étonnée, et je me garderai bien de blâmer ta conduite puisque tu la condamnes toi-même. Tous les avis que j'aurais pu te donner avant ce triste dénouement n'auraient point valu les conseils de ton expérience personnelle. Il y a une justice dans les choses, et le temps les force à paraître pour ce qu'elles sont,

malgré les fausses couleurs et les voiles dont notre imagination se plaisait à les envelopper. C'est en cela que le temps est notre maître à tous.

Je te cacherais néanmoins une partie de la vérité si je ne t'avouais que ta première lettre me causa les plus vives inquiétudes. J'avais assez de confiance dans ta bonne nature et dans les principes d'honneur que je te connais pour être certaine que tu ne descendrais à aucune lâcheté ; mais je craignais, à ton âge, les déceptions du cœur, les écarts de l'amour-propre flatté, les trompeuses illusions de l'héroïsme. Hélas ! les plus sincères et les plus dévoués sont aussi ceux qui ont le plus de dangers à courir dans de pareilles intrigues. Quant aux jeunes gens qui prennent pour boussole de leur conduite l'opinion du monde, leur froide raison n'est pas dupe du mensonge des apparences. C'est pour eux qu'ont été faits les amours capiteux comme les vins épicés pour les ivrognes.

Ils dépensent plus d'ardeur qu'il n'en faudrait pour être heureux, et pourtant la triste vie qu'ils mènent ! Ces coureurs d'aventures ont abandonné l'amour pour son ombre — la galanterie. La frivolité des sentiments accuse bien chez eux le vide de l'intelligence. Ils me font songer à ces saules creux qu'on rencontre au bord des rivières et qui, le cœur pourri, ne végètent plus que par l'écorce.

Les sociétés où l'homme ne respecte point la femme et où la femme ne se respecte point elle-même méritent-elles d'être libres ?

Toutes les époques de servitude et d'affaissement

moral ont aussi été des époques de corruption. Quand s'évanouit le culte des idées, quand se perd le sentiment des grands devoirs, la jeunesse qui a besoin d'un passe-temps chasse aux plaisirs faciles. Ta place n'est point dans cette boue.

Peut-être je te connais mieux que tu ne te connais toi-même. A ton âge, il arrive trop souvent de se méprendre et de poursuivre au loin l'idéal d'un sentiment dont on a déjà trouvé l'objet. Outre le dépit d'avoir été trompé n'entre-t-il point dans ton chagrin le remords d'avoir été infidèle à tes véritables affections ? Regarde au fond de tes souvenirs et vois si j'ai touché juste. Est-il une personne de ton âge à laquelle tu penses sans en rien dire, dont tu te rappelles distinctement les traits, le sourire, le son de la voix, tout, jusqu'aux plis de sa robe, dont l'image sacrée glisse comme un rayon sur ton livre ouvert quand tu lis les œuvres des poètes, avec laquelle tu voudrais voir tout ce qu'il y a de beau et entendre tout ce qui chante dans la nature, à qui répondent les idées que tu te fais de la vertu et pour laquelle tu désirerais être meilleur que le meilleur des hommes ? C'est celle-là que tu aimes. N'éprouves-tu rien de semblable, tu n'es encore qu'un enfant, et l'heure n'est pas venue de te croire amoureux. L'amour vrai est celui qui élève l'âme, qui porte à chercher le bien et à exiger de toi-même tout ce que tu réclames d'une autre : l'amour, c'est la justice du cœur.

En attendant que tu aies éprouvé ce sentiment sacré, garde-toi d'en profaner le nom ; tu te repen-

tirais plus tard d'avoir souillé tes lèvres par un mensonge.

Une autre erreur de la jeunesse, c'est l'idée que les aventures romanesques ajoutent un charme à l'amour. Non, l'amour est assez grand par lui-même pour se passer des ornements de la fantaisie. Le brave paysan qui au retour de son travail, le soir, en mangeant sa soupe, regarde du coin de l'œil sa femme filant ou cousant au coin du feu, qui passe la main sur la tête de ses enfants joufflus en les appelant par leur nom, qui se souvient tout bas du temps où il attendait Jeanne, le dimanche, sous le grand orme de la ferme et la trouve toujours belle, toujours jeune, est souvent mille fois plus poète que l'heureux favori d'une déesse à la mode.

La jeunesse est l'âge des songes dans le bleu. D'un autre côté, les lectures ne contribuent que trop souvent à pervertir le jugement du cœur; mais l'amour se passe très-bien de roman; c'est l'histoire de ce qu'il y a de plus vrai et de plus libre dans notre nature. Malheur à celui qui n'adore qu'en rêve : il sera bien vite désillusionné de son idole quand viendra le moment du réveil !

Avant de te préoccuper du choix d'une femme, tu as à conquérir ta place dans le monde. Tout ce que tu fais pour t'instruire, pour t'élever dans ta propre estime, pour résister aux penchants aveugles de l'égoïsme, pour atteindre à la dignité d'homme, est autant de gagné à celle que tu aimeras plus tard. Crois-moi, tu ne le lui offriras jamais

trop si tu tiens à mériter son respect pour qu'elle garde ton honneur.

P. S. — J'oubliais de te dire que Lola étudie la médecine en vue d'être reçue docteur par la *Female medical Society* de Londres. Nous t'aimons tous.

IX

ÉMILE À SON PÈRE.

Heidelberg, 18 janvier 1861.

J'ai quitté Bonn et transporté mes livres (c'est à peu près tout ce que je possède) dans la ville d'Heidelberg. Les universités allemandes sont ainsi organisées que les étudiants peuvent très-bien passer de l'une à l'autre sans perdre les titres qu'ils ont acquis à certains grades. Ces mutations permettent d'ailleurs de suivre les cours des professeurs les plus distingués dans chaque branche des connaissances humaines.

Il me semble avoir beaucoup appris aux excellentes leçons de ces maîtres; je reconnais pourtant de jour en jour que tout l'enseignement des écoles ne saurait suppléer au travail personnel et consciencieux de celui qui cherche la vérité.

Deux doctrines se disputent les esprits : ces deux doctrines je les rencontre partout, en science, en

philosophie, en religion, en politique. Selon la première le monde a été fait d'autorité; tout a été fixé d'avance par un dessein éternel; les formes de la vie organique sont immuables; les germes emboîtés les uns dans les autres reproduisent en se transmettant les traits d'un archétype. Selon la seconde le monde s'est fait librement, les êtres ne sont pas, ils deviennent; les forces ne préexistent pas, elles se développent; les espèces végétales et minérales se continuent, mais elles changent et s'élèvent sous l'empire de lois naturelles.

Si de la science, je passe à l'histoire, je retrouve le même conflit d'opinions. Pour les uns, la civilisation est un fait primordial; la société a été instituée par un pouvoir supérieur à l'homme; un peuple n'est pas libre de choisir ses institutions; il existe des types de gouvernement dont les nations ne s'écarterent qu'en tombant dans l'abîme de l'anarchie. Pour d'autres au contraire l'homme a commencé par l'état sauvage; échappé du sein des animaux, singe perfectionné, il a créé successivement ses lois, ses destinées, sa place dans le monde, après s'être en quelque sorte créé lui-même. Les peuples ont passé par des états de croissance, des institutions embryonnaires, dont ils s'éloignent après un temps sous l'action invincible du progrès. De même que la terre s'est constituée, ainsi le genre humain s'organise et se compose par ses propres forces.

Interrogerai-je les religions? Si j'en crois leurs interprètes, elles ont toutes été révélées; si je m'adresse à leurs adversaires, ce sont des faits na-

turels qui rentrent dans les lois ordinaires de l'intelligence humaine.

Combien l'antagonisme des opinions serait encore plus accusé au cas où je demanderais à mes concitoyens leur avis sur les affaires politiques. La conclusion que je tire de ces différentes manières de voir, est que tout en étudiant les idées des autres, je ne dois m'arrêter qu'au témoignage de ma raison et de ma conscience. C'est la voie que je suis résolu à suivre : n'est-ce point aussi celle que tu m'as indiquée ? Bien loin d'exciter mon orgueil, cette nécessité de décider par moi-même m'inspire au contraire une grande humilité. A chaque instant je suis forcé de m'avouer que je ne sais rien et que je dois m'armer de courage, étendre mes lumières, dérober à l'examen des faits les éléments d'une conviction. Quant aux arguments des rhéteurs dans lesquels je crois un instant saisir le son de l'infini, ils me font songer le lendemain à ces coquillages creux que les enfants se passent de main en main et contre lesquels ils collent leur oreille, s'imaginant y entendre le murmure de la mer.

Je n'étudie d'ailleurs point pour être un savant ; toute mon ambition se borne à comprendre les besoins de mon époque et à seconder la cause du droit. Puis-je oublier mon pays, puis-je rester indifférent à ses luttes ? Né à l'étranger, je retrouve partout la France : elle m'apparaît dans les victoires qu'elle a semées sur le monde et jusque dans ses revers, châtiments de l'orgueil d'un homme. Cette patrie que je n'ai jamais vue est pour moi une seconde

mère. La nomme-t-on, je tressaille ; l'insulte-t-on, tout mon sang se soulève pour la venger. Ce n'est point le récit de ses exploits militaires qui m'éblouit ; non, c'est l'histoire de ses efforts et de ses élans héroïques vers la liberté. J'aime ses penseurs qui instruisent en riant ; j'admire ses écrivains qui passionnent en faisant la lumière. Du fond du cœur je lui appartiens, et c'est dans l'espérance de la servir un jour que je suis heureux et fier de me dire ton fils.

X

ÉRASME A SON FILS

Londres, 15 février 1861.

Tu n'as point le droit, mon cher Émile, d'être sans une opinion politique. Quiconque vit dans une société et se montre étranger aux intérêts qui s'y débattent, aux doctrines qui divisent les esprits, à la forme et à la marche du gouvernement, est un monstre d'insignifiance qui méritait de naître parmi les sauvages ; et encore les sauvages s'occupent-ils avec ardeur des affaires de leur tribu.

Autrefois, il est vrai, les chefs des États avaient persuadé aux peuples qu'ils étaient envoyés de Dieu pour les conduire. Dans cette supposition, le rôle des sujets se trouvait réduit à l'obéissance pas-

sive ; ils appartenait au roi et aux classes privilégiées, de même que le champ appartient à un maître ; de quel droit la terre se révolterait-elle contre la main qui la cultive ? Ce droit divin des monarques compte aujourd'hui bien peu de partisans dans les pays éclairés. La raison a jugé certains dogmes politiques empruntés à l'ordre surnaturel ; l'histoire d'un autre côté a montré que les souverains tombaient du trône sans que la providence s'armât pour les défendre, et que les nations pouvaient très-bien se passer d'eux.

Ce pouvoir infaillible, qu'on n'ose plus guère réclamer pour les personnes en face des sévères leçons de l'expérience, on l'exige néanmoins pour les institutions. A peine tel gouvernement s'est-il établi qu'il s'arroe le droit de penser, et de vouloir au nom de la souveraineté du peuple.

Dans un pays ainsi constitué, je comprends que la timide sagesse des familles prêche à la jeunesse l'indifférence politique.

« Enrichis-toi, dit un père à son fils, marie-toi, distingue-toi ; quant au reste, il y a des hommes chargés, par le bon plaisir du souverain, de trancher toutes les questions, de distribuer les faveurs et les châtimens ; ils sont, suivant une expression de la Bible, « le souffle de ses narines, » et ce souffle dessèche comme l'herbe des champs la fortune de ceux qui résistent à l'ordre établi. Le plus prudent est de laisser faire l'autorité. S'il te faut absolument une opinion, eh bien, choisis celle qui te conviendra ; mais garde-la pour toi-même. On ne

gagne rien à s'occuper des affaires des autres, et le sage est celui qui évite de fourrer le doigt entre l'arbre et l'écorce. *

Chez les peuples libres les choses se passent bien autrement. A peine l'étudiant est-il taut soit peu maître de l'art de la parole, qu'il s'exerce à la discussion des intérêts publics. Chacun est d'un parti s'il veut être honnête homme. Bien loinde croire que les luttes de la vie politique nuisent à la vie de famille, on honore d'autant plus les vertus privées qu'elles s'étendent et se prolongent sur le terrain des devoirs sociaux. Le sentiment de justice qui se limiterait aux rapports personnels, serait considéré comme une injustice envers le pays.

Or, tous les peuples sont faits pour être libres. En vain prétend-on que l'un est trop léger, l'autre trop enthousiaste, celui-ci trop ignorant, celui-là trop raffiné; on oublie que le moyen d'élever le caractère des peuples, c'est d'élever leurs institutions. Il est bien vrai que ces libres institutions ne descendent point du ciel; il y aurait folie pour une nation à les attendre de ceux qui les gouvernent. Tous les despotismes sont fondés sur ce principe que les hommes sont impuissants à se conduire eux-mêmes : comment donc les maîtres consentiraient-ils à se démentir et à se déposséder? qu'ils lâchent quelquefois les rênes, c'est affaire de tactique et de prudence; mais ils savent au besoin ressaisir la direction du mors. Les libertés ne se donnent point, elles se conquièrent. C'est la lutte énergique des intelligences et des volontés, c'est la

masse des dévouements obscurs, c'est l'indomptable obstination de quelques hommes qui arrachent par la force même des choses la restitution du droit. La répression n'a qu'un temps, tandis que le progrès est éternel ; ce qui coupe s'use contre ce qui est coupé.

Je ne me propose point de t'inspirer la haine de la société dans laquelle tu es appelé à vivre. C'est à toi de juger ton siècle ; mais défends-toi du mépris ; notre époque marquera dans l'histoire par ses malheurs. Nous avons joué successivement à la restauration, au gouvernement constitutionnel, à la république, à l'empire. Les temps qui m'affligent ne sont pas ceux où un grand peuple poursuit la liberté à travers les aventures ; ce sont ceux où il se repose sans l'avoir trouvée.

Les hommes de mon âge appartiennent à une génération sacrifiée ; la jeunesse sera-t-elle plus heureuse qu'eux ? je le désire de tout mon cœur ; mais elle doit profiter de nos fautes et de notre expérience.

Nous avons trop attendu des événements. Plus je me demande quelle a été la cause de nos revers et plus il me semble la trouver dans les vices de notre éducation politique. Le plus incrédule d'entre nous croit au miracle ; il croit à un changement de la société par le *fiat lux* d'une dictature ou tout au moins d'une assemblée souveraine. La France a vu plus d'une fois s'évanouir des dynasties qui se croyaient solidement fondées, et des projets d'ambition personnelle qui s'attribuaient l'avenir ; puis,

à la suite d'une stérile et courte victoire, elle s'est beaucoup moins inquiétée de se rendre maîtresse d'elle-même et de ses destinées qu'elle ne se préoccupait du choix des hommes auxquels le hasard remettrait le soin de la conduire. La forme du gouvernement et le choix de ceux qui le dirigent, ne sont certes point indifférents; mais un peuple doit être l'artisan de ses propres libertés. Le temps des Messies est passé; on ne le reverra même désormais ni sous la forme d'un État sauveur, ni sous celle d'une constitution qui apporte la lumière dans le monde. Détrompons-nous des hommes, dépouillons-nous de l'idolâtrie des chimères. Il n'y a pour les nations ni hasard, ni pouvoir invisible et surnaturel, ni étoile. Que la France regarde en elle-même : l'étoile, c'est sa volonté.

Jeune et loin de ton pays, quel moyen as-tu de le servir? Chasse de ton esprit l'ignorance, les préjugés, les erreurs qui sèment dans le monde la graine des tyrans et tu auras déjà fait quelque chose pour la liberté. S'instruire, c'est conspirer contre le mal. Il y a longtemps que la France aurait trouvé sa voie, si tout notre système d'éducation ne tendait à déposséder les citoyens de la faculté de penser et de vouloir par eux-mêmes. Ou je me trompe fort ou telle est la source de nos impuissances. Que parlons-nous des Turcs? Nous sommes mille fois plus fatalistes qu'eux; nous suivons la fortune du jour, nous obéissons à la destinée politique, nous baisons le fer de l'autorité, même quand ce fer passe entre les mains des infidèles. Les plus

fiers d'entre nous se réfugient dans le découragement. Sombres, ils détournent la tête de ce qui se passe, comme si quelqu'un avait le droit de désespérer de son siècle et de son pays ! Quand le mal existe, le devoir et la grandeur de l'homme sont d'en combattre la cause. Se faire un monde en soi dans lequel on replie ses convictions et du haut duquel on méprise les choses de son temps, c'est quelquefois l'orgueil du juste ; mais encore faut-il avoir essayé dans la lutte ses dernières armes.

Un peuple n'en est jamais là. Tu connais le mot de Juvénal : *sed victis arma supersunt*. Ces armes qui restent aux nations vaincues sont la parole, la publicité, la résistance morale. Les citoyens ne sont jamais soumis par leur gouvernement tant qu'ils ne se résignent point à leur défaite. En une nuit, on peut confisquer leurs droits, proscrire ceux qui déplaisent, effrayer les lâches, séduire les ignorants : tout cela est-ce la conquête définitive de la société par la force ? Non, tant qu'on n'a pas étouffé dans les âmes la dignité humaine. La société libre, la société de l'avenir croît et se développe de jour en jour à l'ombre du despotisme ; forte des lumières acquises, des sentiments de justice que dégage l'étude du vrai, des énergies que la science dérobe à la nature, cette société, elle triomphera.

Tout homme, sans doute, n'est point né pour jouer un rôle politique ; il y faut des talents, une vocation spéciale ; mais tout homme a le droit et le devoir de se former une conviction sur les intérêts

de son temps et de son pays. Mon passé, mes opinions, ne t'engagent en rien : chaque génération est appelée à faire son œuvre par elle-même et tenue de consulter les besoins nouveaux de la société. Souviens-toi seulement qu'il ne suffit pas d'attaquer les anciennes institutions pour les détruire ; il faut que la science en démontre le mensonge ou le néant. Veux-tu avoir raison de tes adversaires ? Sois meilleur et plus éclairé qu'eux.

Dans les temps de décadence, les maux dont tout le monde se plaint, tels que l'engourdissement moral, l'égoïsme du laisser-faire, la soumission hébétée à la force des choses, n'est-ce point aussi de tout le monde qu'ils viennent ? Chacun ne participe-t-il point, soit par son silence, soit par son abstention volontaire, à l'universelle ruine ? Ce serait toutefois l'heure pour les âmes fières de se raidir contre le courant. Que si nous ne nous sentons pas assez forts par nous-mêmes, appelons à notre secours tous les anciens martyrs du droit, les écrivains morts à la peine qui ont lutté contre l'arbitraire et contre l'aveuglement de leur siècle, les orateurs tombés sanglants de la tribune, les galériens de l'intelligence qui ont traîné à travers les âges le boulet de la servitude morale. Regardons derrière nous ; nous avons pour témoins dans le passé les cachots, les exils, les supplices qui témoignent de l'irrésistible sainteté de notre cause ! Le drapeau de la liberté ombrage sous ses plis tout ce qui a résisté, tout ce qui a souffert, tout ce qui a été brisé dans l'exercice d'un devoir ; c'est par ce

signe que nous vaincrons ; c'est dans cette foi que je t'embrasse.

ÉPILOGUE

LE DOCTEUR WARINGTON A SA FEMME

Londres, 15 mai 18..

J'ai assisté hier, ma chère amie, à une fête de famille que le docteur Érasme et sa femme donnaient en l'honneur de leur fils qui vient d'atteindre sa vingt et unième année. Nous étions une douzaine d'amis. C'était un dîner d'hommes, un dîner grave, quoique la joie du cœur animât tous les convives.

Au dessert commencèrent les *toasts*, selon l'usage de notre vieille Angleterre. Érasme se leva et d'une voix émue proposa la santé de son fils Émile. Jamais je ne l'avais trouvé plus éloquent : il parla des devoirs d'un jeune homme dans la société, de l'éducation qui doit être pour chacun de nous l'œuvre de toute la vie, des temps modernes qui exigent du penseur le dévouement à des convictions fondées sur l'examen, etc. Enfin je ne saurais te rendre l'effet de cette allocution paternelle qui avait le grand mérite de n'être point un discours.

Tous les regards étaient maintenant fixés sur Émile. Depuis son retour en Angleterre, tu as pu

juger de la fermeté de son jugement, de la distinction de ses manières et de l'étendue de ses connaissances. Avec beaucoup de tact et de modestie il remercia les amis de son père qui avaient bien voulu s'associer à cette humble fête domestique. S'élevant ensuite vers des considérations générales il s'exprima en termes clairs et précis sur la ligne de conduite qu'il espérait suivre dans le monde.

On sent bien que tout ce qu'il dit il l'a pensé par lui-même.

Les toasts succédèrent aux toasts, et l'on allait se lever de table quand, se tournant vers sa mère et son père, Émile annonça qu'il avait une nouvelle à leur communiquer; une légère rougeur colorait son front, quoique tous les traits de son visage accusassent une résolution virile.

Quel fut mon étonnement et celui de nos amis quand il déclara d'un ton ferme, quoique modeste, qu'il était engagé de la veille à... Dolorès !

« Puis-je espérer, ajouta-t-il en s'inclinant devant son père et sa mère, que vous approuverez mon choix ? »

Un nuage pourpre couvrit les joues brunes de la belle jeune fille qui baissait les yeux, et des larmes de joie perlèrent dans ses longs cils noirs.

Madame Hélène, pour toute réponse, se jeta au cou de son fils : elle étouffait de joie et de bonheur.

Érasme, tout aussi remué qu'elle, mais plus maître de ses sentiments, répondit d'un ton calme et simple : « Puisque tu l'aimes, elle est ma fille. » Et il embrassa cette charmante enfant avec effusion.

Au milieu de cette scène touchante, un double coup de marteau, frappé par la main du facteur sur la porte de la rue, fit tressaillir toute la maison. C'était une lettre qui venait de loin ; on le voyait à la couleur de l'enveloppe. Émile, auquel cette lettre était adressée, demanda la permission de la déca-cheter, car il avait tout de suite reconnu l'écriture de Cupidon. En mauvais anglais — un anglais de nègre — le brave Africain complimentait Émile sur l'anniversaire de sa naissance et lui souhaitait selon l'usage « beaucoup d'heureux retours de cette journée. » Il ajoutait de bonnes nouvelles. Grâce à son industrie et à celle de sa femme, les cultures entreprises sur les terres de Lola avaient prospéré et lui assureraient une dot le jour de son mariage.

Je me réjouis du bonheur de nos amis ; mais je m'afflige à l'idée qu'ils vont nous quitter. Ce dîner d'anniversaire était en même temps un dîner d'adieu. Ils retournent en France où les rappellent les derniers événements politiques et l'amour du pays natal. Mes meilleurs vœux les suivront.

Je me rappelle une des dernières paroles d'Érasme en nous serrant la main : « Que chacun de nous, s'écria-t-il d'une voix grave, s'applique à faire de son fils un homme libre, et nous aurons coupé dans le vif la racine des maux qui affligent la société... »

FIN

TABLE

LIVRE PREMIER

LA MÈRE

I. — Le docteur Érasme ^{***} à sa femme.....	1
II. — Hélène à Érasme ^{***}	7
<u>III. — La même au même.....</u>	<u>8</u>
<u>IV. — Érasme à Hélène.....</u>	<u>13</u>
<u>V. — Hélène à Érasme.....</u>	<u>14</u>
VI. — Érasme à Hélène.....	14
<u>VII. — Hélène à Érasme.....</u>	<u>16</u>
<u>VIII. — Érasme à Hélène.....</u>	<u>29</u>
<u>IX. — Hélène à Érasme.....</u>	<u>33</u>
<u>X. — Érasme à Hélène.....</u>	<u>44</u>
<u>XI. — Hélène à Érasme.....</u>	<u>56</u>
<u>XII. — Pages détachées du journal d'Érasme.....</u>	<u>72</u>
<u>XIII. — Le docteur Warrington au docteur Érasme.</u>	<u>75</u>
<u>XVI. — Hélène à Érasme.....</u>	<u>76</u>

LIVRE DEUXIÈME

L'ENFANT

I. — Érasme à Hélène.....	83
II. — Hélène à Érasme.....	97
III. — La même au même.....	100
IV. — La même au même.....	103
V. — Érasme à Hélène.....	107
VI. — Hélène à Érasme.....	133
VII. — Érasme à Hélène.....	137
VIII. — Hélène à Érasme.....	147
IX. — Érasme à Hélène.....	151
X. — Hélène à Érasme.....	155
XI. — Érasme à Hélène.....	177
XII. — Hélène à Érasme.....	193
XIII. — Le docteur Érasme à sa femme.....	215
XIV. — Hélène à Érasme.....	237
XV. — Le docteur Warington à Hélène.....	246

LIVRE TROISIÈME

L'ADOLESCENT

I. — Extraits du journal d'Érasme.....	247
II. — Les choses avant les mots.....	249

III. — Il n'est pas bon que l'enfant soit seul.....	252
IV. — Les deux îles.....	256
V. — Une main de bureau.....	261
VI. — Le faggisme.....	264
VII. — Un rêve.....	267
VIII. — La science en action.....	275
IX. — Les études classiques.....	281
X. — L'imitation et la mémoire.....	287
XI. — Les bons auteurs.....	292
XII. — Des taches dans le soleil.....	294
XIII. — Les voyages.....	302
XIV. — En mer !.....	312
XV. — Ce qu'on apprend sur un vaisseau.....	316
XVI. — L'éducation par les yeux.....	344

LIVRE QUATRIÈME

LE JEUNE HOMME

I. — Émile à son père.....	363
II. — Érasme à Émile.....	369
III. — Émile à sa mère.....	378
IV. — Hélène à son fils.....	384
V. — Émile à son père.....	387

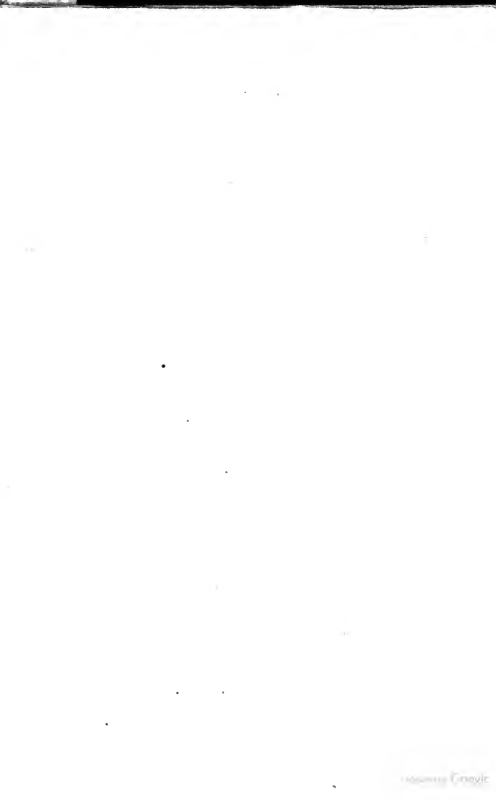
VI. — Érasme à Émile.....	391
VII. — Émile à sa mère.....	398
VIII. — Hélène à Émile.....	402
IX. — Émile à son père.....	406
X. — Érasme à son fils.....	409
ÉPILOGUE. — Le docteur Warington à sa femme.....	416

FIN DE LA TABLE

45 GIL 1870

Imp. L. Toison et C^e, à Saint-Germain.

00565106



ŒUVRES

...

GRANDS AUTEURS FRANÇAIS

CONTEMPORAINS

- Victor Hugo.** — *Les Misérables*. 10 beaux vol. in-8. 60 fr.
 Le même ouvrage. 10 vol. in-18. 35 fr.
 Édition illustrée de 200 dessins par Brion. 1 vol. in-4. 10 fr.
 — *William Shakespeare*. 1 beau vol. in-8. 7 fr. 50
 — *Les Chansons des rues et des bois*. 1 beau vol. in-8. . . 7 fr. 50
 — *Les Travailleurs de la mer*. 15^e édit. 3 beaux vol. in-8. . . 18 fr.
Alphonse de Lamartine. — *La France parlementaire (1834-1851)*.
 Œuvres oratoires et écrits politiques, précédés d'une étude sur sa
 vie et les œuvres de Lamartine, par L. Ulbach. 6 vol. in-8. 36 fr.
 — *Shakespeare et son œuvre*. 1 vol. in-8. 5 fr.
 — *Portraits et Biographies (W. Pitt. — Lord Chatham. — M^{me} Ro-*
land. — Ch. Corday). 1 vol. in-8. 5 fr.
 — *Les Hommes de la Révolution (Mirabeau. — Danton. — Ver-*
gniaud). 1 vol. in-8. 5 fr.
 — *Les Grands Hommes de l'Orient. (Mahomet. — Tamerlan. —*
Zikim). 1 vol. in-8. 5 fr.
 — *Civilisateurs et Conquêteurs (Solon. — Périclès. — Michel-*
Ango. — Pierre le Grand. — Catherine II. — Murat. —
Fables de l'Inde). 2 vol. in-8. 10 fr.
Jules Simon. — *L'École*. 1 beau vol. in-8. 6 fr.
 Le même ouvrage, 1 vol. in-18. 3 fr. 50
 — *Le Travail*. 1 beau vol. in-8, 6 fr. — Édit. in-18. . . 3 fr. 50
J. Michelet. — *La Sorcière*. 1 vol. in-18. 2 fr. 50
Eugène Pelletan. — *La Famille*. I. *La Mère*. 1 vol. in-8. . . 5 fr.
 II. *Le Père*. 1 vol. in-8. 5 fr.
 III. *L'Enfant*. 1 vol. in-8. 5 fr.
Edgar Quinet. — *La Révolution*. 4^e édit. 2 vol. in-8. . . 16 fr.
Louis Blanc. — *Lettres sur l'Angleterre*. 2^e édit. 2 vol. in-8. 12 fr.
 — 2^e série. 2 vol. in-8. 12 fr.
George Sand. — *Flavia*. 3^e édit. 1 vol. 3 fr.
 — *Les Amours de l'âge d'or*. 1 vol. 3 fr.
 — *Les Dames vertes*. 3^e édit. 1 vol. 3 fr.
 — *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré*. 2 vol. 6 fr.
 — *Promenade autour d'un village*. 1 vol. 3 fr.
 — *Souvenirs et Impressions littéraires*. 1 vol. 3 fr.
 — *Autour de la table*. 1 vol. 3 fr.
 — *Théâtre complet*. 3 vol. 9 fr.
Alexandre Dumas. — *Les Crimes célèbres*. 4 vol. in-18. . . 8 fr.
Lamennais. — *Œuvres*. 2 vol. gr. in-8, à deux colonnes. . . 32 fr.
Rugène Sue. — *Œuvres*. 37 vol. gr. in-18. Le vol. 1 fr.
Frédéric Soulié. — *Œuvres*. 64 vol. in-18. Le vol. 50 cent

Librairie Internationale, 45, Boulevard Montmartre, à Paris.

Imprimerie L. Teinon et Co, à Saint-Germain.

